

2 exemplaires

3 exemplaires (dont  
2 complets)

Journal 1938-1939

tapé jusqu'à la p. 229 -

le reste à partir du <sup>carnet</sup> ~~cahier~~ 7.

(~~ces~~ <sup>les</sup> carnets 7. 8. 9. 10. 11)

sont dans le même volume - non  
tapés.)

1 exemplaire  
Cas y Rivier  
J. - Girou



à  
Jou

J'ai soufflé dans mes mains comme un  
J'ai grelotté de peur à la croix des chemins.  
Ne vas-tu pas finir, vieux destin qui m'emporte?  
J'ai peur de mon ombre et j'ai froid au coeur.  
Je voudrais aimer. Je rêve à demain.  
Je voudrais me fixer comme une vieille barque.

Palerme, 12 Janvier

Tombé malade le 14 (syncope orchite).

40° le 15 - 16 - 17 (à 5 h. du matin).

Reçu la communion le 17 à 7 h 1/2

(Invocation de la petite Thérèse à qui j'avais  
commencé une neuvaine le 15).

A 9 h. le médecin vient. Il me dit que j'ai le  
visage transformé. Je prends ma température : 38.2. A  
partir de ce moment, la température n'a plus cessé de  
baisser. J'étais guéri.

Je voudrais me rappeler toujours la manière dont  
se sont fait sentir à moi les premières touches de ma voca-  
tion. Car je crois cette fois que je suis pris; et cela  
s'est fait si simplement que j'en suis émerveillé. Je re-  
viendrai peut-être sur ce long voyage de Paris à Palerme  
où j'avais fini par oublier que j'avais jamais été malade.  
Ma foi m'accompagnait, bien sûr; mais en sourdine. Elle conti-  
nuait de vivre en moi, mais un peu comme une étrangère qui  
aurait eu sa vie propre et dont je n'aurais pas eu à me  
soucier. J'étais repris dans mes gestes, dans mes pensées les  
plus habituelles, dans mes refus et surtout par ces vieilles  
habitudes d'avant ma conversion. Elles avaient repris

Pages 119-127  
et 155-162  
à Nova et Vetrà

possession de moi; elles s'accommodaient de ma foi, elles la laissaient dans un coin. Et j'étais comme divisé de nouveau, non plus entre l'inquiétude et le vice comme jadis - entre le vice et la foi qui coexistaient benoitement moyennant des confessions répétées et une espèce de reniement intime et vain du pire de moi par un autre moi-même. C'est ainsi que j'ai traversé Strasbourg et Mulhouse? Et mes édifiantes conférences dans ces deux villes n'entaient même pas ce vieil homme qui s'était remis à vivre dans mon coeur à la faveur des trop longs mois de Paris et de l'excessive facilité où ma santé retrouvée m'avait enfin laissé m'enfoncer de nouveau. Puis Bâle où j'étais absolument seul, où tout était si simple - il n'y avait vraiment qu'à tendre le bras pour ramasser tous les objets de mes désirs. Puis Brescia. Puis Vérone. Puis Rome et Naples et toute la Sicile. Partout accompagné, partout obsédé par cet ancien habitant de mon coeur auquel je me réhabituais avec une déconcertante facilité et qui dans la solitude où malgré tout je ne cessais de vivre me réincarcérait peu à peu dans ma propre prison. Le désir avait <sup>repris</sup> ~~après~~ tout son empire sur moi. Il n'était plus comme un étranger terré dans un coin et qui craint toujours d'être bientôt chassé. C'est ma foi, au contraire, qui était blottie à présent comme une espèce de voyageuse inconnue à laquelle ne se prêtait que le plus inconscient de moi. Enfin après Syracuse - et cet étrange bal où ne dansaient entre eux que de pauvres garçons, et je me souviendrai du plaisir d'avoir découvert par hasard cet endroit pareil dans sa misère à ce qu'on cherche de pire dans Paris - après Catania, Taormina, Agrigente surtout, où je descendis enfin au plus oublié de moi-même - j'arri-

vai à Palerme. Je croyais que j'allais pouvoir y travailler à la faveur du silence, d'une solitude qui était absolue. J'avais compté sans la maladie. Et sans doute couvait-elle; car je n'ai jamais eu si peu envie de prendre mon carnet, de corriger même les quelques pages apportées de Paris; je n'avais même plus la curiosité de les relire. J'étais comme dans un tourbillon. Je m'en aperçois maintenant. Je ne me possédais plus. J'étais entraîné par je ne sais quelle force qui entretenait en moi un stupéfiant aveuglement. Et je dois bien m'avouer que cet aveuglement remontait à plus loin que mon départ de Paris - que ce n'était pas ce continuel déracinement de mon long voyage qui me l'avait valu. Non, il me semble à présent qu'il s'était peu à peu emparé de moi au cours de ces dernières années à la faveur sans doute d'une guérison de mieux en mieux établie et qui m'avait rendu le libre usage de mon corps. Non pas la foi, mais le goût de Dieu s'était comme peu à peu dissous sans que je m'en aperçusse dans un lac qui avait peu à peu grossi en moi jusqu'à m'occuper tout entier. C'est cela : ma foi était intacte, mais comme un corps qui n'aurait plus gardé que sa forme antérieure, et dont la densité n'existait plus. Elle était comme une de ces formations nuageuses qui persistent au sein d'un liquide quand la substance même qui les constituait dans leur solidité a achevé de se débruire. Alors brusquement, la maladie s'abattit sur moi. J'étais seul dans ma chambre d'hôtel. La fièvre montait. A 5 h. un matin, j'eus une syncope, et pus tout juste me traîner jusqu'à mon lit. Après quoi la fièvre se stabilisa très haute, très forte. Je ne pouvais plus bouger. Une infirmière ne me quitta plus.

C'est alors que, sentant ma vie s'échapper, je fus pris par le dégoût de moi, de ce que je sentais brusquement que j'avais fini par redevenir, quelque chose de très analogue à ce que j'avais éprouvé sur le paquebot qui me ramenait d'Extrême-Orient, cette danse des péchés sous forme de Pères Ubus énormes, à la faveur de la fièvre, se réimposa à mon attention silencieuse. Je compris tout à coup que j'aurais pu mourir dans cet état et qu'en dépit de mes confessions régulières par lesquelles je me trouvais absous, il y avait tout de même quelque chose dont je ne pouvais être délivré : et c'était le mauvais usage des lumières accordées, la perte sèche de ma vie, de mon temps. Et alors, tout comme sur le paquebot, dans cette inoubliable petite cabine où j'avais touché à ma mort, je fis un vœu qui n'était plus celui de recevoir le baptême, mais de me faire prêtre si je guérissais. Et je décidai de faire une neuvaine à Ste Thérèse de l'Enfant Jésus parce que précisément rien ne me la rendait proche et que je voulais éprouver cette puissance à laquelle l'univers entier prétend être sensible. J'avais éprouvé mes premières douleurs le 14. Le 15 la syncope. Je commençai mes prières ce jour-là. Le 16, le 17 j'étais au plus mal. A 5 h. du matin, le 17, j'avais encore près de 40°. Un prêtre à 7 h. m'apporta la communion. Je la reçus dans un sentiment d'intimité que je n'avais pas éprouvé depuis longtemps. Mon action de grâces terminée, le médecin vint me voir. Etonné, il me dit que mon visage était transformé. Il était à peine 9 h. Je pris ma température. Je n'avais plus que 38. Et à partir de ce moment, la fièvre disparue ne revint plus - mon affection locale diminua, guérit.

J'étais pleinement exaucé. Mais ce qui pour moi comptait surtout, car je n'avais vraiment opposé aucun refus à la mort; sitôt confessé j'avais accepté que la volonté de Dieu quelle qu'elle fût s'accomplît, ce qui comptait surtout pour moi, c'était de me sentir à l'égard de l'idée du sacerdoce dans un état exactement opposé à celui où je m'étais toujours trouvé; la vocation m'avait été donnée à mon insu par un retournement soudain de moi-même auquel je n'avais eu qu'à m'abandonner sans effort. Je m'étais longtemps demandé comment il fallait s'y prendre pour avoir la vocation. Je n'avais plus ~~rien~~ à me poser cette question. Mon seul étonnement était d'avoir tant tardé à me rendre à son évidence. Je me disais que j'avais perdu douze ans à en demeurer éloigné. Mais c'est que cette évidence n'avait pas été une évidence jusque là. Le complet changement d'éclairage intérieur, telle était la raison qui me faisait m'étonner de moi-même et comprendre enfin comme aux premiers temps de ma conversion l'inéluctable nécessité de me combattre. La phrase qui m'avait poursuivi dans la fièvre, qui continuait à présent de m'occuper, c'était l'expression d'une pensée qu'au fond je n'avais jamais eue, car au fond je n'avais jamais mis en doute mon salut (~~je~~ m'abandonnant assez lâchement à la confortable certitude de la miséricorde divine). Mais maintenant la pensée m'obsédait grâce à ce long voyage que je venais de faire et où j'avais pu, où je pouvais surtout mesurer à quelle perte de moi-même il m'était possible de glisser, quand je me trouvais livré à moi, et cette phrase toute neuve me disait : que je ne pouvais décidément "pas faire mon salut dans le monde". C'est cette phrase qui à la faveur d'une lumière imprévue me devint d'une telle évidence

que mes rapports avec la terre et le ciel s'en trouvèrent brusquement transformés, méconnaissables. Je touchais enfin le danger mortel de la vie que j'avais depuis des mois insoucieusement menée. J'éprouvais aussi l'impatience inconnue de cette vie nouvelle dont je découvrais la conformité avec mes plus profonds désirs. Je comprenais brusquement qu'il n'y avait pas d'autre solution possible à ma vie. Et tous mes sentiments, toutes mes pensées à l'égard du monde, mon dégoût de la vie sociale que j'avais jusqu'alors menée, tout cela trouvait sa solution dans cette vocation que je n'avais qu'à accepter. Et je me sentais à la fois disponible pour devenir un obscur petit curé de campagne perdue, un cardinal ou un grand sermonnaire. Je comprenais enfin que ce n'était que dans ce nouvel état que je pouvais désormais utilement servir. Et j'admettais la légitimité parfaite des reproches que tels et tels m'avaient faits et que jusqu'alors j'avais jugés parfaitement injustes, oui j'admettais qu'il fallait à ma foi pour convaincre les autres compléter ma conversion en entrant dans ce nouvel état qui me permettrait enfin de rompre avec tout ce qui avait jusqu'alors rempli et constitué ma vie d'imposteur. Oui, je comprenais enfin que je n'avais attendu douze ans que cette clarté qui venait de m'être accordée malgré moi.

Et la nostalgie que j'avais promenée de Paris à Palerme se trouvait avoir brusquement disparue.

Depuis les premiers temps de ma conversion, jamais je crois je n'avais eu l'impression d'une délivrance pareille. C'est comme si je venais de recevoir un nouveau baptême. Et à



présent je ne demande plus à Dieu comme depuis si longtemps de m'éclairer sur ses desseins à mon égard; je ne lui demande plus que de faire de moi un bon prêtre. J'ai l'impression de sortir d'un rêve.

Palerme, 31 Janvier 1938

Au fond de tout ce que je pense et de tout ce que je fais je ne puis plus à présent empêcher la pensée de ma "vocation" de se glisser. C'est dans cette intrusion que je crois pouvoir le plus sûrement trouver une preuve de l'authenticité de cette vocation, car vraiment je n'ai à faire aucun effort pour y penser tout le temps. Cela durera-t-il encore après que je serai sorti de la solitude absolue où je vis à présent, quand j'aurai changé de décor? N'importe. Pour l'instant, tout se passe comme si cette vocation s'était mise à constituer en moi une seconde nature. Et il me semble que je n'avais jamais encore éprouvé cela.

En outre la pensée de ce nouvel état auquel j'aspire me semble répondre à toutes les exigences, à toutes les difficultés de ma vie. Aux moins avouables autant qu'aux autres. Et c'est pourquoi la pensée de servir Dieu est loin d'être la seule par laquelle je me justifie à moi-même mon désir de devenir prêtre. Mon ambition humaine elle-même s'y satisfait. Je sens que je ne pourrais de nulle autre manière réaliser toute ma personnalité aussi complètement que dans le sacerdoce. Je m'en veux un peu, mais je ne puis m'empêcher de songer à des grandeurs ecclésiastiques comme si j'en avais encore plutôt la prémonition que le désir. D'autres sentiments moins nobles s'y assouvissent. Je songe à tels et tels de mes amis, de ceux que j'aime le mieux. Et leur état de littérateurs catholiques me semble insuffisant. A l'égard de certains que le succès a comblés, je ne sais même pas dans quelle mesure le dépit, l'envie de les surpasser d'une certaine manière n'entre pas en jeu pour me faire désirer d'être prêtre - l'envie détestable mais

que tout de même je ne puis pas ne pas déceler dans mon coeur puisqu'elle y est : de l'emporter sur leurs grandeurs par une grandeur plus incontestable. Je songe à Mauriac. Je me dis qu'en devenant prêtre je lui ferai sentir à la fois tout ce qui lui manque et qu'entre son état et le mien il n'ya plus de commune mesure. La déception du peu de cas qu'il fait de moi entre certainement pour une part dans mon acquiescement à mes aspirations involontaires. Je ne me l'avoue pas sans honte, mais je ne puis faire autrement que d'en convenir malgré tout. Et puis il y a ceci encore : que je n'ai pas le goût de la lutte pour obtenir les honneurs dans le monde. Ceux-ci me paraissent à la fois insignifiants et pourtant dans une certaine mesure valables, nécessaires. Et je songe sans me l'exprimer explicitement que mon action sur la société peut être autrement importante grâce à l'habit de prêtre qu'elle ne le serait jamais si je demeurais dans le monde. Il y a là comme une substitution inconsciente grâce à laquelle je pressens qu'il me sera plus facile d'agir sur les hommes en tant que prêtre qu'en tant que littérateur - et ce goût de diriger les êtres je suis bien forcé aussi d'en déceler la trace dans mes nouvelles aspirations. Il n'y a pas jusqu'à la crainte de l'antisémitisme qui ne trouve en celles-ci une espèce d'assurance et de tranquillité. Oh! je ne dis pas que je veuille par un état où je sois intangible me préserver des dangers que courent aujourd'hui tous les Juifs, fussent-ils baptisés. Mais enfin il suffit que la pensée m'en ait effleuré bien que je crois pouvoir me dire que son calcul n'entre nullement dans mon ambition nouvelle, oui il suffit que la pensée m'en soit venue pour que je puisse ne plus faire comme si cette pensée m'était radicalement étrangère. Mais je me

demande si la marque précisément de la profondeur de ma vocation n'est pas dans la réponse que celle-ci donne enfin à toute ma nature. Je commence exprès par ces résonnances sordides que je trouve en moi - j'y insiste à dessein pour être le plus certain de ne pas me faire d'illusion sur la véritable nature de ma transformation. Il y entre de vieilles habitudes de pensée - de vieilles craintes. Mais quand je reçus le baptême, n'entraît-il dans mon intention qu'un pur désir de louer Dieu? C'est après coup que je l'ai compris. Et de même je n'attends que pour après mon sacerdoce que la source du désir que j'en ai se purifie totalement. On oublie un peu trop la grâce du Sacrement quand on s'imagine qu'il faille le recevoir dans l'état où c'est sa grâce même qui doit nous mettre. Il ne serait d'ailleurs pas juste de n'énumérer que ces désirs où n'entrent que mes sentiments impurs. Et je dois même convenir qu'en faisant le voeu de devenir prêtre si je guérissais, aucun de ces sentiments ne jouait. Il n'y avait alors en moi qu'une curiosité de la volonté de Dieu analogue à celle qui me fit promettre de recevoir le baptême en échange d'une autre guérison. La curiosité de la volonté de Dieu et la croyance instinctive que la maladie ne m'était donnée que pour qu'à mon tour je donne à celui-ci une occasion de se révéler - tel était je crois le fond de ma pensée dans ces jours où la fièvre et l'abattement m'interdisaient de songer à mes rapports avec le monde. C'est après coup et à mesure que les jours se déroulent que le reste de ma vie vient se confronter à l'état imprévu où un voeu formulé dans la maladie m'a comme introduit malgré moi. Non je ne trouve pas seulement des sentiments sordides au fond de la joie que j'éprouve d'avoir reçu de Dieu une réponse affirmative.

Je trouve aussi la confirmation de mes meilleurs désirs. Et je m'étonne d'avoir mis si longtemps avant de prendre conscience de la nécessité vitale de changer d'état, d'avoir été aveugle pendant douze ans, alors que je croyais nager dans la lumière. En vérité rien pendant ces douze ans ne m'attirait au sacerdoce. Et c'est vraiment, littéralement comme ~~si~~ si un jour nouveau s'était mis à luire et éclairait d'une manière totalement différente, totalement imprévue les réalités chrétiennes auxquelles pourtant j'étais le plus sensible et le plus attaché. Comme si j'eusse dû demeurer dans l'état laïc jusqu'à ce que tous mes livres fussent écrits et qu'il m'eût fallu attendre le propre moment de la publication de mon Rome pour comprendre que mon témoignage étant rendu, je devais désormais aliéner cette liberté qui précisément avait valu à mes livres le meilleur de leur prix. Il me semble que je suis tiré comme par la main, comme par le bout du nez, sur une route où en effet je pourrais choisir de ne pas avancer, mais où tout me presse où tout me pousse avec une évidence si irrésistible que c'est contre moi-même que j'agirais si je refusais d'avancer. La volonté de Dieu se fait si nette, elle se manifeste si peu douteusement et ma profonde nature a tellement besoin de se compléter dans ce sens qu'il n'y a évidemment pas d'héroïsme dans le fait de me surmonter. Une espèce d'unanimité se fait en moi qui m'oblige d'accepter mon destin tel qu'il s'impose à moi. C'est comme si je n'avais qu'à acquiescer à ce que le ciel prend la peine d'éclairer à un certain moment.

Et maintenant il est vrai, je ne conçois plus ma vie en dehors du sacerdoce. Alors que jusqu'à présent le sacerdoce

me paraissait incompatible à moi-même je ne réussis plus à dissocier de lui la notion de ma propre vie.

Non seulement la phrase que "je ne puis décidément faire mon salut dans le monde" m'apparaît irrécusable, mais la littérature tout à coup me semble vaine auprès du simple service de Dieu, des âmes; et j'en abandonne la pensée sans réserve, sans difficulté, sans regret. Je comprends tout à coup que ce grand désir que j'avais d'aider la J.O.C. à se développer, c'est en tant que prêtre que j'y parviendrai. Je me dis aussi, ce que je ne m'étais encore jamais dit, que mes amis récalcitrants avaient besoin que je fasse ce pas décisif pour se convertir. Jusqu'alors je me flattais de mieux servir la religion en demeurant laïc. Je me disais que les laïcs avaient ainsi plus confiance en moi que si, en leur parlant de Dieu, j'avais exercé le "métier" de prêtre. Je pense tout à coup le contraire. Et qu'une rupture définitive avec le monde doit agir sur eux bien mieux que toutes les paroles que je pourrais dire en restant dans le monde. Et que peut-être beaucoup ne me prêtent qu'une attention très faible en raison même de ce que je n'ai pas fait le sacrifice de ma liberté, de ce que je ne suis pas encore consacré à Dieu. Cette consécration ne peut qu'apporter à tous mes témoignages antérieurs une force nouvelle, une plus irrécusable confirmation, de sorte que c'est vraiment l'inquiétude des âmes qui, pour beaucoup, entre dans le désir de rompre avec ma vieille existence de pécheur invétéré. Je songe à l'effet que mon ordination peut avoir sur Gide. Je songe à toutes les âmes que je pourrai aider. Je songe à Joseph à qui je n'ai pas donné l'exemple suffisant de l'effort qu'il faut faire après qu'on a reçu le baptême et de la médio-

crité de qui je me sens responsable. Sa pensée aussi entre dans mon nouveau désir. Par une brusque rupture je lui ferai enfin comprendre qu'il y a des choses dans la vie que le baptême vous interdit de faire alors que jusqu'à présent j'avais la faiblesse de les faire avec lui. Oui, je songe à toutes ces responsabilités que j'ai à l'égard de tel et de tel et à leur attente légitime de me voir aller jusqu'au bout de ma nécessité par le réel achèvement de mon propre exemple. Je me fais peut-être illusion et ce renoncement que je veux accomplir en partie pour eux, peut-être n'en tiendront-ils aucun compte. N'importe. J'ai trop l'impression à présent de ma propre imposture si je ne vais pas jusqu'au bout des exigences de l'esprit pour que leur incrédulité m'arrête. Mais en fait je ne songe pas à cette incrédulité. Il me semble certain qu'ils ne pourront plus contester mon exemple et mes exhortations.

Et puis, en tant que prêtre, je songe à toutes les possibilités qui s'ouvrent devant moi pour agir sur les uns, pour parler aux autres. J'ai trop le sentiment de mon infériorité dans mon état laïc pour pouvoir jamais presser qui que ce soit, donner même des conseils avec autorité. Sous l'habit ecclésiastique, ce n'est plus moi qui parlerai. Et je sais à l'avance quel surcroît d'autorité j'y trouverai. Oui, je sais, à n'en pouvoir douter, que lorsque je serai prêtre, je disparaîtrai derrière mon sacerdoce et que les clartés que Dieu me donne je pourrai enfin les faire éclater à tous les regards. C'est à cause de ce peu d'autorité que je trouve en moi et de cette perpétuelle défiance de moi-même que je ne parle jamais que de mon expérience

propre, que je n'en parle jamais qu'avec timidité. Mon action efficace dépend à présent de ma propre perte dans un état où je sois consacré. C'est alors que je pourrai agir, car c'est alors que je pourrai enfin m'abandonner à la réalité sans que moi-même n'aie plus à y intervenir. La délivrance de mon subjectivisme asservissant c'est là encore que je la trouverai. Et peu importe si Dieu ne me permet plus d'écrire et de vérifier ma délivrance dans l'ordre littéraire. Un autre ordre s'y substituera, autrement important que celui-ci. Et je m'entends déjà prêcher dans une église. Ici l'ambition, mais une ambition légitime s'insinue de nouveau entre Dieu et moi. Je me vois déjà - le Ciel me préserve d'en tirer de l'orgueil - arrachant des larmes aux âmes qui m'écoutent et les pliant à Dieu. Car c'est par la parole que je sens que désormais je dois agir sur des foules. Et je ne me vois plus seulement parlant aux hommes. La célébration de la messe, l'intimité avec Dieu, la grandeur du prêtre consacrant l'Hostie, y faisant descendre le Seigneur, voilà à quoi jamais, malgré mon persistant et profond attachement à l'Eucharistie, voilà à quoi jamais je n'avais songé jusqu'alors et qui m'attire à présent irrésistiblement. Je songe à ce que me disait un jour le P. Bernard : "Il faut que vous deveniez unsaint". Je sais que je ne puis le devenir qu'en tant que prêtre. Et je n'ose le dire, mais il me semble qu'ainsi, en effet, je puis le devenir. Et toutes ces certitudes se croisent - elles jouent ensemble pour me faire apparaître le sacerdoce sous un jour inconnu, pour m'en donner une impatience irrésistible, que je découvre soudain comme un sentiment que je n'ai jamais eu. Pourtant je l'attendais mais il a fallu cette chiquenaude finale pour m'en révéler



l'exigence, la possibilité. Le monde s'est renouvelé pour moi, brusquement, avec ma propre vie, de fond en comble. Plus rien ne me paraît compter que de donner enfin un corps à cette réalité urgente surgie de moi, et si totalement imprévue.

Palerme, 3 Février

Aurai-je la grâce, la force d'aller jusqu'au bout de la décision que j'ai prise? Il me faudra avoir constamment sous les yeux les avantages auxquels je songe - tout spirituels - du sacerdoce. Il me faudra avoir constamment dans le coeur le désir d'une vie où il n'y ait plus que des valeurs spirituelles. Et comment y parvenir sans une grâce constante? C'est elle qu'il me faut inlassablement demander à Dieu. Et que je me rappelle sans cesse combien il m'est évident aujourd'hui que je ne puis me délivrer de moi qu'en devenant prêtre. Car j'ai trop déblatéré contre les mauvais prêtres pour pouvoir me permettre de devenir tel. Chrétien et croyant sont pour moi synonymes un peu à la manière dont le sont : prêtre et saint. Il me semble qu'on n'a pas le droit de devenir prêtre si ce n'est pour devenir un saint prêtre. Et un saint prêtre à mes yeux, c'est un homme sans doute tout consacré à Dieu, mais c'est un homme aussi qui ne vit plus que pour mener à Dieu le plus d'âmes possible. C'est un homme qui ne s'appartient plus. Et je souffre tellement d'être enfermé en moi. Je songe à tout ce que m'apporteront d'amour les confessions que j'entendrai. C'est de cette manière seule qu'il me semble que je puis enfin m'intéresser à des histoires étrangères, pénétrer dans des coeurs. Et dans quelle mesure ce souhait est-il impur - relève-t-il encore d'un souci de moi-même? Mais comment jamais nous délivrer totalement d'une telle inquiétude? Le plus que nous puissions faire, c'est, songeant encore à nous, d'y songer comme à des instruments qui se voudraient utiles, serviables et renoncés. Le souci de notre renoncement, c'est encore le souci de nous-mêmes, mais nous sommes bien obligés d'en passer par là et de convenir, qu'au plus, nous n'aimerons jamais notre prochain

plus que nous-mêmes. Ce qu'il faut, c'est de parvenir au moins à cette égalité d'amour. Et pour moi je n'en vois pas le moyen en dehors du sacerdoce. Et de l'obligation où celui-ci nous met d'être constamment disponibles. Ne plus s'appartenir, tel est le propre caractère du prêtre : il est celui que Dieu utilise pour se manifester et pour parler aux âmes. J'aime trop sentir la confusion, l'adéquation parfaite d'un homme à sa vocation pour pouvoir penser que lorsque je serai prêtre ce souci ne sera plus le mien. Mais je n'arriverai à le réaliser qu'en m'effaçant de plus en plus. Je ne sais pas dans quelle mesure ici je n'ai pas encore une espèce d'espérance littéraire. Je suis vraiment suffoqué par cette atmosphère de subjectivité où je vis. J'ai le plus ardent désir d'en sortir. Et non vraiment, je ne sais pas dans quelle mesure le désir que j'ai d'en sortir n'est pas encore mêlé à celui d'engendrer enfin une forme littéraire où mes impressions propres ne puissent plus entrer. Je fais l'abandon préalable de toute ma littérature, mais il me semble qu'au fond de moi la littérature que j'abandonne si facilement, c'est surtout celle à laquelle je suis condamné à présent. Et que j'en entrevois une autre inséparable d'un état où j'appartiendrai enfin à des âmes étrangères.

J'ai besoin aussi du sacerdoce pour m'aider à vivre une vie de pénitence qu'en dehors de lui je me sens incapable de mener. Le sacerdoce, c'est en quelque sorte ma dernière carte, celle qui contient toutes mes espérances d'être enfin libre dans le don total que j'aspire à faire de moi-même et dont, comme laïc, je me sens incapable.

Mais quel témoignage aussi ce serait en faveur du

sacerdoce si, étant ce que je suis, il était susceptible de me faire devenir ce que je voudrais être - littéralement le contraire de moi-même. Et je sais trop par l'expérience de ces douze années que je viens de vivre que tout est possible à Dieu pour pouvoir penser que cela ne lui est pas possible. C'est là ce qui nourrit le plus mon irrésistible espérance. Oui, c'est par la foi que mon espérance se ranime sans cesse, et en particulier cette espérance que j'ai à présent de changer de vie, de changer de coeur en changeant d'état. Il y a d'ailleurs dans le seul fait du nouveau rôle à assumer et simplement du nouveau costume à endosser, un premier secours sur lequel je compte. Je suis trop prisonnier des circonstances, trop sensible aux sollicitations mauvaises, pour avoir honte de m'avouer que mon premier soin peut être très légitimement de changer ces circonstances par un simple changement de décor. Oui! si je suis à ce point - et je sais que je le suis depuis onze ans que je cherche en vain à devenir meilleur, plus pur, si je suis à ce point dépendant d'un regard, d'une forme qui passe, j'ai bien le droit de croire que ma vertu comme mon vice sont dans une certaine mesure liés à tout ce qui m'entoure et que par conséquent tout ce qui m'entoure doit être surveillé, modifié selon les exigences de mon excessive sensibilité aux formes fugitives. Et si un costume de prêtre est pour moi comme une barrière, comme un cloître autour de moi, dois-je me gêner d'y recourir sous prétexte que la vertu qui l'accompagnera n'est plus une vertu autonome ni qui vienne du fond de moi? A ce compte là mes vices non plus ne viennent pas du fond de moi puisqu'ils dépendent de la liberté que je tire de mon costume d'à présent.

En vérité nous sommes toujours dans une certaine mesure dépendants de notre extérieur, de nos apparences mondaines, et nous sommes justifiés à ne pas négliger d'adapter ce costume, ces apparences aux réactions qu'ils commandent en nous. Le fond des coeurs et des reins, c'est Dieu seul qui le sonde et parce que précisément il nous est impossible de déterminer dans quelle mesure le bien et le mal que nous faisons dépendent de nous - et le dosage exact de notre responsabilité dans les actes que nous soumettons. Ce dont je me crois incapable, c'est de pécher encore quand je serai revêtu d'un habit de prêtre - quand j'aurai à officier en public. Et je ne dis pas, encore un coup, qu'il n'entre pas, dans cette incompatibilité, du respect humain, la crainte de pouvoir être traité publiquement d'imposteur et par conséquent dans une certaine mesure hypocrisie. Mais que m'importe! J'ai bien le droit de me servir de toutes les béquilles si c'est pour aider à marcher le triste malade que je suis. Tout est bon qui nous aide à surmonter les sollicitations du mal - jusqu'à cette pseudo-hypocrisie qui nous incite à ne pas paraître aux yeux du monde ce que nous savons hélas que nous sommes, et qu'à chaque instant de relâchement des circonstances ou de nous-mêmes nous consentirions aisément à redevenir. Il nous faut prendre un rôle dans le monde qui soit à la hauteur de l'ambition, je dis dans ce cas : spirituelle, que nous pouvons nourrir. Oui, il nous faut prendre un rôle qui nous force à devenir vraiment le personnage qu'il est chargé de promouvoir. Il faut aller jusqu'à cette extrême humilité de se réduire au déguisement assumé, puisque aussi bien, encore une fois, nous ne savons jamais dans quelle mesure c'est le fond de notre être qui s'exprime dans quelque action que nous puissions faire. Il nous

faut nous en remettre entièrement à Dieu jusque dans l'uniforme que nous endossons. Voilà, je crois, ce que onze années de foi impuissante, d'indestructible espérance m'ont inculqué, et à quoi la brusque illumination de ces derniers jours est venu mettre un sceau définitif. Il ne me reste plus maintenant qu'à souhaiter d'avoir le courage de changer de costume pour que change le cours de mes habitudes et de ma vie.

Palerme, 4 Février

Il n'a pas été besoin d'attendre que j'aie quitté Palerme pour subir déjà des tentations contre mon faible désir d'une vie meilleure. J'avais rencontré le Ct Moron par le plus imprévu des hasards au premier déjeuner que je fis dans la salle à manger après ma maladie. Et l'autre jour, la veille de son départ, il m'emmena dans sa chambre pour me montrer des photos de sa dernière campagne. Dans le Pacifique. A Tahiti, aux Marquises. Il me suffit de revoir des cocotiers échevelés sur un fond de ciel des plages désertes, des indigènes nus avec des colliers de fleurs, la silhouette d'un de ces bateaux sur lesquels je lui disais que je ne monterai plus, pour douter aussitôt de ma vocation, pour mettre en parallèle avec ce que je choisissais tout ce que j'allais devoir abandonner. Je suis ainsi fait que des spectacles qui s'offrent à moi, je ne sais discerner que les attraits. Tout ce qui s'y cache de contre-temps, d'ennui, de peines, je n'y songe même pas. Je ne vois que ce qui se présente à mon regard et je le désire de toute mon âme. Au vrai, je m'identifie instantanément à tout ce qui s'offre à moi : paysages, solitude, bal, bataille, amour. Je ne songe qu'aux avantages de ce qui a une forme vivante. La concupiscence du regard, plus encore que celle de la chair, ou que l'orgueil de la vie, me dévore. Et je deviens tellement la chose que je vois que j'en oublie du coup toutes les autres, toutes mes résolutions, tous mes désirs. Et que tout instantanément se trouve remis en question. Je me dis qu'il me manque d'avoir été ce personnage que j'imagine en train de vivre le spectacle qui s'offre à moi.

Que comptait donc auprès de ce besoin retrouvé des pays inconnus, de ma fantaisie, de ma liberté, le renoncement

sans douceur que j'avais résolu. Je retrouvais dans le fond de mon coeur comme une réserve intacte mes souvenirs des Tropiques la joie que j'avais eue de respirer des parfums trop forts dans une lumière éclatante. Toute une partie de ma jeunesse. Et qui ne demandait qu'à revivre. Qui n'attendait que ce rappel pour s'agiter de nouveau au fond de moi. Comme si ce fût là ce qui pouvait me combler. J'étais sans défense devant ces invitations répétées de pays que j'avais fini par oublier. Et il me semblait que je n'avais pris ma résolution de renoncer à tout que parce que j'avais oublié précisément la douceur de tout cela. Ah! non il ne m'en faut pas beaucoup pour tout remettre en question : un bout d'image, la photo d'un arbre exotique, un sourire, un fruit, des danses de sauvages, et cette joie sans effort à l'appel de laquelle je ne résiste pas. Je ne suis décidément pas très enclin à la pénitence, à la charité. Et le plus spontané de moi, c'est vraiment à ce plaisir de la découverte des lieux inconnus que je le sens surtout toujours tendu.

Mais est-ce une raison pour abandonner ma résolution. Outre qu'elle ne dépend déjà plus de moi, puisque j'y suis engagé par une espèce de contrat, est-ce que cette résolution ne contient pas plus que des voyages éventuels, plus que cette facilité qui me séduit, le véritable secret de mon être, la faculté de mon plein développement. Tout occupé par le spectacle qui se déroulait sous mes yeux, je n'y songeais pas l'autre jour. Mais maintenant que l'enchantement a pris fin et qu'il m'en reste tout au plus une sensation plus vive des plaisirs de mes anciens voyages, je puis bien me dire qu'après du renouvellement de tels plaisirs, si grisant qu'il soit, mon renouvellement intime doit



m'importer bien davantage. Et que c'est toute ma vie qui attend de cette ordination d'être changée de fond en comble. C'est encore une pensée égoïste qui m'inspire, je le sais; mais c'est en vue de ce renoncement à l'égoïsme auquel j'aspire du meilleur de moi-même. Il n'y a pas moyen de nous débarrasser de nous. Je suis, quant à moi, plus empêtré que personne dans le continuel souci de ce que je pense et que je sens. Mais c'est à cause de cela que je dois aspirer à cette consécration qui seule enfin, quand même elle ne serait pour l'instant qu'un remède intéressé, qui seule peut me délivrer des chaînes qui ont peu à peu scellées sur moi une longue maladie qui m'obligeait à ne songer qu'à moi, et la faculté de jouir sans contrainte de l'air du temps et de mon indéfectible solitude. Il s'agit vraiment de me désenchanter de ma liberté, de moi-même. Et rien, si ce n'est une consécration surnaturelle, ne pourrait plus y parvenir. Il me faut me débarrasser d'abord de ma constante disponibilité à tous les souffles du jour, car c'est d'elle que je suis le plus prisonnier. Et le charme retrouvé des paysages exotiques marque le point où je puis l'être alors même que je n'y songe pas. Je suis identique à ce que je vois. Autant dire que je ne suis rien que ce que j'entends et que je vois. Je ne suis pas un homme. Je suis le passage du vent. Je ne sais rien renoncer, rien refuser. Je n'ai pas en moi, hormis Dieu, un seul point stable où m'attacher. C'est donc à ce point, à Dieu, qu'il me faut désormais comme un refuge que je ne puis plus mettre en question, m'accrocher en fermant les yeux, en me bouchant les oreilles. C'est de cela dans toute la plénitude du mot que dépend mon salut. Car ce n'est pas un arbre que je veux

être - mais un être vivant et qui se donne. Me refuser, tel est peut être le mot d'ordre qui désormais correspond le mieux à l'obligation que j'ai prise. Remonter le courant. Savoir que ma vie même est en jeu. Et qu'il n'est plus temps d'attendre et de rire. Oui, que mon destin même, je suis en train de le jouer. Que m'apporteraient de nouveaux voyages - la terre entière? Il est particulièrement vrai pour moi que le monde n'importe guère si mon âme doit s'y perdre. Et quel moyen de ne pas l'y perdre si je recommence à ne dépendre que de moi? C'est à cela qu'il me faut songer constamment, jusque pour me refuser dans la rue le plaisir d'un regard. Je me souviens des résolutions un peu follement énumérées aux dernières pages de Moi, Juif. Ce n'est plus sans motif maintenant, ni pour une pureté idéale qu'il faut que je me refuse. C'est parce que Dieu m'a donné le signe que je réclamais et qu'il n'y a plus moyen de le récuser. C'est parce que je veux une certaine fin qu'il me faut me résoudre à ces moyens qui me sont étrangers. C'est <sup>à</sup> cette fin-là que je suis condamné désormais à songer. Et tous les gestes de ma vie n'ont plus de sens qu'à m'y faire aboutir. Pour la première fois dans ma vie, Dieu exige de moi l'exercice de ma volonté et l'obligation d'un certain choix qui exclut la séduction de tout le reste. Oui, il faut maintenant, à 43 ans, que je change ma pensée. Et c'est cela qui me paraît impossible, sans la pensée constante de mon plus authentique enrichissement. Il faut que je finisse par croire, autrement que du bout des lèvres, à la réalité des âmes, à celle de mon âme; alors que jusqu'à présent en dépit de la foi qui l'occupait un peu en étrangère, je n'ai jamais en fait songé qu'aux exigences de mes sens et qu'à la réalité de mon corps.

Il me faut faire peau neuve.

Littéralement. Qu'importe Tahiti auprès de cela? Et l'enchantement du monde entier? Etre prêtre. Etre un bon prêtre. C'est par ce refrain-là qu'il me faut sans cesse me reprendre, coeur qui s'est trop tôt réjoui d'être un coeur sans mémoire - forme creuse, forme vide que l'univers remplissait.

Palerme, 7 février

Et comme Dieu a bien fait de m'attendre dans cette solitude, de m'y réserver cette maladie - sans le réconfort de personne - ayant perdu jusqu'au goût d'écrire, et forcé de laisser en panne le livre que je m'étais proposé de finir. Il me fallait exactement la réunion de toutes ces conditions pour me mettre enfin en présence d'un appel qu'il était temps que j'entende. Et la première chose à laquelle renoncer, c'est ma littérature. Non pas celle-ci que je fais en ce moment, pour me rappeler un jour par où Dieu a voulu que je passe. Mais cette littérature qui consiste à chanter des paysages en leur cherchant des équivalences intérieures. Il n'y a plus qu'un but à poursuivre : celui qui mène au sacerdoce. Au don de soi. Et par le chemin le plus rapide. Je n'ai plus rien à faire à présent à Palerme où Dieu me réservait, dans un si total abandon, sa révélation la plus pressante, la plus importante sans doute depuis mon baptême. Ma convalescence est assez avancée pour que je n'aie plus de raisons de m'attarder à la douceur d'ailleurs très relative du climat sicilien. De ce pays où St. Paul aborda je n'ai plus qu'à m'éloigner moi aussi, qu'à gagner Rome en attendant de me fixer sans bouger dans je ne sais encore quel coin de la terre pour y

travailler très régulièrement, très petitement, à la préparation de ces examens pour lesquels ma mauvaise mémoire est si peu faite, mais qui enfin se dressent devant moi comme des obstacles qu'il faut absolument franchir. Ils vont me coûter le plus clair de ma liberté et toute ma fantaisie. Je m'attends à ma sécheresse. Je la désire. Je sens en moi un étrange goût de me détruire. Peut-être enfin ce que l'Évangile entend quand il nous conseille de "perdre notre âme". J'ai envie de tout perdre de moi. Je voudrais arriver au contraire de cette obligation qui me pèse tant de toujours parler de moi. Je voudrais arriver à faire pour Dieu place nette. Mon Dieu, je vous en prie, je ne puis rien sans vous. Ne m'abandonnez pas. Et que la pensée du sacerdoce à laquelle vous m'avez amené soit dans ce travail de la charité ce que fut pour ma foi pendant ces douze années qui sont en train de s'écouler la simple vue de votre Eucharistie, l'inoubliable souvenir de la manière dont vous m'avez accordé, dans une autre solitude, de la découvrir. Et faites que tout cela ne se réduise pas à de la littérature.

7 Février.

7 au soir.

Je crois que je n'ai, jusqu'à présent, pas attaché assez d'importance à moi-même. C'est à cause de cela que j'ai fait si peu de progrès dans l'ordre de la charité. Et pourtant comment se prendre au sérieux sans blasphème? Peut-être simplement lutter contre soi parce que cela est ordonné. Je n'ai pas lutté contre moi. C'est aux commandements qu'il faut attacher

de l'importance. Peut-être est-ce ainsi que je finirai par sentir vivre mon âme et par la considérer avec gravité. J'ai traité la révélation avec trop de désinvolture. Etre enfin consacré. Et commencer par obéir aveuglément. Ne plus vivre seul. Consentir à être constamment surveillé.

Une lettre de Marie-Rose M. me signale "l'infamie d'un article de Je Suis Partout" à propos de mon chapitre sur "les Juifs". J'imagine que ce doit être la réponse de Jouhandeau. J'imagine le pire. Et il me semble que j'aurais pu l'écrire. Le titre que je lui aurais donné, ç'aurait été quelque chose comme "Un sale Juif". Peut-être me trompé-je, mais je sens que non. Et l'étrange c'est que je descendais avec l'algèbre des valeurs morales pour en découper les pages alors que la lettre de Marie-Rose m'était remise. Je trouve Jouhandeau à chaque étape religieuse importante de ma vie; car il est certain que si, comme je le pense, cet article me déshonore, il ne peut que m'affermir dans ma résolution d'en finir avec moi. Il m'apporte, après mon extraordinaire aventure, comme un témoignage supplémentaire de l'appel et de la volonté de Dieu. J'imagine le pire et je ne puis lui en vouloir. Il est providentiel que des accusations publiques m'empêchent désormais de retomber dans la facilité avec laquelle je finissais par accepter mes habitudes... Il est providentiel (et tous mes articles de ces derniers mois le prévoient) que soit enfin dénoncée - si involontaire et regrettée qu'elle soit - mon imposture. Je n'en pouvais plus de faire dans le monde figure de saint. Jouhandeau sans doute est venu dire avec sa férocité coutumière que ce n'était pas vrai. Une fois de plus je

mesure à quel point Satan lui-même sert. Il se dessert pour le simple plaisir de trahir celui qui passe pour aimer Dieu. Je comprends mieux pourquoi Jésus appelait Judas son ami. Il permettait à la Rédemption de s'accomplir.

D'ailleurs le nom de Jouhandeau ne cache-t-il pas précisément celui de Juda (et celui de tout homme qui essaie de se délivrer de lui-même le nom du Christ).

"Etre à Dieu", j'entends maintenant à chaque instant cette phrase chanter à moi, quand je ne me livre pas à l'analyse des plus mauvais motifs de ma vocation. Etre à Dieu. Je voudrais écrire ces mots dans tous les sens. Et que surtout ce ne soient pas des mots...

Promenade à Santa Maria di Gesu. J'ai décidé de partir ce soir pour ne plus perdre de temps et me mettre tout de suite à l'ouvrage. Et pourtant c'est aujourd'hui le premier vrai jour de printemps, et c'est un sacrifice de laisser ce pays sans l'avoir vu couvert de fleurs. Je m'y décide surtout pour renoncer à quelque chose. Que ce séjour de Palerme jusqu'à la dernière minute marque vraiment le sacrifice que j'ai décidé de faire à Dieu. Et je n'écris pas <sup>cela</sup> pour m'en glorifier, mais pour m'en souvenir.

9 Février

J'attends l'autobus au bas de la colline de Sta Maria di Gesu sur une petite place encadrée de murs sordides. Des linges en loques pendent au soleil. Je me dis que c'est à cette misère qu'il faudrait consentir. Et je suis bien obligé de

m'avouer que je ne m'en sens pas le courage. Je n'arrive pas à comprendre que tous ces gens autour de moi, ces enfants mal lavés, ces femmes assises et qui cousent le supportent. Cette patience, cette résignation me dépassent. Et le Christ pourtant..

Lettre de Maman. J'apprends que c'est bien de Jouhandeau qu'il s'agit. Mais il paraît qu'il y en a quatre colonnes Et que c'est écrit par un porc. Si je lui réponds - ce qui n'est pas sûr, tâcher d'introduire cette phrase : La preuve, mon cher J, que je suis bien français, c'est qu'un homme comme vous ne réussit pas à me dégoûter de l'être.

Nuit du 12  
Rome, 13 février

De sortir de ce monde qui me répugne, cela aussi entre dans ma vocation. Comme le reste. Lâcheté? Je ne crois pas. Car il n'y a rien à faire contre l'entraînement de cet énorme univers pourri. Bien mieux, si le chrétien peut servir, ce n'est que par son sacrifice personnel Lui seul lui donne un rôle efficace dans le jeu. Ce n'est que par sa rupture qu'il participe. Je suis stupéfait de me sentir de plus en plus pressé par ma vocation. J'en suis plein. Ne plus simuler qu'on approuve le jeu infâme. Ne plus le laisser croire. Il y a là-dedans aussi une espèce de vengeance pleine de mépris. Impuissante dans un certain sens, mais chacun n'est-il pas impuissant contre la coalition des forces qui l'entourent, et contre cette conjuration de médiocres et de bandits dont on ne peut même pas soulever le masque. Ce n'est pas de nous débattre contre elle qu'il nous fait

plus forts. Etre prêtre, être un bon prêtre, j'entends sans cesse chanter ce refrain dans mon coeur.

Vu le Père Arnoux. Je lui ai raconté mon histoire. Comme il a raison de me dire que le latin, la philosophie, la théologie que je vais faire, il ne faut pas oublier surtout que c'est très secondaire. L'important, c'est de me faire un coeur sacerdotal. Rayonner le Christ, c'est tout ce que le prêtre doit rechercher. C'est surtout quand je lui ai expliqué le rôle de l'Eucharistie dans ma vie qu'il a commencé de reconnaître la validité de ma nouvelle orientation. Car le prêtre, me disait-il, c'est un autre Christ, il ne ~~deit~~ jamais l'oublier. Et je convenais que ce n'était pas par là que ma vocation s'était d'abord manifestée. Mais qu'au moment de mon baptême non plus je ne savais pas ce que je faisais en le demandant. La lumière que donne la grâce du Sacrement, c'est elle que j'attends pour comprendre dans sa plénitude le sens de ce à quoi pour l'instant j'aspire encore un peu aveuglément.

Assisté au Te Deum en l'honneur de l'Apparition de la Vierge à Lourdes. Il me semblait que c'était une grâce très singulière de pouvoir célébrer ce 80ème anniversaire à Rome. Et que c'était vraiment mon Te Deum que je chantais pour louer Dieu des faveurs extraordinaires que la Vierge m'accorde.

Le P. Arnoux me mettait aussi en garde contre les terribles déceptions que j'aurais à voir le clergé de plus près. Mais je ne crois pas me faire illusion en pensant que de ce côté-là je suis prêt à tout. Et que rien de ce à quoi je m'attends



ne peut être capable de me donner aucun regret. Je dirais même : au contraire. Car ce n'est qu'en m'efforçant moi-même d'être un bon prêtre - c'est en consentant à souffrir pour les autres que dans la mesure de mes moyens je puis racheter leur médiocrité, leurs calculs et leurs vilénies. La souffrance que j'en aurai n'a rien de commun avec celle que me donne un monde apostat. La souffrance d'un homme consacré est une protestation féconde. Et qui remet les choses au point.

Le Père me conseille avant d'entreprendre quoi que ce soit une retraite préliminaire. Je n'y avais pas pensé. Je ne parle de "mon histoire" qu'à ceux qui peuvent m'aider à aboutir. Le P. Arnoux hier. De Sanctis aujourd'hui pour qu'il me fasse avoir par Mgr. Montini une audience du pape. Je n'en dis pas un mot aux autres. Et il me semble que je nourris pour la première fois un secret; que pour la première fois je suis capable de ne pas livrer le fond de mon âme comme je le fais d'habitude au premier venu. Cela ajoute encore à mon allégresse qui est grande.

Communiant hier matin à Sant' Andrea delle Fratti, j'ai enfin surmonté ma rancœur sourde contre Jouhandeau, me rappelant l'histoire d'Etienne et de Saul, j'ai prié pour lui de tout mon cœur. Et c'est en effet en devenant chrétien qu'il peut se délivrer de ses phobies, les surmonter. A lire sans algèbre, je comprends mieux quelle part diabolique l'orgueil - un orgueil absurde et quasi-inhumain - peut avoir à toute sa vie. Mais qu'il suffirait de la Grâce pour faire de lui un saint. Et je ne feignais point le détachement à écrire à maman que l'humiliation de cet

article que je n'arrive pas à me procurer, m'était plus précieuse que le ridicule ruban rouge que j'ai reçu l'autre mois et qui, paraît-il, a mis du soleil dans sa vie!! Elle m'annonce que Jean Davray va publier dans l'Univers Israélite une réponse également très dure pour moi. Et d'être attaqué ainsi à la fois par les Juifs et par leurs ennemis à propos d'un même article me réjouit et me semble un meilleur signe que s'il plaisait à tout le monde. Mais je n'ai vraiment à faire aucun effort pour n'en pas vouloir à mes diffamateurs. Il me semble dans tout cela que ce n'est plus de moi qu'il s'agit, que ce n'est pas sur moi qu'on tape. Et que le vrai moi-même c'est ce prêtre en moi que j'espère, que je ne naîtrai qu'avec lui. C'est cette vie que je vais endosser qui est ma vie. L'autre je l'ai déjà abandonnée. Ils imaginent me répondre Mais leurs coups ne portent pas. C'est ma dépouille qu'ils injurient. Au fond, je ne puis même plus dire que leurs insultes comblent mon long désir d'être déshonoré. Elles viennent trop tard Je n'y suis plus...

Il me semble que je rêve ma vie, ou plutôt que quelqu'un est en train de la rêver. Comme c'est vrai que nous ne sommes pas au monde. Mes personnages se succèdent, sont des fantômes. Ah! m'occuper enfin des autres... Et croire enfin vraiment que c'est ce qu'on ne voit pas qui compte. Etre enfin consacré... Identique au Christ. Soustrait au changement. Prêtre pour l'éternité. Pouvoir enfin dire cela de moi. Il me semble que je continue de rêver. Je n'entrerai dans le réel que le jour où le sacerdoce m'aura enfin absorbé...

Je pense à ce livre qui est en train de se faire, malgré moi, comme s'est fait Moi, Juif - qui en prend la suite, et que je ne fais pas pour faire un livre, mais pour me rappeler ces étranges démarches d'une grâce inconnue. Je me dis que je serais prêt à le mettre au feu si on m'en donnait l'ordre - mais que s'il doit paraître il ne paraîtra qu'à la veille de mon ordination. Ces mots sonnent en moi pour la première fois de ma vie. J'en suis stupéfait moi-même. Stupéfaite de les avoir prononcés. Stupéfait de n'en être pas plus étonné. C'est comme si tout cela qui commence seulement à émerger s'était déjà intégré au plus profond de moi - et que je n'aie qu'à le cueillir à présent. Oui, tout cela m'étonne si peu que c'est comme si le travail de ma conversion à la vie nouvelle que je crois choisir à présent s'était élaboré en moi, sans moi, depuis longtemps et que le peu qui me reste à faire, ce fût simplement d'en prendre connaissance. Le parallélisme se poursuit entre la manière dont la foi se dévoila à moi après mon baptême sous l'influence de l'Eucharistie et la manière dont ma vocation s'implante en moi, m'envahit depuis le jour où tout s'est éclairé à Palerme sous l'action de l'Hostie que le Père Gallo m'apporta dans mon lit. Ici comme alors je n'ai qu'à constater ce qui est et à dire "oui", avec cette différence toutefois qu'il faut maintenant que ma vie change. Et c'est toute une éducation nouvelle qu'il me faut subir. Me détacher de toutes les commodités d'une vie à laquelle je n'ai encore eu le courage de rien changer. Il ne s'agit plus seulement de recevoir mais de me séparer. Les processus de prise de conscience de la foi et de la charité sont les mêmes en moi, mais les exigences qu'ils m'imposent sont tota-

lement différentes. Et désormais, c'est d'un directeur qu'il est indispensable de dépendre pour me défaire enfin de moi.

Nuit du 12 au 13

Je tiens à ne pas me berner. Et à noter tout de suite que si je vais dans le sens où désormais j'ai décidé d'aller; il n'ya à cela rien d'héroïque. Ma nature est si affaiblie dans l'ordre sexuel, mon attachement aux êtres est si faible que c'est vraiment aller dans le sens de ma nature que de ne pas chercher à l'assouvir. Et, par ailleurs, mon besoin d'absolu est si pressant que tout lui sacrifier n'est encore que me satisfaire. En vérité, quand je décide de devenir prêtre, je ne fais que d'obéir à la combinaison des éléments naturels et spirituels dont Dieu a bien voulu me composer.

Vif remords aujourd'hui, voyant un jeune prêtre de St. Louis, sous prétexte de lui demander s'il ne pourrait m'indiquer un moyen d'arriver jusqu'au pape, je lui ai confié mon secret. Et aussitôt après j'ai souffert comme si je m'étais trahi. Cette vocation, à part quelques êtres, elle ne doit être connue que de Dieu et de moi. Je commence d'éprouver l'impudeur de se livrer sans réserve. Et cela aussi, c'est un sentiment très nouveau pour moi si habitué à vivre dans une maison de verre.

Et pourtant, de ma guérison de Palerme et de cette insertion si nette du surnaturel dans ma vie, je me sens obligé de parler à tous ceux qui m'approchent comme si cela ne m'avait été accordé que pour eux, pour les mettre au courant, les presser de

croire. Il y a un mois de ces profonds secrets qu'il me faut, sous peine d'une trahison plus grave, livrer absolument à tout venant. Car au fond, rien ne nous est accordé seulement pour nous-mêmes, et surtout pas ces témoignages de l'au-delà. Il y a une sorte de prostitution dont on peut souffrir, mais qu'on n'a pas le droit de s'épargner. Et pourtant comme il serait doux de ne jouir de ses grâces qu'en secret. D'autant que ceux à qui on les expose en reçoivent la confiance sans tremblement.

C'est en ce moment le déluge à Rome. Et froid. Et triste et désagréable. Il me plaît pourtant d'être ici par ce temps et de penser que je m'en irai juste avant les beaux jours. Et que je choisisse qu'il en soit ainsi, c'est un premier petit progrès sur moi, contre moi. Et peut-être la première fois que je n'organise pas mon voyage en vue de mon plaisir. Je suis ici parce qu'il faut que j'y sois.

17 Février

Aujourd'hui premier anniversaire de ma guérison stupéfiante. A mesure que s'éloigne mon voyage de Sicile, son ampleur grandit. Il me paraît de plus en plus miraculeux. Et j'en ai le cœur gonflé. Il n'y a décidément plus moyen d'oublier ce séjour de Palerme après tant de courses inutiles - cette illumination soudaine après un si noir tunnel où le cafard - un cafard jusqu'alors inconnu de moi - m'avait envahi. Je revois la chambre où je reçus la Sainte Communion, je me revois dans mon lit. Je vois encore en moi le médecin s'étonnant que depuis la veille au soir mon visage eût ~~tout~~ changé.

Et pour la première fois aussi, j'ai repoussé cette nuit le péché qu'il m'eût été si facile de commettre et qui brusquement me semblait dépouillé de ses charmes. Je pensais à l'anniversaire de ce matin. J'invoquai une fois de plus Ste Thérèse pour écarter de moi l'envoûtement qui d'abord m'avait repris. Et voilà bien aussi un des étranges résultats de ce voyage singulier - que si depuis Lourdes surtout j'avais une entière confiance dans la Vierge, les saints pourtant, les saints ordinaires, ceux qui ne sont pas la Vierge, ne m'avaient jamais touché. Et ma guérison même, bien que due à Sainte Thérèse, c'est encore au Saint Sacrement que je la rapportais et j'en oubliais un peu de remercier la petite sainte. Il me semble que je commence à vivre plus près d'elle. à mieux sentir la puissance de ces intercessions dont je parlais sans trop y croire. Après Rome, Palerme a achevé de m'introduire dans la communion des saints. Et il n'y a plus pour moi d'autre issue que d'y participer par ~~sa~~ <sup>une</sup> consécration où Dieu

s'exalte et où je disparaisse. Et que tout cela s'est donc fait simplement! au moment où je m'y attendais le moins, par des voies où une fois de plus la miséricorde semble avoir voulu plaisanter - et comme se jouer de moi.

Maintenant j'espère obtenir une audience du St. Père. Après quoi la vraie vie commencera. En fait. Car il me semble qu'elle a déjà presque commencé en principe, me transformant par anticipation dans mon vieux goût de la diversité et dans l'idée que je me faisais de moi-même au milieu du monde. J'ai commencé, me semble-t-il, à n'être déjà plus tout à fait autant du monde. Et d'anticiper sur ma consécration future.

Tout me plaît dans ma vocation. Jusque d'y trouver le moyen de rompre plus explicitement avec ces Juifs que décidément j'abhorre - dont j'abhorre même les soi-disant qualités. Il n'y a qu'un moyen de ne plus me sentir responsable de ce que je dénonce et répudie en eux. Et c'est précisément de ne plus être que l'esclave de Dieu.

Lu enfin l'article de Jouhandeau. Etais-je trop préparé aux ordures annoncées? Il ne m'a fait presque rien. Je décide en tout cas de n'y répondre qu'en changeant ma vie. Et je rends grâce au ciel de m'avoir accordé cette humiliation.

Je pense tout à coup qu'il me faut absolument aller en pèlerinage à Lisieux.

Un vieux réfugié Juif allemand à barbe - lippe pendante, nez crochu, d'une saleté repoussante, et qui marche en

trainant les semelles, habite à mon étage. Je le rencontre sans cesse. J'en ai vraiment une répulsion physique. Qu'y puis-je? Et j'en sens me gagner de la haine à l'égard de tout ce peuple "déséquilibré". Oui, c'est cela qui m'irrite en lui - qu'il ne soit pas à sa place - qu'il ne réalise pas sa vocation. Et qu'il en tire cette ignominieuse déchéance qu'il promène partout avec lui. J'ai toujours l'impression à voir des gens comme mon vieux Juif qu'ils sont condamnés à la terre - aux travaux forcés de la terre. A perpétuité. Et sans rémission. Non, je n'ai rien de commun avec ces gens. Avec eux jé ne veux rien avoir à faire. Avec ces Juifs tranquilles et satisfaits.

Samedi 19 : Audience du pape. Il est donc vrai que je vais avoir une audience du pape. Je réalise à peine ce que ces mots veulent dire.



le besoin de lui appartenir. Il me semble que je commence d'éprouver de la joie à me refuser au plaisir. (Pourvu qu'elle dure ...)

Charmant entretien ce matin, avec Mgr. Siborio dont j'étais allé prendre congé. Il commence par se réjouir avec moi de la longueur de l'audience que m'a accordée le St. Père : ce n'est pas un fait exceptionnel me dit-il c'est un fait unique". Et j'avouai en être moi-même stupéfait.

Il me raconta de quelle manière il avait rompu avec le monde. Il aimait tellement le théâtre me dit-il Non pas à cause des femmes mais de la musique. Il adorait la musique surtout la grande musique classique : Rigoletto, le Trouvère etc, Enfin un soir il y alla pour la dernière fois. Et le lendemain matin il endossa la soutane et se rasa les moustaches. C'était le premier pas qu'il faisait dans une existence entièrement nouvelle. Je me rappelai à ce moment le grand évènement qu'avait été dans la vie de Gide le sacrifice de sa barbe. De quelle autre valeur me semblait ce sacrifice identique accompli pour se séparer du vieil homme. Et son domestique fut paraît-il si frappé de cette transformation que pendant 20 jours il sembla avoir perdu la parole. Au bout de 20 jours il vint vers lui : Don Alberto lui dit-il Dieu se sert de toutes les voies pour toucher les coeurs, j'ai été tellement ému par votre changement de costume et d'aspect l'autre jour que je ne peux plus rester dans le monde moi non plus. Et ~~de~~ fait le brave homme entra dans un couvent comme convers et y devint un très saint religieux.

Mgr. Siborio sur le point de me quitter m'avoua que parfois il avait envie d'envoyer au diable ces soutanes de couleur qu'il endossait et prenant occasion de cette confiance il me raconta sa visite aux Camaldriles. Rencontrant à la porte un vieux moine qui se promenait il lui demanda sa bénédiction. L'autre était tout tremblant tout vacillant de vieillesse. Il lui demanda s'il se rappelait je ne sais plus quoi de ses classes de mathématiques. Enfin il se fit reconnaître. C'était son vieux professeur qui s'était retiré là pour devenir ermite. Tout est néant lui dit-il. Il lui donna sa bénédiction. Aux Camaldules ajouta Mgr. Siborio un ancien maître de Chambre ou titulaire de je ne sais quelle haute fonction au Vatican s'est retiré aussi. Mais lui me dit-il c'est dans la réclusion absolue. Il est enfermé dans sa cellule. Il n'en sortira jamais plus.

Et j'étais tellement touché de voir ce confident du Pape me montrer le fond d'un coeur que Dieu occupe, achevant, au moment de nous séparer, de me convaincre une dernière fois, plus profondément des trésors qui se cachaient dans ces âmes que l'on juge un peu vite en proie aux honneurs qu'il leur faut assumer, que je ne pus moi-même retenir mes larmes. Et j'étais heureux qu'il daignât lui aussi m'accorder sa bénédiction.

C'est une autre sorte, aussi bouleversante, de confiance que Mgr. Montini me confia dans la courte entrevue où je pris congé de lui. Nous parlions de vocation. Je lui disais qu'il me semblait que c'était un bon signe, après n'en avoir eu pendant tant d'années

malgré mon effort pour y parvenir, pas la moindre désir, de sentir à présent malgré moi ce désir persister et grandir comme si il fut en moi désormais l'empreinte d'un autre qui voulant pour moi suppléerait sans que je n'aie rien à faire pour l'aider à mes défauts de mémoire et de volonté.

Il me confia que lui non plus n'avait pas eu d'abord la vocation et qu'il se débattit longtemps pour ne pas entrer au séminaire. Il ne se rendit qu'à la longue et parce qu'il sentit qu'il lui fallait se rendre - que le sacerdoce était exigé pour que son destin s'accomplît. Et j'étais si heureux de sentir un si saint prêtre me parler ainsi, me faire comprendre en évoquant sa propre histoire, qu'il ne s'agissait pas, dans une vocation, d'obéir à l'enthousiasme mais d'adhérer à l'ordre entendu et d'accepter ce que Dieu vous commande. Une vocation me dit-il c'est une acceptation. Et d'une lumière que Dieu met dans notre âme. C'est ainsi que je le comprends aussi depuis qu'à Palerme cette lumière s'est éclairée pour moi. Et quelque put être le long refus que j'opposai jusqu'alors à la pensée du sacerdoce. J'ajoutai qu'en effet ce n'était plus sous forme de sacrifice que j'entrevois à présent ma nouvelle vie, mais comme la simple adhésion qu'on ne peut plus refuser à ce qui s'est fait brusquement évidence et nécessité. Je m'apprête à quitter Rome, mon entrevue avec le pape, les confidences de son maître de chambre, l'âme admirablement transparente et toute consacrée de celui qui est à peu près le vice-ministère des affaires étrangères de la chrétienté, pourrai-je jamais assez louer Dieu de m'avoir accordé la grâce extraordinaire de cette tri-

ple révélation. La Curie peut être pleine de tous les travers et de tous les vices qu'on veut, je ne puis plus ne plus être témoin de ce qui aux plus hauts degrés de la hiérarchie se rencontre aussi de magnifiquement surnaturel, de purement chrétien. Pourquoi moi Seigneur, pourquoi est-ce à moi en dépit de toute la malveillance à laquelle je suis toujours en proie, pourquoi est-ce à moi Seigneur que vous avez permis de sonder les coeurs et de soulever le voile derrière lequel se dissimulent jusqu'à disparaître tant d'amour et de douceur ? Mais peut-être n'est-ce justement qu'en fonction de ma médisance naturelle et pour m'aider à en triompher - pour témoigner ainsi aux yeux de qui la dénigrent que la tête de l'Eglise n'est pas une tête pourrie - et que Jésus est présent à son coeur. C'est en tout cas une incroyable grâce d'avoir pu, sans effort de ma part toucher ainsi tout de suite le charme et la tendresse de quelques uns de ses chefs. Et qu'importe si, par ailleurs, trop de défaillances se produisent. J'aime de savoir que l'Eglise est assez forte pour résister. Il me semble que j'ai pénétré dans l'Eglise par la plus splendide de ses portes. Par laquelle Dieu daignera-t-il me permettre d'en sortir ? C'était la fête d'un prêtre martyr ce samedi 19 quand je fus reçu par le Pape .....

25/2

Il me semble aussi que ces confidences du pape, de son maître de chambre, de Mgr. Montini, qu'aient été pour moi les premières grâces du sacerdoce - les premiers bienfaits des pouvoirs

de confession - La "Sensation de l'âme".

Impatient de savoir si ma désaffection à l'égard de ce qui n'est objet que de curiosité ou même de culture durera. En ce moment tout me paraît vain de ce qui ne se rapporte pas à mon unique préoccupation. Et ce n'est pas que je sois blasé. Il y a longtemps au contraire que je n'avais eu une telle joie dans mon cœur. Je suis ivre mais c'est à l'idée de ne plus m'appartenir.. En tout cas ce passage dans Rome ne sera guère marqué de visites aux musées aux églises (pour voir dans celles-ci des peintures). L'audience du pape l'absorbe tout en elle.

25/2

"Mabillon". Le nom de Mabillon est revenu me poursuivre cette nuit. Est-ce lui qui m'a réveillé. Je me demandais ce que le pape avait bien pu me dire de Mabillon - ce qu'il avait bien pu m'en citer. Et impossible de remettre la main sur cette confiance égarée.

Vu le R.P. Louis. Il me lui conte mon histoire. En partant je lui demande combien de temps il pense que peut durer ma préparation. Deux ans ? il trouve que c'est bien peu. Il me déconseille de rien brusquer. Peut-être a-t-il un peu raison de me répéter le lieu commun que ce qui s'est fait sans le temps manque de solidité. Tout de même Dieu peut ce qu'il veut, mais humainement il a raison. Pourtant que mon impatience est grande ! Bien plus que pour mon

baptême Et c'est qu'avant de recevoir la lumière de l'Eucharistie je n'en imaginai rien. L'imagination ici précède la réalité et l'éclaire. Pour une fois, pour la première fois, je brûle d'un désir qui ne dépend pas de moi de satisfaire.<sup>'il</sup>

Le Père Arnoux l'autre jour : Le prêtre c'est un homme qui rayonne le Christ.

C'est cela même : c'est du Christ qu'il faut me revêtir. Seigneur aidez-moi ..... Je ne puis rien sans vous, même pas me mettre à apprendre le latin. Si vous voulez de moi, c'est à vous de continuer à me le dire.

Ainsi c'est demain que va se terminer mon prodigieux voyage. Entrepris pour achever mon mauvais livre, pour épuiser l'argent que je ne pouvais plus sortir de ce pays. Et voici qu'il s'achève simplement sur la découverte de ma vocation sur la bénédiction du Pape. Mon Dieu quelle étrange féerie vous me permettez de vivre. Et où il n'y a, je me le répète une fois de plus jamais rien d'autre à faire que de me laisser faire. Avec quel bonheur je songe à mon livre abandonné et que je n'y ai pas tracé un seul trait ... j'ai dépouillé aussi cette littérature. Voyage béni où Dieu m'a sevré de moi-même.

Mais ce qui fait ressembler le processus de cette "vocation" à celui de mon baptême, c'est que je lui oppose aussi peu de résistance que j'en ai mis à me laisser convaincre par l'Eucharistie.

Preuve que le fruit avait déjà mûri en moi avant que je m'en fusse aperçu pour le cueillir. L'idée des plaisirs du monde ne m'a pas retenu un instant. Et sitôt entendu l'appel de Dieu je n'ai eu qu'à le suivre. C'est pour cela qu'il ne se produit jamais en moi de déchirement : ce qui doit être a germé avant même que j'aie eu l'idée d'en prendre conscience l'appel de Dieu ne se fait que quand tout est prêt pour le recevoir. Tout a l'air de se passer en un moment. Au fond nul ne se sert autant du temps que moi. C'est à mon insu que tout s'élabore et s'opère dans le fond de mon coeur. Le miracle du dernier instant n'est qu'une clarté supplémentaire. ~~Vz~~ Veuillez Dieu me donner la force et la grâce avec cette lumière.

Il y a peut-être aussi ceci pour expliquer une telle absence de résistance : que je suis de bonne foi. Et c'est plus rare qu'on ne pense. Je suis tout entier à l'objet qui se présente. Je m'identifie avec lui. Et si c'est une durable vérité je la deviens à mon tour. Je me dis que si je ne disposais que de mon voeu pour me soutenir, si ma vocation ne dépendait que de lui, cela ne serait pas brillant. Et pourtant ... est-ce que cela seul déjà ne devrait pas suffire ? Pour me rendre il me faut avoir pris possession de Dieu, après que Dieu m'ait transformé jacob éternel qui ne se passe pas de la bénédiction de celui contre lequel il doit lutter.

27/2

Après la messe à St. Paul je vais à l'abbaye des 3 fontaines  
Plus que ne me touche l'anecdote hypothétique de la tête bondissant

par 3 fois et faisant surgir de terre 3 sources (bien que ce symbole de l'eau jaillissante aux points de la terre frappés par une tête sainte ait bien des rapports avec le rocher de Moïse et la grotte de Massabielle) je choisis de méditer sur ces mots écrits au haut du mur sous une mauvaise peinture représentant St. Paul devant ses juges. Civis Romanus sum N'est-ce pas là exactement l'affirmation que je faisais dans "Etre chrétien" que le baptême m'affiliait à l'Occident, à la France. St. Paul aussi revendiquait ses ancêtres juifs. Et en même temps il affirmait qu'il était romain sa race aussi était d'ordre spirituel. Et elle n'excluait pas plus pour lui que pour moi la dépendance d'un empire du monde. Le juif est double. Mais c'est à la condition du baptême qui transpose dans l'ordre surnaturel sa dépendance de l'antique Israël que sa dualité n'est pas duplicité. Elle n'est en dehors du baptême. En dehors du baptême elle est contradiction intime et cause de trouble et de désordre.

Je me promène à présent sur la grande route derrière l'abbaye - entre les plantations d'eucalyptus. J'y suis venu l'an dernier quelques minutes, c'était pour la fête de St. Paul. C'était un horrible jour d'hiver. Aujourd'hui c'est dimanche sur la terre et dans le ciel. Le printemps n'est pas loin, une espèce de printemps éternel qui est le printemps de Rome sans cesse reflourissant. Des oiseaux chantent les feuillages brillent. Tout est ivresse et joie. Je me dis que c'est une des dernières joies de ma vie qu'il



m'est donné de faire une de ces exquisés promenades dont ma jeunesse fut si coutumière. Le regrette-je ? Ai-je jamais rien regretté Mais à présent moins que jamais bien qu'il s'agisse à présent de tout rompre et surtout de tout changer d'une vie qui ne fut pleine que de ma délectable oisiveté. Je me dis qu'à présent un triple appel me presse - celui de sauver mon âme que je n'avais jusqu'alors entendu - celui aussi d'accomplir mon destin terrestre Et ce n'est ni d'écrire ni de jouir du temps qui passe. Enfin d'évangéliser ce que Dieu voudra bien me confier de la terre. Et l'exemple de Pierre et de Paul n'est pas si loin que je ne l'entende à mon tour me presser de le suivre. Il est vrai je pense un peu trop peut-être au succès que j'espère fut-ce dans un apostolat - je me vois occupant une chaire - parlant au peuple trainant moi aussi tant d'âmes après moi. Mais à mes meilleurs instants je songe au martyre des deux Apôtres et je comprends que moi aussi peut-être mon chemin y mène. Je la comprends et je sais que la Grâce seule me donnera le courage que je n'ai pas par moi-même et le goût de ce qui est naturellement si étrange à mon désir et à mes goûts. Voici mon dernier matin de Rome et l'un des derniers matins où je sois libre encore, où je puisse jouir encore de la beauté des choses sans avoir à m'inquiéter de qui que ce soit hormis de moi. Il va falloir me déshabituer de cette douceur là et d'une existence à laquelle j'avais fini par m'identifier sans scrupule et sans remords. Il me faut enfin m'engager dans la vie - la vraie - celle où l'on compatit avec ceux qui souffrent. L'ébriété que le printemps nous donne n'est peut-être pas tout à fait digne de l'homme

ni rien de ce qui assouvit que la curiosité des sens et du coeur j'étais jusqu'à présent un peu trop prisonnier de la lumière et du décor. Cher décor de toute la terre, je ne serais tout de même pas très honnête si je médisais que je le quitte sans déchirement. En fait je n'ai jamais eu de plus grand plaisir que de m'y plonger sans réserve, sans pudeur comme dans une source inépuisable et d'y boire à longs traits, insatiablement. C'est un peu ici qu'il me faut prendre congé de tout. Je pense à la question des apôtres à Jésus : Mais nous Seigneur, qui avons tout quitté pour vous suivre ? ..... Ma voici devenu tout à coup moi aussi un apôtre du Seigneur.

Etranges petites histoires de Ste Thérèse qui m'arrivent depuis quelque temps et que je suis loin de trouver dépourvues de sens et de raisons secrètes. Autre jour sortant de Ste Marie Maggiore à 9 heures je trouve dehors une pluie qui tombe à torrents Et pas un taxi. J'attends dix minutes. La pluie continue sans arrêt. Tout à coup je me dis : Pourquoi ne demanderai-je pas à Ste Thérèse de m'envoyer un taxi ? Je n'avais pas fini ma pensée qu'un taxi arrivait et s'arrêtait précisément devant moi.

Ce matin, voulant aller à St.Paul de bonne heure, j'avais besoin sous peine de ne pouvoir tenir debout de dormir pendant les premières heures de la matinée. Or je m'étais éveillé à 4 h. et à 6 h. je l'étais encore. Je me dis tout à coup pourquoi ne demanderai-je pas à Ste Thérèse..... Et immédiatement le sommeil où je n'arrivais pas à replonger me reprit. Et j'étais parfaitement

dispos à mon réveil à 7 h.1/2. Tout cela ne signifie pas grand chose pour un autre que moi. Mais pour moi qui ai de si grandes difficultés à croire à la proximité des saints, à leur intercession pour nous rien au contraire ne peut davantage me convertir à eux, me persuader de leur voisinage, que de belles réponses, immédiates efficaces, à des difficultés d'ordre pratique. Evidemment si c'est Ste Thérèse qui vraiment me répond ce ne peut être qu'en vue de cela : me convaincre enfin que la sainteté nous permet de nous survivre, qu'elle n'est pas une vue de l'Esprit et que, de même qu'elle fut atteinte par certaines âmes comme la sienne, elle est requise de toutes, elle m'est particulièrement proposée à moi. Et rien plus que cette conviction ne peut me secourir contre moi, me rappeler sans cesse à une lutte où jusqu'à présent j'ai toujours succombé sans combattre. Si je songe à ces 17 jours de Rome, ce n'est pas sans bonheur. Pour la 1ère fois depuis les premiers temps qui suivirent mon baptême - et peut-être même (s'il me souvient bien) de certaines pages de "L'oi Juif") pour la première fois de ma vie je n'ai pas recherché les faciles occasions du plaisir j'ai même réussi à repousser deux séduisantes tentations. Ce séjour à Rome marque peut-être mes premières victoires. Et c'est à la présence de Ste Thérèse près de moi que je crois de plus en plus les devoir. Je crois à la sainteté. Je commence à croire qu'elle n'est pas une abstraction sans rapport avec la vie et à quoi l'on peut échapper en s'en remettant lâchement à la miséricorde. La sainteté est une constante offre de Dieu de s'insérer jusque dans les moindres détails de notre vie.

Quand je pense à certaines rencontres que, malgré toute ma foi, il m'était si agréable de faire encore - et je comptais toujours sur l'absolution pour me délivrer en attendant "la prochaine" que je me persuadais vouloir éviter de toutes mes forces mais à laquelle jamais je ne devais me refuser - et tout était ainsi toujours à recommencer. Je me dis maintenant que "cela" doit être fini à jamais. Et je suis un peu plus effrayé de devoir ainsi penser qu'il y a vraiment quelque chose d'irrévocablement terminé dans ma vie - quelque chose qui doit n'y revenir jamais plus. Cette sensation du "définitivement répudié, de l'irrévocable accompli m'effraie je l'avoue comme s'il allait me falloir pour lui être fidèle une tension de chaque jour et de tous les instants. Je compte comme s'il ne devait pas y avoir la grâce pour me soutenir... Je compte comme s'i j'allais être seul à me battre contre les récidives de mon passé et l'entraînement de toute ma vie. Le sûr c'est que je pense maintenant comme je n'y avais jamais pensé avant cette mémorable intrusion du ciel dans ma vie à Palerme - au salut de mon âme et à tous les sacrifices qu'il exige - Après tant d'années où je ne fus occupé que de moi, il me semble que je commence enfin à me découvrir dans ma vérité et dans mes plus profondes exigences. Il me semble que c'est seulement maintenant que je vais commencer à vivre. Et que cela me soit pas aisé cela s'entend aisément. La vie est un combat que je n'avais jamais entrepris et le royaume des cieux ne se livre qu'aux violents.

N'empêche que tout à l'heure j'ai été terriblement près de me re-subir....

28/2 Gênes

Je me repose de mon admirable journée de train (je n'ai même pas eu le courage de l'interrompre pour déjeuner tant l'enchantement du paysage de Rome à Florence était grand : c'était un paysage indéfiniment harmonieux sous un ciel sans nuage, un déroulement indéfini de plaines, de collines, de lacs, de petites villes perdues à la cime de leurs petits monts, enfin un de ces paysages bleus et tendres où je sentais que toute la douceur du Christ avait passé et je n'arrivais pas à en rassasier mon regard et mon cœur. Je lis dans ma chambre d'hôtel pendant cette halte de Gênes, les notices des albums que Sangiorgi m'a donnés, ces admirables albums que j'emporte aussi de Rome comme un des souvenirs les plus précieux que je ne savais pas que j'allais y chercher et qui me rappelleront toujours désormais les chefs d'oeuvre éternels de Raphaël et de Michel Ange.

Je suis stupéfait ! je suis stupéfait de la parenté de ma pensée et de celle du commentateur dont j'ignore tout sauf le nom Flugi d'Aspremont - un italien j'imagine à en juger d'après le texte français qui, malgré le nom français de l'auteur semble une traduction, je suis stupéfait de ce que je n'ai pas su voir dans les chambres, à la Sixtine, stupéfait de ce que j'y ai par contre par pure intuition si bien senti et deviné. Stupéfait et arrêté surtout par cette phrase de Michel Ange qui justifie tout ce que j'ai dit de la solitude de ces grands personnages. M. A. dans un de ces sonnets aurait écrit : "Il est de la nature de tout homme de se peindre soi-même et de manifester en toute oeuvre ses propres émotions"

Cela me touche au plus sensible.

Stupéfait enfin d'apprendre que ce n'est pas des papes, c'est ... de l'Arétin que vint l'initiative des fameux "braghetto-ni" qu'on est accoutumé de reprocher au soi-disant béotisme prude et imbécile de la papauté. L'Arétin ! quelle réponse à ne pas oublier de leur faire.

Vence 5 mars

Dans le cours de mes derniers jours pendant lesquels j'ai passé de Rome à Gênes, de Gênes à Saint Paul (pour voir le Père Bernard et lui demander conseil) et à Vence (pour y loger tout étant plein partout) il s'est fait en moi un étrange glissement Est-ce pour avoir trop parlé des honneurs du Vatican, des grâces de Dieu, des anticipations de Mgr. Siborio ? Toujours est-il que peu à peu j'en étais arrivé à me voir déjà cardinal, à n'avoir plus envie de devenir prêtre que pour cela. Je prenais bien conscience de cette transformation intérieure mais je m'en laissai envahir sans résister. sans songer que c'était encore pire qu'une ambition temporelle et que c'était la vraie trahison du Christ dans sa pauvreté et son abjection. Je m'en tirais en me disant que Dieu se chargerait bien de me rendre à la raison. Néanmoins je me complaisais dans la pensée de mes grandeurs futures. C'est hier soir pendant le Chemin de Croix à Passe Prest que je me suis brusquement aperçu de la gravité de cette trahison et que je me suis trouvé reporté avant le moment de ma vocation, lorsque, n'en ayant encore aucune, je me disais que la seule vocation valable était celle du

silence. Curé de campagne ermite ou martyr. C'est à force de songer à mon action sur les foules, à force de la désirer, qu'insensiblement cette vocation au silence cède à une vocation tumultueuse et au désir d'un succès qui finit par l'emporter jusque sur la pensée de cet apostolat qui l'avait engendrée. Qu'il y ait eu là quelque chose de diabolique, que ce soit par là que le diable essaie de me détourner du sacerdoce cela est fort possible. Mais comme me le disait le P. Bernard la nature suffit à l'expliquer. Il reste que maintenant il me faut appliquer à veiller sur ce point là car ce serait trop bête d'abandonner le siècle pour la poursuite de ces grandeurs nouvelles - et de ne renoncer à la sensualité que pour me livrer à l'orgueil. Mais comme je comprends mieux à présent un P. Gillet que j'étais toujours le premier à condamner, comme je comprends mieux qu'avant de les avoir éprouvés les faiblesses des prêtres et ces sortes de ridicules qui finissent assez vite par devenir des péchés dévorants avec lesquels la foi peut continuer à faire bon ménage. A quelle indulgence ce glissement que j'ai senti ne devrait-il pas déjà m'induire. Enfin le Chemin de Croix d'hier soir me fut favorable et c'est vraiment d'avoir suivi dans le silence ce progrès de Dieu vers l'abandon absolu et la mort infâme qui réussit à me rendre à moi-même ou plutôt à la conscience que j'étais en train de faire fausse route.

C'est ce matin, à la messe, dans l'Eglise de Vence où je voulais aussi avoir au moins une fois reçu la communion, que, retournant à Palerme, jusqu'à ce matin du 19 janvier où Dieu vint m'éclairer lui-même, je me repris à songer aux origines de ma voca-

tion. Et je dois avouer qu'à ce moment là il ne s'agissait ni de devenir évêque de Lourdes ou patriarche de Jérusalem, ni de recevoir le Chapeau, ce qui m'avait induit à faire le voeu que j'avais fait c'était cette petite phrase que j'avais oubliée mais que je retrouvais intacte : "Je ne puis faire mon salut dans le monde" Tel avait été l'unique déclenchement du voeu auquel la réponse du Christ était venue donner une réalité qu'il n'y avait plus moyen de reprendre, le reste avait poussé par surcroît mais, il est vrai, si plaisamment, si abondamment que, retrouvant ma vocation à sa source je n'y trouvais plus le goût que toutes ces adjonctions accidentelles lui avaient valu par la suite. J'avais vraiment fini par me croire déjà cardinal et par trouver que cela ne m'allait pas au fond si mal que cela ! Comme me le disait le P. Bernard mon entrée dans la hiérarchie va me valoir des tas de propositions flatteuses et je vais avoir beaucoup à refuser. Or, je ne suis pas très habitué à refuser pour cette excellente raison que je n'en ai guère eu l'occasion jusqu'à présent. Il me conseillait en tout cas de ne jamais accepter un poste en vue, un honneur quelconque, qu'après une retraite de plusieurs jours et le conseil d'esprits éclairés. Il est vrai ! C'est maintenant que le danger commence et que je sens combien tout ce que je dis dans mon livre au sujet des tentations du Pape peut être vrai. C'est maintenant qu'il va falloir résister aux séductions les plus dangereuses, celles qui se dissimulent dans les honneurs les plus nécessaires et les plus légitimes qui ne devraient jamais cesser d'être un poids terrible aux épaules qui les portent. Sous les propres voiles de la religion. Ne jamais



abandonner le Christ que pour le mieux servir et dans l'apparent éloignement où il se peut que lui-même nous oblige trouver des raisons plus pressantes de nous accrocher à sa détresse, d'y songer mieux, d'y prendre une part plus douloureuse et plus secrète. Mais surtout se garder de vouloir le servir pour accéder à des honneurs quelconques. Se garder de le trahir ne fut-ce qu'en apparence, volontairement. Ne jamais m'éloigner de lui que si l'Eglise m'ordonne de le faire. Et par obéissance. C'est pour un prêtre qu'il est plus vrai de dire que le "cléricalisme, voilà l'ennemi" Et d'autant plus redoutable que plus insidieux et perfide. D'autant plus redoutable que dans l'ambition en apparence légitime, les vices illégitimes auxquels on a renoncé changeant de figure viennent tous aboutir.

Reprendre l'habitude - fut-ce sans plaisir - d'aspirer au dernier rang de la hiérarchie. Hélas j'entends encore, je n'arrive plus à ne plus entendre les paroles de Mgr. Siborio - que peut-être il prononça sans même y songer - mais qui se sont empreintes en moi : "Vous irez loin; c'est moi qui vous le dis"... Et à un autre moment il aspirait à être celui qui me consacrerait. Mon Dieu je vous en supplie éloignez de moi cette absurde tentation des honneurs redoutables et légitimes.

Il est vrai que j'attends beaucoup pour en venir à bout de vivre comme prêtre près de Notre Seigneur, lui être fidèle n'est-ce pas renoncer à tout et comment ne pas lui être fidèle quand on voit à quel état abject il consent à descendre et que c'est à vos mains

qu'Il s'en remet du soin de devenir moins que rien. Cette espérance là me garde de prendre trop au sérieux mes anticipations du futur. Elle me commande d'être ~~patient~~ patient et de ne pas trop me décourager d'être si faible en face de sollicitations dont l'échéance dépend précisément de la manière dont Dieu me permettra d'assumer ma vocation.

Le P. Bernard me conseille d'apprendre le latin et la théologie par des conversations avec des prêtres qui auraient le temps de ne pas me donner un enseignement trop didactique. Je pense au Mesnil, à Tamié, à l'ermitage des petits frères du Sacré Coeur dans le Sud Oranais. N'est-ce pas là le programme tout tracé de l'année qui va venir ?

J'ai terriblement peur d'être trop rouillé - de ne plus être capable de rien apprendre. A mesure que le moment approche, je redoute mon manque de souplesse, de mémoire, ma rigidité - déjà! Je suis obligé de faire pour cela même acte d'entier abandon à la miséricorde de Dieu et à ces interventions dont Il a déjà si souvent semé ma vie prodigieuse. Mais tout de même un fameux effort va être exigé de mes facultés endormies et je sens incapable de le faire. Là encore Seigneur je vous en supplie ayez soin de moi.

Le diable ? la nature ? ou Dieu qui me fait entrevoir une grandeur éventuelle pour mieux m'amorcer - quitte à me purifier une fois accomplie la démarche sans retour ?

Après l'exaltation de ces derniers jours dûs à mes entre-

tiens passionnés avec le P. Bernard - calme plat. Je ne comprends plus. C'est maintenant qu'il me faut tenir comme dans les obscurités qui parsemèrent les premiers mois de ma conversion. Tenir en attendant qu'agisse la vertu du sacrement. Ne jamais considérer mes dépressions comme définitives.

Le sacerdoce ? mon unique raison de donner au meilleur de moi-même le pas sur le pire ...

"Tu seras sauvé si tu m'aimes ... Cela signifiait-il donc que l'aimer c'était de tout abandonner pour le suivre ?.. "Tu seras sauvé si tu m'aimes" "Tu ne peux pas faire ton salut dans le monde. Autrement dit : il n'y a pas moyen - pour moi - de l'aimer dans le monde. Cela devrait m'épargner toute hésitation - cela m'enlève jusqu'à la liberté du choix. Il est vrai que mes puissances d'aimer ne se développent que loin des sollicitations extérieures qui, inmanquablement m'arrachent à moi-même, c'est moi que je trouverai enfin en quittant tout pour suivre Dieu; mon vrai moi enfin détaché de moi-même.

Etrange impression ce matin sur le vieux chemin de St.Jean-net. Profitant de mon séjour forcé à Vence, et ne pouvant aujourd'hui être reçu par le P. Bernard j'ai voulu revoir la maison où j'habitai voici juste 20 ans ... J'ai retrouvé la grille d'entrée, j'ai reconnu la maison, le jardin à la pente raide qui descend jusqu'au torrent et où si souvent j'ai installé ma chaise longue, jadis,

- déjà ! Craignant que cette maison n'appartint à Freinet je me gardai d'y entrer, d'ailleurs toutes les persiennes étaient closes et je n'aurais trouvé personne auprès de qui m'informer. Mais un petit sentier ouvrait sur le chemin. Il avait l'air d'un passage public entre les 2 propriétés. Je m'y engageai. Il courait à travers mon vieux jardin, je le suivis jusqu'au petit bois de bruyères et de chênes. Et là quel ne fut pas mon étonnement d'apercevoir une espèce de campement en désordre, des tentes autant que je pouvais me rendre compte à travers les arbres serrés. Et, devant moi, au haut d'un grand pin dont on n'avait laissé subsister que les dernières branches, un drapeau noir, un chiffon noir manifestement accroché là haut pour faire office de drapeau - le pavillon de l'anarchie. Dans le domaine même où j'ai coulé des jours heureux. C'était l'expropriation signifiée. Et d'un temps auquel se trouvait substitué en cet endroit précis l'horreur d'un temps qui ne s'est pas encore partout installé mais qui, là, du moins, l'était pour de bon. J'appris en effet dans l'après midi que c'était de ce côté là le coin des réfugiés espagnols. Oui, il me semblait qu'il m'était ainsi signifié que mon propre passé ne comptait plus - que je n'avais plus à y revenir à m'y attacher.

D'ailleurs toute cette promenade m'avait laissé entièrement insensible. Ce que je reconnaissais de cette campagne autrefois si aimée ne se présentait plus à mes yeux que comme un décor inerte et totalement étranger. Vence même ni Saint Paul je m'en suis aperçu au cours de ces quelques jours ne me parlent plus ni d'eux ni

de moi. Je suis devenu comme insensible au souvenir des rapports que nous avons pourtant depuis 23 ans si constamment entretenus. Je suis sorti de cette terre. Il me semble que je sorte de ma propre histoire en même temps. Ce sont comme de vieilles guneilles que je ne reconnais même plus. Et mon insensibilité à des souvenirs qui me furent longtemps si chers n'engendre aucun écho en moi ; elle ne soulève même pas une ombre de tristesse. Tout cela est mort pour moi. Et j'en ai déjà pris mon parti comme si vraiment mon passé ne m'eut jamais appartenu.

Il y a aujourd'hui (samedi 12/3) trois semaines que j'étais reçu par le Pape. Il me semble qu'il y a trois ans. Jusqu'au son de sa voix, jusqu'à son paternel sourire tout s'est effacé derrière une succession d'images et de pays traversés. C'est cette multiplicité d'états de conscience qui nous vaut je crois, le plus sûrement le sentiment de la longueur du temps et qui refoule le passé dans des régions inaccessibles. Gênes, Vence, St. Paul, Toulon. Il ne s'est pourtant pas passé grand chose pendant ces trois semaines. Et c'est déjà comme si cette émotion que j'avais cru ineffaçable ne m'avait jamais entouré. Je continue de me laisser brûler par le nouveau présent et de telle sorte que je ne trouve même plus avec moi mes propres cendres. Je suis en perpétuelle réfection. Et pourtant comme ma foi, depuis 12 ans ne m'a jamais quitté, l'appel de Palerme n'a pas cessé de résonner en moi. J'y songeais tout à l'heure au cinéma. Les raisons que j'avais de me faire prêtre étaient aussi claires, aussi pressantes qu'au premier jour et je sentais

en moi avec étonnement cette persistance étrange d'un désir si fort qu'il ne me semble plus dépendre de moi, de le nourrir ou d'y renoncer. Il est vraiment en moi comme un dépôt étranger et qui m'oblige à le suivre malgré moi. Si exigeant d'ailleurs que, quand bien même il ne m'empêcherait pas de me livrer au péché, il m'interdirait de m'y livrer avec le même abandon qu'autrefois. Je ne suis plus le même à mes propres yeux - je ne suis plus aussi libre que je l'étais de disposer de moi. Un autre personnage est en train de grandir en moi et se débarrasser de moi comme d'un étranger - un autre, qui vit en présence de Dieu, qui vit pour Dieu bien plus que je n'y consentais. Je suis comme la proie d'une espèce d'appel permanent qui me grignotte peu à peu. Et je sens bien que c'est cela autrefois qui me manquait pour résister à toutes les tentations de mes yeux : le sentiment d'une présence plus auguste que la mienne et d'une consécration continuelle bien qu'à peine consciente de mes pensées et de mon corps. J'avais à lutter seul contre ma propre faiblesse et je ne réussissais jamais à l'emporter. J'ai l'impression qu'il y a à présent en moi une raison plus forte de me respecter et quelqu'un qui lutte à ma place. Ce n'est pas d'ailleurs que je songe d'une façon continue à cette vocation mais elle est en moi sous-jacente, me rappelle à l'ordre sans même avoir besoin de se faire reconnaître. Et quand je fixe mon attention sur elle je la retrouve dans une fraîcheur telle qu'elle attire mes larmes. Enfin je suis tout étonné de devoir m'avouer que c'est là ma vocation, mise en moi par un autre que moi et qui n'a pas besoin de moi pour m'habiter. Je comprends qu'avant Palerme mes rares efforts

pour tâcher de l'éprouver ne pouvaient qu'être vains car c'est un état pareil à la foi, pareil à l'amour - qui s'impose du plus profond de nous et à l'entretien duquel ne comptent beaucoup ni notre raison, ni notre volonté. Je suis aussi stupéfait en face d'elle que je l'étais, l'autre année, en face de mon amour pour T. Mais cet amour dépendait d'une autre créature. Tandis qu'elle ne dépend d'aucune créature et c'est de là que son irrésistible force lui vient.

Je viens de passer les examens médicaux pour obtenir une nouvelle période de six mois de congé. Le P. Arnoux et le P. Bernard avaient été d'accord pour me conseiller de solliciter sans scrupules ces six nouveaux mois. Et en effet je ne puis pas encore être sûr de mon avenir, je n'ai donc qu'à profiter de ce délai que la loi m'accorde et des avantages que j'en tire. Pourtant je n'ai pu m'empêcher de dire à Cuf - de laisser entendre à un autre que peut-être ce serait comme aumônier que je rentrerais dans la marine. Et ils n'ont rien eu à y redire. Au contraire ils trouvaient cette éventualité favorable. Et telle sera peut-être en effet la première étape de mon sacerdoce futur ....

Ne pas faire nos sentiments plus honorables que ce qu'ils sont. A la faveur des trous que je trouve dans ma porte et par où je sais qu'un oeil indiscret peut m'épier, je comprends que ma pudeur c'est surtout la gêne d'être vu sans le savoir. - d'être surpris dans mes secrets. Il y a de la vanité là dedans - et une vive

crainte d'être ridicule.

Une autre angoisse me poursuit en ce moment. Et d'autant plus que je me suis plongé dans Bagatelles de Céline. Un fort mauvais livre du reste. Mais qui, avec le retour de Blum au pouvoir me force à m'arrêter sur mes différences. Il est évident que je ne suis pas un Français de vieille souche bien que mes parents <sup>grands</sup> et je ne sais combien de générations avant eux étaient français. Mais je suis Juif. Et bien que je n'aime pas les Juifs, je n'arrive pas à me dire que ce caractère n'est pas dominant, qu'il ne fait pas de moi un être à part et différent. Je souffre beaucoup de ce manque de communion totale avec les autres français. Est-ce la peur de la persécution ? Je crois que c'est plutôt l'ennui de ne pouvoir remettre à chaque instant les choses au point - de ne pouvoir à chaque instant redire à ceux que je croise ce que j'ai essayé d'expliquer dans le petit article "Etre chrétien" qui m'a valu tant d'éloges et tant de critiques. Je sens que les gens ne comprennent qu'à demi pourquoi je prétends être des leurs. Et j'ai un décisif besoin d'être intégré à la communauté dont je partage la vie, que c'est une espèce de supplice que j'endure à penser qu'ils ne m'y admettent pas malgré toutes mes bonnes raisons, parce qu'ils les ignorent. Et je me promène au milieu d'eux, ayant répudié l'affreux particularisme des gens de ma race, comme un étranger malgré tout auquel on refuse la pleine jouissance de la qualité et du nom auxquels il a droit. Et la différence à laquelle je me refuse m'en obsède d'autant plus. Je voudrais dire aux gens que je croise dans la rue



je suis des vôtres. Je voudrais être constamment convaincu que ceux à qui je parle n'ont pas eu eux l'arrière pensée de cette différence qui me poursuit. Il me semble que cette hantise ne fait qu'empirer et - dans l'absence de tout autre motif - qu'elle serait déjà un motif suffisant pour m'empêcher de reprendre du service. Ce serait un délire de chaque instant. Et bien entendu c'est surtout tout ici, à Toulon, malgré l'amitié et l'estime de mes chefs et de mes camarades, c'est dans ce milieu d'officiers que je sens exaspérés par l'indiscrétion et l'envahissement des juifs que je me sens le plus mal à l'aise - que je sens le plus vivement qu'il ne suffit pas encore pour être considéré comme Français d'avoir répudié le particularisme des juifs, ni même d'être entré par le baptême dans la communion des chrétiens. Et pourtant c'est par Rome que tout individu s'occidentalise. Je suis d'Occident depuis que j'appartiens à Rome. Mais non il ne me suffit pas de le savoir il ne me suffit pas de me le dire, quelque chose en moi s'oppose encore à cette parfaite jouissance à laquelle j'aspire d'être un Français comme les autres. Il m'est moins pénible d'être déshonoré dans le nom que je porte par les escroqueries de mon frère, que de me sentir d'une autre origine que ceux qui m'entourent, dont je parle langue et pour lesquels j'écris. Il ne me suffit pas que Cuf m'ait dit hier que j'étais l'honneur du commissariat - il ne me suffit pas qu'on m'ait décoré sans que j'aie jamais rien demandé. Les plus indiscutables preuves des sentiments fraternels qu'on éprouve pour moi ne me suffisent pas encore. C'est comme s'il y avait au fond de mon coeur la conviction qu'en effet, en dépit de

mes parents, de ma naissance de ma volonté il dut subsister entre les autres et moi ce quelque chose d'irréductible dont je n'arrive pas à me débarrasser. Et là encore le sacerdoce seul me propose ma délivrance. C'est seulement quand je l'aurais assumé qu'il me sera possible de parler librement, je veux dire de jouer mon rôle de Français, de me faire entendre avec autorité, je veux dire de travailler sans fausse pudeur au bien, au salut de ce pays qui deviendra véritablement mon pays lorsque je consacrerai ainsi à son âme toutes mes forces - lorsque je pourrai crier sur les toits l'amour que j'ai pour lui. Jusqu'au moment là il me semble que je ne considère moi-même comme un paria. Et c'est précisément pourquoi j'en veux tant aux juifs ; insensibles à leur différence ils exploitent la France à leur seul profit ; ils s'y comportent comme en pays conquis. Moi aussi je profite des bienfaits de la France. Mais je souffre de ne pouvoir faire connaître à chacun avec quelle filiale gratitude je les reçois. Et les terribles événements d'Autriche qui depuis hier assiègent toutes mes pensées, ne cessent de me poursuivre, en me donnant l'occasion de retarder de deux jours mon départ pour Toulon d'une certaine façon me réjouissent. Ils m'offrent une occasion inespérée de me dire comme en août 14 lorsque je m'engageai dans l'infanterie, que je suis prêt à mourir pour ce pays. J'attends ici le déroulement des événements. J'y suspends mes projets mes désirs. Je suis malade de penser à la responsabilité des juifs comme Blum dans l'affront que la France une fois de plus de la part de l'Allemagne a subi. J'en souffre plus que de cette

main non dégantée que G. me tendit l'autre jour car toute humiliation qui s'adresse à moi m'oblige à songer qu'il me faut absolument imiter Jésus, descendre avec lui. Tandis qu'un affront infligé à la France révolte comme une injustice et dont je souffre d'autant plus que je sens moins y réagir un Juif comme Blum à qui la France fait l'immense honneur de se confier. Ce que je reproche aux juifs c'est de recevoir sans donner. Et je songe à Raymond qui, en prévision de la nouvelle crise ministérielle et de la Révolution à laquelle il s'attend chaque fois que change de ministère vient, une fois de plus, de repartir pour la Suisse. Et j'en souffre encore davantage quand je songe qu'il fait profession d'extrémisme. Tout est confus. Tout est pipé. Il faut vraiment me détacher de plus en plus pour mieux servir. C'est quand il sera sûr que je ne tiens plus à rien que le don de moi pourra enfin fleurir. Il me faut pousser le renoncement jusqu'à ne plus avoir pour moi aucun désir. n'avoir plus qu'à me donner.

12/3

Suis allé au cinéma deux fois aujourd'hui. La grande illusion cet après midi. Drôle de drame ce soir. Il faut vraiment qu'une comédie soit excellente pour être supportable. Celle ci ne l'est pas. On accepte plus aisément que le drame soit médiocre. "La grande Illusion" est d'ailleurs réussie : on y pleure. Ni l'une ni l'autre n'apporte cependant rien de bien neuf pas plus en fait de technique que d'imagination. Tout cela ne va pas très loin dans l'humain. Et pourtant une scène d'amour, deux bouches qui se rap-

prochent, des larmes sur un visage et voilà qu'on est repris par le désir d'aimer, d'être aimé, par le sentiment qu'on aura traversé la vie sans serrer contre soi un autre corps, sans s'être donné à un autre être avec fidélité, sans avoir rien reçu de personne. Et cette nostalgie est une tentation qui pénètre au plus profond de l'âme - qui remet tout en question. Et l'on a beau se dire qu'il n'y a pas d'amour sur la terre, que moi, surtout, il m'est impossible de m'attacher à qui que ce soit, ces quelques gestes ont suffi, ces images mensongères pour me rappeler quelle douceur j'ai résolu d'abandonner - pour raviver dans ma chair et dans mon cœur le goût d'un simple contact humain. Et qu'il faudra renoncer jusqu'à la pensée de plus jamais y recourir, et que si, par hasard, l'occasion longtemps rêvée un beau jour, enfin, se présente, alors je ne pourrai plus l'accepter - il me faudra m'en détourner - inéluctablement. C'est à la réalité qu'on touche, qu'on possède qu'un film, même médiocre me fait toujours rêver. Et qu'il me faudra mourir sans avoir jamais véritablement possédé cette réalité concrète, cette tremblante tendresse humaine. Bien plus que le théâtre c'est le cinéma qui remue mes puissances les plus sensibles, et le besoin d'être aimé au fond de moi. A force de vouloir sauver les âmes réussirai-je jamais à tromper mon désir me persuader enfin que l'amour véritable ne peut pas s'y trouver ? qu'il n'y a d'amour que de l'esprit ? C'est la fragilité d'un autre être, près de moi qui me trouble, me détourne me désespère, la confiance d'un être qui tremble dans vos bras.

Il est vrai qu'aussitôt se présente l'objection souveraine des impossibilités que mon état physique oppose à ce que cette jouissance humaine soit chrétienne. Ce n'est pas seulement le sacerdoce qui m'interdit de songer à cette félicité commune - c'est le simple état chrétien. Il faudrait ne jamais l'oublier. Le sacerdoce est au contraire ce qui s'accorde le mieux à mon état physique pour me rendre, malgré lui, plus profondément humain. De ce point de vue encore qu'il n'y a pas d'autre choix. Ce n'est pas seulement une compensation à mes déficiences physiques, mais c'en est une aussi. Et si cette considération doit me rendre humble dans ce choix que j'en fais elle ne doit pas me fournir un faux scrupule pour m'en détourner. C'est de toute ma vie qu'il me faut tenir compte à présent pour m'orienter vers l'unique solution qui me permettra d'atteindre à ma plénitude sans vanité, et à Dieu à travers mes misères surmontées. Il me faut toujours partir de la nécessité de vivre en chrétien et des difficultés pour moi d'être un <sup>vrai</sup> chrétien dans le monde.

Il faudrait ne pas oublier mes réalités lorsque je suis au cinéma. Et non pas pour en tirer de la détresse, mais de la joie. La joie d'être contraint au sacerdoce pour être moi - <sup>me</sup> de renoncer entièrement afin de me trouver.

Plénitude humaine interdite. Plénitude de Dieu proposée consentie.

Messe des marins ce matin. J'y suis venu à

Je me rends compte depuis que j'arbore mon petit ruban que c'est comme si j'avais perdu quelque chose. Je n'en puis douter c'est à l'illusion de n'avoir pas quitté ma jeunesse qu'il me force à renoncer. Et cela m'est bien plus pénible que l'honneur qu'il me fait ne m'est doux. J'ai l'impression non pas de m'être accru (l'opinion des gens je m'en fiche) de me sentir diminué. Peut-être est ce dans la mesure où les fonctions sociales nous arrachent à notre jeunesse que nous les redoutons. Elles marquent l'âge. Et je ne suis pas prêt à m'avouer que je vieillis. Je le sais, je le dis. C'est ce ruban - que les jeunes ne portent pas - qui pour la première fois me force à le croire - Il me faut prendre au sérieux, ce qui est bien l'attitude la plus étrangère à ma perpétuelle défiance de moi, à mon incoercible ingénuité. Je n'arrive pas à me dire que c'est vraiment à moi que ce ruban est destiné. Je n'avais jamais pensé que je puisse être un objet d'une quelconque distinction civile ou militaire. Le chapeau de cardinal auquel j'aspirais il y a 15 jours couronnait une fonction, les honneurs du monde ne couronnent rien du tout. Mais qui sait dans quelle mesure l'orgueil ne se cache pas par là de nous. Peut-être refusé-je à qui que ce soit - hormis l'Eglise - de reconnaître ma valeur, d'y mettre un sceau. Et pourtant dans une certaine mesure - comme marque d'amitié de mes chefs peut-être - ce ruban me fait un peu plaisir. Quand l'orgueil se tait que la vanité se gonfle. Je prends alors ma part au monde.

14/3

Quitté Toulon ce matin. Pris par une suite de circonstances imprévues le Pullmann.

Je ne l'avais jusqu'à présent jamais utilisé. Vraiment on n'y est pas mal. J'en jouis d'autant plus que je me dis que c'est sans doute la première et dernière fois. En soutane je tiendrai sans doute à utiliser que les 3e après avoir tant médité des prêtres que je voyais voyager confortablement. Manque d'imagination ? Je songe à ce temps où je m'obligerai à me priver de tout, sans angoisse sans ennui. J'y aspire comme à une délivrance de moi-même.

2/4

Depuis mon arrivée à Paris, je n'ai pas écrit une ligne. Il me faut cette brûlure au pied, l'obligation de rester immobile pour avoir le courage de reprendre mon carnet, d'y noter. D'y noter quoi ? Ce que j'ai fait depuis près de 3 semaines. Je n'ai rien fait en vérité, si ce n'est je m'en suis encore aperçu tout à l'heure de répandre de la joie autour de moi, de rayonner le Christ le petit Jean Isagini qui sort de chez moi, que je ne connaissais que par sa lettre au sujet de mon Gide observant ma ressemblance avec Gide ne me disait-il pas qu'(autant Gide lui semblait tourmenté autant je respirais la joie. Pardonnez-moi l'expression me dit-il mais vous êtes une excellente réclame pour le catholicisme". J'en avais des pleurs dans les yeux tant il me semblait merveilleux que ma sérénité fut à ce point visible. Et il est vrai : depuis que je suis à Paris j'ai été presque constamment à l'abri du désir, à l'abri au moins de cette violence qu'il avait autrefois. Et sans vouloir mettre de l'ordre dans mes notes je voudrais à ce propos noter sans tarder cette étrange aventure de ma brûlure. Il y aura

déjà ce soir une semaine je revenais de ma conférence à la B.B.C. j'en étais <sup>assez</sup> content car, ne recherchant pas, ce soir là, mon succès personnel je m'étais dit que j'allai saisir cette occasion pour essayer d'improviser. Et avant de lire mes pages sur Lourdes je commençai par entretenir mon auditoire de ma visite à Rome, je le fis sans papier - sur le ton de la conversation. Et je ne sais si le public l'éprouva mais moi j'eus un extrême plaisir de parler sans contrainte à raconter simplement mes histoires. Par malheur sitôt dehors, seul sur le Bld. Montparnasse, j'eus juste le temps de sauter dans l'autobus pour ne pas redevenir la proie de mes vieilles obsessions, du souvenir toujours prêt à revivre des mauvaises soirées passées à errer dans ce quartier là. Et de retour chez moi d'autres obsessions s'installaient déjà. Je me glissai dans mon lit comme dans un lieu de perdition, l'esprit et le coeur tout occupé de moi. Et voilà que je sentis une affreuse brûlure. La bouillotte, mise dans mes draps, une heure avant, venait de sauter de la plus mystérieuse façon. Et du même coup mes obsessions disparurent. Je ne m'explique pas encore comment ni pourquoi cette bouillotte en parfait état se rompit tout à coup. Il y eut là quelque chose d'aussi étrange que dans l'odeur d'œufs pourris qu'au retour d'une promenade mauvaise, l'eau de Lourdes que j'avais dans ma chambre à Lourdes, répandit tout à coup voici, je crois trois ou quatre ans ...

Ce qui est sûr c'est que l'effet en fut radical et que, miraculeux ou purement naturel, cet accident me rappela à ce que j'étais en train de laisser s'effacer dans le flux d'un désir oublié



Mais à part cette périlleuse soirée, je puis bien dire que depuis mon arrivée à Paris l'euphorie dans laquelle je vis depuis Palerme n'a pas cessé et que le désir d'être prêtre, un bon prêtre m'accompagne dans toutes mes pérégrinations. J'ai été au théâtre, j'y ai vu des choses charmantes : les Fausses Confidences, le Chapeau de Paille d'Italie, j'ai été au concert. Aucune de ces distractions n'a plus agi sur moi pour me troubler, m'étourdir. Je n'ai plus cessé de tendre à mon nouvel état comme à ce qui pouvait s'imposer à moi de plus précieux. A travers toutes mes courses, mes visites je ne me sentis plus attiré que par ce seul objectif d'un apostolat sacerdotal - plus orienté dans mes moindres pensées que par sa fascination permanente. Et je ne puis dire non plus que ce soient mes entretiens avec le cardinal Gerbier, avec Mgr. Chaptal, avec le cardinal Verdier qui m'aient beaucoup exalté. Aucun des trois ne me fit ces démonstrations enthousiastes auxquelles je m'attendais mais j'avoue que leur tiédeur même m'importait assez peu et qu'à travers elle je mesurais combien c'était peu pour leur plaire, comme bien c'était peu pour faire une carrière ecclésiastique que j'aspirais avec tant d'impatience à quitter le monde, à briser mon ancienne vie. Je les ai vus tous les trois. Je puis le dire en toute simplicité je ne dois à aucun d'eux la ferveur que je sens de plus en plus en moi. Et déjà, par la déception qu'au contraire je leur dois, cette déception qui d'ailleurs n'a pas agi sur moi, je sais que je suis prêt à tout ce que peut me réserver d'ennuis ce monde ecclésiastique vers lequel je m'obstine à me diriger malgré

ce que je puis en pressentir de tiède et de refroidissant. De plus en plus une voix intérieure me fait entendre qu'il n'y a plus d'autre issue pour moi si je persiste à vouloir servir Dieu. Et dans mes communions (bien plus régulières qu'à mes autres passages à Paray) c'est toujours ce désir d'être un bon prêtre que j'offre au Christ que je reçois.

Mon court pèlerinage à Lisieux, lundi et mardi, a été bien plus fécond pour moi que mes entrevues avec la hiérarchie. Surtout ma visite aux Simonnet. Quel air de simplicité, quel charme, quelle pureté dans cette petite maison où Thérèse est née. Le caractère de sa sainteté s'y retrouve comme partout à Lisieux sauf à la Basilique - comme à chaque pas dans ses rues bordées de maisons de bois à façade triangulaires, traversées de canaux et d'où à chaque instant on aperçoit un pan de campagne avec des vallonnements légers et des pommiers qui vont fleurir. Certes j'ai beaucoup aimé Lisieux. J'ai compris le sens de ce pèlerinage mieux que celui de Nevers, d'Ars ou de Paray. Car ici la petite Thérèse est née et c'est dans cette même ville qu'elle continua de vivre cloîtrée, se sanctifiant à l'insu de tous pour enfin mourir sans en être pour ainsi dire jamais sortie. Il y a une profonde ressemblance entre cette vie modeste, cette sainteté familière et le moindre recoin de ces rues tranquilles. On retrouve Thérèse jusque dans la chapelle de la vieille Cathédrale où elle venait communier tous les jours avant de se faire carmélite. On la retrouve chez les Bénédictines où elle fit sa première communion. Il est rare de pouvoir suivre ainsi toutes les traces d'un saint et respirer l'air dont il ne cessa jamais de

se nourrir. Telle est la grâce de Lisieux et qui pénètre jusqu'au coeur. On y remonte le cours du temps. Ou plutôt le passé se met à revivre sans défaut. On le respire. Eh bien là encore c'est l'idée de me renoncer, de servir qui me poursuivait. Thérèse n'était qu'une incitation de plus à répondre à l'appel de Dieu. Les Simonnet l'admirable cire qui figure sous l'autel de la chapelle de l'hôpital St. Thomas encore revêtu de ses ornements pontificaux, la Chapelle du Carmel édiflée sur le jardin où la petite Thérèse malade venait se promener, le cimetière où côte à côte reposèrent longtemps la petite sainte et la mère des novices qui la fit tant souffrir, je trouvais à Lisieux un plein contentement de mon âme - une pleine confirmation de tout quitter, de renoncer à ma littérature, à ma figure dans le monde, au succès qui me sourit pour m'enfoncer plus avant vers Celui qui a daigné m'appeler par mon nom et qui s'est dérangé pour moi. Tout respire à Lisieux la nécessité d'un parfait abandon comme de l'enfant à sa mère. Tout y est pénétré, héroïque et charmant. Il n'est pas jusqu'aux jouets de la petite Thérèse, jusqu'à cette poupée encore couchée dans le petit berceau où Thérèse l'avait mise avant de revêtir l'habit, il n'est pas jusqu'à cette grande chevelure blonde et bouclée qu'on offre d'une heure et quart à 3 heures à la vénération des fidèles qui ne m'aient parlé avec une irrésistible et simple éloquence de la consécration de l'âme choisie et de la nécessité de tout sacrifier au ce choix, de tout couper derrière soi, de rompre avec soi-même pour entrer dans la nuit de la foi. Le propre du pèlerinage de Lisieux c'est de nous faire assister à ce passage insensible et pourtant

irrévocable de tout le charme de la jeunesse à toute la dureté d'une vocation définitive où il n'est plus possible de faire le moindre retour sur soi. C'est toute la vie de Thérèse dans son déroulement impitoyable qui nous est offert à travers les monuments familiers de Lisieux. Et c'est une confirmation de ma propre volonté que j'y ai revue. Lisieux nous administre une leçon de choses admirable. Et le chapelet que j'ai dit dans sa petite chambre des Buissonnets est parmi les plus doux qui se soient déroulés de mon coeur. Sainte petite Thérèse qui, pour ma première visite, m'a donné tant de paix et la joie d'un recueillement où aucun bruit ne troublait, priez pour moi, pour que je passe moi aussi d'une vie où tout m'est agréable et souriant à cette autre vie que j'ai choisie, qui m'attend, et où enfin, je ne m'appartiendrai plus ...

Qu'y a-t-il d'autre dans ces trois semaines de Paris qui viennent de s'écouler si vite et qui sont peut-être les dernières vraies semaines de ma longue vie laïque, une vie de Parisien qui n'avait d'autre règle que son plaisir et sa fantaisie. J'ai vu des gens - Je ne me suis pourtant occupé d'aucun pauvre. Et c'est à cause de cela aussi que je suis si impatient d'entreprendre ma nouvelle étape. Je n'arrive pas à me débarrasser de mes engagements mondains Je n'arrive pas à m'occuper des pauvres sous mon habit bourgeois A défaut des conformismes dont j'ai horreur, j'ai besoin de ce conformisme entre mon vêtement et mon coeur. Je suis prisonnier de mes apparences et c'est pourquoi j'ai besoin de les consacrer aussi. J'ai donc été au théâtre, j'ai vu des gens, je me suis pro-

mené. Partout j'ai traîné l'ennui de ce que je me donnais à faire et la nostalgie de ce à quoi j'aspirais. Mais enfin j'ai surtout fait des courses inévitables et pendant lesquelles le velléitaire qu'à tant d'égards je suis encore, aurait dû oublier ses promesses ses espérances, ses désirs puisque ce n'étaient qu'espérances, promesses désirs de l'esprit. Tout au contraire cela s'est maintenu en moi, cela s'y est affirmé et je n'ai vu, de plus en plus que cette seule solution à ma vie.

C'est d'ailleurs pendant cette dernière période que toutes les calamités se sont abattues sur l'Europe : invasion de l'Autriche - reniement des évêques autrichiens - crise en France, menaces de plus en plus précises de l'antisémitisme qui monte et absurdité folie de Blum ministre qui n'hésite pas à recommencer d'enrôler autour de lui tous ses juifs. On me rappelait ce mot si juste : que les dieux rendent fous ceux qu'ils veulent perdre, les Juifs en France sont devenus fous. On dirait qu'ils désirent être exterminés pour pouvoir se plaindre et crier à la persécution. Ils font tout ce qu'on peut imaginer de faire pour la provoquer. Et au fond ces 3 semaines se sont passées à répandre autour de moi ma joie tout en discutant politique - tout en triomphant de voir enfin hélas les pronostics de mon long pessimisme se réaliser. Les démocrates sont stupéfaits. Ils vivaient en rêve. Ils faisaient la paix à coups de manifestes et de rassemblements. Et tout à coup le loup est sorti des bois et il a dévoré l'Autriche. A présent il se prépare à se jeter sur la Bohême. Et la France désarmée par les démocrates

aveulie par les palabres et les mensonges du parlementarisme, anéantie par l'école laïque ne sait plus que geindre et laisser faire. Ce qui n'empêche pas d'ailleurs les grèves de se poursuivre dans toutes les usines qui devraient travailler à la Défense du pays. Tout ce que j'écrivais il y a dix huit mois à Mlle d'Haucourt et qui va paraître dans ses Regards catholiques se réalise sous nos yeux inéluctablement. L'individualisme en France a tout pourri et il se vérifie de plus en plus que le démocratismen chrétien est ce que je lui disais qu'il était un hypocrite ersatz de l'Évangile qu'on se refuse à vivre. ~~max~~ Aussi ne puis-je plus même aborder aucun sujet politique avec mes meilleurs amis car, tout en commençant à se rendre compte de l'absurdité de leurs illusions, ils y tiennent encore, ils croient encore à la vertu du peuple. Ils sont encore persuadés que c'est aimer le peuple que de lui confier sa propre direction. Et cette absurdité de la démocratie qui a permis aux fauves de déchirer l'Europe me semble aujourd'hui l'hérésie majeure, celle qui ne se résoudra que dans les Catacombes où elle va nous obliger de redescendre. En tout cas, jamais comme depuis le 12 mars les ténèbres ne s'étaient refermées sur l'Europe. Et la France continue d'être dirigée par celui qui écrivait en mai 1936 cette phrase que je ne puis oublier, cette phrase si monstrueusement insensée que j'en avais été bouleversé lorsque je la lisais dans le Populaire peu de jours avant que Blum, son signataire, eut formé son ministère : "Nous proposerons à l'Allemagne de désarmer, et si l'Allemagne refuse, nous désarmerons unilatéralement." Autant je

comprends qu'un homme puisse changer de parti, se convertir, autant il m'est difficile d'admettre qu'un rêveur qui s'est toujours trompé ose assumer la direction d'un grand pays.

Mais de toutes leurs folies, la source est cet optimisme qui nie le péché originel et ne peut s'empêcher de croire que l'homme est bon. Je songe à ce propos à ce que me disait Roger il y a 5 ans quand lui ayant dit que je doutais de l'efficacité de la Société des Nations alors en grande grâce auprès des démocrates il m'affirma, à ma grande stupeur, qu'il était convaincu de la bonne foi de toutes les nations. Il n'y avait plus après cela qu'à tirer l'échelle? Ce que je fis. Mais c'est avec leur sang que les nations pacifistes paient à présent et paieront la lâcheté de leurs illusions imbéciles. Maurras l'a écrit. Il faut bien en convenir Maurras et Bainville sont les seuls qui aient toujours vu clair dans le déroulement des médiocrités à l'échéance desquelles nous arrivons.

"Vive César, à bas César", les cris de la foule au Prétoire deux jours après l'entrée triomphale de Jésus, est ce que cette incohérence n'est pas inhérente à toutes les foules. Est-ce qu'elle ne suffit pas à condamner toute démocratie. L'amour du peuple n'a rien à faire avec la répugnante flatterie de celui-ci. Il en est à mes yeux exactement le contraire. Et ceci n'est pas pour exalter la droite aux dépens de la gauche mais pour condamner ce régime pourri dont la droite et la gauche sont les deux faces complémentaires.

Ce qui m'exaspère dans mes discussions avec les démocrates c'est qu'ils sont antifascistes (et ils ont raison de l'être). Mais aucun n'a la loyauté de reconnaître que les fascismes, c'est le communisme qui les a partout engendrés. Et ils continuent d'avoir une sympathie plus ou moins avouée pour celui-ci. Ce qui me rend la conversation avec ces gens impossible, c'est qu'il y a toujours en eux quelque chose qui leur interdit de remonter de l'effet à la cause. Et de même les Juifs condamnant l'antisémitisme ne réussissent pas à voir la part qui en revient aux juifs mêmes, à leur manque de discrétion, à leur pullulement immédiat autour des bons postes conquis par un des leurs. Ces gens sont effroyablement bouchés aux causes. C'est comme s'il y avait en eux un obstacle qui les empêcherait de se détacher du visible du tangible de l'immédiat. Et ce manque de dynamisme ne faut-il pas en rendre responsables leur ignorance de la foi qui est possession du temps. Pourtant Maritain lui-même est obnubilé comme les autres et l'on ne peut dire que Maritain manque de foi. Mais, je crois que Maritain n'est démocrate que parce que sa charité l'y pousse en vue de la conversion du peuple. Je crois que Maritain s'il avait cette illusion adhérerait aisément à la réalité, tandis que les autres la refusent parce qu'ils collent au présent. Quoi qu'il en soit, en dépit de ma sérénité je ne puis plus discuter politique avec les gens de gauche. Ils me semblent (et c'est étrange à dire) encore plus rétrogrades que ceux de droite qui par un mystère singulier se trouvent à présent en avance sur eux. Ce sont les ex-avancés qui sont conservateurs



Et c'est que le mouvement de la politique dépend des pays qui croissent, les ex-avancés appartiennent aux peuples stagnants dans une Europe qui se divise en affamés et en repus. L'effrayant c'est aussi de penser à ce monde clos du Parlement. A force de vivre entre eux rien n'y pénètre plus. Ils ne peuvent savoir ce qui se passe dans le pays, dans le monde : leurs discours ont effacé la réalité. Elle a fini par s'y réduire. Et les ouvriers à leur tour semblent vivre en vase clos. Dans cette Europe qui explore le slogan des communistes c'est de demander à présent "la retraite pour les vieux travailleurs." la démagogie l'emporte partout en France. Elle soustrait ce pays au dynamisme de l'Europe. Ils peuvent compter sur leur retraite, ces vieux électeurs, elle leur viendra avant longtemps mais du haut du ciel sous forme de bombes Je suis stupéfait que depuis 10 ans ils n'aient pas réussi à voir leur destin qui se prépare. Mais Maurois il y a 5 ou 6 ans n'écrivait-il pas dans les "Annales" au début de ce qu'on nommait alors "la crise" que cette crise était comme toutes celles du XIXe et que tout allait bientôt rentrer dans l'ordre. La sottise présomptueuse des soi-disant intellectuels est d'une grandeur qui accable. Et ce sont ces gens qui refusent de croire au ciel sous prétexte que seuls leur raison et leurs sens ne les trompent pas ! Ce sont des gens sans tête à la manière de ce pays qui est un corps sans roi.

J'éprouve une espèce de sombre joie à quitter ce monde dont il m'est de plus en plus évident qu'il n'y a rien à faire

pour le sauver par ses propres moyens. Je souffre de plus en plus de sentir l'impénétrable résistance qu'il oppose à la vérité, quelle frénésie il met à se perdre, c'est un monde d'aveugles et de sourds dont il faut se retrancher au plus vite. Et peu importe d'être tué par lui. Mais d'être confondu avec lui c'est à quoi je me refuse. Je viens d'ailleurs et j'y retourne. Hitlériens, fascistes, démocrates, communistes, juifs antisémites sont les diverses catégories de locataires qui habitent cette maison de fous. Et le diable est par derrière qui tire indifféremment leurs ficelles pour les précipiter tous dans la mort de l'esprit où lui seul triomphe en se moquant de Dieu.

La folie des hommes d'aujourd'hui c'est d'avoir voulu établir le royaume de Dieu hic et nunc.

C'est dans cette mesure là qu'une telle folie est juive. On voit de quelle épouvantable façon les événements lui répondent. La seule grandeur d'Hitler c'est de s'y être opposé en y substituant il est vrai une folie non moins ~~grosse~~ stupide et aussi sanguinaire. La mission du peuple allemand son unification nécessaire.

Le royaume de Dieu réalisé au nom et par le moyen de l'abstraction et de l'intellectualité. La négation de l'esprit incarné.

Face à face l'animal déspiritualisé et l'intelligence désincarnée. L'un allant jusqu'à sa plus extrême brutalité, l'autre jusqu'à sa plus artificielle liberté.

Dimanche des Rameaux      Fribourg 10/4

Je vérifie de plus en plus que mon premier mouvement est toujours de me réjouir du mal ou simplement des contretemps qui arrivent aux gens quels qu'ils soient. Je suis confondu de découvrir en moi une malveillance si spontanée. D'où vient-elle ? et comment m'en débarrasser ? De même c'est à la laideur des gens que je suis d'abord sensible.

"La grâce est l'aurore de la vie éternelle" (P. L.

13 avril.

Me voici à Fribourg depuis près d'une semaine. Quel horrible souvenir vais-je en garder. Malgré mon plaisir de cette ville, de ses charmantes maisons, de son mélange de collines et de constructions, de tranquilles églises si favorables au recueillement. Ses églises surtout m'enchangent. Elles figurent à peu près littéralement ce que j'entends par église, ce que j'y cherche ce que je n'y trouve pas souvent réuni dans les autres : l'ombre, la douceur, une familiarité exquise avec Dieu et tout en même temps la beauté des formes la solennité, un rare équilibre de mystère et de force, de tendresse et de joie. Enfin ce sont des églises où l'on sent toute proche la présence de Dieu, la piété des âmes. J'y passe des heures. Je comprends qu'on puisse y méditer sans fin. Hier à la Cathédrale voyant cet admirable groupe du Christ en croix, de la Vierge et de St. Jean curieusement suspendu dans la nef, sur une poutre au dessus

du chœur, et qui déroule là haut, sans fin, toutes les conséquences d'une des sept paroles du Calvaire, je commençais à comprendre que la Vierge c'était vraiment l'Eglise, qu'elles s'identifiaient l'une à l'autre, qu'elles engendraient vraiment le Christ pour nous et que la remise de Jean à la Vierge c'était l'adoption de toute l'humanité par l'Eglise. Je suis trop privé depuis quelque temps de ces sortes de méditations pour n'avoir pas éprouvé de celle-ci une joie profonde.

Et puis dans chacune il y a un culte particulier de la Sainte Vierge, une chapelle où on la vénère spécialement. A Fribourg on respire sa présence. Est-ce pour cela qu'à chaque pas je sens le démon après moi ? Depuis la Sicile je m'étais cru délivré. Je suis redevenu sa proie. Et il se sert des attraits de la nature la plus loyale, la plus tendre, la plus puérile pour me reprendre. Les formes sont ici telles que je ne résiste pas au plaisir de les regarder. Elles joignent une espèce de bonhomie saine et franche avec tout ce que j'aime de blondeur, de fraîcheur de sourire. C'est quelque chose d'irrésistible et qui, comme d'habitude ne sert que d'amorce à des désirs qui n'aboutissent pas mais qui sûrissent dans mon cœur et m'empoisonnent et qui finissent par m'emporter malgré moi dans mes plus détestables recoins, là même où je croyais bien n'avoir plus envie de retourner jamais. Je suis confondu de la rapidité avec laquelle tout se succède en moi, tout s'efface et avec laquelle je me démens. Démenti, démente je touche à chaque ~~xxx~~ instant la parenté en moi de ces deux termes

l'absence de mémoire qui me rend comme fou. Et le seul salut auquel j'aspire , auquel j'aspire encore, c'est, en changeant de chambre demain, de changer aussi d'habitudes, d'atmosphère Depuis 8 jours que je suis ici - et pendant la journée que j'ai passée à Genève ce fut encore pire, le silence où je me suis enfoncé, la solitude où je végète permettent aux pires pensées de proliférer horriblement. A partir de demain je ne serais plus seul je ne m'appartiendrais plus. J'aurais une chapelle dans la maison Je pourrai toujours y descendre. Mais quel enfer il m'a fallu traverser en l'attendant. Ce fut comme si Dieu avait voulu une fois de plus remettre ma faiblesse à l'épreuve, me la rendre sensible et détestable une fois de plus. J'ai commencé mon temps de Fribourg en y reprenant ma triste mesure - en y mesurant ce que je puis redevenir quand je rentre dans ma solitude : une épave à tous les vents.

Et pourtant je n'en tire pas de découragement. Je devrais me dire que cela est un empêchement à la vocation dont je continue de nourrir l'espérance. Eh bien non je crois que tout cela n'est pas très profond en moi, que cela peut passer aussi ; que deux ans d'études au milieu des autres me le feront passer et qu'après, peut-être, j'en aurais perdu l'habitude. Je m'accroche à ce futur incertain comme si je devais certainement y guérir. Je ne parviens pas à croire que le goût de la chair, que le plaisir sensible soient définitifs en moi. J'aspire tellement à une autre vie. Il me semble tellement que je suis fait pour une autre vie non pas pour ces plaisirs que je répudie sans être capable de les

repousser, mais pour d'autres auxquels seul je n'ai pas assez de force pour recourir avec un peu de constance. J'attends tout de ce temps qui va s'ouvrir pour moi demain, en entrant dans cette maison de la rue du Botjet après laquelle je languis depuis huit jours malgré le calme de l'église où je passe une partie de ces jours affreux et le calme de mon petit hôtel où je m'acharne à travailler mais où je ne réussis pas à empêcher d'entrer les plus amollissants désirs. J'attends demain. Et tout ce que cette vie en commun va comporter de remède à mon imagination. Car mon mal c'est surtout une possession imaginaire. Il ne s'agit pas en moi de violence du désir mais de la corruption de mes regards et de la virulence des images. J'ai terriblement besoin de n'être jamais seul pour ne pas laisser le mal s'implanter dans mon coeur. Pourvu que l'on ne vienne pas m'annoncer tout à l'heure que cette chambre promise pour le 14 n'est pas libre encore. Pourvu que j'y trouve en entrant cette sauvegarde contre moi. Ce qu'il y a de certain c'est qu'au désœuvrement dans une ville nouvelle, il continue de m'être impossible de résister. Eviter d'être seul, désœuvré. Eviter les voyages. Prendre enfin racine quelque part. Et par delà ces deux ans où je souhaite de guérir j'aspire au sacerdoce comme à un port de grâce, un havre d'où ne plus pouvoir enfin me délivrer d'un joug doux et permanent - d'où ne plus avoir envie de fuir que par en haut. N'être plus mon maître - mon maître détesté. Ces voyages incessants, ces continuels détours après les merveilleuses aspirations de ces mois passés et la joie que j'y eus je sais maintenant

que ces voyages et ces détours c'est la forme qu'affecte en moi l'enfer. Je les hais de toute mon âme menacée. Je hais de toute mes forces ma liberté corrompue.

Mais je crois en effet qu'il est sage de ne pas me décourager avant coup. De même que l'Eucharistie m'a donné la foi, je suis convaincu que c'est l'ordination qui me vaudra la charité. Mes voies ne sont pas les voies habituelles et tout y est renversé. Mais qu'y faire. C'est par les sacrements seuls que j'arrive à me sauver. Et si abrupts que puissent être les chemins qui m'y mènent je me demande dans quelle mesure les difficultés que j'y trouve ne sont pas des pièges du démon pour me décourager de les suivre. Pour affaiblir en moi la patience d'atteindre le remède - pour dissuader aussi l'Eglise de m'aider à y parvenir. Je n'ai pas l'impression d'adhérer véritablement et de tenir à mon péché. C'est comme s'il m'était infligé du dehors et qu'il me bousculât pour me paralyser. Mais de même que le baptême et l'Eucharistie m'ont attaché à une foi que je ne soupçonnais pas en moi et qui à présent plus moi que moi-même, ne dois je pas croire que le sacerdoce me vaudra enfin cette charité à laquelle, malgré toutes mes <sup>ne</sup>, je ne cesse pas de tendre comme à l'unique bien dont je puisse absolument plus me passer. J'ai encore plus besoin de la charité à présent que je n'avais envie de la foi avant de la connaître. J'aspire de toutes mes forces à ce dépassement de moi auquel je ne réussis pas par mes seuls moyens à parvenir. C'est du fond de ma faiblesse que je tends à présent vers le sacerdoce comme à l'unique source de ma délivrance et de ma joie. Et c'est aussi par là que peut-être

Dieu se joue des pièges que le diable me tend. Car ma vocation s'affirme d'autant plus que je trébuche davantage dans la solitude où le diable essaie de me décourager. Elle est mon unique espérance Elle n'est plus une étrangère en moi. C'est du fond de mon coeur que je l'entends gemer. Ou bien est-ce là une illusion de mon coeur qui veut se consoler. Et faut-il y renoncer pour plonger dans un désespoir sans rémission.

C'est aujourd'hui Mercredi saint. Et après ce qui m'est arrivé ce matin je m'applique exactement les paroles de Jésus aux Apôtre : Ainsi vous n'avez pu veiller une heure seulement avec moi Il ne devait y avoir pour eux de rachat total que dans le martyre qui les attendait. Puisse au moins le martyre effacer mes péchés Veuillez Dieu me donner, s'il lui plait, la force et la grâce de le supporter sans apostasie - moi qui ne suis même pas capable de supporter mes propres mouvements sans trembler...

Lu ces dernières pages à l'abbé Fournet. Je lui ai raconté également les bizarres aventures de ma gourde d'eau de Lourdes qui répandit une si forte odeur d'oeufs pourris voici trois ou quatre ans après un péché commis "sur place" et celle de ma bouillote d'eau chaude qui sauta l'autre jour dans mon lit. L'in vraisemblance de ces deux histoires n'a pas eu l'air de le surprendre. Une telle bonne foi de sa part doit-elle me le faire prendre pour directeur ? Il m'a conseillé en tout cas, quel que fut celui que je choisirai d'invoquer pour lui - quant à ce qui me préoccupe - les



grâces d'une lumière particulière pour lui permettre de me conseiller.

Jeudi Saint. Office à la Cathédrale. Assemblée de fidèles étrangement recueillie. N'y a-t-il dans cette piété d'un peuple que conformisme ? L'attitude des évêques autrichiens, cardinal en tête, et de toute l'Autriche qui avaient jusqu'à l'arrivée d'Hitler réputation de piété si forte et qui témoignèrent tous sitôt Hitler apparue, d'une telle bassesse envers lui, donne évidemment à réfléchir quant à la profondeur des sentiments d'un peuple officiellement catholique. Cela me gênait un peu d'avoir à me le dire. Mais n'importe, les Eglises sont pleines et elles sont d'une quiétude, d'une douceur adorables. Pour l'instant disparues sous des voiles violets j'attends avec impatience la surprise qu'elles me réservent quand elles en feront surgir toutes leurs parures, tous leurs prestiges. J'ai donc suivi ce matin le long office. Sans grand bouleversement je dois le dire. Fatigue ? Le souvenir des inoubliables cérémonies de Jérusalem et de Rome se mettaient aussi en travers. Et puis je n'arrivais pas à détacher mon esprit de mes difficultés de tous ces derniers jours, des obstacles qu'elles risquent d'être à ma vocation. Cependant c'étaient surtout les motifs de celle-ci qui me harcelaient. Et par dessus tous les autres, le besoin d'aider le peuple, d'être au peuple, la conviction de plus en plus assurée qu'il n'y avait pas pour moi d'autre moyen de me mêler à lui, de me donner à lui, de le servir. Tout le reste revenait aussi : le peu de plaisir que je tire de mes plaisirs - l'exal-

tation continue que ce serait pour moi de ne plus m'appartenir. Enfin tout m'enfonçait dans ces pensées - et le service se déroulait sans que j'y prisse véritablement part, je veux dire sans que la douleur du Christ parvint à me pénétrer jusqu'aux larmes. Cependant je suivais l'office sur mon livre. Et comme j'en ai pris l'habitude depuis deux ou trois jours, je le suivais en latin bien que je n'y comprenne presque rien. Je ne dis pas que c'est là un excellent exercice puisque je ne suis à Fribourg que pour apprendre cette langue et que, le latin étant le latin de l'office il vaut autant que mon français aux yeux de Dieu. Il me semble même que j'accomplis ainsi doublement un exercice de piété m'unissant aux prières de l'Eglise dans la langue de l'Eglise sans y comprendre goutte. Au moins je n'ai pas à craindre de pourduivre mon émotion dans cette lecture ni non plus de risquer que je l'y trouve. D'ailleurs tout à Fribourg m'est occasion d'une espèce de pénitence inconnue puisque le change m'interdit cette facilité avec laquelle je n'ai que trop l'habitude de vivre en France. Ma seule joie ici c'est d'être dans une petite ville médiévale au milieu d'une campagne où il n'y a pas à s'éloigner beaucoup pour y découvrir avec ivresse la bonne odeur de la terre et le parfum des vaches. Si j'étais un peu plus tranquille quant à mon imagination et à mes regards il me semble que je n'aurais à m'inquiéter de rien que de mon travail entrepris, non pas même de ma vocation qui s'affirmerait ou s'effacerait sans que j'aie à y intervenir. Pour le moment je baisse la tête, et j'attends. Je suis tout étonné de penser que j'habite une ville perchée à

700 mètres d'altitude - et que c'est là que je me suis proposé de vivre. Tout fut si brusque dans la décision que j'en pris ! Et déjà ma vocation avait été soudaine ! Mais cette transplantation en pleine montagne et précisément pour ~~xx~~ <sup>cette</sup> vocation, je dois m'avouer qu'elle complète étrangement ma surprise. C'est malgré tout ce qui m'y rappelle mon ancienne existence, comme un univers nouveau qui se compose autour de moi - un monde où je n'ai plus à chercher d'être "ému"

Samedi saint

Après un Vendredi saint assez sec à cause des tentations nouvelles qui sont venues traverser mes prières, une rapide confession de bonne heure ce matin et l'admirable office des Cordeliers m'ont rétabli dans l'espérance et la joie. Qu'il faut donc peu de chose en moi pour balayer toutes mes nuages me remettre en plein ciel. Je pensais cependant à mes imprudences "insensées" de mes premiers jours de Fribourg - aux conséquences qu'elles peuvent avoir encore. Je ne pensais pas alors que Fribourg fut une si petite ville qu'on y butait sans cesse sur les mêmes gens. Je m'en remets à mon bon ange - et tant pis pour les suites humaines de ces premières défaillances ... L'important c'est que, le péché ait fini de nouveau par me paraître absurde. Et ce n'est pas seulement aux cérémonies de ce matin que je dois ce nouveau jour - c'est aussi à mon changement de domicile. J'étais trop abandonné, trop livré à mon oisiveté dans ma chambre d'hôtel. C'est décidément une petite cellule qui me convient le mieux qui m'apaise le mieux, comme celle que j'occupe à présent dans cette maison dominicaine où sans doute

aussi je ~~cotoie~~ le danger, ~~mais~~ où le Saint Sacrement habite; ~~de~~  
 j'en ressens un apaisement indubitable. Chère petite cellule, si  
 tranquille, toute silencieuse avec sa petite fenêtre sur le jardin  
 où les premiers arbres fleurissent, où tant d'oiseaux se réunissent  
 pour chanter, entre mon lit de fer, ma table, ma chaise longue  
 et ma maigre toilette, je ~~sens~~ un étrange bien être m'envahir. ~~Il~~  
 me semble que je vais bien travailler par ici, y être assez protégé  
 contre moi même. Et pourtant une simple cloison me sépare de mes  
 plus grands dangers. J'évite d'y penser. Et puis il y a le Saint  
 Sacrement. Puisse-t-il me préserver de la tentation - me rendre au  
 moins la lumière de la vérité au moment où je visquerais d'y céder.

aux Cordeliers 120

19/12  
 Promenades  
 dans  
 Freiburg  
 Titus →  
 René Schwob  
 S'-Paul  
 (Alps, Munich)

.... Ce qui m'a le plus touché ce matin dans le développement  
 toujours admirable de cette liturgie du Samedi saint, c'est ce que  
 je n'avais nullement éprouvé à <sup>Rome</sup> St. Ignace, l'an dernier, quand le  
 rideau, <sup>a St. Ignace</sup> tomba sur un embrasement de fleurs et de chandelles. Ce fut  
<sup>bien</sup> beaucoup plus <sup>inattendu,</sup> simple, bien plus touchant aussi. Au moment de l'ex-  
 plosion du Gloria, un petit frère tira simplement d'abord la moitié  
 droite, puis la moitié gauche du double voile qui recouvrait le  
 grand rétable au dessus de l'autel. <sup>Je n'en</sup> ~~dont je n'~~ avais vu encore que  
 des reproductions fragmentaires. ~~Et~~ tout à coup l'Annonciation  
 peinte sur les volets clos m'apparut tout entière. Ce fut comme un  
 enchantement de prairie, d'une douceur pénétrante. Sous l'immense  
 vitrail aux bleus et aux rouges <sup>violet</sup> ~~et~~ <sup>ors</sup> vibrants ~~d'un bleu de cer-~~  
~~vente~~ ~~comme~~ les vitraux de Chartrea, ce grand rectangle qui était

resté dissimulé jusqu'alors sous son rideau violet, se révéla soudain dans toute sa clarté, dans son charme humain. C'était une scène humaine qui s'offrait à nous tout d'un coup. Et c'est cette humanité qui me surprit le plus, qui me bouleversa. ~~ces~~ <sup>ces</sup> ~~Jam~~ ces quatre immenses personnages; de la Vierge et de l'ange, de Ste Claire avec son ostensor et d'une donatrice, debout, elle aussi, pour faire pendant à Ste Claire, mais ~~qui~~ <sup>qui</sup> portant une cruche et deux pains. Ces quatre personnages, les colonnes de la chambre où la scène se passe les petits paysages qu'on aperçoit au loin, et ce vaste déploiement sur les personnages principaux de tous les plis de leurs robes, de leurs manteaux trop vastes où leurs corps se noient, tout cela dans une harmonie verte ~~de~~ <sup>qui</sup> ~~il me semblait~~ <sup>m'offrait</sup> que la fraîcheur des campagnes de ce pays réussissait à se faire entrevoir ~~oui, vraiment,~~ l'apparition de ces grands personnages humains au moment précis où le Gloria éclata ~~it~~ <sup>it</sup> comme je pense toujours à ma "vocation" par un étrange détour elle me ~~parvenait~~ <sup>parvenait</sup>. Jusqu'alors il n'avait été question que de bénir le feu, les grains d'encens, que de dérouler après la lecture des Prophètes, les litanies des Saints. Maintenant, au seuil éclatant de la messe, c'était l'importance des personnages humains que ce dévoilement nous livrait. Et je pensais aussitôt à ce que signifie ~~cette~~ <sup>cette</sup> ~~cette~~ <sup>cette</sup> société d'hommes sur la terre, que tout lui est remis. Et le ciel même ~~est~~ <sup>est</sup> ~~confié~~ <sup>confié</sup>; il s'est ouvert pour ~~eux~~ <sup>eux</sup>. ~~Ma~~ C'est cela que cette Annonciation, dont les personnages occupent toute la vaste scène, venait me dire comme si je ne l'avais jusqu'alors jamais su. Et que c'est au milieu ~~de ces personnages humains~~ <sup>d'eux</sup> ~~humains~~ et pour eux qu'il faut vivre. Il me semblait entendre une convoca-

tion particulière qui m'incitait à leur donner ~~leur~~ ma vie.

Et cet appel se faisait entendre au milieu de la plus tendre harmonie de verts que je pouvais rêver, à laquelle j'avoue que je ne m'attendais guère. ~~Le charme de la Suisse, pour lequel je suis <sup>encal</sup> ~~si~~~~

*Venait de* ~~me <sup>la</sup> rendre~~ <sup>une</sup> transposition de simples contours ~~qui~~ brusquement <sup>le charme de la Suisse.</sup> très doux. (Et le long rétable, cette immense scène à <sup>quasi</sup> personnages, au dessus de l'autel soudain fleuri de cierges

et d'oeillets blancs, ~~qui~~ <sup>cette</sup> déployait avec une grandeur incomparable humaine réalité des confidents de la Révélation. [La messe

se poursuivait. [j'étais enfin de retour dans mon antre.] Souvent

aussi durant la messe je regardais de l'autre côté du chœur, perdu dans sa grande stalle, un petit garçon tout blond, tout rose,

géné <sup>aux</sup> ~~dans~~ les entournares de son costume du dimanche, absorbé dans

la lecture de ses prières. Il avait l'air tout pénétré de la vérité

de ce qu'il faisait. Et je voyais de loin ses petites lèvres pro-

noncer les mots de l'office. Parfois fermant les yeux, il se reti-

rait en lui-même. Ah ! lui aussi, ce petit garçon qui ne se savait

pas observé me rappelait à ~~mon~~ profonde désir. Pouvoir faire du

bien à des petits êtres comme lui. Ne plus dépendre de mes sens.

Les oublier, oublier mes soifs impures pour me consacrer à l'illu-

mination de ses petites âmes qui cheminent encore sans arrière pen-

sée. ~~Et~~ <sup>donc</sup> <sup>trille</sup> ~~la~~ ~~charme~~ particulière de cette messe glorieuse,

tel était le ~~charisme~~ <sup>ce</sup> de Fribourg ; ~~et~~ <sup>ce</sup> n'est ni celui de Lourdes

ni celui de Jérusalem ou de Rome ; <sup>mais</sup> ~~est~~ le charme <sup>des</sup> âmes inno-

centes et de bonne volonté, de ~~des~~ coeurs qui sont à l'image d'un

pays sans fard. [Entre la grande scène si fraîche du rétable et ce

petit garçon livré à sa méditation, venu là, tout seul, pour suivre tout seul le grand office de ce Samedi Saint, je voyais sous mes yeux ce que, peut être, je devrais singulièrement à mon passage au milieu d'êtres si proches de la terre : un plus fort désir de ma propre fraîcheur et l'envie de me livrer vraiment ~~à~~ d'arrière-pensées qui m'empoisonnent. [D'ailleurs, depuis que je suis dans cette maison (des détails de Fribourg) me sont livrés qui me rendent cette ville (encore) plus chère. Je pense en particulier à ce que

*qui un* le jeune abbé ~~poisson~~ me disait hier du grand duc de Saxe. C'est le propre fils de l'ancien roi de ce pays, et il se présente comme un très misérable prêtre à la soutane usée, aux souliers éculés. Et ce ne sont ~~pas des~~ <sup>ce sont</sup> souliers ~~de cuir~~ <sup>de bois</sup>. Il ne porte pas une soutane de laine. ~~Il ne supporte rien qui provienne d'un animal.~~ <sup>Pour ne rien révéler de son état d'origine, même pulvérisé.</sup> Il s'en va ~~par~~ par la ville, l'air ~~minable~~ <sup>minable</sup>, ayant, dit-on distribué ~~15 millions de~~ <sup>toute l'énorme fortune en</sup> œuvres de charité; réduit maintenant à son traitement de professeur. ~~Je ne sais quoi.~~ Assez ridicule ~~en somme~~ pour qu'il n'y ait pas moyen de mettre en doute sa sainteté. Et chaque semaine, il fait le tour de tous les hôpitaux ~~de toute les~~ prisons, de la ville. [Je songeais en écoutant son histoire, au Prince de Bavière, chanoine de <sup>M</sup> St. Pierre qui ne daigne parler <sup>ne voit pas de la dignité de</sup> à personne. Ainsi ni de l'un ni de l'autre ne peut on rien conclure pour ou contre ~~ces~~ <sup>grandeurs du monde</sup> dignités princières. Princes et gens du peuple sont ce que leur bonne volonté permet à la grâce de les faire. N'empêche que de penser à ~~ce prince de Bavière~~ <sup>cet homme</sup> que la folie de la Croix dévore, <sup>se</sup> savoir qu'il vit là, dans cette même petite cité de Fribourg où je m'installe, ~~cette~~ <sup>cela</sup> pensée me fait plus de bien que le meilleur

des sermons; car de cette existence là je ne puis douter. Et je suis sur ce point d'accord avec Pascal <sup>qui</sup> ~~je~~ ne crois ~~moi aussi~~ qu'aux témoins qui se font égorger. Or, j'ai pu, dimanche pendant ~~qu'on jouait la Passion selon St. Jean dans l'église protestante~~ ~~observer à quel point ce témoin là s'était déjà fait égorger.~~ L'abbé ne me citait-il pas <sup>d'autres</sup> ce trait admirable: de chenapan, allant se confesser à lui d'un vol imaginaire qu'ils ne pouvaient disaient-ils rembourser. Et le vieux ~~Père~~ <sup>Max</sup> leur remettait avec candeur la somme dont ils avaient besoin.

Chère Fribourg! Qu'un tel homme t'ait choisie ~~pour y vivre~~ cela n'est-il pas déjà motif pour m'exalter <sup>déjà</sup> vivre, moi aussi, à l'ombre de tes toits, de pouvoir moi aussi prier dans ~~des~~ églises où ses prières à lui ne cessent de s'élever. [Et que le démon m'y ait d'abord accroché je m'en étonne de moins en moins. Combien de jours, combien d'heures va-t-il me laisser à ma paix ?



Je vais d'enchantement en enchantement. Après ma visite à l'église St. Pierre décorée par Severini (et bien qu'elle soit inachevée on y a déjà une sensation de joie qui donne un caractère particulier aux prières qu'on y fait) (pourvu qu'on n'y ajoute rien qui la dépare; elle est ~~elle~~ mieux dans son état actuel qu'~~elle~~ ne le ~~serait~~, avec des surcharges qui ne seraient pas faites pour elle) j'ai grimpé le chemin de Jolimont dans un quartier tout neuf jusqu'à cette butte, ~~qui est~~ au centre d'un immense horizon de coteaux légers, de forêts, de montagnes. C'est l'impression de verdure qui domine ici comme dans le rétable des Cordeliers. Les branches des arbres commencent à peine à se couvrir d'une espèce de buée à travers laquelle on peut encore distinguer, légèrement tamisés par elle, les arrière plans, les fonds vert~~s~~ et violet des

collines et des bois devant lesquels ils semblent interposer leur feuillage naissant comme une chanson qui laisserait entendre une voix plus cachée que la sienne. Sous un ciel à peine embué ce long déroulement de formes horizontales engendre une paix exquise. Comme je comprends les gens de ce pays, leurs allures pacifiques. Fribourg telle que je la découvre du centre de cet immense cercle de verdure, c'est une vieille petite ville qui n'a pas bougé depuis le moyen âge, <sup>elle</sup> et qui se repose en souriant au milieu du plus calme paysage qu'une région montagneuse puisse engendrer. J'avais décidément mon plein de temples et de statues et de campagnes apprêtées. Cette douceur de Fribourg est comme une réponse à quelque désir à peine formulé. C'est la retraite à laquelle je rêvais. Puissè-je y fortifier mon âme et boire à longs traits l'eau de sa simplicité. [Ce qui rend aussi la douceur de Fribourg si singulière c'est qu'il est bien rare de trouver lieu au monde où le St. Sacrement soit <sup>aussi</sup> autant partout présent <sup>que</sup> dans cette petite ville exigüe de séminaires et de couvents.

Et puis quelle odeur de sapins flotte partout... J'ai ~~liée~~ que je n'ai été poussé par ici que ~~pour m'habituer à vivre dans la tentation~~, pour ~~devenir insensible par la grâce d'une douceur qui finira par l'emporter sur le plaisir.~~ <sup>soit la tentation</sup>

Je reviens de bien des préventions au sujet de la Suisse. Je crois que je la détestais. Il est vrai qu'il ne s'agissait que de la Suisse des étrangers. Et Fribourg est étrangement authentique. Il n'est pas jusqu'aux pousses ~~jaunes~~ jaunes, aux pots de cinéraires



ne pas la gâcher maintenant. Et que s'il s'agit pour atteindre plus haut de m'engager dans un sentier de chèvres, je ne dois pas hésiter à le prendre. L'escarpement qui m'attend, il n'y a pas moyen de l'éviter si je veux aller jusqu'à la cime de mon destin. Les chemins plus commodes me retiendraient dans la plaine. Ma présence en Suisse, c'est aussi cette nécessité d'une ascension perpétuelle qu'elle doit constamment signifier pour moi. Et de ne pas m'attarder aux charmes du monde que je laisse par derrière.

Avancer sans détourner la tête Que ce qui fut ait été vraiment accompli pour l'éternité.

(Premier troupeau de vaches dans un pré. M'habituer à les aimer elles aussi en dépit de ce qu'elles réveillent en moi de préjugés contre la Suisse. Je n'ai jamais oublié le mélange où mon esthétisme de 1923 achoppa : de vaches et de réclames pour le <sup>panneaux</sup> chocolat à leur lait)

Non ! on ne peut pas toujours se promener dans la plaine Savoir accepter les accidents du paysage - les escarpements nécessaires ; quitter la facilité. Je suis à présent au pied de la montée.

Au hasard, trouvé dans Bossuet (oeuvres complètes Bar le Duc 1871) T.XI p.352 : Il n'y a rien de plus inconnu aux hommes que "les conduites particulières que Dieu tient sur les âmes ; c'est "un secret qu'il s'est réservé... C'est une conduite de sagesse "de laisser sa créature à elle-même, quelquefois même à la tenta-

"tion et aux noirceurs. On ressent davantage par ce moyen, l'empire  
"de Dieu et son propre néant, le combat de deux esprits, et la su-  
"périorité de celui de Dieu."

Et ceci p.353 :

"C'est une faiblesse de croire qu'on puisse donner des lois à la  
"vivacité d'une imagination vagabonde, ou d'un esprit qui s'égare  
"dans ses pensées. Il y a deux choses à faire : l'une de tenir le  
"coeur arrêté par l'amour : l'autre, lorsque l'esprit s'égare sou-  
"vent, de laisser aller ses pensées pour enfin revenir à soi après  
"leurs erreurs..."

"Vous devez, ma fille aller à la communion comme il plait à J.C.  
"de vous y pousser, quelquefois en criminelle, quelquefois en  
"épouse, quelquefois en bête comme disait David, en un mot ou de  
"gré ou de force suivant cette parole : Contraignez-~~ves~~ d'entrer  
"pourvu que J.C. vous voie avec la robe nuptiale : c'est-à-dire  
"pourvu que vous ayez la foi vive au banquet nuptial, comme étant  
"le sceau; le gage et le moyen de la parfaite union..."

Mais il me faudrait tout copier. C'est de la sagesse en  
bâton.

Et voici que ce matin de lundi de Pâques est glacé de  
nouveau. Il fait froid dans mon coeur aussi. Je ne transcrirai pas  
cette note dans mon livre, si jamais toutes ces pages doivent être  
recueillies ; mais je tiens à la prendre pour me rappeler les étran-  
ges mouvements qui se sont succédés en moi depuis hier. Nous avions  
eu un charmant déjeuner de Pâques - sans contrainte. Et l'abbé po-  
lonais et le jeune hollandais et le père irlandais et le père suisse  
chacun y était allé au moment du café de sa petite chanson natio-  
nale. Il y avait dans tout cela une gentillesse, une fraîcheur  
une simplicité qui me ravirent. Peut-être, avant Rome, ne les au-  
rais-je pas autant goûté. Mais grâce à Rome j'ai bien changé depuis

la Palestine et cette liberté de propos et d'allures, à l'intérieur même de la clôture m'enchante. Je crois maintenant que tant de liberté peut très bien s'allier à une sainteté profonde et le boute en train de notre petite compagnie c'était le père prieur dont je sais par ailleurs qu'il est un très saint homme. Puis le petit hollandais s'en alla au tennis - J'allai, moi, aux offices de la cathédrale puis réciter un chapelet dans l'exquise petite embrasure où repose le St. Sacrement au fond de la Basilique de Notre Dame.

Tandis que le matin j'avais été très mal à l'aise durant la messe que je servais devant un grand public car je craignais d'être reconnu par un des assistants qui pouvait avoir été témoin des aberrations du début de mon séjour ici, à présent je nageais en pleine joie. Et peut-être à cette joie n'était pas étrangère la remarque faite à déjeuner par le père prieur au sujet de la piété vraie des gens d'ici. Sans doute pêchent-ils avait-il ajouté. Mais cela n'enlève rien à leur foi. Est-ce qu'on se privait de pêcher au Moyen-Age. Leur différence avec les autres c'est qu'ils s'en repentent. C'est là ce que Dieu leur demande. Et il y avait une telle indulgence au fond de cette constatation du Père, que j'en avais éprouvé pour moi-même une allégresse véritable et qui d'ailleurs ne m'incita nullement à plus de facilité dans le cours de la journée que j'allais vivre - mais bien à plus d'indulgence envers ceux qui entouraient moi pouvaient tomber aussi.

Après mes prières j'allai à Grandfey - c'est là que je pris toutes les notes d'avant celle-ci. Je me sentais très fort. Je me

sentais plus fort. Il me semblait qu'il n'y avait plus de doute à nourrir quant à ma vocation, quant à mes capacités pour renoncer aux douceurs de la vie. J'étais prêt à l'ascétisme. Je m'y voyais déjà remporter la victoire comme le coureur du Stade dans St. Paul. Et le soir, faisant avec mon voisin hollandais, notre partie d'échecs que, pour le plaisir de le regarder, d'être en face de lui j'ai accepté de faire quotidienne, j'avais beau sentir ses jambes sous la table, contre les miennes, je restai impassible. Et il me semblait beau qu'en dépit de toute l'admiration que je vouais à sa juvénile, à son extraordinaire beauté, je pusse rester ainsi auprès de lui sans céder à l'irrésistible impatience qui me fait toujours blesser ceux à qui je désire de plaire et échouer dans mes tentatives toujours désordonnées. Je trouvais doux simplement de rester ainsi en face de l'admirable garçon sans céder à mon désir de le caresser tout en me disant que je n'avais peut-être qu'un geste à faire pour qu'il consente à m'embrasser. Est-ce que la veille au soir il n'avait pas laissé sa porte ouverte (nos chambres sont voisines et nous sommes seuls à l'étage) Il m'avait appelé pour me montrer la lune qui, disait-il, dans son français très incorrect et d'autant plus séduisant, avait tourné trop vite. La vérité c'est que je crois qu'il ne m'aurait pas repoussé si j'avais fait alors un geste vers lui. J'étais en pyjama. J'admire mon héroïsme ... Il est vrai que je n'étais pas non plus sans nourrir une inquiétude latente quant à son refus possible. Quelle tête

aurai-je fait alors. Et même s'il avait consenti quelle tête aurais-je fait à table en face de lui. Je n'aurais plus pu regarder personne sans rougir. Une remarque comme celle du Père Schaft disant au Père irlandais justement à propos du jeune homme. Si vous commencez maintenant à vous faire les yeux doux ... Il avait dit cela pour plaisanter. Mais tout de même il l'avait dit. De quelle rougeur ne me serais-je pas couvert s'il m'avait fait à moi, avec toute la bienveillante moquerie dont il est capable, une pareille observation. Déjà j'étais tout rouge quand il confia à Tom (c'est notre petit hollandais) qu'il avait vu vers 6 heures un beau garçon se promener sur le Bld de Perolles. Le "beau garçon" c'était lui. Et comme je songe aussi beaucoup à cette beauté la simple formulation de ma propre pensée me jeta dans la confusion. La crainte de ma gêne à venir, la résolution de retarder du moins le plus possible l'éclat de mon désir (je me disais aussi qu'il passerait peut-être si je réussissais à traverser cette première période dangereuse car, une fois habitué à son objet mon désir retombe. Il me semblait donc que l'important c'était de lui donner le temps de retomber) Cette crainte, cette décision se mêlèrent confusément au sentiment de la présence du Christ dans la chapelle à notre même étage. Et j'allai me coucher heureux de m'être surmonté dans un moment difficile. Ce petit incident inséré dans le cours de mon récit, je retourne au plaisir de mes parties d'échecs? Pendant qu'il combine ses coups, je le dévore de mes regards. Et il me <sup>ne</sup> semble pas qu'il y ait plus d'impureté à me réjouir de la finesse



de ses narines, du dessin de sa bouche, de ses cheveux tout blonds qu'à sentir le parfum d'une rose ou qu'à remplir mes oreilles du son d'un bel orgue ou du bruit du vent. Je m'efforçais à ce qu'il n'y eut rien d'impur dans mon admiration passionnée. Evidemment il vaudrait mieux me priver de ces douceurs amollissantes, mais puisque je suis retenu par la crainte, par la piété, par l'obligation aussi, où je me suis mis, de servir la messe chaque matin et d'y communier, pourquoi ne pas m'accorder des délices après tout innocentes, et qui exercent en même temps mon courage à me résister. Je me dis que c'est peut-être là un de ces moyens auxquels j'aspire de m'habituer à vivre dans la tentation sans y succomber et que mon passage à Fribourg a peut-être précisément pour objet de me donner. De là à voir dans ce garçon une occasion nécessaire, à ne pas rejeter, il n'y a qu'un pas ; et le plaisir de le regarder n'a pas tardé à me le faire faire - Mais voilà-t-il pas qu'au milieu de notre partie d'échecs, le petit père irlandais un admirable garçon lui aussi, de 26 ans, tout blond, tout rose même un peu trop constamment rouge à ce qu'il me semble maintenant que j'y songe, le jeune père irlandais ouvre la porte dit à mon joueur que le Père prieur désire lui parler. Ils s'en vont tous les deux. J'attends 5 minutes. J'attends 10 minutes. Les pires soupçons se mettent à m'effleurer. Je m'aperçois à y bien songer que le père irlandais n'avait pas l'air si indifférent que cela en présence du garçon. Enfin j'abandonne l'échiquier après avoir jeté un coup d'oeil dans Bossuet pour me donner vis à vis de moi-

même une espèce de contenance. Et j'ai bien fait de monter. L'autre tarde près d'une heure et j'ai la surprise entre temps de constater que la lumière s'est éteinte chez le Père Brieur qu'il est donc certain que le jeune hollandais n'y est plus, qu'il n'y a sans doute pas mis les pieds. Mon imagination se déchaîne. Mais en même temps mon coeur se réjouit. Je songe à Ste. Thérèse dont les l'autre jour me disait que sa grande sainteté ne venait sans doute que de ce qu'elle avait su résister seule aux débordements de sa communauté dévergondée. Je me disais qu'il n'y avait pas de raison pour que ce tout jeune père soit plus que moi à l'abri du désir. Je poussai mon indulgence jusqu'à admirer son héroïsme d'être entré dans les ordres en dépit du tempéramment puissant qui est évidemment le sien (je revoyai son cou magnifique ses lèvres rutilantes sous l'huile de la salade qu'il mangeait avec l'avidité d'un puissant animal) Enfin j'étais loin de l'état où je me fusse trouvé quelques années plus tôt dans des circonstances analogues. Je me disais qu'il fallait me garder surtout de les embêter de faire le barbon. Je songeais à mon âge ... Je ne me fais pas meilleur que je ne suis mais, retournant aux tragédies vécues par le frère Henri depuis sa rencontre avec Herbart à St. Paul - s songeant à cause de ma plus vieille expérience à toutes les conséquences effrayantes que peuvent avoir sur le destin d'un religieux une passion malheureuse dont je ne songeais même plus à douter quant à celui-ci - mon plus grand ennui c'était de penser aux risques dont le cours avait peut-être commencé ce soir même en ma

présence en manière de conclusion d'une journée de Pâques et de tout ce que cette fête avait pu comporter de facilités, plus grandes, de complaisances de relâchement. Enfin je me disais que c'était (ou jamais) l'occasion de me prouver à moi-même que non seulement j'étais décidé désormais à ne plus donner à des jeunes mon mauvais exemple mais même à résister à l'entraînement de l'exemple des autres.

La nuit passe. messe de communion servie dans la petite chapelle de la maison voisine. Je rentre. Mon hollandais est installé à table. Je lui trouve l'air gêné. Je le prends en souriant. Peut-être avec cet irritant sarcasme que je n'arrive pas à dominer en moi et qui blesse, à mon insu, tant de gens prêts à m'accorder leur affection et à qui je tiens le plus. Enfin je lui demande s'il va au tennis. Non me dit-il je vais à Interlaken - A INTERLAKEN. Mais il fait froid aujourd'hui. Vous y allez seul - Non, avec le père Forrest. - Vous rentrez ce soir ? - Oui à 11 h.1/2. Et je sens alors sa confusion redoubler. Puis sans beaucoup parler il se lève et s'en va.

Il me sembla alors que je venais de recevoir un coup de couteau dans le coeur. Et toutes mes résolutions ? Et le peu de cas que je voulais faire du plaisir pris par les autres autour de moi ? Tout s'effaçait d'un trait. Tout était emporté dans le mouvement de ma tristesse et de ma jalousie. Je voyais devant moi cette longue journée se déployer pendant laquelle je serais privé de le voir. Je m'aperçus à quel point j'y tenais déjà. A quel point

je m'en voulais d'avoir laissé le Père irlandais prendre les devant prendre cet avantage sur moi. Il me semblait que j'étais joué. Et que le responsable c'était moi, que je n'avais même pas su lui offrir un paquet de cigarettes, que je ne lui avais même pas proposé pendant notre promenade d'avant hier un gâteau, un verre de bière. Rien. Je me sentais sordide. J'accusais cette sordidité de m'avoir une fois de plus réduit à ma solitude, empêché d'en sortir. J'admirais la générosité du Père de lui avoir offert ce coûteux voyage. Je ne songeais même pas à me dire que c'était peut être en effet le P. Prieur qui l'avait proposé, qui le payait lui-même en échange de la boîte de cigares que Tom lui avait remis pour Pâques de la part de sa famille. Non ; tout me paraissait certainement n'avoir pu être comploté que par eux pour passer ensemble une journée entière. Et ma jalousie se nourrissait de mon exaspération contre moi, contre une avarice qui fait que je ne dépense jamais rien que pour moi. Une fois de plus, au fond de mon coeur lessentiments les plus différents se mêlaient : la mélancolie, la jalousie, la haine de ce manque de générosité qui est l'objet de mon constant reproche et une espèce de fureur tranquille à la fois d'avoir été joué et d'être responsable de ma duperie. Je les voyais tous deux rire ensemble pendant ce <sup>petit</sup> voyage, se raconter des histoires. Je n'avais même pas été fichu dans l'après midi d'avant hier de trouver quoi dire à ce garçon que je n'avais su qu'emmener aux Cordeliers pour y suivre l'office des Ténèbres qui le combla d'ennui. Je ne sais pas me mettre à la place des autres. Je ne sais

pas disparaître pour leur permettre de se plaire. Et une fois de  
je voyais  
plus ma solitude s'étendre sur moi par ma faute. Ah ! j'étais si  
loin des belles résolutions notées hier dans ce carnet à mon retour  
de promenade. Je me disais que j'allais abandonner la vie sans y  
avoir jamais goûté. Je ne songeais plus à me dire que mes goûts  
naturels étaient des péchés puisqu'ils ne tendaient pas au seul  
amour que permet l'Évangile. Je voyais seulement ma terrible  
solitude s'étendre autour de moi. Et elle devenait d'autant plus  
grande qu'il allait me falloir définitivement renoncer à ces sorties.  
C'était encore à moi, par ce détour, que je songeais. Et je me  
sentais tellement en proie à mon égoïsme que je m'en serais arraché  
le cœur par dépit d'être ce que je suis. Infiniment triste  
de songer à la longueur de cette journée sans jeunesse. Tout se  
qu'allait avoir  
mêlait encore : le besoin d'avoir sa fraîcheur sous mes yeux et  
l'irritante pensée d'avoir toujours raté toutes mes expériences  
amoureuses - d'avoir traversé la vie sans jamais réussir à aimer  
qui que ce fût. A part ce malheureux Teddy qui a déjà rejoint les  
ombres de l'oubli. Je ne suis pas fidèle, je ne suis pas tenace.  
Je ne suis prisonnier que de moi. Et c'est de moi que je n'arrive  
pas à me délivrer. J'aurais traversé l'existence comme un rêve,  
sans la vivre. Sans rien fonder que des livres dont la misère  
m'accable. Sans même dépensé en jeux, en dangers. Sans avoir fait  
d'enfants - sans avoir jamais laissé personne m'aimer. Et mainte-  
nant je veux devenir prêtre. Je n'étais pas loin de penser que  
c'était là une démission de plus, un pis aller. ...

J'irai tout à l'heure à l'Eglise chercher la force une fois de plus de me courber sous mon destin. Car au fond tout ce que nous faisons est imaginaire. Et les aventures amoureuses ont-elles plus de réalité que les autres. Oui sans doute c'est à l'amour que j'aspire - un amour où il faille tout donner. Et qui sache m'emporter sans reprise. Mais cet amour par ma faute ou par la grâce de Dieu je sens bien au fond qu'il est impossible que ce soit longtemps l'amour d'un être. Alors à quoi bon m'acharner ? Et n'est-ce pas folie que de déplorer que ma nature soit ce qu'elle est. Ah ! me mettre enfin dans des circonstances , dans un état où tout retour me soit impossible - où je ne puisse plus jamais me désoler ni me reprendre. Enfin ne plus rien posséder sur la terre. C'est ce jour là que je saurai que je ne m'appartiens pas et que ma joie sera permise. Il est vrai je n'aspire une fois de plus qu'à ma joie. Mais c'est la joie de me détruire. Tout autre est impure. Je veux faire l'effort qu'il faut pour éclater comme une source. Je veux être une rivière qui se déploie.

Me fais-je illusion en croyant que je ne suis pas de ceux qui peuvent aimer sur la terre ? Mais quoi ! il y a peut-être en effet mieux à faire pour moi. Et que cela implique une faille dans ma nature qu'est-ce que cela prouve contre la réalité, contre la valeur même de ma vocation ?

Après déjeuner . Toutes mes hypothèses de ce matin étaient erronées. C'est le Père Schaff en effet qui avait fait appeler Tom

il me l'a dit lui-même. Mais de savoir cela n'enlève rien à l'idée que je me fais des sentiments que je prête au P. irlandais. Cela m'aide simplement à n'en être plus formalisé. C'est le facteur "duperie" qui s'est dissipé. Reste ma rancœur contre moi. C'est d'elle qu'il faut nourrir mes efforts vers plus de générosité.

Longue promenade dans la campagne. Longue conversation avec un paysan qui me raconte toutes les histoires du village. Quelle simplicité chez ces gens. Les artifices des gens de la ville ne leur en imposent même pas. Il me confie qu'après avoir eu envie de lâcher la vie des champs, quand il avait vingt ans, il a fini par comprendre qu'elle était la plus belle de toutes. Il me parle du chômage. Il maudit les machines qui ont rendu le travail de l'homme inutile. En face de lui, j'avais envie de cacher mes complications pour me mettre de plain pied. Mais la simplicité de ces gens est telle que la complication même ne les arrête pas. Je ne cesse de me réjouir d'être dans cette ville que les champs envahissent de toute part. C'est un univers de gazon bordé au loin par les bois qui couvrent les pentes des petites chaînes de montagnes.

La tornade est passée. Peut-être d'en avoir écrit si longuement n'a-t-il pas été inutile à ma délivrance. La seule chose que je déplore dans cette absence de Tom, c'est tout juste le manque de jeunesse auprès de moi. Je tiens à la jeunesse plus pour la voir que pour la posséder. Sa possession est imaginaire. Mon plaisir de la jeunesse n'est donc pas un obstacle à ma vocation .

Mardi.

Je relis mes notes d'hier matin. Je les trouve absurdes Je les garde cependant en témoignage de ce que je ne sais quoi peut nous faire penser et devenir. Où avais-je la tête ? Je ne me comprends plus.

Vendredi

Longue escapade pour aller à Lausanne y accueillir Maman souffrante. J'y ai couru d'autant plus vite que je ne sais quel pressentiment me fait craindre que cette année ne lui soit fatale Je l'ai trouvée toute vieillie, accablée par la nouvelle épreuve qui lui tombe sur les épaules ou plutôt qui tombe sur les épaules d'un autre de ses enfants et qui ne la change elle-même que par contre coup. Enfin cette aventure amoureuse de Raymond qui peut être en effet compromettre un jour les affaires dont Raymond a la charge, pour l'instant ne la concerne que dans la mesure des prévisions qu'elle ne peut s'empêcher de faire quant à ses affaires futures. Et je la comprends assez. Où je la comprends moins c'est quand elle s'imagine s'apitoyer sur le sort de Nellie qu'elle n'a jamais aimée, dont elle fut toujours jalouse et qu'elle ne s'aperçoit pas qu'elle ne plaint jusqu'à épouser sa cause contre la méchanceté de Raymond que pour cet unique motif qu'elle refuse de s'avouer - à savoir que Nellie jusqu'alors était l'élément dangereux du ménage en est désormais l'élément stable et conservateur et que la pauvre maman en a besoin pour que toutes ses propres combinazione et jusqu'à ses plus immédiats moyens de vivre ne



soient pas compromis par la présence auprès de Raymond d'une femme inconnue et, par là même, dangereuse et redoutable. Mais maman qui se ronge de voir en effet tous ses plans longuement élaborés, échapper à cette aventure imprévue se persuade, pour garder une fois de plus, comme toujours, cet éternel "beau rôle" qui lui permet de s'admirer et qui est son unique raison d'être, elle se persuade qu'elle souffre en prévision de la déchéance fatale de Raymond et pour Nellie qui est devenue du jour au lendemain l'objet qu'elle peut plaindre et qu'elle se doit de consoler. Les mêmes substitutions, les mêmes transferts s'accomplissent une fois de plus dans son coeur à son insu sous mes yeux. Et que je sois exaspéré de la comédie involontaire qu'une fois de plus à propos d'une nouvelle épreuve dont les suites peuvent être pour elles aussi terribles que l'état de Georgette ou les folies de Marcel. Il est vrai que, pour l'instant, ces aventures de Raymond ne la regardent nullement et il faut toute la mollesse de Raymond pour l'avoir mise dans leur secret. Maintenant qu'elle y est elle y joue son rôle qui est d'anticiper le rôle de victime qu'elle aura peut-être en effet à y jouer un jour si d'ici là ... enfin si tout se déroule normalement et que nous vivions assez pour en être témoins. En somme l'absurde c'est que Raymond l'ait mise au courant de ses histoires et, outre sa faiblesse j'incrimine un besoin de confession qu'il n'a pu assouvir comme l'Eglise nous en donne le moyen et qu'il satisfait par ce détour grâce auquel il fait entrer n'importe qui dans sa confiance.

Quoiqu'il en soit voici Maman à Lausanne, rongée par le nouveau drame et je n'ai su lui donner qu'un conseil, me rappelant le tort dont elle s'est rendu coupable pour s'être intéressée de façon trop active aux histoires, jadis, de Marcel et de Mme Lauge qui ne la concernaient ni de près ni de loin pour arranger les choses à son idée elle réussit alors, sans le vouloir, à brouiller toutes les cartes et à compromettre les intérêts du malheureux garçon. Ma pauvre Maman, je n'arrive pas à me d'faire de cette certitude, ma pauvre maman non seulement porte malheur autour d'elle (car enfin dans ces épreuves qu'elle supporte avec tant de courage, ce sont surtout ceux qui l'entourent qui en sont accablés et d'autant plus qu'il l'approchent davantage, mais encore il faut bien constater qu'elle même ne cesse, comme par un inconscient et tout involontaire sadisme, d'exaspérer encore les difficultés en s'efforçant d'y porter un apaisement qui ne dépend pas d'elle. A 73 ans, je la vois encore au centre d'une toile serrée comme une araignée très active autour de laquelle tous les siens sont englués. Et encore un coup je songe d'autant moins à lui en vouloir qu'elle est en effet très malheureuse de tous les malheurs qui s'abattent sur nous. Cette fois je l'ai trouvée plus rongée, plus minée que jamais et je songeais au temps où peut-être ce serait à mon tour à la recueillir, à vivre avec elle malgré tous ces dangers qu'on court aussitôt qu'on est près d'elle. Je me voyais déjà petit prêtre de campagne et je l'apercevais furetant dans le presbytère. Et j'en avais une espèce de sombre joie antini-

. Je me disais qu'enfin je lui serais à mon tour d'un peu d'utilité  
Mais supportera-t-elle cette nouvelle épreuve et passera-t-elle  
cette année ?

Je l'ai quittée hier soir. Et sitôt seul dans Lausanne  
j'ai été repris par le démon des voyageurs - celui même j'imagine  
dont l'Eglise, le Vendredi Saint demande à Dieu de nous épargner  
la fureur ? ... Je n'arrive décidément pas à comprendre l'action  
sur moi de cette puissance de désordre.

Etonnement de maman hier que je puisse vivre si simplement  
dans mon couvent. A Paris il te faut toutes tes aises". Elle n'a  
pas compris encore que mes besoins ne sont pas exigeant, que c'est  
la nécessité d'être conforme (encore et toujours) à ce qui m'entou-  
re qui s'impose à moi. J'aime mes aises quand la facilité m'est  
offerte, mais mon véritable climat c'est celui du dénuement et de  
la pauvreté. C'est à lui que je tends à travers les tentations.  
Mais celles-ci, je n'ai jamais la force de les répudier volontai-  
rement. C'est en fermant les yeux que je leur échappe. et alors  
pour les oublier aussitôt Elles sont instantanément comme si elles  
n'avaient jamais été. Il est vrai qu'il suffit qu'elles reparassent  
pour que mes besoins les plus profonds soient à leur tour effacés  
et que ma disharmonie par esprit de conformisme remplace en moi  
le besoin de ma plus stricte unité, la plus pauvre.

Vendredi

Pressé par le "démon de la promenade" j'ai donc non sans

remords, de bien peu agissants remorés quitté Maman. Je l'ai laissée seule, malade dans son lit. Alors j'ai erré dans les rues toute la soirée échouant finalement au Cinéma avant de me rendre à Vevey dans cette maison protestante où je regrettais trop tard d'avoir donné mon nom ... Rien d'urgent ne me pressant, je suis allé hier visiter le château de Chillon si fortement bâti à pic sur le lac. J'ai beau n'ay avoir pas été jadis très sensible ces constructions, ces évènements historiques ont une grâce en eux-mêmes qui m'apparaît enfin. L'objectivisme avec lequel j'ai toujours considéré ces choses m'excede. Je sens, par ce nouveau détour l'urgence de me débarrasser de moi. Je voudrais connaître surtout l'histoire de ce fameux prisonnier attaché pendant quatre ans au 5e palier de la salle souterraine ...

Après Chillon je me suis réfugié dans un cinéma en attendant l'heure du train pour rentrer à Fribourg. Admirable film aussi et de victimes encore que pourtant, si je ne m'étais pas trompé sur le titre je n'aurais pas songé à aller voir. J'avais cru assister à un film de Remarque. J'entrai dans je ne sais quoi dont je finis par savoir que c'était une aventure de Chéri Bibi. Histoire sobre, serrée, d'untragique sans pitié, d'une vérité prodigieuse Il me suffirait de regarder ces têtes de forçats - des acteurs cependant - pour être saisi de la grandeur du drame. Je me disais que ce n'étaient que des acteurs, que tout cela était de la simulation, je ne le croyais pas, je n'arrivais pas à le croire, je souffrais avec eux. Il me semble que c'est un des sommets de l'art humain, la puissance d'envoutement d'un film comme celui-ci, une

telle force de persuasion et à laquelle il n'y a rien à répondre ni aucun moyen d'échapper. Il me faudra donc comme prêtre renoncer aussi à cette beauté là. N'est-il pas interdit à tout prêtre d'entrer dans une salle de cinéma. Il est vrai qu'à cela comme à tout le reste le renoncement ne me coutera pas - un renoncement général ne me coûte jamais beaucoup à faire grâce à ce manque total d'activité imaginative qui m'empêche d'imaginer le charme de ce à quoi je n'assiste pas. Mon seul effort c'est d'abandonner un spectacle commencé, de pour me détacher volontairement de ce - quel qu'il soit - que j'ai un instant commencé à devenir. Quant à la fiction inconnue, j'y renonce aussi facilement qu'à la vie ....

Mais en face de ces effroyables drames du bain si puissamment évoqués bien que ce fut à force d'artifices, de chiqué, si réels bien que privés de toute réalité véritable (ô puissance de l'art) puissance de l'homme comme je sentais pris dans tes filets <sup>me</sup> contraint à confesser à la fois cette force de l'action, et ma faiblesse devant elle, le double jeu contradictoire de l'acteur qui en mentant est aussi vrai que la vie et du spectateur qui, sachant que l'on ment devant lui n'est pas capable de se disputer à l'emprise du mensonge. Et j'étais dans l'admiration du rêve éveillé que je me sentais faire) en face de ces puissantes images de drames effectivement vécus là bas mais par d'autres, je me disais que nous ne vivions pas - et qu'il n'y avait donc qu'un moyen pour des gens comme nous de participer à tant de misère de noirveur et d'angoisse, et ce n'était ni de rester des spectateurs dans

leurs fauteuils, ni de devenir des évêques ou des cardinaux; mais de fuir ce monde où nous vivons pour nous introduire dans celui où nous ne pouvons pénétrer qu'au nom de l'amour et pour y panser la souffrance. Oui vraiment que pour entrer dans ce grand drame dont nous avons grâce à des acteurs une si forte idée, il y avait donc d'autre issue que de devenir des forçats à notre tour en nous identifiant au Christ pour eux. Mais quel moyen d'atteindre à ce vertige du renoncement ? ... Se préparer au sacerdoce et laisser faire à Dieu.

23 avril

Je lis ceci sur un journal : "Après avoir placé notre défense sous l'égide de la Société des Nations (il faut se souvenir que le grand inspirateur du projet fut M. Paul Boncour) et énoncé quelques vérités premières telles que celles-ci ..." le reste manque. Mais cela me suffit pour me dire que j'avais tort de penser que l'optimisme était le défaut capital des gens comme Boncour ou comme Blum qui, sitôt avant de devenir ministre, voulait que la France désarme seule, pour donner l'exemple, persuadé que les autres ne pourraient pas ne pas la suivre. En fait ce n'est pas par optimisme qu'ils pèchent ni, comme je me le disais, parce qu'ils ne croient pas au péché originel. Seul l'orgueil est responsable de la divagation de ces démagogues. Ils s'imaginent qu'il leur suffit de croire et de dire pour que cela soit. S'ils manquent de tout sens de la réalité, c'est en raison de la confiance aveugle qu'ils ont dans les coptations de leurs petits esprits. Ils ont tout mis dans l'homme depuis qu'ils ont supprimé Dieu. Et en ne mettant rien que dans l'homme ils ont mutilé la réalité. C'est elle qui se venge sous les traits d'Hitler et de Mussolini. Avec cette différence entre les deux dictateurs qu'Hitler à son tour en violentant l'esprit en prépare la revanche. Plus nous avançons dans notre tragédie plus je crois à l'exceptionnelle grandeur (s'il ne devient pas fou - si nos aveuglements n'ont pas réussi à le rendre fou) à la grandeur et à la vertu de Mussolini. C'est par lui seul que Caliban a pu être enchainé. Partout ailleurs sous une forme ou sous une autre, la

bestialité s'est affranchie et par la faute de leurs maîtres tous les hommes se sont mis à dérailler.

Samedi soir.

Après une partie d'échecs avec Tom qui n'a vraiment jamais été si beau qu'aujourd'hui, il a le rayonnement d'un ange, un ange de jeunesse et de force, j'ai surmonté la tentation ou plutôt j'ai transfiguré ma tendresse et j'ai commencé auprès de lui mon apostolat pour l'inciter à communier tous les jours. Comme il me disait son impatience à vivre, la neurasthénie qu'il a fait, qu'il fait encore parce qu'il ne sait quel métier choisir, j'ai essayé de lui faire comprendre que la vie c'était d'être heureux et que le bonheur ne dépendait pas des états que nous avons à traverser, à subir. J'ai essayé de lui faire comprendre que l'important c'était d'être heureux par un accroissement de vie intérieure que la communion est seule capable de produire en nous. Premier résultat : il m'a demandé de l'éveiller demain à 8 heures ....

Je commence à croire que Dieu ne me fait vivre dans la permanente présence de cet être admirable que pour m'amener moi aussi à la joie : la joie de l'accroître dans son âme et de lui être un guide fraternel. Il y a quelque chose d'incroyable dans cette rencontre que je fais ici de celui qui réalise auprès de moi l'idéal même de la beauté que j'ai toujours désirée et auquel je suis comme malgré moi contraint à ne parler que de Dieu. C'est dans cet apostolat que j'ai à exercer sur lui qu'a fini par se noyer mon absurde jalousie de l'autre jour.



Et c'est en effet une grande joie pour moi d'avoir un catéchumène comme lui. Cela me permet aussi d'entrevoir la joie que j'aurai un jour à aider de toutes les forces que Dieu mettra en moi pour eux, les jeunes gens qui chercheront près de moi la lumière. C'est par ce détour et par lui seul que j'entrevois la victoire possible sur mes désirs et le triomphe de l'amour et de la pureté au fond de moi.

Pour l'instant j'ai à faire un perpétuel exercice de transfert et de transmutation.

29/4

Je m'aperçois brusquement que dans le cours ordinaire de ma vie, et à moins d'y faire volontairement attention, je ne vois pas les couleurs autour de moi, je ne me rends pas compte que pris dans un univers coloré je m'en suis avisé à cause du bleu extraordinaire des yeux de Tom. Je me suis dit tout à coup qu'ils étaient bleus et j'ai pensé aussitôt à ce que ce mot : bleu signifiait de réalité colorée. Je n'avais jamais pensé que nous étions des êtres doués de couleurs. Oh sans doute je savais que les uns avaient les cheveux blonds, les autres noirs Et je suis terriblement sensible aux cheveux blonds. Mais cette blondeur n'avait ~~pas~~ quelque sorte, de rapport ni avec les autres couleurs d'alentour ni avec ce que ce mot blond signifie en dehors des cheveux qu'il caractérise. C'est du point de vue génital je crois que je pensais à la blondeur de certains cheveux mais non pas pour m'en émerveiller les yeux. Non pas pour me dire que c'était une qualité propre à un certain objet. Je m'ex-

plique encore très mal ce mécanisme étrange de mon aveuglement aux couleurs. Et qui n'a rien de commun avec mon daltonisme. Car je vois <sup>ces</sup> ~~xx~~ couleurs, je vois leurs différences. Mais je n'y fais pas attention. C'est un peu du même ordre que mon aveuglement aux traits des êtres quand je leur parle. Je ne vois pas leurs traits, je ne les regarde pas, je les écoute à peine. C'est en deça de leurs paroles que ma présence spontanément se transfère. Comme si je dusse et malgré moi, ne jamais m'éloigner d'un certain univers où les formes en dehors de leurs traits et de leurs couleurs composent un langage qui seul m'importerait et dont seul toute ma vie se passe à essayer de déchiffrer l'énigme. Oui, c'est cela ! je suis réduit à ne me promener que dans un monde de silhouettes où les paroles n'ayant de valeur qu'idéographiques se confondent avec les lèvres qui les forment de même qu'à ces lèvres viennent affluer et se fondre les corps dont elles sont dans un certain sens le seul affleurement qui me touche. C'est peut-être pour cela que l'amour me semble se réduire au seul jeu des lèvres - que toute la tendresse humaine à laquelle j'aspire y tient. Je ne vois rien d'autre dans un visage auquel je parle que ces lèvres qui me parlent et plus même encore que ces lèvres, leur mouvement dont je ne sais pas, comme les sourds, traduire les frémissements en paroles mais qui occupent mes yeux sans que mes yeux les voient tandis que, sans en distinguer le son mes oreilles ne sont occupées que de l'arrière sens de ces sons qu'ils forment. Je vis dans un univers

qui n'est ni sonore ni coloré. Je vis dans un monde de formes qui n'aurait d'autre raison d'être que de donner à ma seule inquiétude une espèce de champ où s'ébrouer. Non pas vide mais informe et peuplé de fantômes d'où s'échapperaient une espèce de symphonie muette qui serait comme l'atome projection d'un monde où j'évolue sans m'en apercevoir. Je ne suis pas attentif aux êtres ni aux choses - pas plus qu'à moi - Je passe ma vie à m'émerveiller mais non du spectacle de cette vie de l'intuition de ce qu'elle recouvre et que je ne réussis pas à lui faire avouer. C'est cela : je suis comme un confesseur qui poursuivrait derrière les aveux de ses pénitents une réalité qui leur échappe à eux-mêmes et où se trouve le motif et la clé de tous les actes. Je suis sans cesse en train de rechercher des sources. Et la simple beauté des eaux qui s'en échappent littéralement ne parvient pas à me toucher. Et voici que tout à l'heure pensant aux yeux bleus de Tom, je me suis mis à penser au brun de mes propres yeux et que c'est une couleur aussi - que je porte avec moi mes couleurs - que nous sommes tous des tableaux animés, des statues peintes et dorées. Je n'avais jamais songé à me dire cela - je ne l'avais jamais remarqué. Et voici qu'à présent allongé sur une chaise longue en train d'apprendre mon latin, je m'aperçois que le marron de mon veston n'est pas simplement un mot accolé à son nom, que c'est une réalité marron bien délimitée, d'un éclat particulier et qui joue, dans la symphonie où je ne songe pas assez non plus que mon corps joue sa partie, un rôle

éclatant, un rôle coloré auprès de ma chemise bleue qui pend à un clou près de mon pyjama jaune dont je m'importe d'habitude que la laine dont il est tissé et la chaleur que j'en tire. Les choses ne comptent donc pour moi que du point de vue de l'usage que j'en fais. Il y a d'un côté des formes qui parlent et elles me parlent d'un monde qui git autour de ces paroles dont elles n'ont jamais l'air d'éprouver l'arrière sens, et de l'autre côté celles qui ne parlent pas et que je considère seulement sous l'angle des satisfactions physiques que j'en tire. Le reste du monde existe à peine. C'est un décor. Je traverse ainsi la vie sans corire à sa réalité sans réussir à m'attarder à ce qu'elle a de charmant ou de dramatique, de paisible ou de dangereux. C'est un jeu de quilles où je dois me faufiler. C'est un système d'hiéroglyphes qui prolifère autour de moi comme les arbres d'une forêt où je suis enfermé. C'est une prison derrière laquelle j'essaie de discerner des voix. Quelqu'un me disait que je prenais tout ce qui est simple au sérieux et tout ce qui est sérieux au tragique. En vérité je ne m'aperçois pas que je vis et les choses ne sont pas elles-mêmes des choses graves à mes yeux : elles n'existent pas. Ce qui est grave, ce qui ne cesse de m'occuper c'est le ciel ou l'enfer dont elles viennent ou plutôt dont elles sont comme d'étranges fusées qui viendraient finir devant nous. Oui c'est cela le spectacle de ce monde est un jeu mort qui me parle pas de lui, auquel je ne prête attention que dans la mesure où je réussis à y distinguer, où j'arrive à lui arracher le mot qu'il voudrait étouffer à mes yeux. Je m'épouvante périodiquement

de traverser ainsi la vie sans la voir. Mais il me semble que c'est la première fois aujourd'hui que je m'avise de mon étrange cécité. Je mourrai donc sans avoir jamais rien vu, sans avoir vécu. Mais qu'est la vie ? Et l'enchantement de ces jeux particuliers qu'elle                    autour de nous suffit-il de l'éprouver pour croire qu'on vit. S'engager dans ces jeux est-ce là ce qu'on appelle vivre. Mon ami avait tort. Non seulement je ne prends rien au tragique, je n'arrive même pas à prendre quoique ce soit au sérieux, ni ce composé merveilleux que nous sommes de couleurs et de souplesse et de fraîcheur et de tiédeur et de tendresse et d'angoisse et de saleté et de douceur et d'appétits violents et de remords qui nous tirent des larmes. Non je ne prends rien au sérieux. Ni les autres ni moi. Je ne nous vois pas. Et pourtant j'aurais passé mes jours à m'interroger - à avoir l'air d'être présent parmi ceux qui se sont imaginés que je les entendais que je les écoutais - que j'étais penché sur eux. Je n'étais pas même en moi. J'étais ailleurs. J'étais dans l'attente de je ne sais quoi qui se dérobaient sans cesse mais qui par contre réussissait assez bien à me dérober à tous les charmes qui m'entouraient. Je suis un fantôme échappé à qui il serait donné de vivre une vie qui ne lui appartient pas. Moi non plus hélas ! je ne suis pas d'ici. Mais le plus tragique c'est que je ne songe pas à                    tirer de cette tragique absence toutes les conséquences qu'elle comporte. Je fais comme si vraiment je m'intéressais à ces jeux                    imbéciles. Je perds ma vie à persuader aux autres, à me persuader à moi, malgré moi, que

j'y suis impliqué. Au lieu d'avoir une fois pour toutes pris mon parti d'être ce citoyen de l'absence mystérieusement évadé dans un monde de sons et de couleurs. Et je perds ma vie dans cet imparfait compromis entre deux réalités incompatibles. Je suis à cheval sur deux univers étrangers. Comment m'étonner après cela d'être atteint d'une incurable duplicité. Il me semble que j'en suis irresponsable. Ne serait-ce pas là mon innocence, ma pureté à travers tous les pièges où je tombe. Ah ! vivement que je n'aie plus à remplir vis à vis de ce monde que l'obligation de lui être sacrifié. Et que je sache d'une façon indubitable et permanente que ce n'est pas à lui que je suis engagé. N'ayant pas de plus urgent besoin que d'être consacré et ~~qu'~~ne m'en rendant même pas compte. Voilà donc ce que je suis. N'empêche que cette vie est charmante dans les reflets où je la vis. Mais elle n'est pas ~~charmante~~, elle n'est pas colorée. Elle n'est pas la vie. Et j'en suis à me demander si pour qui que ce soit elle est la vie plus que pour moi - Si à qui que ce soit elle n'échappe pas par quelque indispensable réalité. Et s'il est possible en somme pour qui que ce soit d'y adhérer au point de pouvoir totalement s'y prendre J'ai vaguement idée que nous sommes tous plus ou moins des fantômes aveuglés. Mais moi, les regards qui m'entourent, il m'aura fallu 43 ans pour m'apercevoir qu'ils étaient deux morceaux de couleur au milieu d'un visage ; pour commencer à comprendre qu'il importait peut-être d'en être touché. A peine si je regarde de ce côté ! Je suis "d'ailleurs" inéluctablement

~~J'ai abandonné ce carnet pour aller déjeuner. Et comme~~  
C'était la fête du Père ~~V. M. M. M.~~ <sup>Aussi</sup> après le Deo Gratias la parole nous fut accordée. [Je n'aurais jamais imaginé qu'il pût y avoir à l'intérieur d'une communauté une telle surabondance de gaieté, de fraîcheur. Les jeunes pères sont de tous les pays : un jeune polonais, <sup>une sorcière</sup> le Prince charmant qui vient d'Irlande, un nouveau venu qui est allemand, plusieurs suisses, dont un ancien communiste, et, au milieu d'eux, le plus allègre de tous, dans un certain sens le plus jeune, le Père Prieur qui respire la joie et la bonté. On le sent tout occupé de rendre la vie aimable autour de lui. Ah vraiment après Lourdes, qui célèbre les mystères joyeux mais dans la souffrance de la chair, après la douleur de Jérusalem, après la gloire de l'Eglise <sup>Romaine</sup>, j'avais encore cette expérience à faire de la joie des religieux qui ont donné leur vie pour être libres, libres des liens avec le monde, libres de tout souci parce qu'ils se sont abandonnés. Et le petit père irlandais qui est vraiment le charme incarné, avec de petits mouvements de tête qui sont plus d'un oiseau que d'un homme, avec ses minauderies de jeune chat qui a l'air de jouer avec l'oiseau qu'il est lui-même, ouvrant sur le monde ses grands yeux étonnés figure assez bien l'atmosphère de cette maison où la piété s'acomode d'une gentillesse d'enfant inimaginable. Je parle de ce qui se passe pendant les récréations. Et cela tient de l'exquis. Mais je parle aussi de ce que j'ai vu à la chapelle - et c'est, en particulier de la part de ce jeune religieux, une merveilleuse abondance d'amour et de piété. Oui il fallait que je fasse ici cette expérience imprévue

d'u

d'une vie conventuelle où tout est douceur. Et je sais assez  
quelle est par ailleurs le zèle apostolique <sup>de ces Pères,</sup> du Prieur pour me  
laisser aller à l'enchantement de cet incomparable mélange d'amour  
de bonne grâce et de facilité. Je ne suis donc pas si insensible  
à la vie que je voulais le croire! Il est vrai: Je suis pénétra-  
ble jusqu'aux larmes ~~à~~ ce qui est dans les êtres don d'eux-mêmes  
effort d'aimer. Et j'assiste ici à une <sup>surprenante</sup> ~~stupéfiante~~ réussite.....

[J'écris ceci à Notre Dame devant la petite chapelle du Rosaire  
dont la grille est fermée. Le charme si l'on ose l'écrire - et  
je n'aurais jamais cru avant d'être à Fribourg que cela me serait  
possible - le charme du St. Sacrement agit à Fribourg plus vive-  
ment qu'en aucun lieu du monde. Cette impression d'allégresse  
que j'éprouve au couvent, que j'ai ressenti l'autre samedi quand,  
au chant du Gloria ressuscité, le grand rétable des Cordeliers  
surgit de dessous le rideau qui le cachait, ce charme agit encore  
ici même, dans cette église où pourtant aucun vitrail n'interpose  
sa douteuse magie. C'est le caractère de Fribourg, je pense,  
d'inciter à la tendresse, de faire flotter la joie sans cause  
apparente. Et cela est sensible partout. Autant devant cette  
sombre petite chapelle en contre bas, qui creuse comme un trou  
gothique au fond de la grande église baroque et dorée, qu'à Saint  
Nicolas que la ténèbre occupe, et qu'aux Cordeliers mêmes où c'est  
par <sup>l'entremise</sup> ~~la grâce~~ d'une scène champêtre que la liberté du coeur nous  
est proposée. [Il y a d'ailleurs aussi dans cette église des Cor-  
deliers un autre coin privilégié, c'est la chapelle de la Vierge  
où, sur un fond de vastes plaques d'or qui sont autour d'elle



une gloire rayonnante, la reine noire vêtue de soie nous présente son petit enfant tout noir aussi. On prie dans l'obscurité devant cette éclatante apparition du fond de cette espèce de cave. Et, à quelque moment qu'on s'y rend<sup>e</sup>, on y trouve toujours quelque vieux paysan en train d'égrener son rosaire. C'est donc là le charisme de Fribourg et dont il est absolument impossible de se défaire. Il vous suit dans les rues. On ne sait pas <sup>exactement</sup> en quoi il consiste. Et certes à un tel charme je me prête de toute mon âme de tout mon corps. ~~Il me semble avoir~~ <sup>Je</sup> découvert <sup>à</sup> l'empire de la simplicité. [Suis-je donc autant "d'ailleurs" que je le croyais ce matin. Je suis en vérité de tous les coins du monde où le ciel s'entr'ouv<sup>e</sup>. Ce n'est pas aux êtres <sup>hélas!</sup> que je suis attentif - j'avais raison de me le dire; mais à ce murmure d'au delà qui surgit du fond des coeurs. Et, dans ma petite ville de montagnes et de prés, au long de ces rues qui semblent toujours courir avec tranquillité en vue de quelque pieuse visite, il ne cesse de nous accompagner. Il semble qu'il ait élu ce vieux village comme la mer un fond de coquillage pour y résonner. Je suis de la terre enfin. Je suis de tous les lieux de la terre où l'esprit s'acomode d'apparences dont rien de précis ne nous importe plus. Fribourg est un lieu où rêver. C'est un des rares lieux où la rêverie ne soit pas impiété. Et l'amour des êtres et de Dieu est que le plus <sup>n'y</sup> doux aspect de la liberté qu'on y respire. Peut-être résumerais-je assez bien mes approximations maladroités si je dis qu'à Fribourg on commence à mesurer que le Seigneur est doux.

~~Charme de la piété, douceur des vies consacrées, est-ce pour mieux m'engager au don total dont Dieu a mis le désir dans mon coeur, est-ce pour me permettre de passer plus aisément de l'un à l'autre état qu'il m'est ainsi donné de vous goûter une dernière fois dans tout ce qu'a de plus exquis votre fraîcheur.~~

Chère petite ville dont le nom même est celui de notre liberté...

Je sors. La vieille petite fontaine de la place m'accueille  
Aurais-je pu croire que je serais un jour aussi sensible à cet  
art germanique, à ce Saint Georges en chevalier teuton ? Sans dif-  
ficulté, et regardant lui-même ailleurs, il tient ouverte la  
gueule du terrible dragon d'où jaillit une langue de feu. C'est  
cette désinvolture à l'égard de la vraisemblance qui me séduit.  
On sent que la réalité visible pour l'artiste ne fut qu'un thème.  
L'important c'est ce monde intérieur qui nous fait nous tortiller,  
l'abondance de broderies sur <sup>ces</sup> ~~nos~~ armures. Au fond, ces personna-  
ges germaniques ne savent trop que faire de leurs corps. ~~Mais~~  
[Pourtant] ces fontaines ne sont-elles pas du temps où Berne était maîtresse  
de Fribourg ? Elles n'ont pas la gentillesse des figures du  
tympan de la cathédrale par exemple. Elles sont plus apprêtées  
Elles posent davantage. ~~Pourtant~~ elles détonnent <sup>même un peu</sup> (au milieu de  
cette ville. ~~Et c'est que~~ leur complication souligne sa simplici-  
té. Mais enfin elles sont à Fribourg comme des hôtes étrangers  
~~réduits à l'impuissance~~. Et Fribourg les garde comme on retient  
ses souvenirs...

*intervalle*

Depuis plus de trois semaines que je suis ici je n'ai encore mis le nez qu'une seule fois à St. Maurice. C'était dans la semaine de la Passion. En dépit des voiles l'église m'avait paru charmante. ~~Et malgré cela~~ <sup>Mais</sup> je n'~~ai~~ <sup>avais</sup> pas eu ~~jusqu'à présent~~ <sup>est-ce</sup> ~~la curiosité~~ <sup>le temps</sup> d'y revenir. Mais une fois de plus je suis stupéfait de la rapidité avec laquelle le temps s'envole. J'ai donc fait un peu de latin. Je me suis promené quelquefois, j'ai beaucoup dormi. Et ~~voici que~~ Je replonge aujourd'hui pour la première fois dans la basse ville toute verte, toute fleurie, tassée sous de hauts ponts autour de la Sarine ; plus pauvre que la ville haute, mais d'une grâce peut-être plus authentique. Il pend de vieilles enseignes à plus d'une maison. - Les pigeons houlent sur les toits. Et les gros enfants blonds sautant à la corde ou poussant de vieilles roues en guise de cerceaux, s'amuse à rouler sur les pavés. Me voici justement sur une de ces vieilles petites places dont la propreté m'agaçait tant jadis. C'est la petite place irrégulière, là des graviers, ici des pierres, qui s'étale devant la façade de Saint Maurice. Et de l'autre côté elle s'échappe en deux routes qui partent vers le pied du pont. Ah ! oui certes à ces places aussi je suis sensible, à tout ce qu'elles signifient de passages et de jeux et de drames et de cris. Et justement de grands garçons l'envahissent à présent. Pour rien, pour exercer leur agilité ils grimpent sur la barrière en bordure de la plus basse des routes que la place laisse échapper. Et comme des danseurs sur la corde ils s'en vont ainsi en titubant vers la rivière

Charme de ces places perdues, où l'horloge de l'église ~~sonne~~ sonne pour de bon. Ce sont des places de petits villages et pourtant les gens qui s'y trouvent n'ont pas l'air de se connaître. Il y a encore de la retenue dans leurs attitudes. Un certain mystère (~~Et il me semble que mes mauvais désirs y sont aussi mieux réfrénés. Comme si la noblesse tranquille de ces gens leur fut une sauvegarde~~) A présent deux petites filles surgissent du tournant de la route traînant une brouette après elles. La brouette existe donc encore, elle aussi, pour ces gens. C'est un monde que l'on sent d'une certaine façon à l'abri du monde - un petit univers protégé. La beauté y a quelque chose de si rustique qu'on n'ose presque pas y toucher.

J'entre dans St. Maurice. Je vais droit au maître autel pour voir ~~les admirables~~ <sup>les</sup> petits bas reliefs de bois sculpté que j'avais admiré lors de ma première visite. Quelle intensité dans les regards de tous ces personnages et jusque sur les paupières baissées des trois apôtres de Gethsémani. Petits arbres droits : toutes les feuilles <sup>en</sup> sont comptées ; et les doigts de Jésus en prière aux pieds de l'ange qui lui présente son calice, et les plis des vêtements de tous ces petits personnages qui, au fond de la scène, font irruption en costume Renaissance derrière Juda vêtu à la romaine, tout dans cette scène affreuse réussit à charmer le regard, à l'emporter sur la terreur qu'elle ~~devrait~~ suggérer. Et dans la sainte Cène on songe également moins à la tragédie qu'à la finesse avec laquelle l'artiste a peigné ces

barbes et ces cheveux, la variété qu'il a su mettre dans les attitudes de tous ces hommes attablés. Ce n'est pas d'épouvante, ce n'est pas de piété que le coeur s'emplit. C'est de tendresse pour celui dont il semble que le temps même se soit comme inscrit dans les figures qu'il sculptait. On aime sa précision - sa patience - on aime l'amour avec lequel il a ciselé son bel ouvrage. Peut-être est-ce là toute la différence entre l'oeuvre d'un artiste et celle d'un artisan. L'artisan fait chanter sa matière. Les scènes qu'il représente ne sont qu'un prétexte qu'il prend. C'est son amour qui compte et la conscience avec laquelle il s'est soumis à sa nécessité. [J'ignore tout de ces deux chefs d'oeuvre admirables, mais ils me donnent le meilleur de la Suisse, de Fribourg et, par delà, de ce temps qui ne reviendront plus - où l'homme ne songeait pas à se presser quand il avait à faire quelque chose pour Dieu. Quelquefois, plus simplement, pour honorer les hommes. [Si j'aime tant ces deux scènes c'est qu'on y déchiffre en clair l'attachement de l'ouvrier à sa tâche, le goût qu'il avait à tailler le bois. C'est de son amour du travail bien fait qu'il a su imprégner son ouvrage. Et c'est devenu par surcroît un chef d'oeuvre d'harmonie, d'expression. Pour moi, qui ne suis guère d'habitude sensible à l'art de ce temps, je m'aperçois qu'il suffit de l'amour pour me le rendre aimable à l'égard des plus grands. Et c'est ma découverte depuis que je suis à Fribourg. Cette importance du sentiment que d'ordinaire je dépréciais. Il y a une certaine sentimentalité qui, à force d'être rustique, a

le droit, elle aussi, de nous émouvoir. Un art de la terre fait d'authentique simplicité à travers la complication de ses apparences . . . . . Et de même le grand rétable derrière l'autel, la Vierge qui monte au ciel au milieu des anges musiciens, les figures qui remplissent toutes les niches, tout cela, bien que moins touchant que les scènes minuscules, est encore empreint d'un étonnant amour. C'est un art très pur et qui pourtant tient à la fois de l'allemand et de l'italien. La simplicité s'y engendre, à force de piété, du moins simple et du plus compliqué. ~~Et avoue que je n'en reviens pas.~~

Enfin à l'autre mur, une grande vierge toute réjouie, toute ronde, toute dorée, très allemande celle là me prouve à son tour que tout art peut être beau ou plutôt que toute âme, que tout peuple a son chemin vers sa propre beauté. [Je retrouve, en m'en allant, ce grand squelette exposé dans un reliquaire de verre, ~~et~~ qui m'avait déjà retenu l'autre fois. Il a une couronne de lauriers d'or - une palme d'or dans sa main gauche qui repose sur son jupon de velours. Tout le reste du corps, chaque membre, chaque os de chaque membre, toutes les côtes du sternum, sont devenus des bijoux singuliers. Ils disparaissent sous un revêtement de dorures et de fausses pierres. Il n'est pas jusqu'à la colonne vertébrale qui n'ait pris l'aspect d'un large ruban constellé de perles, de cabochons où les vertèbres sont enchâssées. Et cet étonnant personnage - on me dit que c'est Saint Victor - appuyé sur son côté droit, la tête momifiée, la face jaune et noire

dans la main de son bras replié, avec ses babouches d'or, la grande épée qui repose près de lui et le velours pareil à celui du jupon dont son long corps est entouré, ce personnage étrange si imprévu dans cette église, si peu suisse, semble rêver, sourire. [Il nous parle d'un monde où l'on souffrait encore pour l'amour du Christ.

René SCHWOB

30/4

163

Les chemins se ferment derrière moi, je me laisse conduire. Ma destinée s'accomplit sans que j'ai même à y prendre garde. L'idée du sacerdoce s'imprime dans mon cœur à mesure que je suis plus mêlé à la vie des prêtres qui m'entourent. Et il en est toujours ainsi de tout ce qui m'arrive. Je n'ai vraiment qu'à laisser faire. Mais c'est pour cela aussi je crois que j'imagine avoir si peu de volonté. Je n'ai jamais à l'exercer. Les désirs mis au fond de moi murissent d'eux-mêmes. Je n'ai qu'à leur prêter mon temps - mon cœur. Ils s'enracinent. Ils prolifèrent. Et un beau jour, je m'aperçois que j'en suis envahi. Plus moyen alors de leur résister. Ils se sont nourris de moi sans doute mais ils sont plus moi que moi-même. Et c'est le peu de résistance qui me reste contre eux qui me mène à douter de ma volonté. Bien sûr qu'il n'y a plus moyen de réagir. Mais tout de même c'est moi qui leur ai permis de grandir ... Comme il m'étonne d'avoir pu écrire cette dernière phrase car que suis-je, à mes propres yeux ? Je me disais hier que j'étais "d'ailleurs". Je suis aussi

d'a

d'ailleurs que de moi-même. Je ne parle que de moi. Le petit Patocchi qui sort d'ici - je lui ai lu mes écrits d'hier - a remarqué justement qu'ils étaient adorablement subjectifs. Peut-on dire cela ? Ce n'est pas de moi que je parle. Quand je parle de moi j'assiste à ma vie. Je lui prête mon corps, les choses me traversent. Leur couleur m'échappe. Je m'échappe à moi-même mon étonnement se substitue à moi - à cette volonté que je n'ai pas - en laquelle du moins je n'arrive pas à croire. Et ma vie à Fribourg continue la ligne de ma destinée. Ce n'est pas moi que je regarde. Quelqu'un regarde en moi les choses qui s'y déroulent. Je suis son secrétaire. Je suis comme le scribe de ma propre pensée. Elle vit en quelque sorte en dehors de moi. J'écoute parler à travers la transparence de son reflet un monde étranger qui m'étonne ... Je suis étonné de "vouloir" "de penser". Mon pseudo subjectivisme est le témoignage de l'incroyable défiance que je me porte. Il est la marque d'une confusion surhumaine aux pieds de la vie qui m'habite. Je n'en aurai donc jamais fini d'être mon témoin ?

Il neige ce matin. Je suis allongé dans ma petite chambre quelle joie j'en ai ! quelle joie de penser que toute ma destinée tient entre ces six mètres carrés. J'ai tout moi-même à ma portée. Et ce signe constant irrécusable de ce que je suis en train de devenir. Je voudrais aussi noter dès à présent l'extraordinaire apaisement de mes sens. N'est-ce pas pour cela en partie que Dieu m'a conduit ~~ici~~ jusqu'ici. M'habituer à vivre parmi les objets



de mes tentations. Et à force d'y vivre finir par m'y dérober  
Le certain c'est que la beauté de ces objets continue de m'émou-  
voir mais je n'ai plus envie de m'en saisir, j'ai retrouvé l'état  
que j'ai connu dans les mois qui suivirent Palerme, quand j'étais  
encore dans le rayonnement du miracle ( et le péché me semblait  
conjuré à jamais à cause de cette présence de Dieu qui ne me quit-  
tait pas) J'avais senti alors se dissocier la notion de la beauté  
et le goût du désir. C'est à cette dissociation que je continue  
d'assister. Puisse-t-elle pénétrer toutes mes fibres . Car cela  
n'est pas douteux. Et douze ans de vie chrétienne ont fini par  
m'en avertir : ces sortes de tentations, la ferveur même ne peut  
les écarter. C'est la présence de Dieu qui nous permet sans danger  
de leur sourire. Et cette présence de Dieu, à un homme comme moi  
qui se confond si minutieusement au rôle qu'il joue, mieux que  
toutes les disciplines, c'est le sacerdoce qui peut l'imprimer  
dans ma chair. En dépit des obstacles il m'importe donc que d'y  
parvenir. .Veuille Dieu éclairer sur ce point ceux qui seront  
chargés de me guider afin qu'ils ne prennent pas ces obstacles  
pour des empêchements définitifs. Je regrette presque parfois  
d'avoir trouvé la vérité - de n'avoir plus d'inquiétudes à son  
égard - au mien - Il est vrai qu'il est un temps pour la recher-  
cher - je l'ai dépassé. Le temps qui s'est ouvert pour moi c'est  
celui d'aimer. Il ne faut plus songer à l'autre. C'est là un des  
enseignements de la vie. Ce qui fut pour nous réalité prenante,  
âpre, douceur un beau jour ne nous concerne plus. C'est par un

attachement illégitime qu'au cours de notre vie nous nous retournons ainsi parfois vers ce que nous avons été. Et de songer à ceux qui en sont au point où nous en fûmes comble nos coeurs d'une nostalgie qu'il importe de rejeter. C'est dans cette mesure là qu'il nous faut nous réjouir de ce que notre vie se compose avec nos propres morts.

Je viens de commencer le Procès de Kafka. J'envie à la fois cet homme qui semble libre de tout dogme prisonnier de sa liberté - et puis tout en même temps je me demande à quoi bon cette littérature sans objet comme d'un monde à qui toute réalité spirituelle se serait dérobée. Non ! vers ces constructions imaginées il n'y a plus lieu non plus de me retourner

Il fut un temps pour l'inquiétude de la recherche ; il en est maintenant un pour celle de l'amour et pour la joie de le posséder.

1er mai

Une fois de plus, il a suffi que je me crois installé dans la paix pour qu'aussitôt une tentation plus vive se présente et que je m'y absorbe avec complaisance. C'est au point que je me demande si ce n'est pas de cette singulière façon (j'entends par la douleur que j'en ai aussitôt) mais trop tard pour que le mal n'ait pas été consommé au moins dans mon âme) que Dieu consent à ce que je le loue. Peut-être est-ce là aussi le sens qu'il faut donner à l'aiguillon que Saint Paul sentit dans sa chair et que Dieu y laissa parce que sa Grâce suffisait. Et peut-être

ne serais-je délivré du mien qui sait ? que par le martyre. Ni ma raison ni ma volonté ne suffisent à m'établir dans la grâce. Et pourtant il n'est pas possible que la miséricorde n'ait pas pitié de mes longs efforts. Je prends ces notes en songeant qu'elles n'auront tout leur sens que par le sceau de la confession finale. C'est en vue de celle ci que je me résoudrai à les publier au risque de m'entendre dire par les pharisiens qui n'y peuvent rien entendre que vraiment je n'ai pas fait beaucoup de progrès depuis Moi Juif, et que ce n'est vraiment pas la peine de tant préconiser le baptême et la communion s'ils ne servent pas à délivrer davantage. Au fond que savons-nous de notre délivrance ? de notre liberté ? Et parce que il y a dans ce que nous commettons de quoi avoir honte aux yeux des hommes, savons nous si nous devons nous sentir également coupables aux yeux de Dieu ? Tout au contraire, il faut que l'histoire de cette lutte perpétuelle que je suis obligé de mener et que, sans la force de la communion j'aurais sans doute abandonnée depuis longtemps - il faut que quelques âmes au moins en aient connaissance. Il faut ne pas la passer sous silence comme si elle n'avait plus lieu, comme si par la grâce des sacrements j'en eusse été guéri tout à fait. Et c'est pourquoi je crois que Dieu me réserve par le fer et le feu de témoigner qu'un pécheur endurci peut finalement entrer dans sa Sainteté. Mon exemple n'est d'aucune valeur s'il n'est pas l'exemple du pécheur qui ne trouve sa récompense qu'à la dernière extrémité après avoir, tout au long de tous ses jours

été réduit, à cause de l'ennemi implanté dans sa chair, à douter de la possibilité même d'être sauvé par les voies ordinaires. Non ! plus j'y songe plus je crois que je ne me sentirais pas poussé à écrire toutes ces choses, à garder une si minutieuse relation de mes chutes si ce n'était pour offrir à d'autres le signe qu'il ne faut pas s'avouer vaincu alors qu'on l'est et si ce n'était pour manifester avec éclat qu'il ne faut pas douter de la grâce de Dieu quand elle se dissimule jusqu'à vous laisser vous débattre dans l'apparence d'un total abandon. Il faut tenir en dépit de la faiblesse qu'on a et de la cruelle absence où le ciel semble s'amuser à se retirer de vous. Il faut s'humilier sans cesse. Et devant ce Dieu qui a abandonné à elle même notre faiblesse, recommencer à se repentir d'une chute qui pourtant n'aurait pas eu lieu si lui-même avait consenti à vous l'épargner en échange de tant d'efforts. Il ne faut pas compter avec Dieu. Il ne faut pas croire que Dieu nous juge avec nos mesures. Et ce dégoût que nous aurions d'un ami qui nous abandonnerait toujours au moment précis où nous avons besoin de lui, ce dégoût ne joue pas dans nos rapports avec l'ami divin qui pourtant semble pousser sa cruauté plus loin encore. Car peut-être est-il des âmes par qui Dieu consent et qui sait ? par qui Dieu ne désire d'être loué qu'à travers la tristesse qu'elles éprouvent de leur propre faiblesse. Et peut-être, en attendant de leur donner sa grâce explicite Dieu s'oblige-t-il à ne jamais intervenir dans leur combats qu'elles subissent et même à s'effacer au moment précis où sa

simple pensée leur serait un suffisant secours pour n'y pas succomber..Il faut qu'elles tombent. Il faut qu'elles sondent une fois de plus le mal qui les atteint, il faut qu'elles tombent pour se relever une fois de plus comme si la gloire de Dieu fut plus sensible à leur repentir qu'elle n'est entamée par leurs chutes. Oui je crois qu'il y a des âmes dont la singulière façon de louer Dieu exige en quelque sorte qu'elles esurent à chaque instant toute l'étendue de leur propre faiblesse. Et quoiqu'elles puissent penser, la grâce de Dieu n'est jamais loin d'elles - il leur suffit pour la retrouver de se répudier aussitôt, quitte à retomber tout à l'heure dans une apparente nouvelle répudiation de Dieu qu'elles adorent. Et c'est peut-être pour imprimer plus <sup>ce</sup> fort relief à ces étranges fantaisies du ciel que je suis comme obligé d'insister sur ce qu'il ne serait si simple de taire. Il faut que ces choses soient dites au risque de scandaliser ceux qui ne soupçonnant pas la nature des jeux de Dieu au fond des âmes. Il est un scandale qu'il faut oser risquer s'il peut éclairer le rôle et j'allais presque écrire la valeur du mal dans ces rapports de l'âme avec son Dieu. Car à Dieu qui ne veut pas la mort du pécheur plait mieux peut-être une faiblesse obligée de s'accuser sans cesse et de se charger de ses propres péchés qu'une vertu tranquille prompte à se satisfaire. Je crois qu'il en est qui louent Dieu dans leurs oeuvres. Et d'autres c'est par la constante humiliation que leur valent leurs défaillances répétées Je me demande même dans quelle mesure - j'écris ceci en tremblant-  
je

je ne sais pas dans quelle mesure cela même ne serait pas vrai de quelques prêtres affreusement privilégiés.

2 mai

Mon latin est en train de passer au vert. Et pourtant ... Mais comment ne pas noter ce dont j'ai d'ailleurs bien tort de m'étonner. J'ai assez crié sur les toits ce que je suis pour qu'on le sache. Enfin depuis quelques jours il me semble que le Père Schaff fait surveiller mes relations avec Tom. Or il se trouve justement que je suis en train de perdre jusqu'au goût de le regarder - et que nos parties d'échecs ridiculement prolongées dans la nuit se mettent à me peser extrêmement. Elles me privent de ma liberté - elles m'empêchent de lire pendant le peu de temps que cela me serait possible. Et voilà que j'observe justement à présent que des témoins se succèdent autour de nous avec des airs innocents ... Il faut avouer que je ne l'ai pas volé ! Je m'en amuse d'ailleurs puisqu'il n'y a rien. Mais je me félicite surtout qu'il n'y ait rien eu sinon quelle tête je ferais. Enfin me voici condamné aux échecs à perpuité ... Je ne suis pas fait pour être régulier à rien fut-ce au jeu. Au fond je continue de haïr l'habitude comme une anticipation de la mort et c'est peut-être en raison de celles dont je suis tellement prisonnier que je ... hais. J'aime aussi cette maison par ce qu'elle m'est un cadre où mon apprentissage du latin se fait comme une nécessité de l'ordre de celles qui m'entourent. Il ne faudrait pas tout de même qu'elle me devint odieuse parce que j'y joue !

Enfin j'ai remarqué qu'à présent - sous l'influence peut être de l'observation que nous fit avant hier le Prieur de nous être couchés beaucoup trop tard - je n'ai même plus plaisir à regarder mon partenaire. Je commence à jouer sérieusement et à cause de cela prends notre jeu en grippe. Le moment n'est pas loin où j'enverrai tout paître. Je pourrais alors mesurer quelle part eut la charité dans ces parties que je ne prétendais faire que pour distraire un désœuvré !

L'intéressant pour moi c'est de voir que le désir mauvais m'a tout à fait quitté. Il suffit que je sois un peu de temps auprès d'un être pour m'en sentir rassasié. Il y a là un défaut qui me semble une difformité haïssable. Car cela n'est pas vrai sur le seul plan charnel où il est excellent que cela soit. C'est vrai aussi de mes amitiés, de mes affections. Il suffit qu'une chose soit advenue facile pour qu'elle n'ait plus de saveur à mon goût. Et entre le moment où une chose ou un être devient insipide et celui où je le laisse brutalement tomber ... Je suis un être terriblement prompt à se lasser de tout. En fait, je n'aime que de venir à bout d'une résistance, d'une difficulté. C'est pour cela que je suis tellement attaché à moi-même : je n'arrive pas à vaincre l'ennemi que je m'oppose. Quant aux autres il n'est même pas besoin que je vienne à bout de leur résistance. Les voir souvent, les voir de près, leur simple voisinage me suffit. Ce n'est pas à la possession de quoique ce soit que j'aspire - c'est à être familier avec ce que je désire pour n'a-

voir plus à le désirer. Comme s'il y eut en moi une obsession de mon impuissance de mon infériorité. Et qu'il suffise qu'on m'admette pour que j'en sois délivré. J'ai à la fois une affreuse défiance de moi et une indifférence aux êtres sans pareille. Il y a dans ce mélange quelque chose de bas, de cruel, de monstrueux Et une espèce d'ihumaine faiblesse dans la nature de mes désirs. Quelque chose de gâté, de pourri qui cède sans résister - comme une sournoise corruption de mon être. Je ne crois pas que j'exagère quand je me dis que j'ai, dans un certain sens, l'horreur et le dégoût de moi. Je ne suis jamais désintéressé. C'est cela d'ailleurs qui me permet de me prosterner au pied de l'autel avec tant de vraisemblance. Les charmants fidèles que nous sommes ! Nos vertus ne sont encore que des vices déguisés ! Peut-être ne serais-je pas fidèle à Dieu si je ne me retrouvais sans cesse dressé contre moi-même ?

3 mai au soir

Tom ce soir était plus beau que jamais. J'ai recommencé d'être charmé de sa présence. Tous ces jours passés il s'était négligé. Et malgré ce retour de beauté j'ai fui la salle pour me soustraire à cette partie d'échecs dont j'avais grande envie. Ce soir je me suis admiré. De tant qu'il est venu me relancer dans ma chambre. J'ai tenu bon. Petit exercice de volonté ... Je n'ai pu toutefois m'empêcher d'entrer chez lui pour lui donner des conseils au sujet d'un concours de français qu'il a commencé de suivre aujourd'hui. Il me faut bien m'avouer que la beauté



la jeunesse me désespèrent. Je ne suis plus moi; même auprès d'un être blond et rose qui me regarde comme il me regardait. Et tel bien mon permanent danger. Il s'agit à peine de sexualité dans ce cas. Il s'agit plutôt de tendresse - de possession par la beauté. Et j'imagine que cela doit se lire en clair sur mon visage. Il n'y a pas moyen de me dérober. Je crois d'ailleurs que toute ma vertu de refus n'avait ce soir d'autre motif que la crainte de faire jaser. Ce n'est pas par courage que je me suis échappé - c'est par lâcheté. Ni pour plaire à Dieu. Je n'y pensais pas. Je ne crois plus tout à fait à la bassesse que je discernais en moi ce matin. Je crois en une autre; que je ne renonce à rien de ce que j'aime par vertu. Mais seulement par timidité. Je suis le type du timide né. En dépit de toutes mes violences et de l'audace de mes écrits. Justement j'ai trouvé l'Homme et le péché qui venait d'arriver chez le libraire. Je n'oserai jamais dire en public la moitié de ce que j'y ai écrit. Je n'ai de courage que devant mon papier. Et c'est peut-être aussi parce que je suis profondément double. Tiré à hue par mon désir du ciel, à dia par mon amour de la terre. Sur ce point là du moins je ne varie pas : j'ai l'horreur de moi-même. Et ma vie se perd dans la vaine tristesse d'être divisé contre moi, d'être exclu par ma faute de toute plénitude vraie.

Je manque surtout à un point inimaginable du sens de mes responsabilités. Je ne suis vraiment qu'un être instantané d'où mon incurable jeunesse - D'où aussi ce ratage criminel de ma

prodigieuse vie, les miracles s'y succèdent. Qu'en ai-je fait ?  
Qu'ai-je fait de moi-même ? Mes yeux m'emportent. Et c'est toutes <sup>pour</sup>  
ces raisons que je crois que si Dieu, comme il semble, veut me  
sauver, ce ne peut être qu'en offrant l'occasion d'un héroïsme  
instantané où tous mes misérables efforts puissent se condenser.  
C'est à cause de cela que je crois que la grâce du martyr  
m'est réservée. Puissè-je être disponible quand Dieu me l'offrira  
Quant au sacerdoce il reste mon seul espoir humain. Il faut que  
je me reprenne. Il me faut abandonner quelque temps ce cahier  
où mes obstacles s'exaspèrent qu'au moins je n'y fasse plus re-  
tour sur moi. Le spectacle que j'ai autour de moi est assez beau  
pour m'occuper, le spectacle de tous ces jeunes gens que leurs  
trois vœux ont libéré et qui respirent la plénitude et la séré-  
nité Prendre exemple sur eux. Me convaincre à travers eux de la  
douceur du sacrifice nécessaire. Je suis leur aîné ~~J'en~~ J'en trouve  
tout surpris qu'ils me battent le rappel de ce que je dois de-  
venir comme eux Stirb un diverde . Il y a aussi chose à faire  
sur la terre que d'assister au développement de ses conflits in-  
térieurs. Le père Schaff, après son sermon de Dimanche ne me  
disait-il pas la joie qu'il avait de pouvoir aider les âmes qui  
viennent à lui comme à leur dernier recours "Sans doute ajoutait-  
il il serait agréable d'avoir un foyer, mais d'être le soutien  
de ceux qui n'ont pas de soutien cela compense abondamment toutes  
les douceurs auxquelles on a dû renoncer." Et je comprenais à  
l'entendre la joie de répandre la parole de Dieu.

4 mai

Note pourtant encore ceci - à quoi j'ai songé tout à coup pendant la messe de ce matin. C'est que j'ai plus de volonté que je ne le crois. Elle est seulement plus souvent interrompue qu'une autre dans son cours par des désirs qui surgissent à chaque instant et qu'il lui faut constamment contourner. Ma volonté louvoie Et c'est là ce qui me fait douter. Bien mieux, toutes ces timidités dont je me reproche que ma vertu dépende, elles sont elles aussi; à l'inverse des tentations instantanées, des occasions providentielles où je m'accroche. Puisque je conviens d'être à ce point prisonnier des circonstances et que j'en ai tant de chagrin pourquoi ne conviendrais-je pas également du bienfait de ces autres circonstances que m'offrent ma timidité, mon respect humain, pour me reprendre. C'est une erreur et qu'on commet spontanément de croire que l'on est un tout fermé sur soi et qu'il n'entre pas <sup>dans notre</sup> ~~à~~ volonté une bonne part d'éléments qui ne sont pas de premier choix. Il reste tout de même, pour ce qui est de moi, que j'accepte le but que Dieu m'a proposé et où, tant bien que mal, je m'efforce d'arriver par mes pauvres moyens. Que je ne sois pas un héros, je le sais - ni un saint. Mais d'être un très pauvre homme et de le montrer cela vaut peut-être mieux pour aider les autres, que l'exemple d'une vertu que rien n'arrêterait dans son ascension continue. Il reste en moi ce goût de Dieu. Et tant pis si pour l'assouvir jusqu'à ma lâcheté lui sert. Est-ce que je ne commence pas même à éprouver le contre coup bienfaisant des défaillances que j'eus lorsque tout désespéré, je

passai dans cette ville mes premiers jours de solitude. A présent je découvre que j'y suis connu de tant de gens. Est-ce que je ne serais pas tenté par la vanité, si, au fond de moi, la conscience de mon abaissement ne me rappelait constamment à la discrétion, à l'humilité. Il me semble que dans cette perpétuelle bascule de ma vie entre le vice et la vertu, entre la honte de moi et la complaisance, Dieu ne cesse d'être présent pour m'épargner surtout l'orgueil. Et c'est peut-être que j'y aie plus d'inclination qu'à rien d'autre ..... Il ne suffit donc pas de dire que nos vertus ne sont souvent que nos vices déguisés. Il nous faut nous avouer aussi que nos vices même soutiennent des vertus toujours sur le point de céder l'important est moins de ne pas pécher que de savoir qu'on n'est jamais à l'abri du péché, que de ne pas passer aux yeux du monde pour ce pécheur que l'on est. Nous devons sans cesse nous remettre au niveau des scélérats Eprouver surtout jusqu'au fond de notre coeur, indubitablement que nous y sommes. Heureuse faute ! bienfait de mes péchés ! A la condition toutefois que je n'essaye pas de me persuader que mes péchés sont bien faits. qu'ils restent sous mes yeux comme les fruits de ma faiblesse et qu'ils me permettent de me voir tel que je suis à travers eux éprouvant enfin que la bonté de Dieu est un don gratuit que sans le Christ je n'aurais jamais pu mériter. Kafka me rappelle étrangement Charlot - ce que je disais de Charlot dans Mélodie silencieuse s'applique à lui. C'est l'homme perdu au milieu du monde, le pauvre innocent contre qui l'uni-

est  
 vers ~~se~~ coalisé. Plus qu'aucune indication psychanalytique, je  
 crois qu'il faut voir ici surtout une image de la solitude juive.  
 Kafka était juif comme Charlot - l'un et l'autre ont résumé dans  
 leur personnage leur peuple persécuté. La persécution s'y fait  
 cauchemar. Et c'est qu'il y a en eux quelque chose de mal incarné  
 Aussi les souffrances qu'ils traversent ont elles l'air de ne pas  
 mordre sur eux. Ils sont le reflet triste du monde - un monde en  
 marge de la réalité. Ou plutôt un monde identifié à la douleur  
 On ne les entend même pas se plaindre. Ou si l'on veut leur  
 plainte a fini par s'identifier à eux. Elle est leur respiration  
 permanente. Le moindre geste, la moindre attitude des juifs est  
 chargé d'inquiétude. Ils l'irradient autour d'eux. Il n'y a même  
 plus besoin de parler. Quand on gémit. Et c'est en gémissant que  
 le Juif se venge de la vie.. Il est le témoin de sa méchanceté.  
 Il en est l'accusateur, la victime et le signe. Et d'autant plus  
 inquiétant qu'il ne croit pas à la réalité. C'est une espèce de  
 dynamite toujours sur le point de faire sauter un univers compact  
 effrayant et ridicule. D'où ce singulier mélange d'optimisme in-  
 corrigible et de dénigrement sans espérance. C'est toujours demain  
 mais non pas en nous que nous allons faire la Révolution

5 mai

Grande joie ce matin. Le père Gettaz m'annonce la visite  
 d'un jeune juif qui voudrait me voir : le cousin de ce Nordmann  
 que j'ai rencontré à Paris et qui, lui, s'est enfoncé avec une  
 espèce de frénésie amère dans son judaïsme. Le frère de celui qui

est là est au contraire sur le point de recevoir le baptême. Et lui-même s'il vient ici ce n'est pas pour rien. Mais il n'est pas encore prêt me dit le Père. Je descends en hâte. J'en trouve un tout jeune garçon, l'air éveillé plein de franchise. Le Père nous laisse. Nous sommes tout de suite de plain pied. Je sens que nous sommes de la même famille. Et il a encore l'étroitesse d'esprit des siens précisément les réactions qu'on m'a tant reproché d'avoir éprouvées. Enfin pendant près d'une heure nous nous entretenons. Et uniquement de sujets religieux. Il n'a pas la foi mais il aimerait tellement l'avoir. Et puis le judaïsme d'autour de lui le laisse dans une telle sécheresse. Il envie tellement ses amis du collège qui lui parlent quelquefois de la grande joie qu'ils ont après leur communion. Car ce jeune juif va à St. Michel où j'ai fait l'autre jour connaissance de mon futur professeur qui est le sien. Je lui demande s'il se trouve bien dans ce collège. Royalement me dit-il avec cette charmante chaleur d'une jeunesse sans apprêt. Il n'y a que des prêtres ajoute-t-il. Et ils sont tous comme M. Duthort. Mr. Duthort est celui qui veut bien se charger de mon latin. avec ces quelques mots de mon petit visiteur j'entrevois tout ce monde d'enfant où il en est beaucoup qui vivent leur foi se nourrissent de l'Eucharistie et qui sont gentils avec les Juifs <sup>jeunes</sup> qui les entourent, qu'ils donnent du moins à quelques d'entre eux l'envie de prendre part à la joie qu'ils rayonnent. J'entrevois ce petit monde grouillant d'âmes qui s'ouvrent à la vie et autour d'eux, au dessus d'eux

des prêtres assez fervents, assez intelligents et charitables pour éveiller l'appétit de ces jeunes coeurs privés de Dieu. Je me sens plein d'une immense amitié pour mon interlocuteur. Il me regarde avec de si bons yeux ! Je le sens si altéré de la foi qu'il n'a pas, si plein de cette même curiosité qui m'a poussé jadis à l'expérience du baptême. Il me semble avoir ~~xxxxxxxx~~ devant moi un autre moi-même. Et qu'il y ait peut-être un peu de sensualité dans cette amitié que j'éprouve pour lui, je ne dirai pas non. Mais Dieu se servira bien de cela pour me rendre plus convaincant. C'est avec toute notre nature, à condition de la vouloir baignée dans la pureté, qu'il nous faut aller vers les autres pour les conduire à Dieu. Et voici que Dieu même met ces enfants sur mon chemin. Tom avec qui j'ai dit l'autre jour un bout de chapelet et que j'ai essayé de relancer hier soir en sortant du cinéma. Le petit Patocchi dont j'ai fait si étrangement connaissance. Et ce petit Juif enfin qui vient me trouver jusque chez moi. Etre un guide pour ces enfants - et qu'ils m'écoutent comme un maître mieux encore que les prêtres qui les enseignent comme un grand frère à qui l'on se confie, pouvais-je rêver joie plus vive et d'être mieux comblé dans mes désirs d'apostolat. C'est à cela qu'il faut arriver - de rester assez constamment en présence de Dieu pour qu'à n'importe quel moment ces enfants puissent lire en moi la joie que Dieu me donne, pour qu'ils viennent s'y désaltérer à leur tour. Et comme il m'a été doux ce matin de lui montrer que la conversion était le contraire

du reniement, de lui parler de l'heureuse souffrance des convertis persécutés, de lui faire entendre qu'une telle souffrance les rendait plus proches du Christ tandis que la souffrance des Juifs qui ne croient pas au Christ reste stérile et sans raison. Je comprenais tout cela avec un admirable sens des réalités spirituelles. Qu'y a-t-il derrière son assentiment et cet assentiment résonne-t-il dans le fond de son cœur ? Je n'éprouvais pas de défiance en face de cette jeune âme qui témoignait d'une si grande faim de ce bonheur qu'il ne connaît pas. Et je lui parlais comme si Dieu se fut vraiment servi de moi. Cher Fribourg me voici dans ta plus vraie lumière, celle dont je n'avais d'abord éprouvée qu'une affreuse parodie dans la chair. Et voici les premières joies profondes que je te dois : de pouvoir peut-être accompagner sur leur propre route de petits enfants qui arrivent dans la vie tout éblouis du soleil de l'Eglise et qui m'attendaient pour entrer. C'est déjà un peu là mon ministère de prêtre. Puissé-je y prendre l'habitude de discerner derrière les apparences les plus charmantes le battement des âmes que d'habitude je ne distingue pas et qu'il me faut enfin favoriser. Déjà l'autre jour dans ce que me disait l'abbé Luthoit de la vie de tout ce petit monde que j'avais pressenti la douceur qu'il y aurait du bien à lui faire. Et ce matin Dieu permettait ce contact et cette intimité comme une première révélation des joies dont ma vie de prêtre doit surabonder. Il me connaît cette première consolation de l'âme qui a fait taire son corps pour communiquer



à une autre âme la plénitude de la vérité. Et c'est ~~là~~ ainsi que je puis de moi-même, par la joie dont ceux qui viendront à moi me rempliront quand j'aurai réussi à leur livrer la leur. Cher petit bonhomme de ce matin dont j'ignore jusqu'au prénom puisse la ~~ferveur~~ ferveur dont Dieu me comble favoriser tes premiers pas. Et comme j'avais tort de me dire que je ne m'intéressais pas aux Juifs. Quand ils sont pareils à Nathanaël, comme celui-ci un Israélite sans fard, je sens mon coeur avec une impatience <sup>battre</sup> fraternelle - je voudrais tout de suite porter son âme aux pieds du Christ comme un trésor dont Jésus aurait un besoin urgent et singulier. Et je sens alors le mystère d'une telle intimité au corps du Fils de Dieu que tout juif qui s'y dérobe me semble commettre une trahison particulière. C'est la douleur de cette trahison là qui me fait croire que les juifs me sont odieux. Je les confonds à leur aveuglement. Et c'est leur aveuglement qui me déchire et me dresse contre eux. Et voici que même la petite composition de Maman étrangement, elle aussi, accueillie dans une revue qui parit à Lausanne va pouvoir m'aider elle aussi qui sait dans quelle mesure Dieu ne lui a pas suggéré de l'écrire, et au Pasteur de la publier pour amollir le coeur des parents de ceux qui comme les parents de mon jeune juif opposent encore tant d'incompréhension et d'hostilité aux âmes de leurs enfants, à leurs désirs d'un bonheur qu'eux-mêmes sont incapables de leur donner. Moi, à Fribourg, et, en même temps Maman dans cette revue suisse c'est une rencontre d'une trop évidente nécessité pour

n'y voir qu'une coïncidence insensée. Dieu me conduit jusque dans ce qu'il accorde à ma mère. Et sans doute devrais-je à cette étrangeté d'avoir un peu plus de patience d'indulgence et de compréhension pour elle. Car son obstination même peut servir à la conversion des juifs qu'il me sera donné de catéchiser. Elle servira peut-être à mettre plus de douceur dans les familles de ceux qui viendront à moi pour se convertir. Mon Dieu vous êtes un Dieu caché et vous n'êtes presque pas caché. Les événements les plus simples vous servent à nous guider. Et quels aveugles nous sommes de nous révolter contre ce que vous permettez qui soit. Aïtes mon Dieu que je m'abandonne avec une entière sécurité.

Ne pas prêcher la joie, la rayonner. Et pour cela se garder pur. Celui qui donne sa joie doit d'abord l'acheter. Et c'est au prix de son plaisir qu'elle se paie.

1er vendredi 6 mai

Ce matin avant la messe j'entendais en moi un poème se formuler - Nous sommes si peu de brebis devant vous ..... Je songeais à la petite soeur juive de ce foyer Ste Elisabeth, à mon petit bonhomme d'hier, aux quelques juifs que nous sommes à qui la plénitude fut offerte. Je songeais aux autres ; à leur éloignement. Je ne comprenais pas l'étrange différence entre le traitement qui leur est infligé et la douceur qui nous est faite.

Et j'éprouvais mon indignité d'un bonheur dont je me sens parfois sur le point d'éclater ; ma tristesse aussi à la pensée moins de la privation du Christ où sont ces âmes que de la privation que le Christ souffre à cause d'elles, comme si en dépit de tous les chrétiens du monde le refus que les juifs lui opposent le condamne à la détresse . C'est là la véritable raison de mon grief contre eux : qu'ils font attendre celui qui ne peut pas se passer d'eux. J'ai toujours l'impression d'une espèce d'immense mur de silence opposé par Israël à une permanente invitation. Et qu'il n'y a rien à faire pour l'entamer. C'est dans cette disposition si favorable à écouter parler Jésus que je m'apprêtais à servir la messe. Et le Père qui vint était pour la première fois ce Père Koble qui avec tant de simplicité me racontait l'autre soir l'histoire de sa conversion. J'avais eu d'abord l'émotion de me sentir seul avec la petite religieuse juive et voilà que, devant l'autel, je me présentais auprès de cet autre transfuge. Célébrée par un protestant et à laquelle un juif répondait, que pouvait-il y avoir de plus poignant que cette messe pour un coeur déjà pénétré par l'amour. C'était l'image même de notre unité retrouvée. Et un dialogue s'établissait entre le tabernacle et moi où je me demandais jusqu'où pourrait monter ma joie et comment je la soutiendrais quand ce serait à mon tour de prêter mes mains pour consacrer le corps et le sang du Christ. De tous ces sentiments contradictoires douceur, tristesse, espoir reconnaissance infinie c'est de tant d'états divers mais mêlés dans la paix que les larmes s'engendrent. Et elles ne sont ni de détresse ni de joie ;

elles sont le sceau d'une présence vraie. Elles sont la réponse de Dieu aux efforts qu'a pu faire contre soi. Amères et douces <sup>on</sup> ce sont des paroles qui n'ont pas besoin d'être prononcées. Et l'amour qui s'y glisse quelquefois s'y dévoile.

Grâce à ces exercices de latin que je fais d'après l'Évangile, les paroles m'en apparaissent avec une fraîcheur qu'elles n'avaient plus, qu'elles n'avaient peut-être jamais eues pour moi, car je suis obligé de les suivre pas à pas considérant chaque mot dans son sens et sa forme. C'est ainsi que je m'aperçois à écrire : "Vos estis sal terra ... Vos estis lux mundi...." à quelle altitude Jésus place ses disciples, les force à se considérer ; tout en leur enseignant à être les derniers. Sans doute avais-je déjà noté que l'Évangile était fait de ces contradictions vivifiantes. Mais cette opposition là entre l'humilité exigée et la conscience que nous devons prendre de notre inégalable grandeur m'avait échappé je l'avoue - et elle me comble de surprise et de stupeur. J'en éprouve d'autant plus de joie à avoir retardé jusqu'à présent à apprendre le latin, à pouvoir maintenant l'apprendre non pas en lisant Virgile ou Cicéron mais d'après l'Écriture. Après douze ans de vie chrétienne c'est une occasion inespérée de rafraîchir ma pensée et mon cœur.

Bonne journée. En compagnie du petit Nordmann venu me chercher en voiture. Visité d'abord l'église d'Espandes. Une simple église de campagne décorée de vitraux de C avec un chemin de croix de Th. Robert - un ensemble harmonieux comme il y en a rarement en France. N. m'y mena par ce qu'éc'était la lère église où il eut prié. Et puis ensuite, assis sur les barres de fer de la balustrade derrière l'église au milieu des tombes il me parla longuement de lui, je découvrais une âme toute altérée de pureté - ne sachant pas ce qu'est le péché puisqu'elle n'a pas la foi - mais écoeuré de toutes les histoires qui se passent autour de lui - un petit être jeune frais, spontané, merveilleusement sensible et dont le visage ne peut rien cacher. C'était étonnant ce bain de jeunesse que je prenais. Et plus étonnant encore que je me sentisse comme l'autre matin, et sans cesse davantage de plain pied avec lui. Et lui-même employa cette expression pour me dire ce qu'il éprouvait près de moi : Il est vrai que nous nous entendions sur tous les points. C'est alors que j'appris que "Moi Juif" lui avait été d'un si grand secours pour l'aider à voir clair en lui. Il me parlait de sa famille, de son frère, du collège, de son amour des livres. Tout ce qu'il me disait me paraissait ravissant. Et nous passâmes ainsi quatre heures ensemble sans que je me fus aperçu de la fuite du temps. Nous rentrâmes par le et là côte à côte devant le Tabernacle nous récitâmes ensemble une dizaine de chapelets. Il le fit avec une gravité charmante. Il me révéla d'ailleurs qu'il disait toujours la prière en classe avec ses camarades. Et c'est ainsi que j'ap-

pris qu'on disait la prière au commencement et à la fin de chaque cours. Il me sembla que j'avais enfin l'explication de cette extraordinaire paix qui règne sur la Suisse et qui contredisait jusqu'à présent mes préjugés au sujet de la démocratie. C'est parce qu'ils ont mis Dieu dans toutes leurs relations qu'ils peuvent s'entendre en dépit de leurs diversités. On parle toujours de la démocratie suisse ; on la donne en exemple ; On oublie seulement de mentionner sur quel fond de pratique religieuse elle repose et par quoi tout s'explique. Et il n'en est pas ainsi seulement de Fribourg. Dans les cantons protestants aussi Dieu est premier servi. Et il a fallu ce jeune israélite pour me le dire. Quant à Fribourg, il en sent lui-même la grâce exceptionnelle et la ferveur qui y règne. Ce n'était donc pas illusion de ma part. J'aimai en particulier l'entendre me faire observer dans la petite église d'Espandes, le charme de cette immense assemblée de petits paysans et de petites paysannes à qui un bon vieux capucin faisait le catéchisme. Voilà comme nous comprenons l'école laïque me dit-il. Et cette remarque venant de lui, avait une saveur charmante. Et par tout ce qu'il me disait sur son manque de foi, il me semblait être ramené au temps où je ne savais pas non plus qu'il allait falloir les sacrements pour me livrer la mienne. C'est un petit être d'exception que Dieu une fois de plus vient de mettre sur mon chemin. - pour l'aider sans doute mais pour me faire du bien à moi aussi qui ait tant besoin d'apprendre à aimer la pureté de ceux mêmes à qui il m'est donné de

faire désirer plus vivement la foi. Dieu prend les moyens les plus suaves pour m'habituer à vivre comme il faudra que je vive lorsque je serai prêtre. Oui vraiment Dieu a une manière exquise de me contraindre au bien par ceux mêmes qui risqueraient de me porter au mal sans le vouloir. Il me force à discerner leur âme que d'habitude je n'entrevois qu'à peine derrière l'apparence charmante de leurs corps qui jusqu'à présent m'aveuglaient. Je suis confondu une fois de plus par la paternelle ironie de sa miséricorde et cette espèce de douceur avec laquelle il m'oblige à monter malgré moi jusqu'au meilleur de moi-même. Par la prodigieuse économie enfin des moyens qu'il emploie pour faire se rencontrer les âmes dont il a besoin.

Il me disait à propos des fautes de chair si difficiles à éviter : "J'ai l'impression de traîner un boulet."

Et, ceci qu'il entend constamment autour de lui : le meilleur des goÿs ne vaut pas un yit."

Enfin aujourd'hui 7 mai 1ère leçon de latin par l'abbé Dutoit. Jusqu'où irai-je ?

9 mai

Bonne journée hier encore. Allé à Lausanne pour voir Maman. J'ai visité la cathédrale que je n'avais jamais vue et non seulement j'ai fait la connaissance de l'aîné des Nordmann, mais ce qui fut encore plus capiteux du pasteur Grin. Comme j'ai compris Gide en face de lui, : les révoltes de Gide, l'enchaîne-

ment de Gide et Gide même. Je crois que c'est la première fois que je rencontre un vrai pasteur. Mais pour le coup je suis servi. Le brave homme fut surpris de me voir. Il ne s'y attendait pas. Il venait en compagnie de madame et de ses deux petites filles faire visite à Maman dont il publie dans son "Ere messianique" ces lettres imaginaires où l'on voit le judaïsme atteindre à un universalisme difficilement accessible et Maman à une générosité inégalable. Je savais par le Père Cettaz qui fit jadis du socialisme extrémiste avec lui, qu'il ne pensait pas de moi les choses les plus aimables. Je m'efforçai donc à faire mon plein de gentillesse et de courtoisie. Et ce ne fut facile qu'en raison des calomnies dont je savais qu'il m'avait abreuvé dans sa lettre à son ancien ami - très ancien, ils ne se sont pas revus depuis la conversion du Père et que Mme Grin, me parlant de lui, l'appelait encore Mr. Cettaz - Mais enfin ces calomnies me servirent. Elles me forcèrent à ne recourir ni au sarcasme ni à la violence ni au mépris. Et pourtant que ne me fallut-il pas entendre. Pour m'introduire dans ses bonnes grâces je l'entretins donc tout de suite de mes amis du "Semeur" une brochure protestante que je reçois quelquefois. Ah ! me dit-il c'est une publication excellente. Si seulement elle pouvait inspirer sa soeur d'ici. Je lui demandai aimablement s'il voulait parler du Semeur vaudois que je venais de prendre sur un étalage au cours de ma visite de la cathédrale - si l'on peut ainsi nommer ce temple de la mort - Oh ! non me répondit-il Notre Semeur à nous c'est une revue qui porte un autre



titre Elle s'appelle "In extrémis" L'entretien commençait gaîment  
Il continua sur ce ton le malheureux d'ailleurs respirait la mort.  
Et je ne lui en ferais pas grief - car il est tuberculeux - s'il  
ne la répandait pas autour de lui avec sa petite brochure d'élu-  
cubrations imbéciles et les propos qu'il tient. Mais d'abord  
j'essayai de me sevrer de son triste visage maigre glabre avec  
deux yeux inertes et une petite flamme d'hostilité craintive qui  
venait de temps en temps se poser sur ses prunelles. Mais ce qui  
me frappait surtout ce fut aux moments les plus pathétiques, l'a-  
gitation nerveuse, désordonnée de ses mains. Oui c'est le désor-  
dre de ce corps figé qui m'épouvanta, une espèce d'anarchie de  
ces membres qui n'avaient l'air de tenir ensemble que du fait  
d'une rigueur artificielle et consternante. Tout me semblait aller  
à la dérive dans cet organisme de pasteur. Quant à sa femme sur  
le visage de laquelle finirent par se dessiner des espèces de  
sourires où les yeux demeuraient étrangers et qui ne concernaient  
que les commissures des lèvres, si l'on peut appeler ainsi d'étroi-  
tes lignes un peu grises, madame la pasteur me galça d'abord plus  
encore que son mari car on pouvait aborder à celui-ci par le biais  
de la faiblesse et de la maladie tandis que madame me sembla  
d'abord imprenable par tous les bouts. Son ~~peux~~ visage où rien  
ne remuait, ses petits yeux immobiles et terribles, sa bouche  
pareille à la fente d'une tirelire oui je l'avoue cet extraordi-  
naire ensemble de fragments morts lui valait à elle un aspect  
fantômatique et à moi une terreur dont nous ne finîmes par nous

débarrasser que tout à fait vers la fin de notre entretien quand elle se mit, par un miracle inexplicable à prendre presque mon parti contre son époux. Elle finit même - mystère de la grâce - par m'inviter à les aller voir ce que le pasteur ne me sembla pas trouver tout à fait de son goût.

Quant aux deux petites auxquelles je fis semblant de m'intéresser tout de suite énormément c'étaient deux petits êtres charmants dont je n'arrivais pas à m'expliquer comment elles avaient pu surgir et pousser entre ces deux plantes stérilisées dont j'étais obligé de croire qu'elles avaient reçu le jour. Les deux petites filles allèrent donc s'amuser aux balançoires du jardin. Je m'enquis de leurs caractères, de leurs études (elles avaient l'une six ans l'autre sept et huit mois ou neuf) Madame me donna tous ces renseignements. Elle ajouta même qu'elles étaient très vivantes. Elle s'en glorifiait manifestement comme d'une anomalie qu'on n'arrivait pas à s'expliquer dans la famille Et, de fait, je ne parviens pas encore à comprendre ce surprenant engedrement par deux souelettes des deux gamines roses vives capables de s'amuser. Quand le pasteur en eut fini avec les imprimés de Maman nous entamâmes à la faveur du goûter une conversation de théologie. Je ne sais plus de quoi elle surgit mais je lui dis combien j'avais été touché d'apprendre qu'on disait la prière dans les écoles en commençant les cours. Il se rebiffa comme un diable me faisant remarquer que cela n'avait lieu que dans les classes les plus élémentaires et encore pas toujours. Puis il partit dans

un éloge dithyrambique du laïcisme intégral. Ce fut là mon premier vrai contact avec ce prédicant.

Le second ce fut au sujet de ses fonctions. Il m'expliqua que la maladie l'avait contraint à renoncer au ministère. Je lui demandai si un pasteur pouvait donner sa démission. Bien sûr me dit-il mais moi j'en conserve le titre. J'ai trois frères ajouta-t-il, tous les trois étaient pasteurs, aucun ne fonctionne plus. L'un est devenu président d'une ligue antialcoolique. Et sur ce point je répète textuellement ce que le pasteur me dit. Mais j'avoue que cela me parut tellement beau que je ne fis pas attention à ce qu'étaient devenus les deux autres. L'odyssée de cet homme qui s'était engagé dans la vie comme pasteur et qui finissait comme directeur d'une société philanthropique cela me parut trop beau, cela dépassait tout ce que j'eusse été capable d'imaginer en fait de déviation protestante. J'avais déjà eu un peu à l'ex cathédrale cette impression de laïcisation absolue en regardant quelques tableaux car il y a des tableaux dans la première chapelle à gauche, celle qu'on n'ouvre qu'aux visiteurs payants. Là déjà j'avais eu l'impression d'une déspiritualisation terrifiante. Mais l'histoire du président me parut mettre le comble à mon instruction du jour. Et pourtant ce n'était qu'un petit commencement. Le reste vint ensuite dit de ce même ton tranquille qui servait au débit des énormités que Monsieur le Pasteur Grin étalait devant moi avec une espèce de joie morbide. Oui il avait l'air content de pouvoir mettre en échec la ridicule spiritualité catholique qu'il devinait en moi et qu'il détestait à l'avance

Il lui opposait, il m'opposait ces admirables témoignages de la liberté d'esprit protestante, du naturalisme dont son coeur était plein. Nous parlâmes des confessions de l'église réformée : il m'en énuméra plusieurs parmi lesquelles il me semble qu'il cita les adventistes, les minutistes, les unitariens qui se distinguent entre eux par des nuances qu'il me fut impossible de bien saisir. Mais dont il me souvient que je me réjouissais intérieurement. Enfin nous en vinmes à parler des persécutions antisémitiques. C'était le grand sujet. Celui qui lui tenait à coeur. Ses mains se mirent à battre avec frénésie. C'est à peine s'il pouvait saisir encore l'anse de sa tasse à thé. Maman admirablement silencieuse pour une fois dit son mot à ce sujet. C'était toujours le même. Mais M. le pasteur l'entendait pour la première fois. Il répondit qu'il ne croyait pas que Dieu infligeât aux hommes des châtements extérieurs. Ses seuls châtements ce sont les reproches de notre conscience. Mais lui dis-je Dieu peut bien infliger ce qu'il veut, il est tout puissant. Non me répondit-il, je ne crois pas à la toute puissance de Dieu. J'eus le courage de lui dire que c'était une idée toute nouvelle pour moi et à laquelle je me sentais mal préparé. Mais alors que faisait-il de cette expression quand il la trouvait dans la Bible. Oh me dit-il c'était une idée de l'auteur sacré, ce n'est pas la mienne. Nous ne devons retenir de l'Écriture que ce qui favorise notre vie spirituelle. L'idée de toute puissance me gêne, je la rejette à cause de cela. Quant à moi je commençais à comprendre, je commençais à mesurer à quel point j'avais été bien inspiré de louer

Maman d'avoir remis son manuscrit à un protestant car lui avais-je dit un protestant admet ~~xxx~~ n'importe quoi. Et en effet Mr. le Pasteur Grin admettait que n'importe qui pût penser n'importe quoi pourvu que cela contribuât à son plaisir intérieur. Il refusait seulement pour sa part d'admettre la Toute puissance de Dieu. C'était très simple et cela conciliait la liberté et la foi. Mon mari est libéral me dit alors Mme Grin pour m'expliquer. C'est ce que je vois lui dis-je et la conversation continua, roulant surtout sur cette notion d'autorité extérieure à laquelle j'essayai de lui faire comprendre que j'avais recouru parce que subjectif à l'extrême, ayant découvert subjectivement la Présence réelle, la divinité du Christ, la personnalité de Dieu, je n'avais pas tardé à m'apercevoir qu'une nouvelle conversion m'était nécessaire si je ne voulais pas me laisser aller à mes fantaisies les plus arbitraires. Je me défie tellement de tous et de moi lui dis-je "Moi aussi me répondit-il mais pourquoi aurais-je plus confiance en d'autres qu'en moi" J'invoquai le Saint Esprit, la tradition, rien n'y fit. Il en revint tout de suite aux vieilles balançoires de Saint Paul à partir de qui les Evangiles ont été faits, des contradictions de ceux-ci des faiblesses possibles des Pères de l'Eglise. Le malheureux pour sauvegarder sa liberté avait fini par s'y enchaîner d'une telle façon que ses propres contradictions lui étaient plus aimables que quelle contrainte spirituelle que ce fût. D'ailleurs me dit-il je ne crois pas à la divinité du Christ puisque le Christ annoncé par les prophètes

doit établir le règne messianique. Mais lui répondis je ce règne commence en nous. Il ne s'établira comme vous le souhaitez sur toute la terre qu'à l'achèvement du Corps mystique et voyez ajoutai-je pour le toucher comme nous nous rejoignons : vous disiez tout à l'heure que vous ne croyez pas que Dieu put agir sur les événements, nous voici d'accord Dieu commence par transformer le coeur de ceux qui reçoivent sa grâce. Il s'abstient pour le moment de transformer le monde qu'il laisse à son entraînement". Mais mon pasteur ne l'entendait pas ainsi. C'est à peine s'il se souvenait de ce qu'il nous avait d'abord si fortement exprimé. Le plus clair c'est qu'il ne croyait pas à Dieu. Oui ce que ce petit homme maladif en apparence plein d'amour pour les hommes m'effraie en spectacle c'était une outre d'orgueil. Je vis qu'il n'y avait entre nous aucun point de rencontre. Heureusement l'heure du train approchait. Je me levai pour prendre congé d'eux. C'est à ce moment que Mme Urin dont le visage avait bougé deux ou trois fois au cours de notre entretien m'invita très aimablement à les aller voir. Elle semblait dégelée dans la mesure où son dégel était possible. Je m'excusai de ne pouvoir l'inviter chez moi à cause de la clôture. Comment on ne reçoit pas les dames à l'intérieur du couvent. Elle en était toute choquée. Et vous ne trouvez pas cela singulier me dit elle. J'étais plein d'une surprenante patience. Aussi essayai-je de lui faire comprendre que cela pourrait risquer de mettre du désordre dans les esprits, dans la maison. Ah peut-être me dit elle. Elle m'eut l'air d'ailleurs d'avoir

presque compris la sagesse de la prohibition. J'en profitai pour étendre le bénéfice à toutes les mesures de l'église. Et nous nous quittâmes en termes excellents. Heureusement je pus partir avec le petit Nordmann qui ne me consola pas de ma journée car je n'avais pas le sens qu'elle fut perdue, mais qui me dit de si admirables choses sur le travail de la grâce en lui, sur la foi qu'il éprouve, sur la piété avec laquelle il prie, sur l'espérance qu'il a d'aller au baptême avec ses deux frères que je repris pied grâce à lui dans un univers familial après la déconcertante traversée de l'océan de bêtises et de contradictions que je venais de découvrir au fond de deux coeurs aigrement protestants.

L'impression que j'avais eu à l'ex cathédrale avait été exactement de l'ordre de celle que devait me valoir le pasteur Grin : un bâtiment désaffecté. Et quand je parcourus le souterrain où là des pierres du VIIe siècle, ici des tombes du IXe, des restes d'une église du XIIIe s'offrent au regard, j'étais consterné de penser que toute cette vivante succession n'eut abouti qu'à cette mort. Mais dans notre promenade le mot de la fin fut prononcé par la gardienne. Me montrant l'emplacement de deux tombes cimentées d'évêques du XIIIe siècle elle me dit qu'on avait trouvé ceux-ci embaumés. On les a recouverts me dit elle par respect pour les familles. Tout est devenu familial philanthropique et social chez ces libéraux. Tout y est convenance temporelle. Après d'une telle mutilation de l'être que la fresque pourtant froide et gauche de Gino à l'église du Valentin prend donc d'esprit et

de grandeur. La générosité a disparu d'une foi qui ne songe plus qu'au développement de l'homme sur la terre..

10 mai

L'abbé Journet me dit qu'il préfère Genève à Fribourg parce qu'à Genève les catholiques étant une minorité y sont ardens; tandis qu'à Fribourg ils disposent de tout et un conformisme s'établit. C'est fâcheux sans doute. Mais cela ne signifie pas qu'il faut pas désirer l'extension de la pratique religieuse au plus grand nombre mais bien que, le peuple n'ayant pas à remettre en question ce qui échappe tout à fait à sa compétence, l'élite fasse effort pour acquérir une foi plus consciente et plus pure. Il me semble qu'à l'intérieur même de l'Eglise on devrait refaire la distinction de Nietzsche entre la morale des maîtres et celle des esclaves. Nous dirons, pour être chrétien, entre la morale des dirigeants (car le monde ne peut se passer de dirigeants) et la morale de ce peuple à qui les dirigeants se doivent corps et âme sans avoir cependant à le consulter en rien que le Christ ait dit à ses disciples qu'ils étaient le sel de la terre ; cela ne signifie pas que la terre entière ne doive pas devenir chrétienne sous prétexte que si elle le devenait elle ne serait plus qu'un bloc de sel où le sel des disciples n'aurait plus grande raison d'être. Cela signifie au contraire que la terre entière doit recevoir la vérité mais que ceux qui en ont la connaissance plus profonde doivent surpasser les autres en sainteté en désintéressement.



Être le sel de la terre cela signifie avoir sans cesse plus d'efforts à faire pour relever la saveur d'une humanité de plus en plus christianisée. Oh ! je sais que moi-même je suis toujours gêné de me sentir soutenu par une majorité. Il me semble toujours qu'il y a comme une imposture dans le fait de confesser la foi que tout le monde confesse autour de moi. Et c'est une des raisons qui me rendirent le judaïsme haïssable : de faire partie d'un groupe qui s'imagine être le petit groupe des élus. J'ai toujours besoin d'être en opposition avec ceux qui m'entourent. Et sans doute est ce là un signe de ma timidité qui ne sait comment s'y prendre pour se persuader qu'elle n'est pas victime de l'entraînement de ceux qui l'entourent car, sachant mal résister, elle en est victime bien souvent. Ma timidité se défie de mon mimétisme. Mais qu'y faire ? Si le christianisme est la vérité il faudrait ~~me~~ être chrétien quand même toute la terre serait chrétienne - il faudrait pratiquer sa foi lors même qu'il y aurait avantage matériel à le faire . Il faut nous défier de ces pièges du démon par qui s'exagèrent les scrupules d'une conscience solitaire où l'orgueil du désintéressement finit par l'emporter sur l'amour de la vérité. la seule rectification qu'il faut opérer c'est celle de nous-mêmes mais au sein de cette vérité. Et plus il est temporairement avantageux de la servir plus il nous faut tendre à nous détacher de nous-mêmes

Ce n'est pas contre le catholicisme des Fribourgeois qu'il faut donc s'insurger mais contre ce sommeil qui nous menace

trop  
Du fait que nous vivons dans un milieu favorable. Et ce que cela signifie c'est qu'il faut y veiller et y prier davantage. Il n'y a d'autre issue à la médiocrité qui nous gagne que de faire effort pour descendre plus bas jusqu'au fond de nous-mêmes. Et dans un silence où le danger des faveurs du monde n'entre plus.

La sanctification de l'élite est la compensation indispensable et suffisante aux progrès de la foi. Faute de cette sainteté là c'est l'Eglise entière que tout concordat risque de compromettre. Le sel de la terre dans une terre dont la salure augmente doit se contenter davantage car le conformisme des chefs est l'ennemi le plus sournois de l'orthodoxie et du règne de Dieu. C'est lui qui déchaîne les persécutions dont les bienfaits ne se mesurent qu'à l'étendue des méfaits de ceux qui préconisent la foi sans l'approfondir en eux. Toute extension dans la masse doit donc être accompagnée sous peine de dangers mortels du progrès intérieur de quelques uns. La morale des chefs en pays chrétien est la plus exigeante elle les oblige d'être plus saints qu'ailleurs car leur imposture s'y fait simonie. Et c'est là que les prédicateurs trouvent les plus lourds obstacles à remuer ceux que dressent peu à peu la richesse des coeurs, l'habitude et la commodité. Tant il est vrai que le monde transforme toujours tout d'une certaine façon, le meilleur même, en un ennemi particulier de l'amour de Dieu.

Il mai

Pour la première fois ce matin grâce à une nuit excellente

j'ai pu aller à la messe à 7 heures dans l'oratoire ; à dix pas de ma chambre. J'étais seul assistant. Il'avais Dieu pour moi. Et ma joie de goûter ainsi Dieu dans son intimité me faisait pressentir ce que je pourrai éprouver quand il me sera permis de célébrer<sup>ell</sup> Que sont nos plaisirs auprès de la plénitude de cette vie lorsqu<sup>e</sup> tombe dans nos coeurs?- des surprises, des erreurs, des ersatz surtout et dûs à la faiblesse d'une mémoire qui ne se souvient pas ... Si nous avons toujours présente l'allégresse que Dieu nous donne quand nous sommes près de lui, irions-nous rien chercher ailleurs - laisserions-nous entrer en nous une sollicitation étrangère ? Levant l'autel ce matin, si vif était en moi le sentiment de la présence de Jésus qu'il me semblait que mes tentations, mes complaisances mes chutes n'étaient permises que pour me maintenir dans l'abaissement que me vaut la juste notion de moi-même. Et je remerciais Dieu du fond de mon coeur de m'épargner un orgueil toujours prêt à surgir. Mais quelle joie de pouvoir me dire que Jésus est là, à deux pas de ma chambre, que je n'ai pas même à sortir de la maison pour le trouver. Comment ai-je pu tarder jusqu'aujourd'hui à ne pas goûter de cette grâce exceptionnelle et à dormir pendant que tant de messes à quelques pas de moi s'accomplissaient. Je ne cesse de plonger dans le Paradis que cette maison est pour moi. où tout est réduit à la simplicité qui me touche - où tout est réuni de ce que j'aime et dont tous les habitants respirent la piété, l'intelligence, la joie. Je ne sais pas s'il m'a jamais été donné de vivre dans une si parfaite

harmonie de mes plus chers désirs et des êtres qui m'entourent. Il n'est pas jusqu'au petit père polonais qui n'ajoute un charme à cette maison du fait que je sens que je l'ai conquis et que grâce à moi son préjugé contre les juifs a peut-être cédé à une plus chrétienne compréhension du drame d'Israël. Le Père Lavaud pendant les vacances lui avait annoncé à Marseille qu'un juif était l'hôte de la maison. Je n'ai plus qu'à faire mes paquets lui avait-il répondu avec cet enjouement enfantin et cette spontanéité qui illuminent son jeune visage souriant et frais. Depuis qu'il est arrivé nous sommes devenus les meilleurs amis et je ne renonce pas à lui faire désirer d'être un jour le convertisseur des juifs polonais. Je crois d'ailleurs que la liberté saine et pieuse mais absolue qui règne ici, c'est à la bonté du Prieur qu'on la doit. On sent qu'il veut que l'ordre règne que Dieu soit toujours le premier servi mais par le jeu très souple de la personnalité de tous. On sent en lui une compréhension de la diversité des êtres qui n'a d'égale que sa compréhension des limites à imposer à chacun pour que puisse s'épanouir cette diversité charmante. Enfin plus je vis ici plus je m'émerveille de la largeur d'esprit des Dominicains quand ils ne font pas passer leurs études avant la vie ou plutôt quand leurs études et la vie se rencontrant engendrent en eux la vocation de prêcher et d'écrire pour faire aimer l'amour.

Il y a justement eu hier matin une cérémonie très intime dans l'oratoire où nous étions tous réunis : petite famille étran-

gément recrutée dans toutes les nations. Il s'agissait de remettre l'anneau de maître en théologie à l'exquis père Lavaud l'homme dont les yeux pétillent et dont le coeur déborde. Le Prieur fit dans une petite allocution très simple le résumé des tâches du dominicain qui reçoit de Dieu la sagesse - qui la vit dans son coeur et qui la distribue . Je comprenais que c'était là un don admirable mais qui exigeait en effet cette base de prières pour être efficace et vivant. Et c'est de ces prières que les religieux de cette maison sont nourris. La prière en commun pour laquelle le Prieur exige une régularité exemplaire engendre un climat de douceur et de grâce dont j'ai l'âme ravie. On jouit ici de la douceur d'aimer et d'une plénitude dans la liberté qui est celle des enfants de Dieu.

Et maintenant je pense à ceux pour qui la vie est un enfer ; à ceux qui auront passé auprès du bonheur sans le voir. Je pense aussi à ceux sur qui pèse leur implacable destinée. Le bonheur dont nous jouissons est doux ; mais avons-nous le droit de nous y abandonner. Je pense à ceux que la misère est en train d'étrangler. Nous sommes tenus par eux. Ils sont nos créanciers sur l'Eternité. Il faut se dépouiller encore. Ces religieux ont renoncé à tout foyer, à toutes les joies de la vie. Faut-il donc aller plus loin encore ? Jusqu'à n'avoir plus où reposer la tête ? Celui qui avait rompu jusqu'aux liens légitimes, exige-t-il cela de nous aussi ? Faut-il abandonner jusqu'à ce minimum d'établissement qui nous est indispensable pour nous reposer. Faut-il renoncer jusqu'à ce repos. Et avons-nous le droit de manger quand

tant d'hommes meurent de faim ? Est-ce notre activité que Dieu demande - ou notre chair ? Et de lui ressembler jusqu'à n'être jamais sûrs du lendemain ? Mais est-il possible de faire peser une telle exigence sur d'autres que soi ? Et toute vie en commun n'exige-t-elle pas ce minimum de sécurité dont le solitaire a seul le droit de se priver. St. François pouvait décider de se marier à la Pauvreté, mais non lui marier ses frères. Une communauté <sup>une assemblée de</sup> n'est pas solitaires . Sa vocation n'est pas du même ordre. Et de l'étude non plus la vérité ne peut pas se passer. Je suis heureux ici . Et pourtant je ne peux pas ne pas penser à St. François devant Assise - au Père de Foucault dans le désert. A cette joie plus pure encore qu'on doit rencontrer après que l'on a tout quitté . Ceci ne serait donc encore qu'une étape intermédiaire sur la route où Dieu veut tout. Je suis bien loin de Rome quand après ma conversation avec Mg. Siborio je rêvais de crosses et de chapeaux. L'exemple du Christ a repris son empire, je n'y réponds point sans doute ; mais il me semble qu'il ne pourra y avoir de cesse en moi que je ne l'aie suivi jusqu'au bout. Cet exemple en tout cas m'empêche de m'installer n'importe où C'est à l'inquiétude dont mon cœur de juif est plein qu'il vient se mêler. Ils se nourrissent l'un de l'autre. Ils se reflètent . m'empêcheront-ils avant d'avoir atteint le bout ? Mais mon premier devoir d'état à présent c'est de faire hic et nunc mes misérables petits exercices de latin. Je me laisse toujours entraîner par ce besoin de donner forme à des mots. Et je me dis

que là encore c'est le courant d'un orgueil détourné qui m'emporte ennemi de moi-même et de ma destinée. Le temps s'envole. Je perds ma vie à la rêver.

12 mai

J'ai fait connaissance chez le libraire dès mon arrivée à Ribourg de Mme de Keynold. Je lui dis le plaisir que j'aurais à voir son mari. Je la rencontrai le lendemain à la gare. Elle me dit à son tour que son mari aurait plaisir à me voir. Voici un mois de cela, je n'ai plus rien entendu d'eux.

J'ai dit à Lermatten lors de son passage qu'il me serait agréable de rencontrer Ramuz. Aucune nouvelle.

De tous ceux que je rencontre il en est à peu près ainsi Pourquoi ? Je n'ai presque pas d'amis En suis-je responsable Est-ce mon égoïsme qu'il me faut incriminer ? A Paris quels amis ai-je laissés ? Je connais tout le monde je ne reste en relation avec personne Est-ce parce que je ne suis stable nulle part ? Y a-t-il en moi quelque chose qui repousse tout le monde ? Ai-je une excessive passion de mon indépendance ou bien est-ce que, plus simplement j'ennuie les gens ? Peut-être en leur faisant tout de suite sentir que je ne suis pas un homme, hélas ! qui se confie je suis seul, je vieillis seul, je n'arrive pas à comprendre pourquoi ceux qui viennent vers moi je n'ai pas envie d'eux, je les laisse bientôt tomber. Ceux que j'ai envie de voir je leur bats quelquefois plus froid encore pour ne pas leur laisser deviner

mon désir de les voir. Je me demande si ce n'est pas de l'orgueil qu'il y a au fond de tout cela ? Trop peu d'intérêt pour ceux qui n'ont pas "un nom" une exagération de froideur à l'égard de ceux à qui leur nom pourrait faire croire que je les sollicite. Le résultat, c'est cette vie que je mène ici sans relations et sans correspondance. Il serait beau de pouvoir me dire que c'est pour l'amour de Dieu. Mais cela n'est pas. Je songe à ce que me disait Rajot de l'isolement qui entoure ceux qui, comme lui et moi, n'ont pas d'intérêt aux amours de tout le monde. Peut-être la vraie raison est-elle là. Il y a au fond de nous un domaine interdit où l'amitié vient mourir. Nous sommes les parias des gens normaux. Et ceux qui nous semblent nous ennui<sup>re-</sup>ent. Mais ce n'est pas seulement à cette qualité de parias que nous devons d'avancer seuls. Nous n'avons pas non plus longtemps d'intérêt véritable à ce que les autres nous disent. Notre démon, si ennemis que nous en puissions être nous dévore. Il met autour de nous une zone que l'on ne franchit pas ou, si on l'a une fois franchie, qui rejette bientôt l'âme aventureuse. Nous sommes des hommes infidèles et qui ne peuvent rien fonder - Mais Ramuz n'en sait rien, ni Keynold. Il est vrai ! mais ai-je la constance de faire les efforts qu'il faut. Je suis un être dont le désir est sans essor. Il n'est que Dieu pour me provoquer. Encore ne sais-je pas quelle part de moi-même je prends pour lui quand je me dis que je l'aime. Il y a quelque chose de diabolique dans cette dévastation du désir qui survit à sa cause. Nous sommes de répulsion contre qui toute continuité vient mourir. Mais il y a ceci en outre en moi : que



j'ai toujours peur d'être exploité ....

A la racine du vice je découvre surtout ce manque exceptionnel de générosité qui provoque la fuite. Il me semble que ma vie conjugue le verbe : repousser. Et cela ne va pas sans une affreuse amertume dont je n'évite de souffrir qu'en n'y pensant pas. Je me livre à l'entraînement de mon inconsciente vie. N'ai-je pas déjà observé qu'il suffit que je donne quelque chose à quelqu'un pour me brouiller avec lui. Je me reproche ainsi mon égoïsme relâché. Il est clair que ce n'est pas ainsi que l'on peut se faire des amis. Il y a enfin ceci que les grandes personnes m'ennuient. J'y songe en voyant sous mon balcon des enfants qui jouent. C'est avec eux que je pourrais vivre le plus facilement. Les grandes personnes m'ennuient mais cela ne m'empêche pas de souffrir du peu de cas qu'elles font de mon amitié et de moi. Je suis Paria et je souffre de l'être bien qu'en partie je sois un paria volontaire.

Je note au cours de mes exercices de latin que les mots isolés n'ont pas de valeur pour moi. Ils n'en prennent que par rapport à d'autres mots si je découvre entre eux un rythme - ou par rapport à des mots qui me permettent de les fixer dans l'espace, les mots sans rapport m'échappent instantanément. C'est pourquoi je crois qu'il est bien plus important pour les esprits comme le mien d'apprendre par coeur des textes, plutôt que d'apprendre des règles. L'abstrait ne se fixe plus. Et le concret n'est livré que par le rythme. Et le rythme est un équilibre qui

sérieux. Et je comprend aussi ce que me disait le Père Ceslas qu'il puisse être pénible de ne pouvoir s'immerger dans cette récitation quand les circonstances s'opposent à ce que les religieux se réunissent en un double chœur. La réalité liturgique ne se livre qu'à ceux qui pénètrent de l'intérieur. Et elle déploie devant eux ses insoupçonnés trésors.

J'ai laissé ce carnet depuis Fribourg alors que j'aurais eu tant de choses à lui confier. Mais c'est précisément parce qu'il y en avait trop que je ne pouvais les écrire. La maladie de Maman, notre départ de Suisse, ses quelques jours à la maison son opération et maintenant cette terrible attente du temps qu'il faut laisser s'écouler pour que nous soyons enfin tranquilles à son sujet et que je sache si j'ai encore une Maman ou si je suis définitivement seul au monde. Je n'aurais jamais cru que tant d'émotions pussent remplir si peu de jours et les faire paraître aussi lents - ni changer à ce point les idées qu'on pouvait se faire au sujet d'un autre être. Je suis effondré d'admiration devant le personnage énergique, aimant et délicieux qui s'est avec une simplicité toute neuve dévoilé devant moi. Chère Maman, quelle âme je viens de lui découvrir. Quelle foi profonde efficace, quelle résistance au mal, quelle maîtrise de soi. Et je ne cesse plus de me dire que ce personnage étonnant est ma mère et que je l'ai eu si longtemps près de moi sans en rien comprendre - le maltraitant même, me moquant d'elle alors qu'elle valait tellement mieux

que moi. Je voudrais remonter jusqu'à son arrivée à Lausanne quand je l'accueillis sur le quai de la gare, encore défiant, hérissé par ses bons regards qu'elle jetait sur moi et où j'étais sûr de découvrir des motifs d'inquisition. C'est cela surtout qui me rendait pénible les promenades avec elle. Et je pense aujourd'hui à tout ce que j'ai perdu d'heures charmantes de joies qu'elle seule pouvait me donner, qu'elle n'attendait qu'elle ne pouvait recevoir que de moi. Pour de sottes raisons - et toujours à cause de ce mal qui bourlille dans mon coeur et que j'accusais la lucidité de maman de trop aimer surprendre. Et pourtant comme elle était douce déjà et discrète et respectueuses de mon secret. Mais un rien m'impatientait. Et ce rien c'était toujours dans mes mauvaises pensées qu'il avait sa racine. Néanmoins comme elle était souffrante je la mis dans son lit, je la soignai de mon mieux. Et puis le lendemain, au lieu de prolonger mon séjour près d'elle, le jugeant moins malade qu'elle n'était, la soupçonnant encore d'exagérer son mal pour m'apitoyer ne comprenant rien enfin à cette ~~MÈRE~~ admirable réserve avec laquelle au contraire elle laissait à peine transparaître sa souffrance, je m'en allai, je m'en retournai à Fribourg pour reprendre mon latin, pour être seul de nouveau. Et non sans avoir fait d'abord un crochet inutile pour me vautrer en toute liberté dans mes misères. Cependant qu'elle était dans son lit et que je ne songeais plus à m'en inquiéter. J'écris tout cela car il faut que j'aie constamment cette image de ma médiocrité devant moi, et qu'auprès de l'amour que,

grâce à sa souffrance, je me découvre enfin, je sache mieux, si Dieu doit lui permettre de nous revenir, quel fut mon aveuglement mon égoïsme involontaire et à quel entraînement je me suis laissé aller. Chère Maman je me revois encore lui donnant un bain de pied et la grondant parce que dans le bidet trop petit elle plongeait ensemble ses deux pieds et que l'eau débordait de toute part. J'étais sans patience avec elle. C'est à ma dureté aujourd'hui que je pense. Je voudrais effacer ces jours où je me penchais insuffisamment sur elle, cette absurde brusquerie avec laquelle je la traitais ne songeant guère à son âge ne me disant pas un instant que c'était la fin de sa longue existence qui se confiait à moi et sur laquelle j'aurais dû mieux veiller. Du moins je me rappellerai avec quelle émotion avoir séché ses deux pieds que je n'avais jamais touchés, jamais regardés. Ses orteils déformés me paraissaient admirables et j'étais bouleversé de la vue de ses jambes maigres et variqueuses qui l'avaient soutenu si vaillamment jusqu'alors. J'aimais ces vieilles jambes, je les touchais avec une tendresse toute neuve. Je sentais enfin que c'était à ce pauvre être tout chiffonné que je devais tout - ma naissance et ma vie - que c'était ce vieux ventre qui m'avait porté. Et tout de même le lendemain je m'en allai au lieu de prolonger près d'elle ce séjour qui lui aurait fait à elle même tant de plaisir et que je sacrifiais sans même y penser à l'impatience de reprendre ma petite vie égoïste sans souci d'elle, sans pitié d'elle comme si l'important n'était pas plutôt de lui donner cette joie qu'elle

n'attendait que de moi et qu'elle avait la pudeur exquise de ne pas même demander. Elle était là toute diminuée, toute affaiblie toute la mentable dans son lit. Mais je ne la voyais pas si malade qu'elle était - je ne vois pas ce qui se présente de plus évident à mes yeux - je ne vois rien et je ne sais pas imaginer que ce que je vois puisse finir. Je lui téléphonais presque chaque jour. Mais enfin il fallut l'arrivée de Raymond pour la faire radiographier et pour découvrir au fond de son intestin cet ulcère qui la rongait et qui, depuis 15 jours que je n'étais pas retourné la voir, lui avait valu des accidents répétés qu'elle ne m'avait pas même signalés pour m'épargner et qui étaient des symptômes d'un mal dont on ne pouvait plus douter. Il est vrai que c'est aux révélations d'une voyante que Raymond aussi avait dû de savoir qu'elle était si malade. Sans cette voyante lui non plus n'aurait pas songé à la faire examiner. N'empêche que ce qui m'épouvante c'est l'incrédulité que j'avais si longtemps opposé à ses plaintes ; et que j'aie pu lui dire, pour la blesser, qu'elle était une grande imaginative et qu'elle était bâtie pour nous enterrer. Cette accusation car dans ma bouche c'es était une lui faisait beaucoup de peine. Je ne m'en souciais pas. Je lui en voulais d'avoir eu toute sa vie tant de malades à soigner. J'étais persuadé qu'elle était cause de tous les malheurs qui sans cesse nous arrivaient et sans aucune espèce de ménagement, en proie seulement au délire de cette misérable imagination qui ne sait rien prévoir, qui ne sait qu'accuser - qui ne sait que déchar

ger mes inquiétudes sur les autres, je la traitais comme si la moindre de mes paroles ne la fit pas souffrir et comme si elle n'était pas l'être le plus sensible au moindre de mes reproches. Je ne songeais pas qu'elle était un être vivant et frémissant près de moi. Et elle se taisait toujours quand je l'accablais de mes dures réflexions. Admirable maman. C'est aujourd'hui que je la vois si malade, si près de nous quitter, que toutes mes duretés me reviennent en mémoire et telles que je n'arrive à me les expliquer que par cette étrange cécité dont je souffre à l'égard des vrais motifs de ceux que j'aime et par cette persistante défiance qui me dresse contre eux dans un perpétuel effort pour sauvegarder ce je ne sais quoi au fond de moi, qui refuse de se livrer, qui souffre d'être vu. C'est ce qui reste en moi de honteusement secret qui est à la source, je crois de tous mes manques d'indulgence de ma méchanceté.

Enfin à partir de la découverte de la radio, je m'installai auprès d'elle et ne la quittai plus. Je commençai à comprendre qu'elle était un pauvre corps qui souffrait plus que je ne m'en étais douté jusqu'alors. Je commençais de croire à la réalité de sa vie et non plus qu'elle jouait un jeu pour me tromper... Nellie était là aussi. Elle allait souvent se promener. J'aimais rester auprès de maman. Mais c'était encore pour lire. Et je lui en voulais de me déranger en bavardant. Quel pauvre être je suis. Il faut vraiment que l'on soit en train de mourir pour que je songe à secouer la dureté de mon cœur et l'amour de mes aises.

Je ne commence à songer aux autres qu'au moment où ils vont me quitter. J'étais donc là auprès de maman allongé sur la chaise longue près de son lit mais ne réalisant pas encore que son mal que je savais pourtant très grave fut si grave. J'allais me promener encore. J'étais encore en proie à mes désirs et toujours incapable d'y résister. Ce temps de Lausanne est marqué pour moi, par sa maladie sans doute ; mais également par les séductions que je laissais agir sur moi et par l'heureuse surprise d'être lâché dans une ville dissolue - tout cela allait ensemble - je ne résistais à rien et l'idée de la gravité de l'état de maman n'était d'aucun poids pour me retenir dans la pureté. Il n'est pas jusqu'au jour où nous la transportâmes à l'hôpital pour un nouvel examen qui ne reste encore marqué pour moi du signe du mauvais désir et du péché. Et pourtant comme elle était pitoyable dans son lit de l'hôpital ; et surtout lorsqu'elle revint de la radio et que se relâchant pour la première fois elle éclata en sanglots. Jamais jusqu'alors elle ne s'était permis aucune faiblesse. Et pourtant elle savait à quoi s'en tenir. Elle avait-elle pas parlé avec un sang froid bouleversant de sa mort, d'un cancer éventuel de l'anus artificiel que le médecin lui avait fait redouter. Elle avait parlé d'elle, elle avait envisagé son destin, elle avait pris une conscience de son état avec une tranquillité qui me stupéfiait. Nous étions montés en voiture jusqu'à l'hôpital. Et voilà que revenant de la radio très lasse, elle ne put plus se contenir. Elle ne nous cacha pas qu'elle désirait la mort. Je lui répondis

qu'elle n'en avait pas le droit. Et pourtant, pauvre maman quelles épreuves sur terre l'attendent encore et ne serait elle pas plus heureuse en leur échappant. Mais elle se reprit presque aussitôt et éprouva le besoin de justifier sa faiblesse par la fatigue due à l'examen qu'elle venait de subir. Après quoi j'allai faire quelques pas sur la route - quelques pas encore tout imprégnés d'un goût du mal dont le souvenir de Maman ne réussissait même pas à m'écarter. Je suis toujours un être double. J'éprouvais à ce moment à quel point la chair en moi pouvait comploter contre moi et s'insurger contre moi-même.

Lorsque je revins, ne l'ayant pas prévenue, je la trouvai en larmes. Elle ne pensait pas à elle même, elle pensait à Marcel. Ah ! me dit-elle j'ai beau me raisonner, j'ai beau faire, je n'ai pas encore réussi à m'y résigner. J'essayai de la calmer lui prêchant toujours cet abandon à Dieu que la richesse de son coeur maternel devait jusqu'au moment de son opération parvenir à me dissimuler. En vérité elle était le plus abandonné à la Providence, mais cela n'enlevait rien à l'intensité de sa souffrance, à la grandeur des angoisses qu'elle nourrissait pour Marcel. Et finalement elle se rendit à mes raisons avec une maîtrise dont je ne pouvais encore qu'entrevoir la puissance. Mais enfin elle était devant moi plus douce que jamais. Et, comme Nellie l'avait bien observé touchée jusqu'au coeur par la grâce d'une merveilleuse résignation qui commandait qui permettait enfin qu'on eut pitié d'elle ainsi que d'un petit enfant. Elle était abandonnée



comme un petit enfant et animée en même temps d'une énergie sur-humaine. Elle se laissa convaincre de la réussite de l'opération que le médecin me dit urgente. Mais elle ne voulut pas être opérée à Lausanne. Au risque de mourir en route elle décida de rentrer à Paris et je compris que c'était pour ne pas mourir loin de ses enfants et aussi pour ne pas leur donner les ennuis qu'elle avait éprouvés lors de la mort de papa, pour le transport de sa bière. Elle pensait à tout avec une présence d'esprit qui déjà m'émerveillait mais m'irritait encore un peu car bien que le danger fut imminent il n'était pas encore si présent pour me permettre de comprendre à quel point le sang froid de Maman pouvait être admirable. Nous finimes donc par nous embarquer et face à elle mal allongée et que je brusquais encore à cause de je ne sais quel enfantillage que je n'avais même pas l'indulgence élémentaire de lui pardonner je continuai ma lecture et, dans le couloir à fumer mes cigarettes, à regarder le paysage. Le souvenir le plus net de ce voyage c'est celui de mes jeux avec un petit garçon de six ans que je m'amusais à taquiner. Le lendemain elle voyait le chirurgien - je montrais ses radios à Oudard. Il n'y avait plus à douter de la nature de son mal. Pour la première fois réalisant le péril, je me mis à pleurer. Elle, cependant était très calme dans son lit. Je restai auprès d'elle. Et à partir de ce moment ne m'en éloignai plus. Je commençais une neuvaine pour sa guérison. Et, en même temps je me demandai s'il fallait la lui souhaiter tant la perspective des jours qui l'attendent est sombre et a

de quoi l'abattre encore et la déchirer.

Ma grande surprise, ce fut de découvrir l'intimité étrange qui, grâce à la maladie de maman s'établit tout à coup entre mes frères, ma malheureuse soeur et moi. Nous nous trouvions soudain en plein accord, occupés d'une même être, inquiet d'une même chose ... et voilà que le dévouement de Raymond se déployait devant moi avec une ardeur, un amour pour Maman qui me le rendait brusquement tout à fait cher, le pauvre garçon à cause de ses récentes mésaventures qu'il n'avait pu cacher à Maman et qui lui avaient donné le dernier coup, on le sentait tout tremblant qu'elles fussent responsables en effet de sa terrible maladie . Et il se prodiguait sans compter avec une gentillesse, une générosité, une puissance d'âme qu'il n'avait, lui non plus,,jamais jusqu'alors laissé paraître. C'était lui qui s'était occupé du chirurgien. A présent il se dépensait en efforts, en démarches pour adoucir l'état de cette vieille maman avec laquelle il avait si longtemps vécu dont il avait partagé la pauvreté et que depuis son mariage, depuis 12 ans, il avait incompréhensiblement négligée au point que la pauvre, sans se plaindre, vivait seule et passait parfois des semaines sans le voir, sans en recevoir fût-ce un coup de téléphone. L'autre année même, comme elle était à Montreux, elle eut la surprise un jour de voir la voiture de Raymond en face de chez elle. Elle l'aperçut lui même et il n'entra même pas pour lui dire bonjour. Il me sembla que tous ses remords s'étaient mis à fleurir et qu'il multipliait d'un coup toutes

les tendresses dont depuis si longtemps il l'avait cruellement privée. Enfin il était aux pieds de Maman comme un enfant lui aussi, et sa peine me touchait. Elle avait la même source que la mienne et c'était entre nous l'occasion d'un rapprochement imprévu la même misère touchant à la fois nos deux coeurs. Georgette commença de protester. Elle n'avait été consultée en rien. On la mit au courant. N'importe Elle ne pouvait admettre ainsi qu'on eut décidé d'opérer Maman On n'opère pas à 74 ans disait-elle. Et nous réalisions mal qu'il était difficile en effet, n'ayant pas entendu des diagnostics des médecins, de passer sans transition de l'habitude de voir Maman se promener à la brusque nécessité de l'imaginer sur une table d'opération. Et pourtant c'était à ce rapide changement de décors qu'il fallait se résoudre et sans perdre de temps. Mais la voyant bien malade, elle ne tarda pas elle aussi à mettre en sourdine ses manies. Elle poussa son effort non pas jusqu'à demander, pendant le déjeuner, à la vieille Nounou un vase dont Maman avait pourtant besoin. Et c'est moi qui l'allai chercher. Mais elle se contraignit cependant dans sa maladive horreur des microbes jusqu'à porter à la cuisine une tasse dont Maman s'était servie.

Et puis il y avait pour nous rendre indulgent à ses manies le désir de ne pas nous montrer divisés aux yeux de notre pauvre mère.

Quant à Marcel son impassibilité habituelle laissait filtrer si peu d'émotion et d'alarmes que la veille de son opération Maman me demanda si je croyais qu'il était ému. Je l'en assurai formel-

lement l'ayant vu réprimer ses pleurs au déjeuner où nous parlions d'elle et ayant entrevu dans l'effort qu'il venait de faire un tout petit bout de son coeur. Si différents que nous fussions dans nos réactions, si étrangers les uns aux autres que nous eussions été jusqu'alors, la commune inquiétude qui nous occupait nous rendit tout à coup très intimes les uns aux autres. Et de cette intimité inopinée avec des êtres dont il me semblait, 'être qu'à peine parent je m'étonnais et me réjouissais le premier. Il y avait donc quelque chose de vrai dans ces longs efforts que maman avait faits pour nous unir autour d'elle - quelque chose de vrai et qui à la faveur de la maladie s'était mis brusquement à fleurir.

3 juin

Après l'alerte d'hier, la nuit angoissée j'ai vu revivre maman ce matin. Dieu me la rendra-t-il. Je suis exténué et je note seulement ces quelques paroles qu'elle m'a dites pour me les rappeler. Mier à moitié dans le coma ne pouvant plus ouvrir ses yeux, remuant à peine ses lèvres j'ai cru l'entendre dire mais je n'ose l'affirmer : "Jésus, je crois - puis quelques mots qui se perdirent en murmure.

Et comme je lui disais Il faut avoir de la patience - J'en ai dit elle - Et puis il faut t'en remettre au bon Dieu. Oh ! il n'y a que cela, que cela me répondit elle. Cette nuit elle n'avait plus l'air de pouvoir parler ( à 3 h. du

matin) on essaya de la faire uriner. Elle ne pouvait pas et je fus stupéfait de l'entendre dire : "C'est ennuyeux que je ne puisse pas faire pipi. après quoi l'infirmière chef lui donna une cuillerée d'eau de Lourdes lui en fis boire un peu et sortis aussitôt avec cette brave femme. Nous n'étions pas dehors depuis 3 minutes que la garde triomphante vint vers nous . Elle vient d'uriner. Elle a fait 100 grammes. Nous n'en revenions pas

Et ce matin je lui dis tu es bien mieux qu'hier tu vas guérir - A quoi bon me répondit-elle. Puis : On s'en tirera si le bon Dieu le veut.

J'avoue que ces coups de sonde au fond de son âme m'y dévoilent des trésors que je ne soupçonnais pas et une intimité avec Dieu que je ne cessais stupidement de mettre en doute. Il a fallu cette crise terrible pour me faire connaître maman - et quelle douceur dans son sourire retrouvé Il n'est pas jusqu'à sa grimace ce matin qui ne m'ait paru admirable. C'était une de ses grimaces de toujours. Et cette fois c'était pour me dire : J'aime bien le café mais celui-ci c'est de la lavasse. Avec quelle joie du fond de l'être je l'ai entendue ainsi retrouver ses paroles familières. Quand hier je croyais tout perdu et que les médecins mêmes désespéraient. C'est vraiment depuis cette cuillerée d'eau de Lourdes que tout s'est rétabli et depuis mon chapelet de cette nuit à Ste Marie de Jésus crucifié à qui jusqu'à présent je n'avais jamais rien demandé. Veuillez Dieu achever le travail de sa grâce et la guérir pour lui donner la plénitude de la lumière

Car si ce n'était pour cela, si ce n'était pour pouvoir auprès d'elle dans ses mois de convalescence rattraper toutes mes méchancetés, demanderais-je pour elle qu'elle guérisse la voyant si bien prête à la mort et ne sachant que trop tout ce qui l'attend encore d'épreuves et de terribles douleurs. Un mot qui marque combien elle est vraiment attentive aux autres. Elle pouvait à peine recommencer d'ouvrir la bouche qu'elle tapotait les bras de ses infirmières, de ses mains qu'elle dirigeait à peine : Elles sont si gentilles dit-elle.

Et une de ses premières pensées lors de son retour à la vie ce fut pour demander qu'on mette de l'eau à ses fleurs.

Je me le répète encore je n'ai jamais vu un être doué à la fois d'une si prodigieuse énergie - celle même que je lui reprochais naguère - et une bonté si attentive une aussi parfait détachement de soi dans un abandon à Dieu aussi total. Je suis béant d'admiration devant elle - devant ces réactions où je n'ai plus à craindre le plus léger effort de simulation. C'est un être parfait et débordant d'amour.

Je m'engage à aller à Lisieux à pied si Maman guérit.

Maman est morte le matin du lundi de Pentecôte. Son admirable masque funéraire ses mains - quelle paix. Après cela messe av. Friedland. On la laisse seule - Je m'aperçois que je n'ai fait aucune prière "adéquate"

19 juin

Dans mon lit depuis le lendemain de la mort de maman Je prends ce carnet pour la première fois après tant de jours de souffrance, de diète de somnolence de faiblesse.

Pour noter le plus brièvement possible que je ne suis nullement malheureux de la mort de maman. Du même coup, par l'étrange histoire de l'eau de Lourdes le ciel s'est ouvert sur moi pour me montrer que maman était sauvée et que "l'immortalité de l'âme" n'était pas une baliverne. Extraordinaire leçon de cette mort.

Et puis découverte de Raymond. Emerveillement. A présent la chair l'a repris. Terrible scène hier soir entre Nellie et lui Comment tout cela finira-t-il ? J'ai l'impression que le groupe familial déséparé, cherche son nouvel équilibre Le trouvera-t-il

Quant à Nounou la malheureuse passe son temps à pleurer Un coeur d'or mais plus bonne à rien. Georgette avec son réalisme terrible voudrait déjà la mettre à la porte pour pouvoir se faire faire à déjeuner ici . Et moi je me réjouis de l'état de Nounou qui justifie que Georgette ne vienne plus déjeuner.

Quant à Marcel il paraît qu'il passe ses nuits à pleurer Je m'en tiens là - ma main droite la seule valide est

exténuée de ce petit effort.

Les manies de Georgette empirent. Depuis le début de ma maladie elle n'ose pas tirer un rideau. Et quand on sonne au téléphone elle va chercher Nounou pour répondre. Mais elle donne des directives pour les soins ! Elle s'est admirablement adoucie d'ailleurs - en apparence du moins - mais la vie doit être dure pour elle. Elle n'a plus son souffre douleur elle a perdu la raison de sa vie!

Je récite chaque jour un De profundis avec Nounou qui se met à genoux au pied du lit.

Communion quotidienne .

Et je ne reçois personne - je ne réponds à personne, je n'ai envie de rien.

Admirable dévouement de mon infirmière toujours prête la nuit à répondre au moindre appel. Elle est une grande malade une hypertendue. Et elle se passe de sommeil avec le sourire. Elle parle seulement un peu trop Ma patience essaie de rivaliser avec sa merveilleuse abnégation.

Elle m'a dit que ce qu'elle voulait à tout prix éviter c'était l'égoïsme et les manie. Sen moyens n'être jamais seule Servir toujours. Je suis dans l'admiration de sa dure vie.



Ma prodigieuse maladie arrivée en coup de tonnerre et qui m'a épargné toutes les cérémonies de Copernic lesquelles n'avaient plus rien de commun avec le dernier état de Maman.

Admirables prières au contraire de Pallières pendant les derniers instants de l'agonie scandées par les derniers soupirs qui s'échappaient de ce corps apaisé.

Admirable agonie où tout s'est dénoué. Et nous étions tous les cinq au pied de son lit pour la première fois enlacés.

Vision de Raymond cinq minutes avant qu'on vienne nous prévenir que l'agonie était commencée (un ange de lumière) cela suivant les prières passionnées où Nellie et lui m'avaient accompagné.

Je ne réalise pas encore que Maman est morte. Ou plutôt je n'ai pas assez de mémoire des formes vivantes pour être déconcerté par ce changement d'état. Elle est ailleurs et voilà tout je n'ai décidément pas d'attachement à mon passé. Je n'ai éclaté en sanglots qu'aux 2 ou 3 visites que j'ai pu faire dans sa chambre avant d'être cloué définitivement dans mon lit. Ma douleur a fini avec la mise en bière. A partir de ce moment là ma douleur a cédé la place à la tranquille acceptation de l'immortalité. Finie la vie, vive l'éternité. Et grâce à cette mort de Maman j'y crois maintenant comme je n'y avais jamais cru jusqu' alors. Et je crois que Maman grâce au baptême que Dieu m'a réservé

de lui donner est montée d'un trait jusqu'au Paradis. Toutes les souffrances que je lui ai infligées depuis 12 ans, toutes mes cruautés après l'avoir provoquée à un effort perpétuel ont abouti à cette conclusion merveilleuse tant j'étais indispensable par mes méchancetés mêmes au développement merveilleux de sa vie. La souffrance que certains êtres sont comme réduits à s'infliger ne sont donc pas toujours vaines.

Les quatre bourreaux que nous fûmes pour elle venaient se relayer au pied de son lit.

Extraordinaire maladie d'un déroulement si rapide que je n'arrive pas à me la légitimer. - je me dis que c'est la voyante consultée par la maîtresse de Raymond qui l'a tuée - Les histoires de Parlange que me conte mon infirmière me confirment

dans cette impression d'un envoûtement diabolique qui s'est exercé sur elle depuis deux ans et qui a abouti où il devait aboutir, le plus grand obstacle au triomphe de cette femme est enfin supprimé, je me rappelle les pronostics de maman qui la voyait déjà empoisonner Raymond pour être seule maîtresse de son affaire.

Georgette, le monstre, l'après midi même de l'enterrement exigea l'ouverture du tiroir pour chercher s'il n'y avait pas un testament en faveur de Palleres !!! dit-elle pour justifier sa hâte. Apreté répugnante de ce malheureux avorton. Puis elle se saisit de la montre en diamant, tout de suite. Et avec

un sourire de contentement : je me demande si elle marche me dit-elle. Ils auraient continué leur exploration si de mon lit je ne leur avait fait savoir ce que je pensais d'un tel empressement. Quant à Marcel il distribuait les enveloppes laissées par maman comme des billets de loterie. Raymond était écoeuré. Il était écoeuré du peu de véracité des propos de Marcel : il joue toujours la comédie pour plaire. Je lui fis remarquer que c'était un défaut de maman. Je m'aperçus qu'il le savait depuis longtemps aussi bien que moi. Ce sont les défauts des vivants que la mort fait oublier qui justifiaient nos irritations envers eux. Il fallut Marcel et sa ressemblance avec tous les Meyer pour me faire comprendre que je n'avais pas été aussi injuste envers maman que déjà je me le reprochais. Quant à Raymond cette duplicité constante l'exaspère autant que moi. Je découvre dans Raymond un goût profond de la vérité, de la simplicité. Marcel me le disait alors qu'il attendait près de moi "la veilleuse pour partir : S'il dominait sa nervosité Raymond serait un être parfait" Stupeur de cette découverte imprévue : Stupeur de l'intimité qui s'établit à la faveur de cette mort entre eux et moi.

J'ai l'impression que toutes les petites filles de maman se sont dénouées à son lit de mort. C'est l'eau de Lourdes qui l'a sauvée. Et le plus extraordinaire c'est que tout le monde s'est aperçu du miracle de l'eau de Lourdes. Et nul cependant n'en a tiré les conclusions qui s'imposaient!

Transfiguration de Maman par la maladie à partir d'Ouchy elle devient simple ; elle s'abandonne. Elle est prête à la mort Nul moment ne pouvait lui être plus favorable pour entrer dans son éternité que celui qui couronne la longue préparation du silence et de la solitude où Dieu permit qu'elle plongeât pendant son séjour en Suisse. Je me rappellerai longtemps la douceur de mes rapports avec elle pendant cette idylle que nous y goûtâmes.

Admirable corps de maman que je contemplais nu pour la première fois. Il était inerte et encore chaud.

Pendant sa lente agonie j'ai tenu ma main contre son bras droit. Et sa respiration haletante emplissait mon cœur.

Et quand j'ai emporté à peine morte ses pauvres affaires, son petit réveille matin, le sac que je lui avais donné. Toutes ces choses désormais sans propriétaire et que je jetai en vrac sur la table de la salle à manger c'était vraiment cela la mort.

Métamorphose de son visage entre l'instant où nous la laissâmes - elle venait de mourir - et celui où nous revînmes, sa toilette achevée, la mâchoire maintenue, envahie par une sérénité qu'elle n'avait pas eu durant sa lente agonie. Le dimanche de Pentecôte je récitais des psaumes : paix de son visage.

Marcel me chargea de réciter les prières de la fête du jour. C'étaient les 10e commandements. Son visage se contracta horriblement. Et bien qu'elle ne put proférer un seul mot on voyait qu'elle souffrait le martyre. Je voulus quand même aller jusqu'au bout à cause de nous tous dont je faisais devant elle jugement. La paix revint sur ses traits quand je repris les psaumes.

Matin où elle me dit ( 2e ou 3e jour après l'opération) comme j'entrais dans sa chambre pour l'embrasser : je ne te reconnais pas. Et après l'opération, à demi endormie : "Je ne souffre pas assez".

Terrible changement de son visage dans les jours de l'opération et l'agonie. Elle vieillit d'un coup de 20 ans. C'est dans la mort qu'elle retrouva son âge et sa jeunesse extraordinaire d'avant sa maladie.

... val à Palerme. Je croyais que j'allais pouvoir y travailler à  
possession de moi; elles s'accoutumaient de ma foi, elles la lais-  
saient dans un coin. Et j'étais comme divisé de nouveau, non plus  
entre l'inquiétude et le vice comme jadis - entre le vice et la  
foi qui coexistaient benoitement moyennant des confessions répétées  
et une espèce de reniement intime et vain du pire de moi par un  
autre moi-même. C'est ainsi que j'ai traversé Strasbourg et Mul-  
house? Et mes édifiantes conférences dans ces deux villes n'enta-  
maient même pas ce vieil homme qui s'était remis à vivre dans mon  
coeur à la faveur des trop longs mois de Paris et de l'excessive  
facilité où ma santé retrouvée m'avait enfin laissé m'enfoncer de  
nouveau. Puis Bâle où j'étais absolument seul, où tout était si  
simple - il n'y avait vraiment qu'à tendre le bras pour ramasser  
tous les objets de mes désirs. Puis Brescia. Puis Vérone. Puis  
Rome et Naples et toute la Sicile. Partout accompagné, partout  
obsédé par cet ancien habitant de mon coeur auquel je me réhabi-  
tuais avec une déconcertante facilité et qui dans la solitude où  
malgré tout je ne cessais de vivre me réincarnerait peu à peu  
dans ma propre prison. Le désir avait <sup>repris</sup> ~~repris~~ tout son empire sur  
moi. Il n'était plus comme un étranger terré dans un coin et  
qui craint toujours d'être bientôt chassé. C'est ma foi, au con-  
traire, qui était blottie à présent comme une espèce de voyageuse  
inconnue à laquelle ne se prêtait que le plus inconscient de moi.  
Enfin après Syracuse - et cet étrange bal où ne dansaient entre  
eux que de pauvres garçons, et je me souviendrai du plaisir d'avoir  
découvert par hasard cet endroit pareil dans sa misère à ce qu'on  
cherche de pire dans Paris - après Catania, Taormina, Agrigente  
surtout, où je descendis enfin au plus oublié de moi-même - j'arri-

vai à Palerme. Je croyais que j'allais pouvoir y travailler à la faveur du silence, d'une solitude qui était absolue. J'avais compté sans la maladie. Et sans doute couvait-elle; car je n'ai jamais eu si peu envie de prendre mon carnet, de corriger même les quelques pages apportées de Paris; je n'avais même plus la curiosité de les relire. J'étais comme dans un tourbillon. Je m'en aperçois maintenant. Je ne me possédais plus. J'étais entraîné par je ne sais quelle force qui entretenait en moi un stupéfiant aveuglement. Et je dois bien m'avouer que cet aveuglement remontait à plus loin que mon départ de Paris - que ce n'était pas ce continuel déracinement de mon long voyage qui me l'avait valu. Non, il me semble à présent qu'il s'était peu à peu emparé de moi au cours de ces dernières années à la faveur sans doute d'une guérison de mieux en mieux établie et qui m'avait rendu le libre usage de mon corps. Non pas la foi, mais le goût de Dieu s'était comme peu à peu dissous sans que je m'en aperçusse dans un lac qui avait peu à peu grossi en moi jusqu'à m'occuper tout entier. C'est cela : ma foi était intacte, mais comme un corps qui n'aurait plus gardé que sa forme antérieure, et dont la densité n'existait plus. Elle était comme une de ces formations muageuses qui persistent au sein d'un liquide quand la substance même qui les constituait dans leur solidité a achevé de se détruire. Alors brusquement, la maladie s'abattit sur moi. J'étais seul dans ma chambre d'hôtel. La fièvre montait. A 5 h. un matin, j'eus une syncope, et pus tout juste me traîner jusqu'à mon lit. Après quoi la fièvre se stabilisa très haute, très forte. Je ne pouvais plus bouger. Une infirmière ne me quitta plus.

C'est alors que, sentant ma vie s'échapper, je fus pris par le dégoût de moi, de ce que je sentais brusquement que j'avais fini par redevenir, quelque chose de très analogue à ce que j'avais éprouvé sur le paquebot qui me ramenait d'Extrême-Orient, cette danse des péchés sous forme de Pères Ubues énormes, à la faveur de la fièvre, se réimposa à mon attention silencieuse. Je compris tout à coup que j'aurais pu mourir dans cet état et qu'en dépit de mes confessions régulières par lesquelles je me trouvais absous, il y avait tout de même quelque chose dont je ne pouvais être délivré : et c'était le mauvais usage des lumières accordées, la perte sèche de ma vie, de mon temps. Et alors, tout comme sur le paquebot, dans cette inoubliable petite cabine où j'avais touché à ma mort, je fis un vœu qui n'était plus celui de recevoir le baptême, mais de me faire prêtre si je guérissais. Et je décidai de faire une neuvaine à Ste Thérèse de l'Enfant Jésus parce que précisément rien ne me la rendait proche et que je voulais éprouver cette puissance à laquelle l'univers entier prétend être sensible. J'avais éprouvé mes premières douleurs le 14. Le 15 la syncope. Je commençai mes prières ce jour-là. Le 16, le 17 j'étais au plus mal. A 5 h. du matin, le 17, j'avais encore près de 40°. Un prêtre à 7 h. m'apporta la communion. Je la reçus dans un sentiment d'intimité que je n'avais pas éprouvé depuis longtemps. Mon action de grâces terminée, le médecin vint me voir. Etonné, il me dit que mon visage était transformé. Il était à peine 9 h. Je pris ma température. Je n'avais plus que 38. Et à partir de ce moment, la fièvre disparue ne revint plus - mon affection locale diminua, guérit.



J'étais pleinement exaucé. Mais ce qui pour moi comptait surtout, car je n'avais vraiment opposé aucun refus à la mort; sitôt confessé j'avais accepté que la volonté de Dieu quelle qu'elle fût s'accomplît, ce qui comptait surtout pour moi, c'était de me sentir à l'égard de l'idée du sacerdoce dans un état exactement opposé à celui où je m'étais toujours trouvé; la vocation m'avait été donnée à mon insu par un retournement soudain de moi-même auquel je n'avais eu qu'à m'abandonner sans effort. Je m'étais longtemps demandé comment il fallait s'y prendre pour avoir la vocation. Je n'avais plus rien à me poser cette question. Mon seul étonnement était d'avoir tant tardé à me rendre à son évidence. Je me disais que j'avais perdu douze ans à en demeurer éloigné. Mais c'est que cette évidence n'avait pas été une évidence jusque là. Le complet changement d'éclairage intérieur, telle était la raison qui me faisait m'étonner de moi-même et comprendre enfin comme aux premiers temps de ma conversion l'inéluctable nécessité de me combattre. La phrase qui m'avait poursuivi dans la fièvre, qui continuait à présent de m'occuper, c'était l'expression d'une pensée qu'au fond je n'avais jamais eue, car au fond je n'avais jamais mis en doute mon salut (j'ai m'abandonnant assez lâchement à la confortable certitude de la miséricorde divine). Mais maintenant la pensée m'obsédait grâce à ce long voyage que je venais de faire et où j'avais pu, où je pouvais surtout mesurer à quelle perte de moi-même il m'était possible de glisser, quand je me trouvais livré à moi, et cette phrase toute neuve me disait : que je ne pouvais décidément "pas faire mon salut dans le monde". C'est cette phrase qui à la faveur d'une lumière imprévue me devint d'une telle évidence

que mes rapports avec la terre et le ciel s'en trouvèrent brusquement transformés, méconnaissables. Je touchais enfin le danger mortel de la vie que j'avais depuis des mois insoucieusement menée. J'éprouvais aussi l'impatience inconnue de cette vie nouvelle dont je découvrais la conformité avec mes plus profonds désirs. Je comprenais brusquement qu'il n'y avait pas d'autre solution possible à ma vie. Et tous mes sentiments, toutes mes pensées à l'égard du monde, mon dégoût de la vie sociale que j'avais jusqu'alors menée, tout cela trouvait sa solution dans cette vocation que je n'avais qu'à accepter. Et je me sentais à la fois disponible pour devenir un obscur petit curé de campagne perdue, un cardinal ou un grand sermonnaire. Je comprenais enfin que ce n'était que dans ce nouvel état que je pouvais désormais utilement servir. Et j'admettais la légitimité parfaite des reproches que tels et tels m'avaient faits et que jusqu'alors j'avais jugés parfaitement injustes, oui j'admettais qu'il fallait à ma foi pour convaincre les autres compléter ma conversion en entrant dans ce nouvel état qui me permettrait enfin de rompre avec tout ce qui avait jusqu'alors rempli et constitué ma vie d'imposteur. Oui, je comprenais enfin que je n'avais attendu douze ans que cette clarté qui venait de m'être accordée malgré moi.

Et la nostalgie que j'avais promené de Paris à Palerme se trouvait avoir brusquement disparue.

Depuis les premiers temps de ma conversion, jamais je crois je n'avais eu l'impression d'une délivrance pareille. C'est comme si je venais de recevoir un nouveau baptême. Et à

présent je ne demande plus à Dieu comme depuis si longtemps de m'éclairer sur ses desseins à mon égard; je ne lui demande plus que de faire de moi un bon prêtre. J'ai l'impression de sortir d'un rêve.

Palerme, 31 Janvier 1938

que tout de même je ne puis pas ne pas déceler dans mon coeur  
puisque'elle y est : de l'emporter sur leurs grandeurs par une  
grandeur plus incontestable. Je songe à Mauriac. Je me dis qu'en  
devenant prêtre je lui ferai sentir à la fois tout ce qui lui man-  
que et qu'entre son état et le mien il n'ya plus de commune mesure  
La déception du peu de cas qu'il fait de moi entre certainement  
pour une part dans mon acquiescement à mes aspirations involon-  
taires. Je ne me l'avoue pas sans honte, mais je ne puis faire  
autrement que d'en convenir malgré tout. Et puis il y a ceci en-  
core : que je n'ai pas le goût de la lutte pour obtenir les hon-  
neurs dans le monde. Ceux-ci me paraissent à la fois insignifiants  
et pourtant dans une certaine mesure valables, nécessaires. Et je  
songe sans me l'exprimer explicitement que mon action sur la so-  
ciété peut être autrement importante grâce à l'habit de prêtre  
qu'elle ne le serait jamais si je demeurais dans le monde. Il y  
a là comme une substitution inconsciente grâce à laquelle je pres-  
sens qu'il me sera plus facile d'agir sur les hommes en tant que  
prêtre qu'en tant que littérateur - et ce goût de diriger les être  
je suis bien forcé aussi d'en déceler la trace dans mes nouvelles  
aspirations. Il n'y a pas jusqu'à la crainte de l'antisémitisme  
qui ne trouve en celles-ci une espèce d'assurance et de tranquil-  
lité. Oh! je ne dis pas que je veuille par un état où je sois in-  
tangible me préserver des dangers que courent aujourd'hui tous  
les Juifs, fussent-ils baptisés. Mais enfin il suffit que la  
pensée m'en ait effleuré bien que je crois pouvoir me dire que son  
calcul n'entre nullement dans mon ambition nouvelle, oui il suffit  
que la pensée m'en soit venue pour que je puisse ne plus faire  
comme si cette pensée m'était radicalement étrangère. Mais je me

demande si la marque précisément de la profondeur de ma vocation n'est pas dans la réponse que celle-ci donne enfin à toute ma nature. Je commence exprès par ces résonnances sordides que je trouve en moi - j'y insiste à dessein pour être le plus certain de ne pas me faire d'illusion sur la véritable nature de ma transformation. Il y entre de vieilles habitudes de pensée - de vieilles craintes. Mais quand je reçois le baptême, n'entraîne-t-il dans mon intention qu'un pur désir de louer Dieu? C'est après coup que je l'ai compris. Et de même je n'attends que pour après mon sacerdoce que la source du désir que j'en ai se purifie totalement. On oublie un peu trop la grâce du Sacrement quand on s' imagine qu'il faille le recevoir dans l'état où c'est sa grâce même qui doit nous mettre. Il ne serait d'ailleurs pas juste de n'énumérer que ces désirs où n'entrent que mes sentiments impurs. Et je dois même convenir qu'en faisant le vœu de devenir prêtre si je guérissais, aucun de ces sentiments ne jouait. Il n'y avait alors en moi qu'une curiosité de la volonté de Dieu analogue à celle qui me fit promettre de recevoir le baptême en échange d'une autre guérison. La curiosité de la volonté de Dieu et la croyance instinctive que la maladie ne m'était donnée que pour qu'à mon tour je donne à celui-ci une occasion de se révéler - tel était je crois le fond de ma pensée dans ces jours où la fièvre et l'abattement m'interdisaient de songer à mes rapports avec le monde. C'est après coup et à mesure que les jours se déroulent que le reste de ma vie vient se confronter à l'état imprévu où un vœu formulé dans la maladie m'a comme introduit malgré moi. Non je ne trouve pas seulement des sentiments sordides au fond de la joie que j'éprouve d'avoir reçu de Dieu une réponse affirmative.

Je trouve aussi la confirmation de mes meilleurs désirs. Et je m'étonne d'avoir mis si longtemps avant de prendre conscience de la nécessité vitale de changer d'état, d'avoir été aveugle pendant douze ans, alors que je croyais nager dans la lumière. En vérité rien pendant ces douze ans ne m'attirait au sacerdoce. Et c'est vraiment, littéralement comme ~~si~~ si un jour nouveau s'était mis à luire et éclairait d'une manière totalement différente, totalement imprévue les réalités chrétiennes auxquelles pourtant j'étais le plus sensible et le plus attaché. Comme si j'eusse dû demeurer dans l'état laïc jusqu'à ce que tous mes livres fussent écrits et qu'il m'eût fallu attendre le propre moment de la publication de mon Rome pour comprendre que mon témoignage étant rendu, je devais désormais aliéner cette liberté qui précisément avait valu à mes livres le meilleur de leur prix. Il me semble que je suis tiré comme par la main, comme par le bout du nez, sur une route où en effet je pourrais choisir de ne pas avancer, mais où tout me presse où tout me pousse avec une évidence si irrésistible que c'est contre moi-même que j'agis si je refusais d'avancer. La volonté de Dieu se fait si nette, elle se manifeste si peu douteusement et ma profonde nature a tellement besoin de se compléter dans ce sens qu'il n'y a évidemment pas d'héroïsme dans le fait de me surmonter. Une espèce d'unanimité se fait en moi qui m'oblige d'accepter mon destin tel qu'il s'impose à moi. C'est comme si je n'avais qu'à acquiescer à ce que le ciel prend la peine d'éclairer à un certain moment.

Et maintenant il est vrai, je ne conçois plus ma vie en dehors du sacerdoce. Alors que jusqu'à présent le sacerdoce

me paraissait incompatible à moi-même je ne réussis plus à dissocier de lui la notion de ma propre vie.

Non seulement la phrase que "je ne puis décidément faire mon salut dans le monde" m'apparaît irrécusable, mais la littérature tout à coup me semble vaine auprès du simple service de Dieu, des âmes; et j'en abandonne la pensée sans réserve, sans difficulté, sans regret. Je comprends tout à coup que ce grand désir que j'avais d'aider la J.O.C. à se développer, c'est en tant que prêtre que j'y parviendrai. Je me dis aussi, ce que je ne m'étais encore jamais dit, que mes amis récalcitrants avaient besoin que je fasse ce pas décisif pour se convertir. Jusqu'alors je me flattais de mieux servir la religion en demeurant laïc. Je me disais que les laïcs avaient ainsi plus confiance en moi que si, en leur parlant de Dieu, j'avais exercé le "métier" de prêtre. Je pense tout à coup le contraire. Et qu'une rupture définitive avec le monde doit agir sur eux bien mieux que toutes les paroles que je pourrais dire en restant dans le monde. Et que peut-être beaucoup ne me prêtent qu'une attention très faible en raison même de ce que je n'ai pas fait le sacrifice de ma liberté, de ce que je ne suis pas encore consacré à Dieu. Cette consécration ne peut qu'apporter à tous mes témoignages antérieurs une force nouvelle, une plus irrécusable confirmation, de sorte que c'est vraiment l'inquiétude des âmes qui, pour beaucoup, entre dans le désir de rompre avec ma vieille existence de pécheur invétéré. Je songe à l'effet que mon ordination peut avoir sur Gide. Je songe à toutes les âmes que je pourrai aider. Je songe à Joseph à qui je n'ai pas donné l'exemple suffisant de l'effort qu'il faut faire après qu'on a reçu le baptême et de la médio-

crité de qui je me sens responsable. Sa pensée aussi entre dans mon nouveau désir. Par une brusque rupture je lui ferai enfin comprendre qu'il y a des choses dans la vie que le baptême vous interdit de faire alors que jusqu'à présent j'avais la faiblesse de les faire avec lui. Oui, je songe à toutes ces responsabilités que j'ai à l'égard de tel et de tel et à leur attente légitime de me voir aller jusqu'au bout de ma nécessité par le réel achèvement de mon propre exemple. Je me fais peut-être illusion et ce renoncement que je veux accomplir en partie pour eux, peut-être n'en tiendront-ils aucun compte. N'importe. J'ai trop l'impression à présent de ma propre imposture si je ne vais pas jusqu'au bout des exigences de l'esprit pour que leur incrédulité m'arrête. Mais en fait je ne songe pas à cette incrédulité. Il me semble certain qu'ils ne pourront plus contester mon exemple et mes exhortations.

Et puis, en tant que prêtre, je songe à toutes les possibilités qui s'ouvrent devant moi pour agir sur les uns, pour parler aux autres. J'ai trop le sentiment de mon infériorité dans mon état laïc pour pouvoir jamais presser qui que ce soit, donner même des conseils avec autorité. Sous l'habit ecclésiastique, ce n'est plus moi qui parlerai. Et je sais à l'avance quel surcroît d'autorité j'y trouverai. Oui, je sais, à n'en pouvoir douter, que lorsque je serai prêtre, je disparaîtrai derrière mon sacerdoce et que les clartés que Dieu me donne je pourrai enfin les faire éclater à tous les regards. C'est à cause de ce peu d'autorité que je trouve en moi et de cette perpétuelle défiance de moi-même que je ne parle jamais que de mon expérience



propre, que je n'en parle jamais qu'avec timidité. Mon action efficace dépend à présent de ma propre perte dans un état où je sois consacré. C'est alors que je pourrai agir, car c'est alors que je pourrai enfin m'abandonner à la réalité sans que moi-même n'aie plus à y intervenir. La délivrance de mon subjectivisme asservissant c'est là encore que je la trouverai. Et peu importe si Dieu ne me permet plus d'écrire et de vérifier ma délivrance dans l'ordre littéraire. Un autre ordre s'y substituera, autrement important que celui-ci. Et je m'entends déjà prêcher dans une église. Ici l'ambition, mais une ambition légitime s'insinue de nouveau entre Dieu et moi. Je me vois déjà - le Ciel me préserve d'en tirer de l'orgueil - arrachant des larmes aux âmes qui m'écoutent et les pliant à Dieu. Car c'est par la parole que je sens que désormais je dois agir sur des foules. Et je ne me vois plus seulement parlant aux hommes. La célébration de la messe, l'intimité avec Dieu, la grandeur du prêtre consacrant l'Hostie, y faisant descendre le Seigneur, voilà à quoi jamais, malgré mon persistant et profond attachement à l'Eucharistie, voilà à quoi jamais je n'avais songé jusqu'alors et qui m'attire à présent irrésistiblement. Je songe à ce que me disait un jour le P. Bernard : "Il faut que vous deveniez unsaint". Je sais que je ne puis le devenir qu'en tant que prêtre. Et je n'ose le dire, mais il me semble qu'ainsi, en effet, je puis le devenir. Et toutes ces certitudes se croisent - elles jouent ensemble pour me faire apparaître le sacerdoce sous un jour inconnu, pour m'en donner une impatience irrésistible, que je découvre soudain comme un sentiment que je n'ai jamais eu. Pourtant je l'attendais mais il a fallu cette chiquenaude finale pour m'en révéler



Aurai-je la grâce, la force d'aller jusqu'au bout de la décision que j'ai prise? Il me faudra avoir constamment sous les yeux les avantages auxquels je songe - tout spirituels - du sacerdoce. Il me faudra avoir constamment dans le coeur le désir d'une vie où il n'y ait plus que des valeurs spirituelles. Et comment y parvenir sans une grâce constante? C'est elle qu'il me faut inlassablement demander à Dieu. Et que je me rappelle sans cesse combien il m'est évident aujourd'hui que je ne puis me délivrer de moi qu'en devenant prêtre. Car j'ai trop déblatéré contre les mauvais prêtres pour pouvoir me permettre de devenir tel. Chrétien et croyant sont pour moi synonymes un peu à la manière dont le sont : prêtre et saint. Il me semble qu'on n'a pas le droit de devenir prêtre si ce n'est pour devenir un saint prêtre. Et un saint prêtre à mes yeux, c'est un homme sans doute tout consacré à Dieu, mais c'est un homme aussi qui ne vit plus que pour mener à Dieu le plus d'âmes possible. C'est un homme qui ne s'appartient plus. Et je souffre tellement d'être enfermé en moi. Je songe à tout ce que m'apporteront d'amour les confessions que j'entendrai. C'est de cette manière seule qu'il me semble que je puis enfin m'intéresser à des histoires étrangères, pénétrer dans des coeurs. Et dans quelle mesure ce souhait est-il impur - relève-t-il encore d'un souci de moi-même? Mais comment jamais nous délivrer totalement d'une telle inquiétude? Le plus que nous puissions faire, c'est, songeant encore à nous, d'y songer comme à des instruments qui se voudraient utiles, serviables et renoncés. Le souci de notre renoncement, c'est encore le souci de nous-mêmes, mais nous sommes bien obligés d'en passer par là et de convenir, qu'au plus, nous n'aimerons jamais notre prochain

plus que nous-mêmes. Ce qu'il faut, c'est de parvenir au moins à cette égalité d'amour. Et pour moi je n'en vois pas le moyen en dehors du sacerdoce. Et de l'obligation où celui-ci nous met d'être constamment disponibles. Ne plus s'appartenir, tel est le propre caractère du prêtre : il est celui que Dieu utilise pour se manifester et pour parler aux âmes. J'aime trop sentir la confusion, l'adéquation parfaite d'un homme à sa vocation pour pouvoir penser que lorsque je serai prêtre ce souci ne sera plus le mien. Mais je n'arriverai à le réaliser qu'en m'effaçant de plus en plus. Je ne sais pas dans quelle mesure ici je n'ai pas encore une espèce d'espérance littéraire. Je suis vraiment suffoqué par cette atmosphère de subjectivité où je vis. J'ai le plus ardent désir d'en sortir. Et non vraiment, je ne sais pas dans quelle mesure le désir que j'ai d'en sortir n'est pas encore mêlé à celui d'engendrer enfin une forme littéraire où mes impressions propres ne puissent plus entrer. Je fais l'abandon préalable de toute ma littérature, mais il me semble qu'au fond de moi la littérature que j'abandonne si facilement, c'est surtout celle à laquelle je suis condamné à présent. Et que j'en entrevois une autre inséparable d'un état où j'appartiendrai enfin à des âmes étrangères.

J'ai besoin aussi du sacerdoce pour m'aider à vivre une vie de pénitence qu'en dehors de lui je me sens incapable de mener. Le sacerdoce, c'est en quelque sorte ma dernière carte, celle qui contient toutes mes espérances d'être enfin libre dans le don total que j'aspire à faire de moi-même et dont, comme laïc, je me sens incapable.

Mais quel témoignage aussi ce serait en faveur du

sacerdoce si, étant ce que je suis, il était susceptible de me faire devenir ce que je voudrais être - littéralement le contraire de moi-même. Et je sais trop par l'expérience de ces douze années que je viens de vivre que tout est possible à Dieu pour pouvoir penser que cela ne lui est pas possible. C'est là ce qui nourrit le plus mon irrésistible espérance. Oui, c'est par la foi que mon espérance se ranime sans cesse, et en particulier cette espérance que j'ai à présent de changer de vie, de changer de coeur en changeant d'état. Il y a d'ailleurs dans le seul fait du nouveau rôle à assumer et simplement du nouveau costume à endosser, un premier secours sur lequel je compte. Je suis trop prisonnier des circonstances, trop sensible aux sollicitations mauvaises, pour avoir honte de m'avouer que mon premier soin peut être très légitimement de changer ces circonstances par un simple changement de décor. Oui! si je suis à ce point - et je sais que je le suis depuis onze ans que je cherche en vain à devenir meilleur, plus pur, si je suis à ce point dépendant d'un regard, d'une forme qui passe, j'ai bien le droit de croire que ma vertu comme mon vice sont dans une certaine mesure liés à tout ce qui m'entoure et que par conséquent tout ce qui m'entoure doit être surveillé, modifié selon les exigences de mon excessive sensibilité aux formes fugitives. Et si un costume de prêtre est pour moi comme une barrière, comme un cloître autour de moi, dois-je me gêner d'y recourir sous prétexte que la vertu qui l'accompagnera n'est plus une vertu autonome ni qui vienne du fond de moi? A ce compte là mes vices non plus ne viennent pas du fond de moi puisqu'ils dépendent de la liberté que je tire de mon costume d'à présent.

En vérité nous sommes toujours dans une certaine mesure dépendants de notre extérieur, de nos apparences mondaines, et nous sommes justifiés à ne pas négliger d'adapter ce costume, ces apparences aux réactions qu'ils commandent en nous. Le fond des coeurs et des reins, c'est Dieu seul qui le sonde et parce que précisément il nous est impossible de déterminer dans quelle mesure le bien et le mal que nous faisons dépendent de nous - et le dosage exact de notre responsabilité dans les actes que nous soumettons. Ce dont je me crois incapable, c'est de pécher encore quand je serai revêtu d'un habit de prêtre - quand j'aurai à officier en public. Et je ne dis pas, encore un coup, qu'il n'entre pas, dans cette incompatibilité, du respect humain, la crainte de pouvoir être traité publiquement d'imposteur et par conséquent dans une certaine mesure hypocrisie. Mais que m'importe! J'ai bien le droit de me servir de toutes les béquilles si c'est pour aider à marcher le triste malade que je suis. Tout est bon qui nous aide à surmonter les sollicitations du mal - jusqu'à cette pseudo-hypocrisie qui nous incite à ne pas paraître aux yeux du monde ce que nous savons hélas que nous sommes, et qu'à chaque instant de relâchement des circonstances ou de nous-mêmes nous consentirions aisément à redevenir. Il nous faut prendre un rôle dans le monde qui soit à la hauteur de l'ambition, je dis dans ce cas : spirituelle, que nous pouvons nourrir. Oui, il nous faut prendre un rôle qui nous force à devenir vraiment le personnage qu'il est chargé de promouvoir. Il faut aller jusqu'à cette extrême humilité de se réduire au déguisement assumé, puisque aussi bien, encore une fois, nous ne savons jamais dans quelle mesure c'est le fond de notre être qui s'exprime dans quelque action que nous puissions faire. Il nous

faut nous en remettre entièrement à Dieu jusque dans l'uniforme que nous endossons. Voilà, je crois, ce que onze années de foi impuissante, d'indestructible espérance m'ont inculqué, et à quoi la brusque illumination de ces derniers jours est venu mettre un sceau définitif. Il ne me reste plus maintenant qu'à souhaiter d'avoir le courage de changer de costume pour que change le cours de mes habitudes et de ma vie.

Palermo, 4 Février

Il ne suffit de revêtir des habits  
des plages désertes, des îles  
fleuve, le silence d'un  
ditais que je ne  
tira, pour mettre en parallèle avec ce que je  
ce que j'allais devoir abandonner. Je suis ainsi fait que des  
spectacles qui s'offrent à moi, je ne sais discerner que les at-  
traits. Tout ce qui n'y cache de contre-temps, d'ennui, de peine  
je n'y songe même pas. Je ne vois que ce qui se présente à mon  
regard et je le désire de toute mon âme. Au vrai, je m'identifie  
instantanément à tout ce qui s'offre à moi : paysages, solitude,  
bel, haute mer, amour. Je ne songe jamais à ce que je suis  
une fois de plus. Je me complais dans le moment, dans ce que  
valle de la nuit, en que l'obscurité, le silence, le vide. Je  
devrais tellement le dire que je suis en proie à une  
toute les autres, toutes mes résolutions, tous mes desirs. Et  
que tout instantanément se trouve remis en question. Je ne dis  
qu'il ne manque d'avoir été ce personnage que j'imagine en train  
de vivre le spectacle qui s'offre à moi.

que comptait dans après de ce besoin retrouvé des  
pays lointains, de ma fantaisie, de ma liberté, le renouveau

Il n'a pas été besoin d'attendre que j'aie quitté Palerme pour subir déjà des tentations contre mon faible désir d'une vie meilleure. J'avais rencontré le St Moron par le plus imprévu des hasards au premier déjeuner que je fis dans la salle à manger après ma maladie. Et l'autre jour, la veille de son départ, il m'emmena dans sa chambre pour me montrer des photos de sa dernière campagne. Dans le Pacifique. A Tahiti, aux Marquises. Il me suffit de revoir des cocotiers échevelés sur un fond de ciel des plages désertes, des indigènes nus avec des colliers de fleurs, la silhouette d'un de ces bateaux sur lesquels je lui disais que je ne monterai plus, pour douter aussitôt de ma vocation, pour mettre en parallèle avec ce que je choisissais tout ce que j'allais devoir abandonner. Je suis ainsi fait que des spectacles qui s'offrent à moi, je ne sais discerner que les attraits. Tout ce qui s'y cache de contre-temps, d'ennui, de peines, je n'y songe même pas. Je ne vois que ce qui se présente à mon regard et je le désire de toute mon âme. Au vrai, je m'identifie instantanément à tout ce qui s'offre à moi : paysages, solitude, bal, bataille, amour. Je ne songe qu'aux avantages de ce qui a une forme vivante. La concupiscence du regard, plus encore que celle de la chair, ou que l'orgueil de la vie, me dévore. Et je deviens tellement la chose que je vois que j'en oublie du coup toutes les autres, toutes mes résolutions, tous mes désirs. Et que tout instantanément se trouve remis en question. Je me dis qu'il me manque d'avoir été ce personnage que j'imagine en train de vivre le spectacle qui s'offre à moi.

Que comptait donc auprès de ce besoin retrouvé des pays inconnus, de ma fantaisie, de ma liberté, le renoncement



sans douceur que j'avais résolu. Je retrouvais dans le fond de mon coeur comme une réserve intacte mes souvenirs des Tropiques la joie que j'avais eue de respirer des parfums trop forts dans une lumière éclatante. Toute une partie de ma jeunesse. Et qui me demandait qu'à revivre. Qui n'attendait que ce rappel pour s'agiter de nouveau au fond de moi. Comme si ce fut là ce qui pouvait me combler. J'étais sans défense devant ces invitations répétées de pays que j'avais fini par oublier. Et il me semblait que je n'avais pris ma résolution de renoncer à tout que parce que j'avais oublié précisément la douceur de tout cela. Ah! non il ne m'en faut pas beaucoup pour tout remettre en question : un bout d'image, la photo d'un arbre exotique, un sourire, un fruit, des danses de sauvages, et cette joie sans effort à l'appel de laquelle je ne résiste pas. Je ne suis décidément pas très enclin à la pénitence, à la charité. Et le plus spontané de moi, c'est vraiment à ce plaisir de la découverte des lieux inconnus que je le sens surtout toujours tendu.

Mais est-ce une raison pour abandonner ma résolution. Outre qu'elle ne dépend déjà plus de moi, puisque j'y suis engagé par une espèce de contrat, est-ce que cette résolution ne contient pas plus que des voyages éventuels, plus que cette facilité qui me séduit, le véritable secret de mon être, la faculté de mon plein développement. Tout occupé par le spectacle qui se déroulait sous mes yeux, je n'y songeais pas l'autre jour. Mais maintenant que l'enchantement a pris fin et qu'il m'en reste tout au plus une sensation plus vive des plaisirs de mes anciens voyages, je puis bien me dire qu'après du renouvellement de tels plaisirs, si grisant qu'il soit, mon renouvellement intime doit

m'importer bien davantage. Et que c'est toute ma vie qui attend de cette ordination d'être changée de fond en comble. C'est encore une pensée égoïste qui m'inspire, je le sais; mais c'est en vue de ce renoncement à l'égoïsme auquel j'aspire du meilleur de moi-même. Il n'y a pas moyen de nous débarrasser de nous. Je suis, quant à moi, plus empêtré que personne dans le continuel souci de ce que je pense et que je sens. Mais c'est à cause de cela que je dois aspirer à cette consécration qui seule enfin, quand même elle ne serait pour l'instant qu'un remède intéressé, qui seule peut me délivrer des chaînes qui ont peu à peu scellées sur moi une longue maladie qui m'obligeait à ne songer qu'à moi, et la faculté de jouir sans contrainte de l'air du temps et de mon indéfectible solitude. Il s'agit vraiment de me désenchanter de ma liberté, de moi-même. Et rien, si ce n'est une consécration surnaturelle, ne pourrait plus y parvenir. Il me faut me débarrasser d'abord de ma constante disponibilité à tous les souffles du jour, car c'est d'elle que je suis le plus prisonnier. Et le charme retrouvé des paysages exotiques marque le point où je puis l'être alors même que je n'y songe pas. Je suis identique à ce que je vois. Autant dire que je ne suis rien que ce que j'entends et que je vois. Je ne suis pas un homme. Je suis le passage du vent. Je ne sais rien renoncer, rien refuser. Je n'ai pas en moi, hormis Dieu, un seul point stable où m'attacher. C'est donc à ce point, à Dieu, qu'il me faut désormais comme un refuge que je ne puis plus mettre en question, m'accrocher en fermant les yeux, en me bouchant les oreilles. C'est de cela dans toute la plénitude du mot que dépend mon salut. Car ce n'est pas un arbre que je veux

être - mais un être vivant et qui se donne. Me refuser, tel est peut être le mot d'ordre qui désormais correspond le mieux à l'obligation que j'ai prise. Remonter le courant. Savoir que ma vie même est en jeu. Et qu'il n'est plus temps d'attendre et de rire. Oui, que mon destin même, je suis en train de le jouer. Que m'apporteraient de nouveaux voyages - la terre entière? Il est particulièrement vrai pour moi que le monde n'importe guère si mon âme doit s'y perdre. Et quel moyen de ne pas l'y perdre si je recommence à ne dépendre que de moi? C'est à cela qu'il me faut songer constamment, jusque pour me refuser dans la rue le plaisir d'un regard. Je me souviens des résolutions un peu follement énumérées aux dernières pages de Moi, Juif. Ce n'est plus sans motif maintenant, ni pour une pureté idéale qu'il faut que je me refuse. C'est parce que Dieu m'a donné le signe que je réclamais et qu'il n'y a plus moyen de le récuser. C'est parce que je veux une certaine fin qu'il me faut me résoudre à ces moyens qui me sont étrangers. C'est <sup>à</sup> cette fin-là que je suis condamné désormais à songer. Et tous les gestes de ma vie n'ont plus de sens qu'à m'y faire aboutir. Pour la première fois dans ma vie, Dieu exige de moi l'exercice de ma volonté et l'obligation d'un certain choix qui exclut la séduction de tout le reste. Oui, il faut maintenant, à 43 ans, que je change ma pensée. Et c'est cela qui me paraît impossible, sans la pensée constante de mon plus authentique enrichissement. Il faut que je finisse par croire, autrement que du bout des lèvres, à la réalité des âmes, à celle de mon âme; alors que jusqu'à présent en dépit de la foi qui l'occupait un peu en étrangère, je n'ai jamais en fait songé qu'aux exigences de mes sens et qu'à la réalité de mon corps.

Il me faut faire peau neuve.

Littéralement. Qu'importe Tahiti auprès de cela?  
Et l'enchantement du monde entier? Etre prêtre. Etre un bon  
prêtre. C'est par ce refrain-là qu'il me faut sans cesse me re-  
prendre, coeur qui s'est trop tôt réjoui d'être un coeur sans  
mémoire - forme creuse, forme vide que l'univers remplissait.

Palermo, 7 février

Et comme Dieu a bien fait de m'attendre dans cette  
solitude, de m'y réserver cette maladie - sans le réconfort de  
personne - ayant perdu jusqu'au goût d'écrire, et forcé de lais-  
ser en panne le livre que je m'étais proposé de finir. Il me fal-  
lait exactement la réunion de toutes ces conditions pour me mettre  
enfin en présence d'un appel qu'il était temps que j'entende. Et  
la première chose à laquelle renoncer, c'est ma littérature. Non  
pas celle-ci que je fais en ce moment, pour me rappeler un jour  
par où Dieu a voulu que je passe. Mais cette littérature qui  
consiste à chanter des paysages en leur cherchant des équivalen-  
ces intérieures. Il n'y a plus qu'un but à poursuivre : celui  
qui mène au sacerdoce. Au don de soi. Et par le chemin le plus  
rapide. Je n'ai plus rien à faire à présent à Palermo où Dieu  
me réservait, dans un si total abandon, sa révélation la plus  
pressante, la plus importante sans doute depuis mon baptême. Ma  
convalescence est assez avancée pour que je n'aie plus de raisons  
de m'attarder à la douceur d'ailleurs très relative du climat  
sicilien. De ce pays où St. Paul aborda je n'ai plus qu'à m'éloi-  
gner moi aussi, qu'à gagner Rome en attendant de me fixer sans  
bouger dans je ne sais encore quel coin de la terre pour y

travailler très régulièrement, très petitement, à la préparation de ces examens pour lesquels ma mauvaise mémoire est si peu faite, mais qui enfin se dressent devant moi comme des obstacles qu'il faut absolument franchir. Ils vont me coûter le plus clair de ma liberté et toute ma fantaisie. Je m'attends à ma sécheresse. Je la désire. Je sens en moi un étrange goût de me détruire. Peut-être enfin ce que l'Évangile entend quand il nous conseille de "perdre notre âme". J'ai envie de tout perdre de moi. Je voudrais arriver au contraire de cette obligation qui me pèse tant de toujours parler de moi. Je voudrais arriver à faire pour Dieu place nette. Mon Dieu, je vous en prie, je ne puis rien sans vous. Ne m'abandonnez pas. Et que la pensée du sacerdoce à laquelle vous m'avez amené soit dans ce travail de la charité ce que fut pour ma foi pendant ces douze années qui sont en train de s'écouler la simple vue de votre Eucharistie, l'inoubliable souvenir de la manière dont vous m'avez accordé, dans une autre solitude, de la découvrir. Et faites que tout cela ne se réduise pas à de la littérature.

7 Février.

7 au soir.

Je crois que je n'ai, jusqu'à présent, pas attaché assez d'importance à moi-même. C'est à cause de cela que j'ai fait si peu de progrès dans l'ordre de la charité. Et pourtant comment se prendre au sérieux sans blasphème? Peut-être simplement lutter contre soi parce que cela est ordonné. Je n'ai pas lutté contre moi. C'est aux commandements qu'il faut attacher

de l'importance. Peut-être est-ce ainsi que je finirai par sentir vivre mon âme et par la considérer avec gravité. J'ai traité la révélation avec trop de désinvolture. Etre enfin consacré. Et commencer par obéir aveuglément. Ne plus vivre seul. Consentir à être constamment surveillé.

Une lettre de Marie-Rose M. me signale "l'infamie d'un article de Je Suis Partout" à propos de mon chapitre sur "les Juifs". J'imagine que ce doit être la réponse de Jouhandeau. J'imagine le pire. Et il me semble que j'aurais pu l'écrire. Le titre que je lui aurais donné, ç'aurait été quelque chose comme "Un sale Juif". Peut-être me trompé-je, mais je sens que non. Et l'étrange c'est que je descendais avec l'algèbre des valeurs morales pour en découper les pages alors que la lettre de Marie-Rose m'était remise. Je trouve Jouhandeau à chaque étape religieuse importante de ma vie; car il est certain que si, comme je le pense, cet article me déshonore, il ne peut que m'affermir dans ma résolution d'en finir avec moi. Il m'apporte, après mon extraordinaire aventure, comme un témoignage supplémentaire de l'appel et de la volonté de Dieu. J'imagine le pire et je ne puis lui en vouloir. Il est providentiel que des accusations publiques m'empêchent désormais de retomber dans la facilité avec laquelle je finissais par accepter mes habitudes... Il est providentiel (et tous mes articles de ces derniers mois le prévoient) que soit enfin dénoncée - si involontaire et regrettée qu'elle soit - mon imposture. Je n'en pouvais plus de faire dans le monde figure de saint. Jouhandeau sans doute est venu dire avec sa férocité coutumière que ce n'était pas vrai. Une fois de plus je

n'attendant que je ne m'en rende pas le compte. Je n'arrive pas à mesure à quel point Satan lui-même sert. Il se dessert pour le simple plaisir de trahir celui qui passe pour aimer Dieu. Je comprends mieux pourquoi Jésus appelait Judas son ami. Il permettait à la Rédemption de s'accomplir.

D'ailleurs le nom de Jouhandeau ne cache-t-il pas précisément celui de Juda (et celui de tout homme qui essaie de se délivrer de lui-même le nom du Christ).

"Etre à Dieu", j'entends maintenant à chaque instant cette phrase chanter à moi, quand je ne me livre pas à l'analyse des plus mauvais motifs de ma vocation. Etre à Dieu. Je voudrais écrire ces mots dans tous les sens. Et que surtout ce ne soient pas des mots...

Promenade à Santa Maria di Gesu. J'ai décidé de partir ce soir pour ne plus perdre de temps et me mettre tout de suite à l'ouvrage. Et pourtant c'est aujourd'hui le premier vrai jour de printemps, et c'est un sacrifice de laisser ce pays sans l'avoir vu couvert de fleurs. Je m'y décide surtout pour renoncer à quelque chose. Que ce séjour de Palerme jusqu'à la dernière minute marque vraiment le sacrifice que j'ai décidé de faire à Dieu. Et je n'écris pas pour m'en glorifier, mais pour m'en souvenir.

9 Février

J'attends l'autobus au bas de la colline de Sta Maria di Gesu sur une petite place encadrée de murs sordides. Des linges en loques pendent au soleil. Je me dis que c'est à cette misère qu'il faudrait consentir. Et je suis bien obligé de

m'avouer que je ne m'en sens pas le courage. Je n'arrive pas à comprendre que tous ces gens autour de moi, ces enfants mal lavés, ces femmes assises et qui cousent le supportent. Cette patience, cette résignation me dépassent. Et le Christ pourtant.

Lettre de Maman. J'apprends que c'est bien de Jouhandeau qu'il s'agit. Mais il paraît qu'il y en a quatre colonnes. Et que c'est écrit par un porc. Si je lui réponds - ce qui n'est pas sûr, tâcher d'introduire cette phrase : La preuve, mon cher J, que je suis bien français, c'est qu'un homme comme vous ne réussit pas à me dégoûter de l'être.

Nuit du 12  
Rome, 13 février

De sortir de ce monde qui me répugne, cela aussi entre dans ma vocation. Comme le reste. Lâcheté? Je ne crois pas. Car il n'y a rien à faire contre l'entraînement de cet énorme univers pourri. Bien mieux, si le chrétien peut servir, ce n'est que par son sacrifice personnel. Lui seul lui donne un rôle efficace dans le jeu. Ce n'est que par sa rupture qu'il participe. Je suis stupéfait de me sentir de plus en plus pressé par ma vocation. J'en suis plein. Ne plus simuler qu'on approuve le jeu infâme. Ne plus le laisser croire. Il y a là-dedans aussi une espèce de vengeance pleine de mépris. Impuissante dans un certain sens, mais chacun n'est-il pas impuissant contre la coalition des forces qui l'entourent, et contre cette conjuration de médiocres et de bandits dont on ne peut même pas soulever le masque. Ce n'est pas de nous débattre contre elle qui nous fait



plus forts. Etre prêtre, être un bon prêtre, j'entends sans cesse chanter ce refrain dans mon coeur.

Vu le Père Arnoux. Je lui ai raconté mon histoire. Comme il a raison de me dire que le latin, la philosophie, la théologie que je vais faire, il ne faut pas oublier surtout que c'est très secondaire. "l'important, c'est de me faire un coeur sacerdotal Rayonner le Christ, c'est tout ce que le prêtre doit rechercher. C'est surtout quand je lui ai expliqué le rôle de l'Eucharistie dans ma vie qu'il a commencé de reconnaître la validité de ma nouvelle orientation. Car le prêtre, me disait-il, c'est un autre Christ, il ne doit jamais l'oublier. Et je convenais que ce n'était pas par là que ma vocation s'était d'abord manifestée. Mais qu'au moment de mon baptême non plus je ne savais pas ce que je faisais en le demandant. La lumière que donne la grâce du Sacrement, c'est elle que j'attends pour comprendre dans sa plénitude le sens de ce à quoi pour l'instant j'aspire encore un peu aveuglément.

Assisté au Te Deum en l'honneur de l'Apparition de la Vierge à Lourdes. Il me semblait que c'était une grâce très singulière de pouvoir célébrer ce 80ème anniversaire à Rome. Et que c'était vraiment mon Te Deum que je chantais pour louer Dieu des faveurs extraordinaires que la Vierge m'accorde.

Le P. Arnoux me mettait aussi en garde contre les terribles déceptions que j'aurais à voir le clergé de plus près. Mais je ne crois pas me faire illusion en pensant que de ce côté-là je suis prêt à tout. Et que rien de ce à quoi je m'attends

ne peut être capable de me donner aucun regret. Je dirais même :  
au contraire. Car ce n'est qu'en m'efforçant moi-même d'être un  
bon prêtre - c'est en consentant à souffrir pour les autres que  
dans la mesure de mes moyens je puis racheter leur médiocrité,  
leurs calculs et leurs vilenies. La souffrance que j'en aurai n'a  
rien de commun avec celle que me donne un monde apostat. La souf-  
france d'un homme consacré est une protestation féconde. Et qui  
remet les choses au point.

Le Père me conseille avant d'entreprendre quoi que  
ce soit une retraite préliminaire. Je n'y avais pas pensé. Je ne  
parle de "mon histoire" qu'à ceux qui peuvent m'aider à aboutir.  
Le P. Arnoux hier. De Sanctis aujourd'hui pour qu'il me fasse  
avoir par Mgr. Montini une audience du pape. Je n'en dis pas un  
mot aux autres. Et il me semble que je nourris pour la première  
fois un secret; que pour la première fois je suis capable de ne  
pas livrer le fond de mon âme comme je le fais d'habitude au  
premier venu. Cela ajoute encore à mon allégresse qui est grande.

Communiant hier matin à Sant' Andrea delle Fratti,  
j'ai enfin surmonté ma rancœur sourde contre Jouhandeau, me rappé-  
lant l'histoire d'Etienne et de Saul, j'ai prié pour lui de tout  
mon cœur. Et c'est en effet en devenant chrétien qu'il peut se  
délivrer de ses phobies, les surmonter. A lire sans algèbre, je  
comprends mieux quelle part diabolique l'orgueil - un orgueil ab-  
surde et quasi-inhumain - peut avoir à toute sa vie. Mais qu'il  
suffirait de la Grâce pour faire de lui un saint. Et je ne feignais  
point le détachement à écrire à maman que l'humiliation de cet

article que je n'arrive pas à me procurer, m'était plus précieuse que le ridicule ruban rouge que j'ai reçu l'autre mois et qui, paraît-il, a mis du soleil dans sa vie!! Elle m'annonce que Jean Davray va publier dans l'Univers Israélite une réponse également très dure pour moi. Et d'être attaqué ainsi à la fois par les Juifs et par leurs ennemis à propos d'un même article me réjouit et me semble un meilleur signe que s'il plaisait à tout le monde. Mais je n'ai vraiment à faire aucun effort pour n'en pas vouloir à mes diffamateurs. Il me semble dans tout cela que ce n'est plus de moi qu'il s'agit, que ce n'est pas sur moi qu'on tape. Et que le vrai moi-même c'est ce prêtre en moi que j'espère, que je ne naîtrai qu'avec lui. C'est cette vie que je vais endosser qui est ma vie. L'autre je l'ai déjà abandonnée. Ils imaginent me répondre Mais leurs coups ne portent pas. C'est ma dépouille qu'ils injurient. Au fond, je ne puis même plus dire que leurs insultes comblent mon long désir d'être déshonoré. Elles viennent trop tard Je n'y suis plus...

Il me semble que je rêve ma vie, ou plutôt que quelqu'un est en train de la rêver. Comme c'est vrai que nous ne sommes pas au monde. Mes personnages se succèdent, sont des fantômes. Ah! m'occuper enfin des autres... Et croire enfin vraiment que c'est ce qu'on ne voit pas qui compte. Etre enfin consacré... Identique au Christ. Soustrait au changement. Prêtre pour l'éternité. Pouvoir enfin dire cela de moi. Il me semble que je continue de rêver. Je n'entrerai dans le réel que le jour où le sacerdoce m'aura enfin absorbé...

Je pense à ce livre qui est en train de se faire, malgré moi, comme s'est fait Moi, Juif - qui en prend la suite, et que je ne fais pas pour faire un livre, mais pour me rappeler ces étranges démarches d'une grâce inconnue. Je me dis que je serais prêt à le mettre au feu si on m'en donnait l'ordre - mais que s'il doit paraître il ne paraîtra qu'à la veille de mon ordination. Ces mots sonnent en moi pour la première fois de ma vie. J'en suis stupéfait moi-même. Stupéfait de les avoir prononcés. Stupéfait de n'en être pas plus étonné. C'est comme si tout cela qui commence seulement à émerger s'était déjà intégré au plus profond de moi - et que je n'aie qu'à le cueillir à présent. Oui, tout cela m'étonne si peu que c'est comme si le travail de ma conversion à la vie nouvelle que je crois choisir à présent s'était élaboré en moi, sans moi, depuis longtemps et que le peu qui me reste à faire, ce fût simplement d'en prendre connaissance. Le parallélisme se poursuit entre la manière dont la foi se dévoila à moi après mon baptême sous l'influence de l'Eucharistie et la manière dont ma vocation s'implante en moi, m'envahit depuis le jour où tout s'est éclairé à Palerme sous l'action de l'Hostie que le Père Gallo m'apporta dans mon lit. Ici comme alors je n'ai qu'à constater ce qui est et à dire "oui", avec cette différence toutefois qu'il faut maintenant que ma vie change. Et c'est toute une éducation nouvelle qu'il me faut subir. Me détacher de toutes les commodités d'une vie à laquelle je n'ai encore eu le courage de rien changer. Il ne s'agit plus seulement de recevoir mais de me séparer. Les processus de prise de conscience de la foi et de la charité sont les mêmes en moi, mais les exigences qu'ils m'imposent sont tota-

lement différentes. Et désormais, c'est d'un directeur qu'il est indispensable de dépendre pour me défaire enfin de moi.

Nuit du 12 au 13

Je tiens à ne pas me berner. Et à noter tout de suite que si je vais dans le sens où désormais j'ai décidé d'aller; il n'ya à cela rien d'héroïque. Ma nature est si affaiblie dans l'ordre sexuel, mon attachement aux êtres est si faible que c'est vraiment aller dans le sens de ma nature que de ne pas chercher à l'assouvir. Et, par ailleurs, mon besoin d'absolu est si pressant que tout lui sacrifier n'est encore que me satisfaire. En vérité, quand je décide de devenir prêtre, je ne fais que d'obéir à la combinaison des éléments naturels et spirituels dont Dieu a bien voulu me composer.

Vif remords aujourd'hui, voyant un jeune prêtre de St. Louis, sous prétexte de lui demander s'il ne pourrait m'indiquer un moyen d'arriver jusqu'au pape, je lui ai confié mon secret. Et aussitôt après j'ai souffert comme si je m'étais trahi. Cette vocation, à part quelques êtres, elle ne doit être connue que de Dieu et de moi. Je commence d'éprouver l'impudeur de se livrer sans réserve. Et cela aussi, c'est un sentiment très nouveau pour moi si habitué à vivre dans une maison de verre.

Et pourtant, de ma guérison de Palerme et de cette insertion si nette du surnaturel dans ma vie, je me sens obligé de parler à tous ceux qui m'approchent comme si cela ne m'avait été accordé que pour eux, pour les mettre au courant, les presser de

croire. Il y a un mois de ces profonds secrets qu'il me faut, sous peine d'une trahison plus grave, livrer absolument à tout venant. Car au fond, rien ne nous est accordé seulement pour nous-mêmes, et surtout pas ces témoignages de l'au-delà. Il y a une sorte de prostitution dont on peut souffrir, mais qu'on n'a pas le droit de s'épargner. Et pourtant comme il serait doux de ne jouir de ses grâces qu'en secret. D'autant que ceux à qui on les expose en reçoivent la confiance sans tremblement.

Incendié de moi - s'avait envahi. Je recevais la chaleur et je recevais la Sainte Croix. C'est en ce moment le déluge à Rome. Et froid. Et triste et désagréable. Il me plaît pourtant d'être ici par ce temps et de penser que je m'en irai juste avant les beaux jours. Et que je choisisse qu'il en soit ainsi, c'est un premier petit progrès sur moi, contre moi. Et peut-être la première fois que je n'organise pas mon voyage en vue de mon plaisir. Je suis ici parce qu'il faut que j'y sois.

Une fois de plus Ste Thérèse pour écarter de moi l'envoûtement qui d'abord m'avait repris. Et voilà bien aussi un des étranges résultats de ce voyage singulier - que si depuis longtemps surtout j'avais une entière confiance dans la Vierge, les saints peints, les saints sculptés, ceux qui ne sont pas la Vierge, ne m'avaient jamais touché. Et ce même jour, bien que j'aie à Sainte Thérèse, c'est dans ce saint sacrement que je le recevais et j'en utilisais au lieu de recevoir la petite sainte. Et ce même jour je commençais à vivre plus près d'elle. À mieux sentir la puissance de ses intercessions dont je parlais sans trop y croire. Après Rome, Palerme a été de m'introduire dans la communion des saints et il n'y a plus pour moi d'autre issue que d'y participer par la communion elle-même.

s'écarter et où je disparaissais. Et que tout 17 Février  
simples et au moment où je m'y attendais le moins, par des  
voies où une Aujourd'hui premier anniversaire de ma guérison stu-  
péfiante. A mesure que s'éloigne mon voyage de Sicile, son ampleur  
grandit. Il me paraît de plus en plus miraculeux. Et j'en ai le  
cœur gonflé. Il n'y a décidément plus moyen d'oublier ce séjour  
de Palerme après tant de courses inutiles - cette illumination sou-  
daine après un si noir tunnel où le cafard - un cafard jusqu'alors  
inconnu de moi - m'avait envahi. Je revois la chambre où je reçus  
la Sainte Communion, je me revois dans mon lit. Je vois encore en  
moi le médecin s'étonnant que depuis la veille au soir mon visage  
eût tout changé.

Et pour la première fois aussi, j'ai repoussé cette  
nuit le péché qu'il m'eût été si facile de commettre et qui brus-  
quement me semblait dépouillé de ses charmes. Je pensais à l'anni-  
versaire de ce matin. J'invoquai une fois de plus Ste Thérèse  
pour écarter de moi l'envoûtement qui d'abord m'avait repris.  
Et voilà bien aussi un des étranges résultats de ce voyage singu-  
lier - que si depuis Lourdes surtout j'avais une entière confiance  
dans la Vierge, les saints pourtant, les saints ordinaires, ceux  
qui ne sont pas la Vierge, ne m'avaient jamais touché. Et ma guéri-  
son même, bien que due à Sainte Thérèse, c'est encore au Saint  
Sacrement que je la rapportais et j'en oubliais un peu de remercier  
la petite sainte. Il me semble que je commence à vivre plus près  
d'elle. à mieux sentir la puissance de ces intercessions dont je  
parlais sans trop y croire. Après Rome, Palerme a achevé de m'in-  
troduire dans la communion des saints et il n'y a plus pour moi  
d'autre issue que d'y participer par sa consécration où Dieu

s'exalte et où je disparaisse. Et que tout cela s'est donc fait simplement! au moment où je m'y attendais le moins, par des voies où une fois de plus la miséricorde semble avoir voulu plaisanter - et comme se jouer de moi.

Maintenant j'espère obtenir une audience du St. Père. Après quoi la vraie vie commencera. En fait. Car il me semble qu'elle a déjà presque commencé en principe, me transformant par anticipation dans mon vieux goût de la diversité et dans l'idée que je me faisais de moi-même au milieu du monde. J'ai commencé, me semble-t-il, à n'être déjà plus tout à fait autant du monde. Et d'anticiper sur ma consécration future.

Tout me plaît dans ma vocation. Jusque d'y trouver le moyen de rompre plus explicitement avec ces Juifs que décidément j'abhorre - dont j'abhorre même les soi-disant qualités. Il n'y a qu'un moyen de ne plus me sentir responsable de ce que je dénonce et répudie en eux. Et c'est précisément de ne plus être que l'esclave de Dieu.

La enfin l'article de Jouhandeau. Etais-je trop préparé aux ordures annoncées? Il ne m'a fait presque rien. Je décide en tout cas de n'y répondre qu'en changeant ma vie. Et je rends grâces au ciel de m'avoir accordé cette humiliation.

Je pense tout à coup qu'il me faut absolument aller en pèlerinage à Lisieux.

Un vieux réfugié Juif allemand à barbe - lippe pendante, nez crochu, d'une saleté repoussante, et qui marche en



traînant les semelles, habite à mon étage. Je le rencontre sans cesse. J'en ai vraiment une répulsion physique. Qu'y puis-je? Et j'en sens me gagner de la haine à l'égard de tout ce peuple "déséquilibré". Oui, c'est cela qui m'irrite en lui - qu'il ne soit pas à sa place - qu'il ne réalise pas sa vocation. Et qu'il en tire cette ignominieuse déchéance qu'il promène partout avec lui. J'ai toujours l'impression à voir des gens comme mon vieux Juif qu'ils sont condamnés à la terre - aux travaux forcés de la terre. A perpétuité. Et sans rémission. Non, je n'ai rien de commun avec ces gens. Avec eux jé ne veux rien avoir à faire. Avec ces Juifs tranquilles et satisfaits.

Samedi 19 : Audience du pape. Il est donc vrai que je vais avoir une audience du pape. Je réalise à peine ce que ces mots veulent dire.

le bes in de lui appartenir. Il  
fallu si longtemps attendre que l'audience fut terminée. Deux cents  
jeunes couples assis dans les dernières galeries et que j'avais dé-  
jà vus en entrant s'y trouvaient encore. Le pape avait encore à  
venir vers eux, à leur donner à eux aussi sa bénédiction. J'empor-  
tai la mienne comme un trésor. Il était 2 h. 1/2.

Mabillon

Le cardinal Verdier : c'est un bon serviteur de l'Eglise  
Ce que me disait Mgr. Siborio : que Pie XI l'avait prié un  
jour d'éloigner de lui sa montre dont le tic tac le gênait, tant  
son ouïe est demeurée fine.

25/2

Joie - orgueil un peu, aussi - de pouvoir me dire que pour  
le 80e anniversaire d'une des premières apparitions, c'est moi,  
qui ai pu parler de Lourdes à Rome (le lendemain de l'octave qui  
est aussi la fête de Bernadette) Et le 21 l'abbé Burkle disait  
ma première messe sur la tombe de St.Pierre c'était la vigile de  
la fête de la Chaire de St.Pierre à Antioche. Toutes ces coïnci-  
dences me semblent vérifier et justifier la croyance que j'ai eu  
ma nouvelle vocation. D'ailleurs celle-ci dure, malgré moi, sans  
que je n'aie rien à faire pour l'aider à durer. Et cela aussi me  
semble être un signe excellent de sa véracité, le goût d'une autre  
vie s'est vraiment mis à germer au fond de moi - le désir de Dieu -

le besoin de lui appartenir. Il me semble que je commence d'éprouver de la joie à me refuser au plaisir. (Pourvu qu'elle dure ...)

Charmant entretien ce matin, avec Mgr. Siborio dont j'étais allé prendre congé. Il commence par se réjouir avec moi de la longueur de l'audience que m'a accordée le St. Père : ce n'est pas un fait exceptionnel me dit-il c'est un fait unique". Et j'avouai en être moi-même stupéfait.

Il me raconta de quelle manière il avait rompu avec le monde. Il aimait tellement le théâtre me dit-il Non pas à cause des femmes mais de la musique. Il adorait la musique surtout la grande musique classique : Rigoletto, le Trouvère etc, Enfin un soir il y alla pour la dernière fois. Et le lendemain matin il endossa la soutane et se rasa les moustaches. C'était le premier pas qu'il faisait dans une existence entièrement nouvelle. Je me rappelai à ce moment le grand évènement qu'avait été dans la vie de Gide le sacrifice de sa barbe. De quelle autre valeur me semblait ce sacrifice identique accompli pour se séparer du vieil homme. Et son domestique fut parait-il si frappé de cette transformation que pendant 20 jours il sembla avoir perdu la parole. Au bout de 20 jours il vint vers lui : Don Alberto lui dit-il Dieu se sert de toutes les voies pour toucher les coeurs, j'ai été tellement ému par votre changement de costume et d'aspect l'autre jour que je ne peux plus rester dans le monde moi non plus. Et de fait le brave homme entra dans un couvent comme convers et y devint un très saint religieux.

Mgr. Siborio sur le point de me quitter m'avoua que parfois il avait envie d'envoyer au diable ces soutanes de couleur qu'il endossait et prenant occasion de cette confidence il me raconta sa visite aux Camaldriles. Rencontrant à la porte un vieux moine qui se promenait il lui demanda sa bénédiction. L'autre était tout tremblant tout vacillant de vieillesse. Il lui demanda s'il se rappelait je ne sais plus quoi de ses classes de mathématiques. Enfin il se fit reconnaître. C'était son vieux professeur qui s'était retiré là pour devenir ermite. Tout est néant lui dit-il. Il lui donna sa bénédiction. Aux Camaldules ajouta Mgr. Siborio un ancien maître de Chambre ou titulaire de je ne sais quelle haute fonction au Vatican s'est retiré aussi. Mais lui me dit-il c'est dans la réclusion absolue. Il est enfermé dans sa cellule. Il n'en sortira jamais plus.

Et j'étais tellement touché de voir ce confident du Pape me montrer le fond d'un coeur que Dieu occupe, achevant, au moment de nous séparer, de me convaincre une dernière fois, plus profondément des trésors qui se cachaient dans ces âmes que l'on juge un peu vite en proie aux honneurs qu'il leur faut assumer, que je ne pus moi-même retenir mes larmes. Et j'étais heureux qu'il daignât lui aussi m'accorder sa bénédiction.

C'est une autre sorte, aussi bouleversante, de confidence que Mgr. Montini me confia dans la courte entrevue où je pris congé de lui. Nous parlions de vocation. Je lui disais qu'il me semblait que c'était un bon signe, après n'en avoir eu pendant tant d'années

malgré mon effort pour y parvenir, pas la moindre désir, de sentir à présent malgré moi ce désir persister et grandir comme si il fut en moi désormais l'empreinte d'un autre qui voulant pour moi suppléerait sans que je n'aie rien à faire pour l'aider à mes défauts de mémoire et de volonté.

Il me confia que lui non plus n'avait pas eu d'abord la vocation et qu'il se débattit longtemps pour ne pas entrer au séminaire. Il ne se rendit qu'à la longue et parce qu'il sentit qu'il lui fallait se rendre - que le sacerdoce était exigé pour que son destin s'accomplît. Et j'étais si heureux de sentir un si saint prêtre me parler ainsi, me faire comprendre en évoquant sa propre histoire, qu'il ne s'agissait pas, dans une vocation, d'obéir à l'enthousiasme mais d'adhérer à l'ordre entendu et d'accepter ce que Dieu vous commande. Une vocation me dit-il c'est une acceptation. Et d'une lumière que Dieu met dans notre âme. C'est ainsi que je le comprends aussi depuis qu'à Palerme cette lumière s'est éclairée pour moi. Et quelque put être le long refus que j'opposai jusqu'alors à la pensée du sacerdoce. J'ajoutai qu'en effet ce n'était plus sous forme de sacrifice que j'entrevois à présent ma nouvelle vie, mais comme la simple adhésion qu'on ne peut plus refuser à ce qui s'est fait brusquement évidence et nécessité. Je m'apprête à quitter Rome, mon entrevue avec le pape, les confidences de son maître de chambre, l'âme admirablement transparente et toute consacrée de celui qui est à peu près le vice ministrer des affaires étrangères de la chrétienté, pourrai-je jamais assez louer Dieu de m'avoir accordé la grâce extraordinaire de cette tri-

ple révélation. La Curie peut être pleine de tous les travers et de tous les vices qu'on veut, je ne puis plus ne plus être témoin de ce qui aux plus hauts degrés de la hiérarchie se rencontre aussi de magnifiquement surnaturel, de purement chrétien. Pourquoi moi Seigneur, pourquoi est-ce à moi en dépit de toute la malveillance à laquelle je suis toujours en proie, pourquoi est-ce à moi Seigneur que vous avez permis de sonder les coeurs et de soulever le voile derrière lequel se dissimulent jusqu'à disparaître tant d'amour et de douceur ? Mais peut-être n'est-ce justement qu'en fonction de ma médisance naturelle et pour m'aider à en triompher - pour témoigner ainsi aux yeux de qui la dénigrent que la tête de l'Eglise n'est pas une tête pourrie - et que Jésus est présent à son coeur. C'est en tout cas une incroyable grâce d'avoir pu, sans effort de ma part toucher ainsi tout de suite le charme et la tendresse de quelques uns de ses chefs. Et qu'importe si, par ailleurs, trop de défaillances se produisent. J'aime de savoir que l'Eglise est assez forte pour résister. Il me semble que j'ai pénétré dans l'Eglise par la plus splendide de ses portes. Par laquelle Dieu daignera-t-il me permettre d'en sortir ? C'était la fête d'un prêtre martyr ce samedi 19 quand je fus reçu par le Pape .....

25/2

Il me semble aussi que ces confidences du pape, de son maître de chambre, de Mgr. Montini, c'aient été pour moi les premières grâces du sacerdoce - les premiers bienfaits des pouvoirs

de confession - La "Sensation de l'âme".

Impatient de savoir si ma désaffection à l'égard de ce qui n'est objet que de curiosité ou même de culture durera. En ce moment tout me paraît vain de ce qui ne se rapporte pas à mon unique préoccupation. Et ce n'est pas que je sois blasé. Il y a longtemps au contraire que je n'avais eu une telle joie dans mon cœur. Je suis ivre mais c'est à l'idée de ne plus m'appartenir.. En tout cas ce passage dans Rome ne sera guère marqué de visites aux musées aux églises (pour voir dans celles-ci des peintures). L'audience du pape l'absorbe tout en elle.

25/2

"Mabillon". Le nom de Mabillon est revenu me poursuivre cette nuit. Est-ce lui qui m'a réveillé. Je me demandais ce que le pape avait bien pu me dire de Mabillon - ce qu'il avait bien pu m'en citer. Et impossible de remettre la main sur cette confiance égarée.

Vu le R.P. Louis. Il me lui conte mon histoire. En partant je lui demande combien de temps il pense que peut durer ma préparation. Deux ans ? il trouve que c'est bien peu. Il me déconseille de rien brusquer. Peut-être a-t-il un peu raison de me répéter le lieu commun que ce qui s'est fait sans le temps manque de solidité. Tout de même Dieu peut ce qu'il veut, mais humainement il a raison. Pourtant que mon impatience est grande ! Bien plus que pour mon

baptême Et c'est qu'avant de recevoir la lumière de l'Eucharistie je n'en imaginais rien. L'imagination ici précède la réalité et l'éclaire. Pour une fois, pour la première fois, je brûle d'un désir <sup>'il</sup> qui ne dépend pas de moi de satisfaire.

Le Père Arnoux l'autre jour : Le prêtre c'est un homme qui rayonne le Christ.

C'est cela même : c'est du Christ qu'il faut me revêtir. Seigneur aidez-moi ..... Je ne puis rien sans vous, même pas me mettre à apprendre le latin. Si vous voulez de moi, c'est à vous de continuer à me le dire.

Ainsi c'est demain que va se terminer mon prodigieux voyage. Entrepris pour achever mon mauvais livre, pour épuiser l'argent que je ne pouvais plus sortir de ce pays. Et voici qu'il s'achève simplement sur la découverte de ma vocation sur la bénédiction du Pape. Mon Dieu quelle étrange féerie vous me permettez de vivre. Et où il n'y a, je me le répète une fois de plus jamais rien d'autre à faire que de me laisser faire. Avec quel bonheur je songe à mon livre abandonné et que je n'y ai pas tracé un seul trait ... j'ai dépouillé aussi cette littérature. Voyage béni où Dieu m'a sevré de moi-même.

Mais ce qui fait ressembler le processus de cette "vocation" à celui de mon baptême, c'est que je lui oppose aussi peu de résistance que j'en ai mis à me laisser convaincre par l'Eucharistie.



Preuve que le fruit avait déjà mûri en moi avant que je m'en fusse aperçu pour le cueillir. L'idée des plaisirs du monde ne m'a pas retenu un instant. Et sitôt entendu l'appel de Dieu je n'ai eu qu'à le suivre. C'est pour cela qu'il ne se produit jamais en moi de déchirement : ce qui doit être a germé avant même que j'aie eu l'idée d'en prendre conscience l'appel de Dieu ne se fait que quand tout est prêt pour le recevoir. Tout a l'air de se passer en un moment. Au fond nul ne se sert autant du temps que moi. C'est à mon insu que tout s'élabore et s'opère dans le fond de mon coeur. Le miracle du dernier instant n'est qu'une clarté supplémentaire. ~~Me~~ Veuille Dieu me donner la force et la grâce avec cette lumière.

Il y a peut-être aussi ceci pour expliquer une telle absence de résistance : que je suis de bonne foi. Et c'est plus rare qu'on ne pense. Je suis tout entier à l'objet qui se présente. Je m'identifie avec lui. Et si c'est une durable vérité je la deviens à mon tour. Je me dis que si je ne disposais que de mon voeu pour me soutenir, si ma vocation ne dépendait que de lui, cela ne serait pas brillant. Et pourtant ... est-ce que cela seul déjà ne devrait pas suffire ? Pour me rendre il me faut avoir pris possession de Dieu, après que Dieu m'ait transformé jacob éternel qui ne se passe pas de la bénédiction de celui contre lequel il doit lutter.

27/2

Après la messe à St. Paul je vais à l'abbaye des 3 fontaines Plus que ne me touche l'anecdote hypothétique de la tête bondissant

par 3 fois et faisant surgir de terre 3 sources (bien que ce symbole de l'eau jaillissante aux points de la terre frappés par une tête sainte ait bien des rapports avec le rocher de Moïse et la grotte de Massabielle) je choisis de méditer sur ces mots écrits au haut du mur sous une mauvaise peinture représentant St. Paul devant ses juges. Civis Romanus sum N'est-ce pas là exactement l'affirmation que je faisais dans "Etre chrétien" que le baptême m'affiliait à l'Occident, à la France. St. Paul aussi revendiquait ses ancêtres juifs. Et en même temps il affirmait qu'il était romain sa race aussi était d'ordre spirituel. Et elle n'excluait pas plus pour lui que pour moi la dépendance d'un empire du monde. Le juif est double. Mais c'est à la condition du baptême qui transpose dans l'ordre surnaturel sa dépendance de l'antique Israël que sa dualité n'est pas duplicité. Elle est en dehors du baptême. En dehors du baptême elle est contradiction intime et cause de trouble et de désordre.

Je me promène à présent sur la grande route derrière l'abbaye - entre les plantations d'eucalyptus. J'y suis venu l'an dernier quelques minutes, c'était pour la fête de St. Paul. C'était un horrible jour d'hiver. Aujourd'hui c'est dimanche sur la terre et dans le ciel. Le printemps n'est pas loin, une espèce de printemps éternel qui est le printemps de Rome sans cesse refleurissant. Des oiseaux chantent les feuillages brillent. Tout est ivresse et joie. Je me dis que c'est une des dernières joies de ma vie qu'il

m'est donné de faire une de ces exquisés promenades dont ma jeunesse fut si coutumière. Le regrette-je ? Ai-je jamais rien regretté Mais à présent moins que jamais bien qu'il s'agisse à présent de tout rompre et surtout de tout changer d'une vie qui ne fut pleine que de ma délectable oisiveté. Je me dis qu'à présent un triple appel me presse - celui de sauver mon âme que je n'avais jusqu'alors entendu - celui aussi d'accomplir mon destin terrestre Et ce n'est ni d'écrire ni de jouir du temps qui passe. Enfin d'évangéliser ce que Dieu voudra bien me confier de la terre. Et l'exemple de Pierre et de Paul n'est pas si loin que je ne l'entende à mon tour me presser de le suivre. Il est vrai je pense un peu trop peut-être au succès que j'espère fut-ce dans un apostolat - je me vois occupant une chaire - parlant au peuple trainant moi aussi tant d'âmes après moi. Mais à mes meilleurs instants je songe au martyre des deux Apôtres et je comprends que moi aussi peut-être mon chemin y mène. Je la comprends et je sais que la Grâce seule me donnera le courage que je n'ai pas par moi-même et le goût de ce qui est naturellement si étrange à mon désir et à mes goûts. Voici mon dernier matin de Rome et l'un des derniers matins où je sois libre encore, où je puisse jouir encore de la beauté des choses sans avoir à m'inquiéter de qui que ce soit hormis de moi. Il va falloir me déshabituer de cette douceur là et d'une existence à laquelle j'avais fini par m'identifier sans scrupule et sans remords. Il me faut enfin m'engager dans la vie - la vraie - celle où l'on compatit avec ceux qui souffrent. L'ébriété que le printemps nous donne n'est peut-être pas tout à fait digne de l'homme

ni rien de ce qui assouvit que la curiosité des sens et du coeur  
j'étais jusqu'à présent un peu trop prisonnier de la lumière et du  
décor. Cher décor de toute la terre, je ne serais tout de même pas  
très honnête si je médisais que je le quitte sans déchirement  
En fait je n'ai jamais eu de plus grand plaisir que de m'y plonger  
sans réserve, sans pudeur comme dans une source inépuisable et  
d'y boire à longs traits, insatiablement. C'est un peu ici qu'il  
me faut prendre congé de tout. Je pense à la question des apôtres  
à Jésus : Mais nous Seigneur, qui avons tout quitté pour vous sui-  
vre ? ..... Ma voici devenu tout à coup moi aussi un apôtre du  
Seigneur.

Etranges petites histoires de Ste Thérèse qui m'arrivent  
depuis quelque temps et que je suis loin de trouver dépourvues de  
sens et de raisons secrètes. L'autre jour sortant de Ste Marie  
Maggiore à 9 heures je trouve dehors une pluie qui tombe à torrents  
Et pas un taxi. J'attends dix minutes. La pluie continue sans  
arrêt. Tout à coup je me dis : Pourquoi ne demanderai-je pas à  
Ste Thérèse de m'envoyer un taxi ? Je n'avais pas fini ma pensée  
qu'un taxi arrivait et s'arrêtait précisément devant moi.

Ce matin, voulant aller à St. Paul de bonne heure, j'avais  
besoin sous peine de ne pouvoir tenir debout de dormir pendant  
les premières heures de la matinée. Or je m'étais éveillé à 4 h.  
et à 6 h. je l'étais encore. Je me dis tout à coup pourquoi ne  
demanderai-je pas à Ste Thérèse..... Et immédiatement le sommeil  
où je n'arrivais pas à replonger me reprit. Et j'étais parfaitement

dispos à mon réveil à 7 h.1/2. Tout cela ne signifie pas grand chose pour un autre que moi. Mais pour moi qui ai de si grandes difficultés à croire à la proximité des saints, à leur intercession pour nous rien au contraire ne peut davantage me convertir à eux, me persuader de leur voisinage, que de telles réponses, immédiates efficaces, à des difficultés d'ordre pratique. Evidemment si c'est Ste Thérèse qui vraiment me répond ce ne peut être qu'en vue de cela : me convaincre enfin que la sainteté nous permet de nous survivre, qu'elle n'est pas une vue de l'Esprit et que, de même qu'elle fut atteinte par certaines âmes comme la sienne, elle est requise de toutes, elle m'est particulièrement proposée à moi. Et rien plus que cette conviction ne peut me secourir contre moi, me rappeler sans cesse à une lutte où jusqu'à présent j'ai toujours succombé sans combattre. Si je songe à ces 17 jours de Rome, ce n'est pas sans bonheur. Pour la première fois depuis les premiers temps qui suivirent mon baptême - et peut-être même (s'il me souvient bien) de certaines pages de "Moi Juif") pour la première fois de ma vie je n'ai pas recherché les faciles occasions du plaisir j'ai même réussi à repousser deux séduisantes tentations. Ce séjour à Rome marque peut-être mes premières victoires. Et c'est à la présence de Ste Thérèse près de moi que je crois de plus en plus les devoir. Je crois à la sainteté. Je commence de croire qu'elle n'est pas une abstraction sans rapport avec la vie et à quoi l'on peut échapper en s'en remettant lâchement à la miséricorde. La sainteté est une constante offre de Dieu de s'insérer jusque dans les moindres détails de notre vie.

Quand je pense à certaines rencontres que, malgré toute ma foi, il m'était si agréable de faire encore - et je comptais toujours sur l'absolution pour me délivrer en attendant "la prochaine" que je me persuadais vouloir éviter de toutes mes forces mais à laquelle jamais je ne devais me refuser - et tout était ainsi toujours à recommencer. Je me dis maintenant que "cela" doit être fini à jamais. Et je suis un peu plus effrayé de devoir ainsi penser qu'il y a vraiment quelque chose d'irrévocablement terminé dans ma vie - quelque chose qui doit n'y revenir jamais plus. Cette sensation du "définitivement répudié, de l'irrévocable accompli m'effraie je l'avoue comme s'il allait me falloir pour lui être fidèle une tension de chaque jour et de tous les instants. Je compte comme s'il ne devait pas y avoir la grâce pour me soutenir... Je compte comme s'i j'allais être seul à me battre contre les récidives de mon passé et l'entraînement de toute ma vie. Le sûr c'est que je pense maintenant comme je n'y avais jamais pensé avant cette mémorable intrusion du ciel dans ma vie à Palerme - au salut de mon âme et à tous les sacrifices qu'il exige - Après tant d'années où je ne fus occupé que de moi, il me semble que je commence enfin à me découvrir dans ma vérité et dans mes plus profondes exigences. Il me semble que c'est seulement maintenant que je vais commencer à vivre. Et que cela me soit pas aisé cela s'entend aisément. La vie est un combat que je n'avais jamais entrepris et le royaume des cieux ne se livre qu'aux violents.

N'empêche que tout à l'heure j'ai été terriblement près de me re-subir....

28/2 Gênes

Je me repose de mon admirable journée de train (je n'ai même pas eu le courage de l'interrompre pour déjeuner tant l'enchantement du paysage de Rome à Florence était grand : c'était un paysage indéfiniment harmonieux sous un ciel sans nuage, un déroulement indéfini de plaines, de collines, de lacs, de petites villes perdues à la cime de leurs petits monts, enfin un de ces paysages bleus et tendres où je sentais que toute la douceur du Christ avait passé et je n'arrivais pas à en rassasier mon regard et mon coeur. Je lis dans ma chambre d'hôtel pendant cette halte de Gênes, les notices des albums que Sangiorgi m'a donnés, ces admirables albums que j'emporte aussi de Rome comme un des souvenirs les plus précieux que je ne savais pas que j'allais y chercher et qui me rappelleront toujours désormais les chefs d'oeuvre éternels de Raphaël et de Michel Ange.

Je suis stupéfait ! je suis stupéfait de la parenté de ma pensée et de celle du commentateur dont j'ignore tout sauf le nom Flugi d'Aspremont - un italien j'imagine à en juger d'après le texte français qui, malgré le nom français de l'auteur semble une traduction, je suis stupéfait de ce que je n'ai pas su voir dans les chambres, à la Sixtine, stupéfait de ce que j'ai par contre par pure intuition si bien senti et deviné. Stupéfait et arrêté surtout par cette phrase de Michel Ange qui justifie tout ce que j'ai dit de la solitude de ces grands personnages. M. A. dans un de ces sonnets aurait écrit : "Il est de la nature de tout homme de se peindre soi-même et de manifester en toute oeuvre ses propres émotions"

Cela me touche au plus sensible.

Stupéfait enfin d'apprendre que ce n'est pas des papes, c'est ... de l'Arétin que vient l'initiative des fameux "braghetto-ni" qu'on est accoutumé de reprocher au soi-disant béotisme prude et imbécile de la papauté. L'Arétin ! quelle réponse à ne pas oublier de leur faire.

Vence 5 mars

Dans le cours de mes derniers jours pendant lesquels j'ai passé de Rome à Gênes, de Gênes à Saint Paul (pour voir le Père Bernard et lui demander conseil) et à Vence (pour y loger tout étant plein partout) il s'est fait en moi un étrange glissement. Est-ce pour avoir trop parlé des honneurs du Vatican, des grâces de Dieu, des anticipations de Mgr. Siborio ? Toujours est-il que peu à peu j'en étais arrivé à me voir déjà cardinal, à n'avoir plus envie de devenir prêtre que pour cela. Je prenais bien conscience de cette transformation intérieure mais je m'en laissai envahir sans résister. sans songer que c'était encore pire qu'une ambition temporelle et que c'était la vraie trahison du Christ dans sa pauvreté et son abjection. Je m'en tirais en me disant que Dieu se chargerait bien de me rendre à la raison. Neanmoins je me complaisais dans la pensée de mes grandeurs futures. C'est hier soir pendant le Chemin de Croix à Passe Prest que je me suis brusquement aperçu de la gravité de cette trahison et que je me suis trouvé reporté avant le moment de ma vocation, lorsque, n'en ayant encore aucune, je me disais que la seule vocation valable était celle du



silence. Curé de campagne ermite ou martyr. C'est à force de songer à mon action sur les foules, à force de la désirer, qu'insensiblement cette vocation au silence cède à une vocation tumultueuse et au désir d'un succès qui finit par l'emporter jusque sur la pensée de cet apostolat qui l'avait engendrée. Qu'il y ait eu là quelque chose de diabolique, que ce soit par là que le diable essaie de me détourner du sacerdoce cela est fort possible. Mais comme me le disait le P. Bernard la nature suffit à l'expliquer. Il reste que maintenant il me faut appliquer à veiller sur ce point là car ce serait trop bête d'abandonner le siècle pour la poursuite de ces grandeurs nouvelles - et de ne renoncer à la sensualité que pour me livrer à l'orgueil. Mais comme je comprends mieux à présent un P. Gillet que j'étais toujours le premier à condamner, comme je comprends mieux qu'avant de les avoir éprouvés les faiblesses des prêtres et ces sortes de ridicules qui finissent assez vite par devenir des péchés dévorants avec lesquels la foi peut continuer à faire bon ménage. A quelle indulgence ce glissement que j'ai senti ne devrait-il pas déjà m'induire. Enfin le Chemin de Croix d'hier soir me fut favorable et c'est vraiment d'avoir suivi dans le silence ce progrès de Dieu vers l'abandon absolu et la mort infâme qui réussit à me rendre à moi-même ou plutôt à la conscience que j'étais en train de faire fausse route.

C'est ce matin, à la messe, dans l'Eglise de Vence où je voulais aussi avoir au moins une fois reçu la communion, que, retournant à Palerme, jusqu'à ce matin du 19 janvier où Dieu vint m'éclairer lui-même, je me repris à songer aux origines de ma voca-

tion. Et je dois avouer qu'à ce moment là il ne s'agissait ni de devenir évêque de Lourdes ou patriarche de Jérusalem, ni de recevoir le Chapeau, ce qui m'avait induit à faire le voeu que j'avais fait c'était cette petite phrase que j'avais oubliée mais que je retrouvais intacte : Je ne puis faire mon salut dans le monde" Tel avait été l'unique déclenchement du voeu auquel la réponse du Christ était venue donner une réalité qu'il n'y avait plus moyen de reprendre, le reste avait poussé par surcroit mais, il est vrai, si plaisamment, si abondamment que, retrouvant ma vocation à sa source je n'y trouvais plus le goût que toutes ces adjonctions accidentelles lui avaient valu par la suite. J'avais vraiment fini par me croire déjà cardinal et par trouver que cela ne m'allait pas au fond si mal que cela ! Comme me le disait le P. Bernard mon entrée dans la hiérarchie va me valoir des tas de propositions flatteuses et je vais avoir beaucoup à refuser. Or, je ne suis pas très habitué à refuser pour cette excellente raison que je n'en ai guère eu l'occasion jusqu'à présent. Il me conseillait en tout cas de ne jamais accepter un poste en vue, un honneur quelconque, qu'après une retraite de plusieurs jours et le conseil d'esprits éclairés. Il est vrai ! C'est maintenant que le danger commence et que je sens combien tout ce que je dis dans mon livre au sujet des tentations du Pape peut être vrai. C'est maintenant qu'il va falloir résister aux séductions les plus dangereuses, celles qui se dissimulent dans les honneurs les plus nécessaires et les plus légitimes qui ne devraient jamais cesser d'être un poids terrible aux épaules qui les portent. Sous les propres voiles de la religion. Ne jamais

abandonner le Christ que pour le mieux servir et dans l'apparent éloignement où il se peut que lui-même nous oblige trouver des raisons plus pressantes de nous accrocher à sa détresse, d'y songer mieux, d'y prendre une part plus douloureuse et plus secrète. Mais surtout se garder de vouloir le servir pour accéder à des honneurs quelconques. Se garder de le trahir ne fut-ce qu'en apparence, volontairement. Ne jamais m'éloigner de lui que si l'Eglise m'ordonne de le faire. Et par obéissance. C'est pour un prêtre qu'il est plus vrai de dire que le "cléricalisme, voilà l'ennemi" Et d'autant plus redoutable que plus insidieux et perfide. D'autant plus redoutable que dans l'ambition en apparence légitime, les vices illégitimes auxquels on a renoncé changeant de figure viennent tous aboutir.

Reprendre l'habitude - fut-ce sans plaisir - d'aspirer au dernier rang de la hiérarchie. Hélas j'entends encore, je n'arrive plus à ne plus entendre les paroles de Mgr. Siborio - que peut-être il prononça sans même y songer - mais qui se sont empreintes en moi : "Vous irez loin", c'est moi qui vous le dis"... Et à un autre moment il aspirait à être celui qui me consacrerait. Mon Dieu je vous en supplie éloignez de moi cette absurde tentation des honneurs redoutables et légitimes.

Il est vrai que j'attends beaucoup pour en venir à bout de vivre comme prêtre près de Notre Seigneur, lui être fidèle n'est-ce pas renoncer à tout et comment ne pas lui être fidèle quand on voit à quel état abject il consent à descendre et que c'est à vos mains

qu'Il s'en remet du soin de devenir moins que rien. Cette espérance là me garde de prendre trop au sérieux mes anticipations du futur. Elle me commande d'être ~~patient~~ patient et de ne pas trop me décourager d'être si faible en face de sollicitations dont l'échéance dépend précisément de la manière dont Dieu me permettra d'assumer ma vocation.

Le P. Bernard me conseille d'apprendre le latin et la théologie par des conversations avec des prêtres qui auraient le temps de ne pas me donner un enseignement trop didactique. Je pense au Mesnil, à Tamié, à l'ermitage des petits frères du Sacré Coeur dans le Sud Oranais. N'est-ce pas là le programme tout tracé de l'année qui va venir ?

J'ai terriblement peur d'être trop rouillé - de ne plus être capable de rien apprendre. A mesure que le moment approche, je redoute mon manque de souplesse, de mémoire, ma rigidité - déjà! Je suis obligé de faire pour cela même acte d'entier abandon à la miséricorde de Dieu et à ces interventions dont Il a déjà si souvent semé ma vie prodigieuse. Mais tout de même un fameux effort va être exigé de mes facultés endormies et je sens incapable de le faire. Là encore Seigneur je vous en supplie ayez soin de moi.

Le diable ? la nature ? ou Dieu qui me fait entrevoir une grandeur éventuelle pour mieux m'amorcer - quitte à me purifier une fois accomplie la démarche sans retour ?

Après l'exaltation de ces derniers jours dûs à mes entre-

tiens passionnés avec le P. Bernard - calme plat. Je ne comprends plus. C'est maintenant qu'il me faut tenir comme dans les obscurités qui parsemèrent les premiers mois de ma conversion. Tenir en attendant qu'agisse la vertu du sacrement. Ne jamais considérer mes dépressions comme définitives.

Le sacerdoce ? mon unique raison de donner au meilleur de moi-même le pas sur le pire ...

"Tu seras sauvé si tu m'aimes ... Cela signifiait-il donc que l'aimer c'était de tout abandonner pour le suivre ?.. "Tu seras sauvé si tu m'aimes" "Tu ne peux pas faire ton salut dans le monde! Autrement dit : il n'y a pas moyen - pour moi - de l'aimer dans le monde. Cela devrait m'épargner toute hésitation - cela m'enlève jusqu'à la liberté du choix. Il est vrai que mes puissances d'aimer ne se développent que loin des sollicitations extérieures qui, inmanquablement m'arrachent à moi-même, c'est moi que je trouverai enfin en quittant tout pour suivre Dieu; mon vrai moi enfin détaché de moi-même.

Etrange impression ce matin sur le vieux chemin de St.Jean-net. Profitant de mon séjour forcé à Vence, et ne pouvant aujourd'hui être reçu par le P. Bernard j'ai voulu revoir la maison où j'habitai voici juste 20 ans ... J'ai retrouvé la grille d'entrée, j'ai reconnu la maison, le jardin à la pente raide qui descend jusqu'au torrent et où si souvent j'ai installé ma chaise longue, jadis,

- déjà ! Craignant que cette maison n'appartint à Freinet je me gardai d'y entrer, d'ailleurs toutes les persiennes étaient closes et je n'aurais trouvé personne auprès de qui m'informer. Mais un petit sentier ouvrait sur le chemin. Il avait l'air d'un passage public entre les 2 propriétés. Je m'y engageai. Il courait à travers mon vieux jardin, je le suivis jusqu'au petit bois de bruyères et de chênes. Et là quel ne fut pas mon étonnement d'apercevoir une espèce de campement en désordre, des tentes autant que je pouvais me rendre compte à travers les arbres serrés. Et, devant moi, au haut d'un grand pin dont on n'avait laissé subsister que les dernières branches, un drapeau noir, un chiffon noir manifestement accroché là haut pour faire office de drapeau - le pavillon de l'anarchie. Dans le domaine même où j'ai coulé des jours heureux. C'était l'expropriation signifiée. Et d'un temps auquel se trouvait substitué en cet endroit précis l'horreur d'un temps qui ne s'est pas encore partout installé mais qui, là, du moins, l'était pour de bon. J'appris en effet dans l'après midi que c'était de ce côté là le coin des réfugiés espagnols. Oui, il me semblait qu'il m'était ainsi signifié que mon propre passé ne comptait plus - que je n'avais plus à y revenir à m'y attacher.

D'ailleurs toute cette promenade m'avait laissé entièrement insensible. Ce que je reconnaissais de cette campagne autrefois si aimée ne se présentait plus à mes yeux que comme un décor inerte et totalement étranger. Vence même ni Saint Paul je m'en suis aperçu au cours de ces quelques jours ne me parlent plus ni d'eux ni

de moi. Je suis devenu comme insensible au souvenir des rapports que nous avons pourtant depuis 23 ans si constamment entretenus. Je suis sorti de cette terre. Il me semble que je sorte de ma propre histoire en même temps. Ce sont comme de vieilles guneilles que je ne reconnais même plus. Et mon insensibilité à des souvenirs qui me furent longtemps si chers n'engendre aucun écho en moi ; elle ne soulève même pas une ombre de tristesse. Tout cela est mort pour moi. Et j'en ai déjà pris mon parti comme si vraiment mon passé ne m'eut jamais appartenu.

Il y a aujourd'hui (samedi 12/3) trois semaines que j'étais reçu par le Pape. Il me semble qu'il y a trois ans. Jusqu'au son de sa voix, jusqu'à son paternel sourire tout s'est effacé derrière une succession d'images et de pays traversés. C'est cette multiplicité d'états de conscience qui nous vaut je crois, le plus sûrement le sentiment de la longueur du temps et qui refoule le passé dans des régions inaccessibles. Gênes, Vence, St. Paul, Toulon. Il ne s'est pourtant pas passé grand chose pendant ces trois semaines. Et c'est déjà comme si cette émotion que j'avais cru ineffaçable ne m'avait jamais entouré. Je continue de me laisser brûler par le nouveau présent et de telle sorte que je ne trouve même plus avec moi mes propres cendres. Je suis en perpétuelle réfection. Et pourtant comme ma foi, depuis 12 ans ne m'a jamais quitté, l'appel de Palerme n'a pas cessé de résonner en moi. J'y songeais tout à l'heure au cinéma. Les raisons que j'avais de me faire prêtre étaient aussi claires, aussi pressantes qu'au premier jour et je sentais

en moi avec étonnement cette persistance étrange d'un désir si fort qu'il ne me semble plus dépendre de moi, de le nourrir ou d'y renoncer. Il est vraiment en moi comme un dépôt étranger et qui m'oblige à le suivre malgré moi. Si exigeant d'ailleurs que, quand bien même il ne m'empêcherait pas de me livrer au péché, il m'interdirait de m'y livrer avec le même abandon qu'autrefois. Je ne suis plus le même à mes propres yeux - je ne suis plus aussi libre que je l'étais de disposer de moi. Un autre personnage est en train de grandir en moi et se débarrasser de moi comme d'un étranger - un autre, qui vit en présence de Dieu, qui vit pour Dieu bien plus que je n'y consentais. Je suis comme la proie d'une espèce d'appel permanent qui me grignote peu à peu. Et je sens bien que c'est cela autrefois qui me manquait pour résister à toutes les tentations de mes yeux : le sentiment d'une présence plus auguste que la mienne et d'une consécration continuelle bien qu'à peine consciente de mes pensées et de mon corps. J'avais à lutter seul contre ma propre faiblesse et je ne réussissais jamais à l'emporter. J'ai l'impression qu'il y a à présent en moi une raison plus forte de me respecter et quelqu'un qui lutte à ma place. Ce n'est pas d'ailleurs que je songe d'une façon continue à cette vocation mais elle est en moi sous-jacente, me rappelle à l'ordre sans même avoir besoin de se faire reconnaître. Et quand je fixe mon attention sur elle je la retrouve dans une fraîcheur telle qu'elle attire mes larmes. Enfin je suis tout étonné de devoir m'avouer que c'est là ma vocation, mise en moi par un autre que moi et qui n'a pas besoin de moi pour m'habiter. Je comprends qu'avant Palerme mes rares efforts



pour tâcher de l'éprouver ne pouvaient qu'être vains car c'est un état pareil à la foi, pareil à l'amour - qui s'impose du plus profond de nous et à l'entretien duquel ne comptent beaucoup ni notre raison, ni notre volonté. Je suis aussi stupéfait en face d'elle que je l'étais, l'autre année, en face de mon amour pour T. Mais cet amour dépendait d'une autre créature. Tandis qu'elle ne dépend d'aucune créature et c'est de là que son irrésistible force lui vient.

Je viens de passer les examens médicaux pour obtenir une nouvelle période de six mois de congé. Le P. Arnoux et le P. Bernard avaient été d'accord pour me conseiller de solliciter sans scrupules ces six nouveaux mois. Et en effet je ne puis pas encore être sûr de mon avenir, je n'ai donc qu'à profiter de ce délai que la loi m'accorde et des avantages que j'en tire. Pourtant je n'ai pu m'empêcher de dire à Cuf - de laisser entendre à un autre que peut-être ce serait comme aumônier que je rentrerais dans la marine. Et ils n'ont rien eu à y redire. Au contraire ils trouvaient cette éventualité favorable. Et telle sera peut-être en effet la première étape de mon sacerdoce futur ....

Ne pas faire nos sentiments plus honorables que ce qu'ils sont. A la faveur des trous que je trouve dans ma porte et par où je sais qu'un oeil indiscret peut m'épier, je comprends que ma pudeur c'est surtout la gêne d'être vu sans le savoir. - d'être surpris dans mes secrets. Il y a de la vanité là dedans - et une vive

je suis des vôtres. Je voudrais être constamment convaincu que  
crainte d'être ridicule.  
ceux à qui je parle n'ont pas au eux l'arrière pensée de cette

différence. Une autre angoisse me poursuit en ce moment. Et d'autant plus que je me suis plongé dans Bagatelles de Céline. Un fort mauvais livre du reste. Mais qui, avec le retour de Blum au pouvoir me force à m'arrêter sur mes différences. Il est évident que je ne suis pas un Français de vieille souche bien que mes parents et je ne sais combien de générations avant eux étaient français. Mais je suis Juif. Et bien que je n'aime pas les Juifs, je n'arrive pas à me dire que ce caractère n'est pas dominant, qu'il ne fait pas de moi un être à part et différent. Je souffre beaucoup de ce manque de communion totale avec les autres français. Est-ce la peur de la persécution ? Je crois que c'est plutôt l'ennui de ne pouvoir remettre à chaque instant les choses au point - de ne pouvoir à chaque instant redire à ceux que je croise ce que j'ai essayé d'expliquer dans le petit article "Etre chrétien" qui m'a valu tant d'éloges et tant de critiques. Je sens que les gens ne comprennent qu'à demi pourquoi je prétends être des leurs. Et j'ai un décisif besoin d'être intégré à la communauté dont je partage la vie, que c'est une espèce de supplice que j'endure à penser qu'ils ne m'y admettent pas malgré toutes mes bonnes raisons, parce qu'ils les ignorent. Et je me promène au milieu d'eux, ayant répudié l'affreux particularisme des gens de ma race, comme un étranger malgré tout auquel on refuse la pleine jouissance de la qualité et du nom auxquels il a droit. Et la différence à laquelle je me refuse m'en obsède d'autant plus. Je voudrais dire aux gens que je croise dans la rue

je suis des vôtres. Je voudrais être constamment convaincu que ceux à qui je parle n'ont pas eu eux l'arrière pensée de cette différence qui me poursuit. Il me semble que cette hantise ne fait qu'empirer et - dans l'absence de tout autre motif - qu'elle serait déjà un motif suffisant pour m'empêcher de reprendre du service. Ce serait un délire de chaque instant. Et bien entendu c'est surtout tout ici, à Toulon, malgré l'amitié et l'estime de mes chefs et de mes camarades, c'est dans ce milieu d'officiers que je sens exaspérés par l'indiscrétion et l'envahissement des juifs que je me sens le plus mal à l'aise - que je sens le plus vivement qu'il ne suffit pas encore pour être considéré comme Français d'avoir répudié le particularisme des juifs, ni même d'être entré par le baptême dans la communion des chrétiens. Et pourtant c'est par Rome que tout individu s'occidentalise. Je suis d'Occident depuis que j'appartiens à Rome. Mais non il ne me suffit pas de le savoir il ne me suffit pas de me le dire, quelque chose en moi s'oppose encore à cette parfaite jouissance à laquelle j'aspire d'être un Français comme les autres. Il m'est moins pénible d'être déshonoré dans le nom que je porte par les escroqueries de mon frère, que de me sentir d'une autre origine que ceux qui m'entourent, dont je parle langue et pour lesquels j'écris. Il ne me suffit pas que Cuf m'ait dit hier que j'étais l'honneur du commissariat - il ne me suffit pas qu'on m'ait décoré sans que j'aie jamais rien demandé. Les plus indiscutables preuves des sentiments fraternels qu'on éprouve pour moi ne me suffisent pas encore. C'est comme s'il y avait au fond de mon coeur la conviction qu'en effet, en dépit de

mes parents, de ma naissance de ma volonté il dut subsister entre les autres et moi ce quelque chose d'irréductible dont je n'arrive pas à me débarrasser. Et là encore le sacerdoce seul me propose ma délivrance. C'est seulement quand je l'aurais assumé qu'il me sera possible de parler librement, je veux dire de jouer mon rôle de Français, de me faire entendre avec autorité, je veux dire de travailler sans fausse pudeur au bien, au salut de ce pays qui deviendra véritablement mon pays lorsque je consacrerai ainsi à son âme toutes mes forces - lorsque je pourrai crier sur les toits l'amour que j'ai pour lui. Jusqu'au moment là il me semble que je me considère moi-même comme un paria. Et c'est précisément pourquoi j'en veux tant aux juifs ; insensibles à leur différence ils exploitent la France à leur seul profit ; ils s'y comportent comme en pays conquis. Moi aussi je profite des bienfaits de la France. Mais je souffre de ne pouvoir faire connaître à chacun avec quelle filiale gratitude je les reçois. Et les terribles événements d'Autriche qui depuis hier assiègent toutes mes pensées, ne cessent de me poursuivre, en me donnant l'occasion de retarder de deux jours mon départ pour Toulon d'une certaine façon me réjouissent. Ils m'offrent une occasion inespérée de me dire comme en août 14 lorsque je m'engageai dans l'infanterie, que je suis prêt à mourir pour ce pays. J'attends ici le déroulement des événements. J'y suspends mes projets mes désirs. Je suis malade de penser à la responsabilité des juifs comme Blum dans l'affront que la France une fois de plus de la part de l'Allemagne a subi. J'en souffre plus que de cette

proche, des larmes sur un visage et voilà qu'il est humilié  
main non dégantée que G. me tendit l'autre jour car toute humilia-  
tion qui s'adresse à moi m'oblige à songer qu'il me faut absolument  
imiter Jésus, descendre avec lui. Tandis qu'un affront infligé à la  
France révolte comme une injustice et dont je souffre d'autant plus  
que je sens moins y réagir un Juif comme Blum à qui la France fait  
l'immense honneur de se confier. Ce que je reproche aux juifs c'est  
de recevoir sans donner. Et je songe à Raymond qui, en prévision  
de la nouvelle crise ministérielle et de la Révolution à laquelle  
il s'attend chaque fois que change le ministère vient, une fois de  
plus, de repartir pour la Suisse. Et j'en souffre encore davantage  
quand je songe qu'il fait profession d'extrémiste. Tout est confus  
Tout est pipé. Il faut vraiment me détacher de plus en plus pour  
mieux servir. C'est quand il sera sûr que je ne tiens plus à rien  
que le don de moi pourra enfin fleurir. Il me faut pousser le re-  
noncement jusqu'à ne plus avoir pour moi aucun désir. n'avoir plus  
qu'à me donner.

12/3

Suis allé au cinéma deux fois aujourd'hui. La grande illu-  
sion cet après midi. Drôle de drame ce soir. Il faut vraiment qu'une  
comédie soit excellente pour être supportable. Celle ci ne l'est  
pas. On accepte plus aisément que le drame soit médiocre. "La gran-  
de Illusion" est d'ailleurs réussie : on y pleure. Ni l'une ni  
l'autre n'apporte cependant rien de bien neuf pas plus en fait de  
technique que d'imagination. Tout cela ne va pas très loin dans  
l'humain. Et pourtant une scène d'amour, deux bouches qui se rap-

prochent, des larmes sur un visage et voilà qu'on est repris par le désir d'aimer, d'être aimé, par le sentiment qu'on aura traversé la vie sans serrer contre soi un autre corps, sans s'être donné à un autre être avec fidélité, sans avoir rien reçu de personne. Et cette nostalgie est une tentation qui pénètre au plus profond de l'âme - qui remet tout en question. Et l'on a beau se dire qu'il n'y a pas d'amour sur la terre, que moi, surtout, il m'est impossible de m'attacher à qui que ce soit, ces quelques gestes ont suffi, ces images mensongères pour me rappeler quelle douceur j'ai résolu d'abandonner - pour raviver dans ma chair et dans mon cœur le goût d'un simple contact humain. Et qu'il faudra renoncer jusqu'à la pensée de plus jamais y recourir, Et que si, par hasard, l'occasion longtemps rêvée un beau jour, enfin, se présente, alors je ne pourrai plus l'accepter - il me faudra m'en détourner - inéluctablement. C'est à la réalité qu'on touche, qu'on possède qu'un film, même médiocre me fait toujours rêver. Et qu'il me faudra mourir sans avoir jamais véritablement possédé cette réalité concrète, cette tremblante tendresse humaine. Bien plus que le théâtre c'est le cinéma qui remue mes puissances les plus sensibles, et le besoin d'être aimé au fond de moi. A force de vouloir sauver les âmes réussirai-je jamais à tromper mon désir me persuader enfin que l'amour véritable ne peut pas s'y trouver ? qu'il n'y a d'amour que de l'esprit ? C'est la fragilité d'un autre être, près de moi qui me trouble, me détourne me désespère, la confiance d'un être qui tremble dans vos bras.

Il est vrai qu'aussitôt se présente l'objection souveraine des impossibilités que mon état physique oppose à ce que cette jouissance humaine soit chrétienne. Ce n'est pas seulement le sacerdoce qui m'interdit de songer à cette félicité commune - c'est le simple état chrétien. Il faudrait ne jamais l'oublier. Le sacerdoce est au contraire ce qui s'accorde le mieux à mon état physique pour me rendre, malgré lui, plus profondément humain. De ce point de vue encore il n'y a pas d'autre choix. Ce n'est pas seulement une compensation à mes déficiences physiques, mais c'en est une aussi. Et si cette considération doit me rendre humble dans ce choix que j'en fais elle ne doit pas me fournir un faux scrupule pour m'en détourner. C'est de toute ma vie qu'il me faut tenir compte à présent pour m'orienter vers l'unique solution qui me permettra d'atteindre à ma plénitude sans vanité, et à Dieu à travers mes misères surmontées. Il me faut toujours partir de la nécessité de vivre en chrétien et des difficultés pour moi d'être un chrétien dans le monde.

Il faudrait ne pas oublier mes réalités lorsque je suis au cinéma. Et non pas pour en tirer de la détresse, mais de la joie. La joie d'être contraint au sacerdoce pour être moi - de renoncer entièrement afin de me trouver.

Plénitude humaine interdite. Plénitude de Dieu proposée consentie.

Messe des marins ce matin. J'y suis venu à

Je me rends compte depuis que j'arbore mon petit ruban que c'est comme si j'avais perdu quelque chose. Je n'en puis douter c'est à l'illusion de n'avoir pas quitté ma jeunesse qu'il me force à renoncer. Et cela m'est bien plus pénible que l'honneur qu'il me fait ne m'est doux. J'ai l'impression non pas de m'être accru (l'opinion des gens je m'en fiche) de me sentir diminué. Peut-être est ce dans la mesure où les fonctions sociales nous arrachent à notre jeunesse que nous les redoutons. Elles marquent l'âge. Et je ne suis pas prêt à m'avouer que je vieillis. Je le sais, je le dis. C'est ce ruban - que les jeunes ne portent pas - qui pour la première fois me force à le croire - Il me faut prendre au sérieux, ce qui est bien l'attitude la plus étrangère à ma perpétuelle défiance de moi, à mon incoercible ingénuité. Je n'arrive pas à me dire que c'est vraiment à moi que ce ruban est destiné. Je n'avais jamais pensé que je puisse être un objet d'une quelconque distinction civile ou militaire. Le chapeau de cardinal auquel j'aspirais il y a 15 jours couronnait une fonction, les honneurs du monde ne couronnent rien du tout. Mais qui sait dans quelle mesure l'orgueil ne se cache pas par là de nous. Peut-être refusé-je à qui que ce soit - hormis l'Eglise - de reconnaître ma valeur, d'y mettre un sceau. Et pourtant dans une certaine mesure - comme marque d'amitié de mes chefs peut-être - ce ruban me fait un peu plaisir. Quand l'orgueil se tait que la vanité se gonfle. Je prends alors ma part au monde.

14/3

Quitté Toulon ce matin. Pris par une suite de circonstances imprévues le Pullmann.



Je ne l'avais jusqu'à présent jamais utilisé. Vraiment on n'y est pas mal. J'en jouis d'autant plus que je me dis que c'est sans doute la première et dernière fois. En soutane je tiendrai sans doute à utiliser que les 3e après avoir tant médité des prêtres que je voyais voyager confortablement. Manque d'imagination ? Je songe à ce temps où je m'obligerai à me priver de tout, sans angoisse sans ennui. J'y aspire comme à une délivrance de moi-même.

2/4

Depuis mon arrivée à Paris, je n'ai pas écrit une ligne. Il me faut cette brûlure au pied, l'obligation de rester immobile pour avoir le courage de reprendre mon carnet, d'y noter. D'y noter quoi ? Ce que j'ai fait depuis près de 3 semaines. Je n'ai rien fait en vérité, si ce n'est je m'en suis encore aperçu tout à l'heure de répandre de la joie autour de moi, de rayonner le Christ le petit Jean Isagini qui sort de chez moi, que je ne connaissais que par sa lettre au sujet de mon Gide observant ma ressemblance avec Gide ne me disait-il pas qu'autant Gide lui semblait tourmenté autant je respirais la joie. Pardonnez-moi l'expression me dit-il mais vous êtes une excellente réclame pour le catholicisme". J'en avais des pleurs dans les yeux tant il me semblait merveilleux que ma sérénité fut à ce point visible. Et il est vrai : depuis que je suis à Paris j'ai été presque constamment à l'abri du désir, à l'abri au moins de cette violence qu'il avait autrefois. Et sans vouloir mettre de l'ordre dans mes notes je voudrais à ce propos noter sans tarder cette étrange aventure de ma brûlure. Il y aura

déjà ce soir une semaine je revenais de ma conférence à la B.B.C. assez j'en étais content car, ne recherchant pas, ce soir là, mon succès personnel je m'étais dit que j'allai saisir cette occasion pour essayer d'improviser. Et avant de lire mes pages sur Lourdes je commençai par entretenir mon auditoire de ma visite à Rome, je le fis sans papier - sur le ton de la conversation. Et je ne sais si le public l'éprouva mais moi j'eus un extrême plaisir de parler sans contrainte à raconter simplement mes histoires. Par malheur sitôt dehors, seul sur le Bld. Montparnasse, j'eus juste le temps de sauter dans l'autobus pour ne pas redevenir la proie de mes vieilles obsessions, du souvenir toujours prêt à revivre des mauvaises soirées passées à errer dans ce quartier là. Et de retour chez moi d'autres obsessions s'installaient déjà. Je me glissai dans mon lit comme dans un lieu de perdition, l'esprit et le coeur tout occupé de moi. Et voilà que je sentis une affreuse brûlure. La bouillotte, mise dans mes draps, une heure avant, venait de sauter de la plus mystérieuse façon. Et du même coup mes obsessions disparurent. Je ne m'explique pas encore comment ni pourquoi cette bouillotte en parfait état se rompit tout à coup. Il y eut là quelque chose d'aussi étrange que dans l'odeur d'oeufs pourris qu'au retour d'une promenade mauvaise, l'eau de Lourdes que j'avais dans ma chambre à Lourdes, répandit tout à coup voici, je crois trois ou quatre ans ...

Ce qui est sûr c'est que l'effet en fut radical et que, miraculeux ou purement naturel, cet accident me rappela à ce que j'étais en train de laisser s'effacer dans le flux d'un désir oublié

Mais à part cette périlleuse soirée, je puis bien dire que depuis mon arrivée à Paris l'euphorie dans laquelle je vis depuis Palerme n'a pas cessé et que le désir d'être prêtre, un bon prêtre m'accompagne dans toutes mes pérégrinations. J'ai été au théâtre, j'y ai vu des choses charmantes : les Fausses Confidences, le Chapeau de Paille d'Italie, j'ai été au concert. Aucune de ces distractions n'a plus agi sur moi pour me troubler, m'étourdir. Je n'ai plus cessé de tendre à mon nouvel état comme à ce qui pouvait s'imposer à moi de plus précieux. A travers toutes mes courses, mes visites je ne me sentis plus attiré que par ce seul objectif d'un apostolat sacerdotal - plus orienté dans mes moindres pensées que par sa fascination permanente. Et je ne puis dire non plus que ce soient mes entretiens avec le cardinal Verrier, avec Mgr. Chaptal, avec le cardinal Verdier qui m'aient beaucoup exalté. Aucun des trois ne me fit ces démonstrations enthousiastes auxquelles je m'attendais mais j'avoue que leur tiédeur même m'importait assez peu et qu'à travers elle je mesurais combien c'était peu pour leur plaire, comme bien c'était peu pour faire une carrière ecclésiastique que j'aspirais avec tant d'impatience à quitter le monde, à briser mon ancienne vie. Je les ai vus tous les trois. Je puis le dire en toute simplicité je ne dois à aucun d'eux la ferveur que je sens de plus en plus en moi. Et déjà, par la déception qu'au contraire je leur dois, cette déception qui d'ailleurs n'a pas agi sur moi, je sais que je suis prêt à tout ce que peut me réserver d'ennuis ce monde ecclésiastique vers lequel je m'obstine à me diriger malgré

ce que je puis en pressentir de tiède et de refroidissant. De plus en plus une voix intérieure me fait entendre qu'il n'y a plus d'autre issue pour moi si je persiste à vouloir servir Dieu. Et dans mes communions (bien plus régulières qu'à mes autres passages à Paris) c'est toujours ce désir d'être un bon prêtre que j'offre au Christ que je reçois.

Mon court pèlerinage à Lisieux, lundi et mardi, a été bien plus fécond pour moi que mes entrevues avec la hiérarchie. Surtout ma visite aux Simonnet. Quel air de simplicité, quel charme, quelle pureté dans cette petite maison où Thérèse est née. Le caractère de sa sainteté s'y retrouve comme partout à Lisieux sauf à la Basilique - comme à chaque pas dans ses rues bordées de maisons de bois à façade triangulaires, traversées de canaux et d'où à chaque instant on aperçoit un pan de campagne avec des vallonnements légers et des pommiers qui vont fleurir. Certes j'ai beaucoup aimé Lisieux. J'ai compris le sens de ce pèlerinage mieux que celui de Nevers, d'Ars ou de Paray. Car ici la petite Thérèse est née et c'est dans cette même ville qu'elle continua de vivre cloîtrée, se sanctifiant à l'insu de tous pour enfin mourir sans en être pour ainsi dire jamais sortie. Il y a une profonde ressemblance entre cette vie modeste, cette sainteté familière et le moindre recoin de ces rues tranquilles. On retrouve Thérèse jusque dans la chapelle de la vieille Cathédrale où elle venait communier tous les jours avant de se faire carmélite. On la retrouve chez les Bénédictines où elle fit sa première communion. Il est rare de pouvoir suivre ainsi toutes les traces d'un saint et respirer l'air dont il ne cessa jamais de

se nourrir. Telle est la grâce de Lisieux et qui pénètre jusqu'au coeur. On y remonte le cours du temps. Ou plutôt le passé se met à revivre sans défaut. On le respire. Eh bien là encore c'est l'idée de me renoncer, de servir qui me poursuivait. Thérèse n'était qu'une incitation de plus à répondre à l'appel de Dieu. Les Simonnet l'admirable cire qui figure sous l'autel de la chapelle de l'hôpital St. Thomas encore revêtu de ses ornements pontificaux, la Chapelle du Carmel édiflée sur le jardin où la petite Thérèse malade venait se promener, le cimetière où côte à côte reposèrent longtemps la petite sainte et la mère des novices qui la fit tant souffrir, je trouvai à Lisieux un plein contentement de mon âme - une pleine confirmation de tout quitter, de renoncer à ma littérature, à ma figure dans le monde, au succès qui me sourit pour m'enfoncer plus avant vers Celui qui a daigné m'appeler par mon nom et qui s'est dérangé pour moi. Tout respire à Lisieux la nécessité d'un parfait abandon comme de l'enfant à sa mère. Tout y est pueril, héroïque et charmant. Il n'est pas jusqu'aux jouets de la petite Thérèse, jusqu'à cette poupée encore couchée dans le petit berceau où Thérèse l'avait mise avant de revêtir l'habit, il n'est pas jusqu'à cette grande chevelure blonde et bouclée qu'on offre d'une heure et quart à 3 heures à la vénération des fidèles qui ne m'aient parlé avec une irrésistible et simple éloquence de la consécration de l'âme choisie et de la nécessité de tout sacrifier au ce choix, de tout couper derrière soi, de rompre avec soi-même pour entrer dans la nuit de la foi. Le propre du pèlerinage de Lisieux c'est de nous faire assister à ce passage insensible et pourtant

irrévocable de tout le charme de la jeunesse à toute la dureté d'une vocation définitive où il n'est plus possible de faire le moindre retour sur soi. C'est toute la vie de Thérèse dans son déroulement impitoyable qui nous est offert à travers les monuments familiers de Lisieux. Et c'est une confirmation de ma propre volonté que j'y ai revue. Lisieux nous administre une leçon de choses admirable. Et le chapelet que j'ai dit dans sa petite chambre des Buissonnets est parmi les plus doux qui se soient déroulés de mon coeur. Sainte petite Thérèse qui, pour ma première visite, m'a donné tant de paix et la joie d'un recueillement qu'aucun bruit ne troublait, priez pour moi, pour que je passe moi aussi d'une vie où tout m'est agréable et souriant à cette autre vie que j'ai choisie, qui m'attend, et où enfin, je ne m'appartiendrai plus ...

Qu'y a-t-il d'autre dans ces trois semaines de Paris qui viennent de s'écouler si vite et qui sont peut-être les dernières vraies semaines de ma longue vie laïque, une vie de Parisien qui n'avait d'autre règle que son plaisir et sa fantaisie. J'ai vu des gens - Je ne me suis pourtant occupé d'aucun pauvre. Et c'est à cause de cela aussi que je suis si impatient d'entreprendre ma nouvelle étape. Je n'arrive pas à me débarrasser de mes engagements mondains Je n'arrive pas à m'occuper des pauvres sous mon habit bourgeois A défaut des conformismes dont j'ai horreur, j'ai besoin de ce conformisme entre mon vêtement et mon coeur. Je suis prisonnier de mes apparences et c'est pourquoi j'ai besoin de les consacrer aussi. J'ai donc été au théâtre, j'ai vu des gens, je me suis pro-

mené. Partout j'ai traîné l'ennui de ce que je me donnais à faire et la nostalgie de ce à quoi j'aspirais. Mais enfin j'ai surtout fait des courses inévitables et pendant lesquelles le velléitaire qu'à tant d'égards je suis encore, aurait dû oublier ses promesses ses espérances, ses désirs puisque ce n'étaient qu'espérances, promesses désirs de l'esprit. Tout au contraire cela s'est maintenu en moi, cela s'y est affirmé et je n'ai vu, de plus en plus que cette seule solution à ma vie.

C'est d'ailleurs pendant cette dernière période que toutes les calamités se sont abattues sur l'Europe : invasion de l'Autriche - reniement des évêques autrichiens - crise en France, menaces de plus en plus précises de l'antisémitisme qui monte et absurdité folie de Blum ministre qui n'hésite pas à recommencer d'enrôler autour de lui tous ses juifs. On me rappelait ce mot si juste : que les dieux rendent fous ceux qu'ils veulent perdre, les Juifs en France sont devenus fous. On dirait qu'ils désirent être exterminés pour pouvoir se plaindre et crier à la persécution. Ils font tout ce qu'on peut imaginer de faire pour la provoquer. Et au fond ces 3 semaines se sont passées à répandre autour de moi ma joie tout en discutant politique - tout en triomphant de voir enfin hélas les pronostics de mon long pessimisme se réaliser. Les démocrates sont stupéfaits. Ils vivaient en rêve. Ils faisaient la paix à coups de manifestes et de rassemblements. Et tout à coup le loup est sorti des bois et il a dévoré l'Autriche. A présent il se prépare à se jeter sur la Bohême. Et la France désarmée par les démocrates

aveu par les palabres et les mensonges du parlementarisme, anéantie par l'école laïque ne sait plus que geindre et laisser faire. Ce qui n'empêche pas d'ailleurs les grèves de se poursuivre dans toutes les usines qui devraient travailler à la Défense du pays. Tout ce que j'écrivais il y a dix huit mois à Mlle d'Haucourt et qui va paraître dans ses Regards catholiques se réalise sous nos yeux inéluctablement. L'individualisme en France a tout pourri et il se vérifie de plus en plus que le démocratismen chrétien est ce que je lui disais qu'il était un hypocrite ersatz de l'Évangile qu'on se refuse à vivre. ~~Mais~~ Aussi ne puis-je plus même aborder aucun sujet politique avec mes meilleurs amis car, tout en commençant à se rendre compte de l'absurdité de leurs illusions, ils y tiennent encore, ils croient encore à la vertu du peuple. Ils sont encore persuadés que c'est aimer le peuple que de lui confier sa propre direction. Et cette absurdité de la démocratie qui a permis aux fauves de déchirer l'Europe me semble aujourd'hui l'hérésie majeure, celle qui ne se résoudra que dans les Catacombes où elle va nous obliger de redescendre. En tout cas, jamais comme depuis le 12 mars les ténèbres ne s'étaient refermées sur l'Europe. Et la France continue d'être dirigée par celui qui écrivait en mai 1936 cette phrase que je ne puis oublier, cette phrase si monstrueusement insensée que j'en avais été bouleversé lorsque je la lisais dans le Populaire peu de jours avant que Blum, son signataire, eut formé son ministère : "Nous proposerons à l'Allemagne de désarmer, et si l'Allemagne refuse, nous désarmerons unilatéralement." Autant je



comprends qu'un homme puisse changer de parti, se convertir, autant il m'est difficile d'admettre qu'un rêveur qui s'est toujours trompé ose assumer la direction d'un grand pays.

Mais de toutes leurs folies, la source est cet optimisme qui nie le péché originel et ne peut s'empêcher de croire que l'homme est bon. Je songe à ce propos à ce que me disait Roger il y a 5 ans quand lui ayant dit que je doutais de l'efficacité de la Société des Nations alors en grande grâce auprès des démocrates il m'affirma, à ma grande stupeur, qu'il était convaincu de la bonne foi de toutes les nations. Il n'y avait plus après cela qu'à tirer l'échelle? Ce que je fis. Mais c'est avec leur sang que les nations pacifistes paient à présent et paieront la lâcheté de leurs illusions imbéciles. Maurras l'a écrit. Il faut bien en convenir Maurras et Bainville sont les seuls qui aient toujours vu clair dans le déroulement des médiocrités à l'échéance desquelles nous arrivons.

"Vive César, à bas César", les cris de la foule au Prétoire deux jours après l'entrée triomphale de Jésus, est ce que cette incohérence n'est pas inhérente à toutes les foules. Est-ce qu'elle ne suffit pas à condamner toute démocratie. L'amour du peuple n'a rien à faire avec la répugnante flatterie de celui-ci. Il en est à mes yeux exactement le contraire. Et ceci n'est pas pour exalter la droite aux dépens de la gauche mais pour condamner ce régime pourri dont la droite et la gauche sont les deux faces complémentaires.

Ce qui m'exaspère dans mes discussions avec les démocrates c'est qu'ils sont antifascistes (et ils ont raison de l'être). Mais aucun n'a la loyauté de reconnaître que les fascismes, c'est le communisme qui les a partout engendrés. Et ils continuent d'avoir une sympathie plus ou moins avouée pour celui-ci. Ce qui me rend la conversation avec ces gens impossible, c'est qu'il y a toujours en eux quelque chose qui leur interdit de remonter de l'effet à la cause. Et de même les Juifs condamnant l'antisémitisme ne réussissent pas à voir la part qui en revient aux juifs mêmes, à leur manque de discrétion, à leur pullulement immédiat autour des bons postes conquis par un des leurs. Ces gens sont effroyablement bouchés aux causes. C'est comme s'il y avait en eux un obstacle qui les empêcherait de se détacher du visible du tangible de l'immédiat. Et ce manque de dynamisme ne faut-il pas en rendre responsables leur ignorance de la foi qui est possession du temps. Pourtant Maritain lui-même est obnubilé comme les autres et l'on ne peut dire que Maritain manque de foi. Mais, je crois que Maritain n'est démocrate que parce que sa charité l'y pousse en vue de la conversion du peuple. Je crois que Maritain s'il avait cette illusion adhérerait aisément à la réalité, tandis que les autres la refusent parce qu'ils collent au présent. Quoi qu'il en soit, en dépit de ma sérénité je ne puis plus discuter politique avec les gens de gauche. Ils me semblent (et c'est étrange à dire) encore plus rétrogrades que ceux de droite qui par un mystère singulier se trouvent à présent en avance sur eux. Ce sont les ex-avancés qui sont conservateurs

Et c'est que le mouvement de la politique dépend des pays qui croissent, les ex-avancés appartiennent aux peuples stagnants dans une Europe qui se divise en affamés et en repus. L'effrayant c'est aussi de penser à ce monde clos du Parlement. A force de vivre entre eux rien n'y pénètre plus. Ils ne peuvent savoir ce qui se passe dans le pays, dans le monde : leurs discours ont effacé la réalité. Elle a fini par s'y réduire. Et les ouvriers à leur tour semblent vivre en vase clos. Dans cette Europe qui explo- se le slogan des communistes c'est de demander à présent "la retraite pour les vieux travailleurs." la démagogie l'emporte partout en France. Elle soustrait ce pays au dynamisme de l'Europe. Ils peuvent compter sur leur retraite, ces vieux électeurs, elle leur viendra avant longtemps mais du haut du ciel sous forme de bombes Je suis stupéfait que depuis 10 ans ils n'aient pas réussi à voir leur destin qui se prépare. Mais Maurois il y a 5 ou 6 ans n'écrivait-il pas dans les "Annales" au début de ce qu'on nommait alors "la crise" que cette crise était comme toutes celles du XIXe et que tout allait bientôt rentrer dans l'ordre. La sottise présomptueuse des soi-disant intellectuels est d'une grandeur qui accable. Et ce sont ces gens qui refusent de croire au ciel sous prétexte que seuls leur raison et leurs sens ne les trompent pas ! Ce sont des gens sans tête à la manière de ce pays qui est un corps sans roi.

J'éprouve une espèce de sombre joie à quitter ce monde dont il m'est de plus en plus évident qu'il n'y a rien à faire

pour le sauver par ses propres moyens. Je souffre de plus en plus de sentir l'impénétrable résistance qu'il oppose à la vérité, quelle frénésie il met à se perdre, c'est un monde d'aveugles et de sourds dont il faut se retrancher au plus vite. Et peu importe d'être tué par lui. Mais d'être confondu avec lui c'est à quoi je me refuse. Je viens d'ailleurs et j'y retourne. Hitlériens, fascistes, démocrates, communistes, juifs antisémites sont les diverses catégories de locataires qui habitent cette maison de fous. Et le diable est par derrière qui tire indifféremment leurs ficelles pour les précipiter tous dans la mort de l'esprit où lui seul triomphe en se moquant de Dieu.

La folie des hommes d'aujourd'hui c'est d'avoir voulu établir le royaume de Dieu hic et nunc.

C'est dans cette mesure là qu'une telle folie est juive. On voit de quelle épouvantable façon les événements lui répondent. La seule grandeur d'Hitler c'est de s'y être opposé en y substituant. Il est vrai une folie non moins ~~grosse~~ stupide et aussi sanguinaire. La mission du peuple allemand son unification nécessaire.

Le royaume de Dieu réalisé au nom et par le moyen de l'abstraction et de l'intellectualité. La négation de l'esprit incarné.

Face à face l'animal despiritualisé et l'intelligence désincarnée. L'un allant jusqu'à sa plus extrême brutalité, l'autre jusqu'à sa plus artificielle liberté.

Dimanche des Rameaux      Fribourg 10/4

Je vérifie de plus en plus que mon premier mouvement est toujours de me réjouir du mal ou simplement des contretemps qui arrivent aux gens quels qu'ils soient. Je suis confondu de découvrir en moi une malveillance si spontanée. D'où vient-elle ? et comment m'en débarrasser ? De même c'est à la laideur des gens que je suis d'abord sensible.

"La grâce est l'aurore de la vie éternelle" (P. L.

13 avril.

Me voici à Fribourg depuis près d'une semaine. Quel horrible souvenir vais-je en garder. Malgré mon plaisir de cette ville, de ses charmantes maisons, de son mélange de collines et de constructions, de tranquilles églises si favorables au recueillement. Ses églises surtout m'enchantent. Elles figurent à peu près littéralement ce que j'entends par église, ce que j'y cherche ce que je n'y trouve pas souvent réuni dans les autres : l'ombre, la douceur, une familiarité exquise avec Dieu et tout en même temps la beauté des formes la solennité, un rare équilibre de mystère et de force, de tendresse et de joie. Enfin ce sont des églises où l'on sent toute proche la présence de Dieu, la piété des âmes. J'y passe des heures. Je comprends qu'on puisse y méditer sans fin. Hier à la Cathédrale voyant cet admirable groupe du Christ en croix, de la Vierge et de St. Jean curieusement suspendu dans la nef, sur une poutre au dessus

du choeur, et qui déroule là haut, sans fin, toutes les conséquences d'une des sept paroles du Calvaire, je commençais à comprendre que la Vierge c'était vraiment l'Eglise, qu'elles s'identifiaient l'une à l'autre, qu'elles engendraient vraiment le Christ pour nous et que la remise de Jean à la Vierge c'était l'adoption de toute l'humanité par l'Eglise. Je suis trop privé depuis quelque temps de ces sortes de méditations pour n'avoir pas éprouvé de celle-ci une joie profonde.

Et puis dans chacune il y a un culte particulier de la Sainte Vierge, une chapelle où on la vénère spécialement. A Fribourg on respire sa présence. Est-ce pour cela qu'à chaque pas je sens le démon après moi ? Depuis la Sicile je m'étais cru délivré. Je suis redevenu sa proie. Et il se sert des attraits de la nature la plus loyale, la plus tendre, la plus puérile pour me reprendre. Les formes sont ici telles que je ne résiste pas au plaisir de les regarder. Elles joignent une espèce de bonhomie saine et franche avec tout ce que j'aime de blondeur, de fraîcheur de sourire. C'est quelque chose d'irrésistible et qui, comme d'habitude ne sert que d'amorce à des désirs qui n'aboutissent pas mais qui sûrisent dans mon coeur et m'empoisonnent et qui finissent par m'emporter malgré moi dans mes plus détestables recoins, là même où je croyais bien n'avoir plus envie de retourner jamais. Je suis confondu de la rapidité avec laquelle tout se succède en moi, tout s'efface et avec laquelle je me démens. Démenti, démente je touche à chaque instant la parenté en moi de ces deux termes

l'absence de mémoire qui me rend comme fou. Et le seul salut auquel j'aspire, auquel j'aspire encore, c'est, en changeant de chambre demain, de changer aussi d'habitudes, d'atmosphère. Depuis 8 jours que je suis ici - et pendant la journée que j'ai passée à Genève ce fut encore pire, le silence où je me suis enfoncé, la solitude où je végète permettent aux pires pensées de proliférer horriblement. A partir de demain je ne serais plus seul je ne m'appartiendrais plus. J'aurais une chapelle dans la maison Je pourrai toujours y descendre. Mais quel enfer il m'a fallu traverser en l'attendant. Ce fut comme si Dieu avait voulu une fois de plus remettre ma faiblesse à l'épreuve, me la rendre sensible et détestable une fois de plus. J'ai commencé mon temps de Fribourg en y reprenant ma triste mesure - en y mesurant ce que je puis redevenir quand je rentre dans ma solitude : une épave à tous les vents.

Et pourtant je n'en tire pas de découragement. Je devrais me dire que cela est un empêchement à la vocation dont je continue de nourrir l'espérance. Eh bien non je crois que tout cela n'est pas très profond en moi, que cela peut passer aussi ; que deux ans d'études au milieu des autres me le feront passer et qu'après, peut-être, j'en aurais perdu l'habitude. Je m'accroche à ce futur incertain comme si je devais certainement y guérir. Je ne parviens pas à croire que le goût de la chair, que le plaisir sensible soient définitifs en moi. J'aspire tellement à une autre vie. Il me semble tellement que je suis fait pour une autre vie non pas pour ces plaisirs que je répudie sans être capable de les

repousser, mais pour d'autres auxquels seul je n'ai pas assez de force pour recourir avec un peu de constance. J'attends tout de ce temps qui va s'ouvrir pour moi demain, en entrant dans cette maison de la rue du Botjet après laquelle je languis depuis huit jours malgré le calme de l'église où je passe une partie de ces jours affreux et le calme de mon petit hôtel où je m'acharne à travailler mais où je ne réussis pas à empêcher d'entrer les plus amollissants désirs. J'attends demain. Et tout ce que cette vie en commun va comporter de remède à mon imagination. Car mon mal c'est surtout une possession imaginaire. Il ne s'agit pas en moi de violence du désir mais de la corruption de mes regards et de la virulence des images. J'ai terriblement besoin de n'être jamais seul pour ne pas laisser le mal s'implanter dans mon cœur. Pourvu que l'on ne vienne pas m'annoncer tout à l'heure que cette chambre promise pour le 14 n'est pas libre encore. Pourvu que j'y trouve en entrant cette sauvegarde contre moi. Ce qu'il y a de certain c'est qu'au désœuvrement dans une ville nouvelle, il continue de m'être impossible de résister. Eviter d'être seul, désœuvré. Eviter les voyages. Prendre enfin racine quelque part. Et par delà ces deux ans où je souhaite de guérir j'aspire au sacerdoce comme à un port de grâce, un havre d'où ne plus pouvoir enfin me délivrer d'un joug doux et permanent - d'où ne plus avoir envie de fuir que par en haut. N'être plus mon maître - mon maître détesté. Ces voyages incessants, ces continuels détours après les merveilleuses aspirations de ces mois passés et la joie que j'y eus je sais maintenant



que ces voyages et ces détours c'est la forme qu'affecte en moi l'enfer. Je les hais de toute mon âme menacée. Je hais de toute mes forces ma liberté corrompue.

Mais je crois en effet qu'il est sage de ne pas me décourager avant coup. De même que l'Eucharistie m'a donné la foi, je suis convaincu que c'est l'ordination qui me vaudra la charité. Mes voies ne sont pas les voies habituelles et tout y est renversé. Mais qu'y faire. C'est par les sacrements seuls que j'arrive à me sauver. Et si abrupts que puissent être les chemins qui m'y mènent je me demande dans quelle mesure les difficultés que j'y trouve ne sont pas des pièges du démon pour me décourager de les suivre. Pour affaiblir en moi la patience d'atteindre le remède - pour dissuader aussi l'Eglise de m'aider à y parvenir. Je n'ai pas l'impression d'adhérer véritablement et de tenir à mon péché. C'est comme s'il m'était infligé du dehors et qu'il me bousculât pour me paralyser. Mais de même que le baptême et l'Eucharistie m'ont attaché à une foi que je ne soupçonnais pas en moi et qui à présent plus moi que moi-même, ne dois je pas croire que le sacerdoce me vaudra enfin cette charité à laquelle, malgré toutes mes <sup>ne</sup>, je ne cesse pas de tendre comme à l'unique bien dont je puisse absolument plus me passer. J'ai encore plus besoin de la charité à présent que je n'avais envie de la foi avant de la connaître. J'aspire de toute s mes forces à ce dépassement de moi auquel je ne réussis pas par mes seuls moyens à parvenir. C'est du fond de ma faiblesse que je tends à présent vers le sacerdoce comme à l'unique source de ma délivrance et de ma joie. Et c'est aussi par là que peut-être

Dieu se joue des pièges que le diable me tend. Car ma vocation s'affirme d'autant plus que je trébuche davantage dans la solitude où le diable essaie de me décourager. Elle est mon unique espérance Elle n'est plus une étrangère en moi. C'est du fond de mon coeur que je l'entends gémir. Ou bien est-ce là une illusion de mon coeur qui veut se consoler. Et faut-il y renoncer pour plonger dans un désespoir sans rémission.

C'est aujourd'hui Mercredi saint. Et après ce qui m'est arrivé ce matin je m'applique exactement les paroles de Jésus aux Apôtres : Ainsi vous n'avez pu veiller une heure seulement avec moi Il ne devait y avoir pour eux de rachat total que dans le martyre qui les attendait. Puisse au moins le martyre effacer mes péchés Veuillez Dieu me donner, s'il lui plait, la force et la grâce de le supporter sans apostasie - moi qui ne suis même pas capable de supporter mes propres mouvements sans trembler...

Lu ces dernières pages à l'abbé Fournet. Je lui ai raconté également les bizarres aventures de ma gourde d'eau de Lourdes qui répandit une si forte odeur d'oeufs pourris voici trois ou quatre ans après un péché commis "sur place" et celle de ma bouteille d'eau chaude qui sauta l'autre jour dans mon lit. L'invraisemblance de ces deux histoires n'a pas eu l'air de le surprendre. Une telle bonne foi de sa part doit-elle me le faire prendre pour directeur ? Il m'a conseillé en tout cas, quel que fut celui que je choisirai d'invoquer pour lui - quant à ce qui me préoccupe - les

grâces d'une lumière particulière pour lui permettre de me conseiller.

Jeudi Saint. Office à la Cathédrale. Assemblée de fidèles étrangement recueillie. N'y a-t-il dans cette piété d'un peuple que conformisme ? L'attitude des évêques autrichiens, cardinal en tête, et de toute l'Autriche qui avaient jusqu'à l'arrivée d'Hitler réputation de piété si forte et qui témoignèrent tous sitôt Hitler apparut, d'une telle bassesse envers lui, donne évidemment à réfléchir quant à la profondeur des sentiments d'un peuple officiellement catholique. Cela me gênait un peu d'avoir à me le dire. Mais n'importe, les Eglises sont pleines et elles sont d'une quiétude, d'une douceur adorables. Pour l'instant disparues sous des voiles violets j'attends avec impatience la surprise qu'elles me réservent quand elles en feront surgir toutes leurs parures, tous leurs prestiges. J'ai donc suivi ce matin le long office. Sans grand bouleversement je dois le dire. Fatigue ? Le souvenir des inoubliables cérémonies de Jérusalem et de Rome se mettaient aussi en travers. Et puis je n'arrivais pas à détacher mon esprit de mes difficultés de tous ces derniers jours, des obstacles qu'elles risquent d'être à ma vocation. Cependant c'étaient surtout les motifs de celle-ci qui me harcelaient. Et par dessus tous les autres, le besoin d'aider le peuple, d'être au peuple, la conviction de plus en plus assurée qu'il n'y avait pas pour moi d'autre moyen de me mêler à lui, de me donner à lui, de le servir. Tout le reste revenait aussi : le peu de plaisir que je tire de mes plaisirs - l'exal-

tation continue que ce serait pour moi de ne plus m'appartenir. Enfin tout m'enfonçait dans ces pensées - et le service se déroulait sans que j'y prisse véritablement part, je veux dire sans que la douleur du Christ parvint à me pénétrer jusqu'aux larmes. Cependant je suivais l'office sur mon livre. Et comme j'en ai pris l'habitude depuis deux ou trois jours, je le suivais en latin bien que je n'y comprenne presque rien. Je ne dis pas que c'est là un excellent exercice puisque je ne suis à Fribourg que pour apprendre cette langue et que, le latin étant le latin de l'office il vaut autant que mon français aux yeux de Dieu. Il me semble même que j'accomplis ainsi doublement un exercice de piété m'unissant aux prières de l'Eglise dans la langue de l'Eglise sans y comprendre goutte. Au moins je n'ai pas à craindre de pour suivre mon émotion dans cette lecture ni non plus de risquer que je l'y trouve. D'ailleurs tout à Fribourg m'est occasion d'une espèce de pénitence inconnue puisque le change m'interdit cette facilité avec laquelle je n'ai que trop l'habitude de vivre en France. Ma seule joie ici c'est d'être dans une petite ville médiévale au milieu d'une campagne où il n'y a pas à s'éloigner beaucoup pour y découvrir avec ivresse la bonne odeur de la terre et le parfum des vaches. Si j'étais un peu plus tranquille quant à mon imagination et à mes regards il me semble que je n'aurais à m'inquiéter de rien que de mon travail entrepris, non pas même de ma vocation qui s'affirmerait ou s'effacerait sans que j'aie à y intervenir. Pour le moment je baisse la tête, et j'attends. Je suis tout étonné de penser que j'habite une ville perchée à

700 mètres d'altitude - et que c'est là que je me suis proposé de vivre. Tout fut si brusque dans la décision que j'en pris ! Et déjà ma vocation avait été soudaine ! Mais cette transplantation en pleine montagne et précisément pour ~~xx~~ <sup>cette</sup> vocation, je dois m'avouer qu'elle complète étrangement ma surprise. C'est malgré tout ce qui m'y rappelle mon ancienne existence, comme un univers nouveau qui se compose autour de moi - un monde où je n'ai plus à chercher d'être "ému"

Samedi saint

Après un Vendredi saint assez sec à cause des tentations nouvelles qui sont venues traverser mes prières, une rapide confession de bonne heure ce matin et l'admirable office des Cordeliers m'ont rétabli dans l'espérance et la joie. Qu'il faut donc peu de chose en moi pour balayer toutes mes nuages me remettre en plein ciel. Je pensais cependant à mes imprudences "insensées" de mes premiers jours de Fribourg - aux conséquences qu'elles peuvent avoir encore. Je ne pensais pas alors que Fribourg fut une si petite ville qu'on y butait sans cesse sur les mêmes gens. Je m'en remets à mon bon ange - et tant pis pour les suites humaines de ces premières défaillances ... L'important c'est que, le péché ait fini de nouveau par me paraître absurde. Et ce n'est pas seulement aux cérémonies de ce matin que je dois ce nouveau jour - c'est aussi à mon changement de domicile. J'étais trop abandonné, trop livré à mon oisiveté dans ma chambre d'hôtel. C'est décidément une petite cellule qui me convient le mieux qui m'apaise le mieux, comme celle que j'occupe à présent dans cette maison dominicaine où sans doute

aussi je cotoie le danger, mais où le Saint Sacrement habite et j'en ressens un apaisement indubitable. Chère petite cellule, si tranquille, toute silencieuse avec sa petite fenêtre sur le jardin où les premiers arbres fleurissent, où tant d'oiseaux se réunissent pour chanter, entre mon lit de fer, ma table, ma chaise longue et ma maigre toilette je sens un étrange bien être m'envahir. Il me semble que je vais bien travailler par ici, y être assez protégé contre moi même. Et pourtant une simple cloison me sépare de mes plus grands dangers. J'évite d'y penser. Et puis il y a le Saint Sacrement. Puisse-t-il me préserver de la tentation - me rendre au moins la lumière de la vérité au moment où je risquerais d'y céder.

Ce qui m'a le plus touché ce matin dans le développement toujours admirable de cette liturgie du Samedi saint, c'est ce que je n'avais nullement éprouvé à St. Ignace, l'an dernier quand le rideau tomba sur un embrasement de fleurs et de chandelles. Ce fut beaucoup plus simple, bien plus touchant aussi. Au moment de l'explosion du Gloria, un petit frère tire simplement d'abord la moitié droite puis la moitié gauche du double voile qui recouvrait le grand rétable au dessus de l'autel dont je n'avais vu encore que des reproductions fragmentaires et dont tout à coup l'Annonciation peinte sur les volets clos m'apparut tout entière. Ce fut comme un enchantement de prairie, d'une douceur pénétrante. Sous l'immense vitrail aux bleus et aux rouges tout vibrants, chaleureux et fervents comme les vitraux de Chartres, ce grand rectangle qui était

resté dissimulé jusqu'alors sous son rideau violet, se révéla soudain dans toute sa clarté, dans son charme humain. C'était une scène humaine qui s'offrait à nous tout d'un coup. Et c'est cette humanité qui me surprit le plus, qui me bouleversa. Ces quatre immenses personnages de la Vierge et de l'ange de Ste Claire avec son ostensor et d'une donatrice debout elle aussi pour faire pendant à Ste Claire, mais qui porte une cruche et deux pains, ces quatre personnages, les colonnes de la chambre où la scène se passe les petits paysages qu'on aperçoit au loï, et ce vaste déploiement sur les personnages principaux de tous les plis de leurs robes, de leurs manteaux trop vastes où leurs corps se noient, tout cela dans une harmonie verte où il me semblait que la fraîcheur des campagnes de ce pays réussissait à se faire entrevoir oui, vraiment l'apparition de ces grands personnages humains au moment précis où le Gloria éclata, comme je pense toujours à ma "vocation" par un étrange détour elle m'y ramenait. Jusqu'alors il n'avait été question que de bénir le feu, les grains d'encens, que de dérouler après la lecture des Prophètes, les litanies des Saints. Maintenant, au seuil éclatant de la messe c'était l'importance des personnages humains que ce dévoilement nous livrait. Et je pensais aussitôt à ce que signifie cette société d'hommes sur la terre, que tout lui est remis et le ciel même lui est confié, il s'est ouvert pour elle. Oui c'est cela que cette Annonciation dont les personnages occupent toute la vaste scène venait me dire comme si je ne l'avais jugé' alors jamais su. Et que c'est au milieu de ces personnages humains et pour eux qu'il faut vivre. Il me semblait entendre une convoca-

tion particulière qui m'incitait à leur donner toute ma vie. Et cet appel se faisait entendre au milieu de la plus tendre harmonie de verts que je pouvais rêver, à laquelle j'avoue que je ne m'attendais guère. Le charme de la Suisse pour lequel je suis peu fait c'est une transposition de simples contours qui brusquement me le rendait très doux. Et le long rétable, cette immense scène à 4 personnages, au dessus de l'autel soudain fleuri de cierges et d'oeillets blancs se mit à déployer avec une grandeur incomparable l'humaine réalité des confidents de la Révélation. La messe se poursuivit. J'étais enfin de retour dans mon antre. Souvent aussi durant la messe je regardais de l'autre côté du chœur, perdu dans sa grande stalle, un petit garçon tout blond, tout rose, gêné dans les entournares de son costume du dimanche absorbé dans la lecture de ses prières. Il avait l'air tout pénétré de la vérité de ce qu'il faisait. Et je voyais de loin ses petites lèvres prononcer les mots de l'office. Parfois fermant les yeux, il se retirait en lui-même. Ah ! lui aussi, ce petit garçon qui ne se savait pas observé me rappelait à mon profond désir. Pouvoir faire du bien à des petits êtres comme lui. Ne plus dépendre de mes sens. Les oublier, oublier mes soifs impures pour me consacrer à l'illumination de ses petites âmes qui cheminent encore sans arrière pensée. Et tel était le charme particulier de cette messe glorieuse tel était le clarisme de Fribourg et qui n'est ni celui de Lourdes ni celui de Jérusalem ou de Rome - c'est le charme des âmes innocentes et de bonne volonté, des coeurs qui sont à l'image d'un pays sans fard. Entre la grande scène si fraîche du rétable et ce



des sermons sur de cette existence là je ne puis douter, et je  
petit garçon livré à sa méditation, venu là, tout seul, pour sui-  
vre tout seul le grand office de ce Samedi Saint, je voyais sous  
mes yeux ce que peut être je devrais singulièrement à mon passage  
au milieu d'êtres si proches de la terre : un plus fort désir de  
ma propre fraîcheur et l'envie de méditer vraiment... d'arrières  
pensées qui m'empoisonnent. D'ailleurs depuis que je suis dans  
cette maison des détails de Fribourg me sont livrés qui me rendent  
cette ville encore plus chère. Je pense en particulier à ce que  
le jeune abbé polonais me disait hier du grand duc de Saxe. C'est  
le propre fils de l'ancien roi de ce pays et il se présente comme  
un très misérable prêtre à la soutane usée, aux souliers éculés.  
Et ce ne sont pas des souliers de cuir. Il ne porte pas une soutane  
de laine. Il ne supporte rien qui provienne d'un animal. Il s'en  
va ainsi par la ville, l'air ridicule, minable surtout ayant, dit-  
on distribué 15 millions à des oeuvres de charité, réduit mainte-  
nant à son traitement de professeur de je ne sais quoi. Assez ri-  
dicule en somme pour qu'il n'y ait pas moyen de mettre en doute  
sa sainteté. Et chaque semaine, il fait le tour de tous les hôpitaux  
des prisons de la ville. Je songeais en écoutant son histoire,  
au Prince de Bavière, chanoine de St. Pierre qui ne daigne parler  
à personne. Ainsi ni de l'un ni de l'autre ne peut on rien conclure  
pour ou contre les dignités princières. Princes et gens du peuple  
sont ce que leur bonne volonté permet à la grâce de les faire.  
N'empêche que de penser à ce prince de Saxe que la folie de la Croix-  
dévore, savoir qu'il vit là, dans cette même petite cité de Fribourg  
où je m'installe, cette pensée me fait plus de bien que le meilleur

des sermons car de cette existence là je ne puis douter, et je suis sur ce point d'accord avec Pascal : je ne crois moi aussi que qu'aux témoins qui se font égorger. Or, j'ai pu, dimanche pendant qu'on jouait la Passion selon St. Jean dans l'église protestante observer à quel point ce témoin là s'était déjà fait égorger. L'abbé ne me citait-il pas ce trait admirable de chenapan allant se confesser à lui d'un vol imaginaire qu'ils ne pouvaient disaient-ils rembourser. Et le vieux père Max leur remettant avec candeur la somme dont ils avaient besoin. *piéds du Crucifié qu'il a choisi de m'env* Chère Fribourg. Qu'un tel homme t'ait choisie pour y vivre cela n'est-il pas déjà motif pour m'exalter de vivre moi aussi à l'ombre de tes toits, de pouvoir moi aussi prier dans les églises où ses prières à lui ne cessent de s'élever. Et que le démon m'y ait d'abord accroché je m'en étonne de moins en moins. Combien de jours, combien d'heures va-t-il me laisser à ma paix ? *particulier aux prières qu'on y fait) (pourvu qu'on n'y ajoute rien* 16/4 38 *qui la dépare, elle est encore mieux dans son état actuel qu'elle ne le se* Je note pour ne pas l'oublier l'étrange rencontre, la veille du jour où j'allais quitter mon hôtel, d'un jeune poète suisse dont les poèmes m'ont paru pleins d'une grande beauté. Il dinait à la table voisine. C'est un certain Pericle Patocchi et qui m'adressa la parole parce que je lisais des vers. Lui aussi a de grands yeux pleins d'ombre et de clarté. Et sur la plaquette qu'il m'a donnée il a reproduit cette ligne d'un de ses poèmes : "Vers l'eau qui murmure au delà du désert". Puis lui ayant parlé de l'abbé Journet il m'a demandé dès le lendemain s'il pourrait lui être

présenté. Encore un personnage dont la vérité me bouleversa. Oui il me semble que la vie des gens d'ici est plus vraie que la nôtre. Il n'est pas jusqu'à la poésie de ce garçon, proche parente pourtant des poésies les plus frelatées de Paris, qui ne me donne l'impression d'une inquiétude authentique et d'un mystère souffert et traversé. Mais je n'ai pas fini de prendre cette note qu'on me remet une enveloppe. Je reconnais son écriture. Et voici l'image du rétable des Cordeliers que nous avons regardée hier ensemble chez le libraire. C'est la Vierge aux pieds du Crucifié qu'il a choisi de m'envoyer pour mes Pâques. Ai-je été mis sur son chemin pour l'aider à s'y diriger ?

Je vais d'enchantement en enchantement. Après ma visite à l'église St. Pierre décorée par Severini (et bien qu'elle soit inachevée on y a déjà une sensation de joie qui donne un caractère particulier aux prières qu'on y fait) (pourvu qu'on n'y ajoute rien qui la dépare, elle est encore mieux dans son état actuel qu'elle ne le serait avec des surcharges qui ne seraient pas faites pour elle) j'ai grimpé le chemin de Jolimont dans un quartier tout neuf jusqu'à cette butte qui est au centre d'un immense horizon de coteaux légers, de forêts, de montagnes. C'est l'impression de verdure qui domine ici comme dans le rétable des Cordeliers. Les branches des arbres commencent à peine à se couvrir d'une espèce de buée à travers laquelle on peut encore distinguer, légèrement tamisés par elle, les arrières plans, les fonds verts et violet des

collines et des bois devant lesquels ils semblent interposer leur feuillage naissant comme une chanson qui laisserait entendre une voix plus cachée que la sienne. Sous un ciel à peine embué ce long déroulement de formes horizontales engendre une paix exquise. Comme je comprends les gens de ce pays, leurs allures pacifiques. Fribourg telle que je la découvre du centre de cet immense cercle de verdure c'est une vieille petite ville qui n'a pas bougé depuis le moyen âge et qui se repose en souriant au milieu du plus calme paysage qu'une région montagneuse puisse engendrer. J'avais décidé mon plein de temples et de statues et de campagnes apprêtées. Cette douceur de Fribourg est comme une réponse à quelque désir à peine formulé. C'est la retraite à laquelle je rêvais. Puissè-je y fortifier mon âme et boire à longs traits l'eau de sa simplicité. Ce qui rend aussi la douceur de Fribourg si singulière c'est qu'il est bien rare de trouver lieu au monde où le St. Sacrement soit autant partout présent dans cette petite ville exigüe de séminaires et de couvents.

Et puis quelle odeur de sapins flotte partout. J'ai l'idée que je n'ai été poussé par ici que pour m'habituer à vivre dans la tentation, pour y devenir insensible par la grâce d'une douceur qui finira par l'emporter sur le plaisir.

Je reviens de bien des préventions au sujet de la Suisse. Je crois que je la détestais. Il est vrai qu'il ne s'agissait que de la Suisse des étrangers. Et Fribourg est étrangement authentique. Il n'est pas jusqu'aux poussières jaunes, aux pots de cinéraires

dans les quartiers de viande à l'étal des bouchers qui ne me saisissent. C'est cela peut-être l'état de grâce où la bonhomie peut nous mettre.

Le charme des gens d'ici, c'est de nous présenter des animaux humains dont sous nos yeux mêmes, Dieu essaie de faire des Dieux. Nous assistons à leur bonne volonté prodigieuse c'est elle qui fait se tortiller de si extravagante façon leurs sculptures et leurs peintures du XVe siècle. On y sent une nature de braves gens, un peu rêche très terrienne aux prises avec la grâce. Et il en résulte d'étranges écroulements dans l'extase qui sont en effet la spécialité de ce gothique suisse. Les gens ne s'élèvent pas à la grâce. C'est elle qui leur tombe dessus. En elle s'épanouit leur puérilité déconcertante.

Ce sont des gens dont l'esprit d'enfante est spontanément tarabiscoté. Et je suis bien obligé de me dire que j'aime beaucoup ça.

Et voilà-t-il pas que je découvre précisément, sur le chemin de Grandfey où je me promène, de grands buis, dans l'enclos d'une ferme, taillés en petits chiens et en coqs dont, sous le vent, les queues s'agitent. C'est la nature même ici qui se prête au baroque. Mais que c'est donc agréable de marcher dans une campagne de gazon. Tout est fait ici pour une humanité de paysans.

Quand je songe à ce que fut ma vie prodigieuse pendant les 14 ans qui viennent de s'écouler, je me dis qu'il importe de

ne pas la gâcher maintenant. Et que s'il s'agit pour atteindre plus haut de m'engager dans un sentier de chèvres, je ne dois pas hésiter à le prendre. L'escarpement qui m'attend, il n'y a pas moyen de l'éviter si je veux aller jusqu'à la cime de mon destin. Les chemins plus commodes ne retiendraient dans la plaine. Ma présence en Suisse, c'est aussi cette nécessité d'une ascension perpétuelle qu'elle doit constamment signifier pour moi. Et de ne pas m'attarder aux charmes du monde que je laisse par derrière.

Avancer sans détourner la tête. Ce qui fut ait été vraiment accompli pour l'éternité.

(Premier troupeau de vaches dans un pré. M'habituer à les aimer elles aussi en dépit de ce qu'elles réveillent en moi de préjugés contre la Suisse. Je n'ai jamais oublié le mélange où mon esthétique de 1923 achoppa : de vaches et de réclames pour le chocolat à leur lait)

Non ! on ne peut pas toujours se promener dans la plaine. Savoir accepter les accidents du paysage - les escarpements nécessaires ; quitter la facilité. Je suis à présent au pied de la montée

Au hasard, trouvé dans Bossuet (oeuvres complètes Bar le Duc 1871) T.XI p.352 : Il n'y a rien de plus inconnu aux hommes que "les conduites particulières que Dieu tient sur les âmes ; c'est "un secret qu'il s'est réservé... C'est une conduite de sagesse "de laisser sa créature à elle-même, quelquefois même à la tenta-

"tion et aux noirceurs. On ressent davantage par ce moyen, l'empire  
"de Dieu et son propre néant, le combat de deux esprits, et la su-  
"périorité de celui de Dieu." Je crois maintenant que tout de li-

Et ceci p.353 : *deux s'allier à une sainteté profonde et la bonte*

"C'est une faiblesse de croire qu'on puisse donner des lois à la  
"vivacité d'une imagination va abonde, ou d'un esprit qui s'égare  
"dans ses pensées. Il y a deux choses à faire : l'une de tenir le  
"coeur arrêté par l'amour : l'autre, lorsque l'esprit s'égare sou-  
"vent, de laisser aller ses pensées pour enfin revenir à soi après  
"leurs erreurs..."

*cathédrale puis réciter un chapelet dans l'exquise petite embrasure*

"Vous devez, ma fille aller à la communion comme il plait à J.C.  
"de vous y pousser, quelquefois en criminelle, quelquefois en  
"épouse, quelquefois en bête comme disait David, en un mot ou de  
"gré ou de force suivant cette parole : Contraignez-les d'entrer  
"pourvu que J.C. vous voie avec la robe nuptiale : c'est-à-dire  
"pourvu que vous ayez la foi vive au banquet nuptial, comme étant  
"le sceau; le gage et le moyen de la parfaite union..."

*d'être reconnu par un des assistants qui pouvait avoir été témoin*

*des aber* Mais il me faudrait tout copier. C'est de la sagesse en

bâton. *me joie. Et peut-être à cette joie n'était pas étrangère la*

*remarque faite à déjeuner par le père prieur au sujet de la piété*

Et voici que ce matin de lundi de Pâques est glacé de  
vrais des gens d'ici. Sans doute péchent-ils avait-il ajouté. Mais  
nouveau. Il fait froid dans mon coeur aussi. Je ne transcrirai pas  
cela n'enlève rien à leur foi. Est-ce qu'on se privait de pêcher  
cette note dans mon livre, si jamais toutes ces pages doivent être  
au Moyen-Âge. Leur différence avec les autres c'est qu'ils s'en re-  
recueillies ; mais je tiens à la prendre pour me rappeler les étran-  
pentant. C'est là ce que Dieu leur demande. Et il y avait une telle  
ges mouvements qui se sont succédés en moi depuis hier. Nous avions  
indulgence au fond de cette constatation du Père, que j'en avais  
eu un charmant déjeuner de Pâques - sans contrainte. Et l'abbé po-  
trouvé pour moi-même une allégresse véritable et qui d'ailleurs  
lonais et le jeune hollandais et le père irlandais et le père suisse  
ne m'indita nullement à plus de facilité dans le cours de la jour-  
chacun y était allé au moment du café de sa petite chanson natio-  
née que j'avais vire - mais bien à plus d'indulgence envers ceux  
nale. Il y avait dans tout cela une gentillesse, une fraîcheur  
qui autour de moi pouvaient tomber aussi.  
une simplicité qui me ravirent. Peut-être, avant Rome, ne les au-  
rais-je pas autant goûté. Mais grâce à Rome j'ai bien changé depuis  
toutes les notes d'avant celle-ci. Je me sentais très fort. Je me

la Palestine et cette liberté de propos et d'allures, à l'intérieur même de la clôture m'enchante. Je crois maintenant que tant de liberté peut très bien s'allier à une sainteté profonde et le boute en train de notre petite compagnie c'était le père prieur dont je sais par ailleurs qu'il est un très saint homme. Puis le petit hollandais s'en alla au tennis - J'allai, moi, aux offices de la cathédrale puis réciter un chapelet dans l'exquise petite embrasure où repose le St. Sacrement au fond de la Basilique de Notre Dame. ~~seul~~ Tandis que le matin j'avais été très mal à l'aise durant la messe que je servais devant un grand public car je craignais d'être reconnu par un des assistants qui pouvait avoir été témoin des aberrations du début de mon séjour ici, à présent je nageais en pleine joie. Et peut-être à cette joie n'était pas étrangère la remarque faite à déjeuner par le père prieur au sujet de la piété vraie des gens d'ici. Sans doute pêchent-ils avait-il ajouté. Mais cela n'enlève rien à leur foi. Est-ce qu'on se privait de pêcher au Moyen-Age. Leur différence avec les autres c'est qu'ils s'en repentent. C'est là ce que Dieu leur demande. Et il y avait une telle indulgence au fond de cette constatation du Père, que j'en avais éprouvé pour moi-même une allégresse véritable et qui d'ailleurs ne m'incita nullement à plus de facilité dans le cours de la journée que j'allais vivre - mais bien à plus d'indulgence envers ceux qui autour de moi pouvaient tomber aussi. ~~non plus sans sourire~~  
~~une~~ Après mes prières j'allai à Grandfey - c'est là que je pris toutes les notes d'avant celle-ci. Je me sentais très fort. Je me



sentais plus fort. Il me semblait qu'il n'y avait plus de doute à nourrir quant à ma vocation, quant à mes capacités pour renoncer aux douceurs de la vie. J'étais prêt à l'ascétisme. Je m'y voyais déjà remporter la victoire comme le coureur du Stade dans St. Paul. Et le soir, faisant avec mon voisin hollandais, notre partie d'échecs que, pour le plaisir de le regarder, d'être en face de lui j'ai accepté de faire quotidienne, j'avais beau sentir ~~so~~ jambes sous la table, contre les miennes, je restai impassible. Et il me semblait beau qu'en dépit de toute l'admiration que je vouais à sa juvénile, à son extraordinaire beauté, je pusse rester ainsi auprès de lui sans céder à l'irrésistible impatience qui me fait toujours blesser ceux à qui je désire de plaire et échouer dans mes tentatives toujours désordonnées. Je trouvais doux simplement de rester ainsi en face de l'admirable garçon sans céder à mon désir de le caresser tout en me disant que je n'avais peut-être qu'un geste à faire pour qu'il consente à m'embrasser. Est-ce que la veille au soir il n'avait pas laissé sa porte ouverte (nos chambres sont voisines et nous sommes seuls à l'étage) Il m'avait appelé pour me montrer la lune qui, disait-il, dans son français très incorrect et d'autant plus séduisant, avait tourné trop vite. La vérité c'est que je crois qu'il ne m'aurait pas repoussé si j'avais fait alors un geste vers lui. J'étais en pyjama. J'admire mon héroïsme ... Il est vrai que je n'étais pas non plus sans nourrir une inquiétude latente quant à son refus possible. Quelle tête

semble pas qu'il y ait plus d'insécurité à me rejouer de la finesse

aurai-je fait alors. Et même s'il avait consenti quelle tête aurais-je fait à table en face de lui. Je n'aurais plus pu regarder personne sans rougir. Une remarque comme celle du Père Schaft disant au Père irlandais justement à propos du jeune homme. Si vous commencez maintenant à vous faire les yeux doux ... Il avait dit cela pour plaisanter. Mais tout de même il l'avait dit. De quelle rougeur ne me serais-je pas couvert s'il m'avait fait à moi, avec toute la bienveillante moquerie dont il est capable, une pareille observation. Déjà j'étais tout rouge quand il confia à Tom (c'est notre petit hollandais) qu'il avait vu vers 6 heures un beau garçon se promener sur le Bld de Perolles. Le "beau garçon" c'était lui. Et comme je songe aussi beaucoup à cette beauté la simple formulation de ma propre pensée me jeta dans la confusion la crainte de ma gêne à venir, la résolution de retarder du moins le plus possible l'éclat de mon désir (je me disais aussi qu'il passerait peut-être si je réussissais à traverser cette première période dangereuse car, une fois habitué à son objet mon désir retombe. Il me semblait donc que l'important c'était de lui donner le temps de retomber) Cette crainte, cette décision se mêlèrent confusément au sentiment de la présence du Christ dans la chapelle à notre même étage. Et j'allai me coucher heureux de m'être surmonté dans un moment difficile. Ce petit incident inséré dans le cours de mon récit, je retourne au plaisir de mes parties d'échecs? Pendant qu'il combine ses coups, je le dévore de mes regards. Et il me semble pas qu'il y ait plus d'impureté à me réjouir de la finesse

de ses narines, du dessin de sa bouche, de ses cheveux tout blonds qu'à sentir le parfum d'une rose ou qu'à remplir mes oreilles du son d'un bel orgue ou du bruit du vent. Je m'efforçais à ce qu'il n'y eut rien d'impur dans mon admiration passionnée. Evidemment il vaudrait mieux me priver de ces douceurs amollissantes, mais puisque je suis retenu par la crainte, par la piété, par l'obligation aussi, où je me suis mis, de servir la messe chaque matin et d'y communier, pourquoi ne pas m'accorder des délices après tout innocentes, et qui exercent en même temps mon courage à me résister. Je me dis que c'est peut-être là un de ces moyens auxquels j'aspire de m'habituer à vivre dans la tentation sans y succomber et que mon passage à Fribourg a peut-être précisément pour objet de me donner. De là à voir dans ce garçon une occasion nécessaire, à ne pas rejeter, il n'y a qu'un pas ; et le plaisir de le regarder n'a pas tardé à me le faire faire - Mais voilà-t-il pas qu'au milieu de notre partie d'échecs, le petit père irlandais un admirable garçon lui aussi, de 26 ans, tout blond, tout rose même un peu trop constamment rouge à ce qu'il me semble maintenant que j'y songe, le jeune père irlandais ouvre la porte dit à mon joueur que le Père prieur désire lui parler. Ils s'en vont tous les deux. J'attends 5 minutes. J'attends 10 minutes. Les pires soupçons se mettent à m'effleurer. Je m'aperçois à y bien songer que le père irlandais n'avait pas l'air si indifférent que cela en présence du garçon. Enfin j'abandonne l'échiquier après avoir jeté un coup d'oeil dans Bossuet pour me donner vis à vis de moi-

même une espèce de contenance. Et j'ai bien fait de monter. L'autre tarde près d'une heure et j'ai la surprise entre temps de constater que la lumière s'est éteinte chez le Père Brierre qu'il est donc certain que le jeune hollandais n'y est plus, qu'il n'y a sans doute pas mis les pieds. Mon imagination se déchaîne. Mais en même temps mon cœur se réjouit. Je songe à Ste. Thérèse dont les ~~des~~ ~~autres~~ l'autre jour me disait que sa grande sainteté ne venait sans doute que de ce qu'elle avait su résister seule aux débordements de sa communauté dévergondée. Je me disais qu'il n'y avait pas de raison pour que ce tout jeune père soit plus que moi à l'abri du désir. Je poussai mon indulgence jusqu'à admirer son héroïsme d'être entré dans les ordres en dépit du tempéramment puissant qui est évidemment le sien (je revoyai son cou magnifique ses lèvres rutilantes sous l'huile de la salade qu'il mangeait avec l'avidité d'un puissant animal) Enfin j'étais loin de l'état où je me fusse trouvé quelques années plus tôt dans des circonstances analogues. Je me disais qu'il fallait me garder surtout de les embêter de gaire le barbon. Je songeais à mon âge ... Je ne me fais pas meilleur que je ne suis mais, retournant aux tragédies vécues par le frère Henri depuis sa rencontre avec Herbart à St. Paul - s songeant à cause de ma plus vieille expérience à toutes les conséquences effrayantes que peuvent avoir sur le destin d'un religieux une passion malheureuse dont je ne songeais même plus à douter quant à celui-ci - mon plus grand ennui c'était de penser aux risques dont le cours avait peut-être commencé ce soir même en ma

présence en manière de conclusion d'une journée de Pâques et de tout ce que cette fête avait pu comporter de facilités, plus grandes, de complaisances de relâchement. Enfin je me disais que c'était (ou jamais) l'occasion de me prouver à moi-même que non seulement j'étais décidé désormais à ne plus donner à des jeunes mon mauvais exemple mais même à résister à l'entraînement de l'exemple des autres.

La nuit passe. messe de communion servie dans la petite chapelle de la maison voisine. Je rentre. Mon hollandais est installé à table. Je lui trouve l'air gêné. Je le prends en souriant. Peut-être avec cet irritant sarcasme que je n'arrive pas à dominer en moi et qui blesse, à mon insu, tant de gens prêts à m'accorder leur affection et à qui je tiens le plus. Enfin je lui demande s'il va au tennis. Non me dit-il je vais à Interlaken - A INTERLAKEN. Mais il fait froid aujourd'hui. Vous y allez seul - Non, avec le père Forrest. - Vous rentrez ce soir ? - Oui à 11 h.1/2. Et je sens alors sa confusion redoubler. Puis sans beaucoup parler il se lève et s'en va.

Il me semble alors que je venais de recevoir un coup de couteau dans le cœur. Et toutes mes résolutions ? Et le peu de cas que je voulais faire du plaisir pris par les autres autour de moi ? Tout s'effaçait d'un trait. Tout était emporté dans le mouvement de ma tristesse et de ma jalousie. Je voyais devant moi cette longue journée se déployer pendant laquelle je serais privé de le voir. Je m'aperçus à quel point j'y tenais déjà. A quel point

je m'en voulais d'avoir laissé le Père irlandais prendre les devants  
<sup>Je voyais</sup>  
prendre cet avantage sur moi. Il me semblait que j'étais joué. Et  
que le responsable c'était moi, que je n'avais même pas su lui  
offrir un paquet de cigarettes, que je ne lui avais même pas pro-  
posé pendant notre promenade d'avant hier un gâteau, un verre de  
bière. Rien. Je me sentais sordide. J'accusais cette sordidité de  
m'avoir une fois de plus réduit à ma solitude, empêché d'en sortir.  
J'admirais la générosité du Père de lui avoir offert ce coûteux  
voyage. Je ne songeais même pas à me dire que c'était peut être en  
effet le P. Prieur qui l'avait proposé, qui le payait lui-même en  
échange de la boîte de cigares que Tom lui avait remis pour Pâques  
de la part de sa famille. Non ; tout me paraissait certainement  
n'avoir pu être <sup>qu'allait avoir</sup> comploté que par eux pour passer ensemble une jour-  
née entière. Et ma jalousie se nourrissait de mon exaspération  
contre moi, contre une avarice qui fait que je ne dépense jamais  
rien que pour moi. Une fois de plus, au fond de mon coeur lessen-  
timents les plus différents se mêlaient : la mélancolie, la jalou-  
sie, la haine de ce manque de générosité qui est l'objet de mon  
constant reproche et une espèce de fureur tranquille à la fois  
d'avoir été joué et d'être responsable de ma duperie. Je les voyais  
tous deux rire ensemble pendant ce voyage, se raconter des histoi-  
<sup>petit</sup>  
res. Je n'avais même pas été fichu dans l'après midi d'avant hier  
de trouver quoi dire à ce garçon que je n'avais su qu'emmener aux  
Cordeliers pour y suivre l'office des Ténèbres qui le combla d'en-  
nui. Je ne sais pas me mettre à la place des autres. Je ne sais

pas disparaître pour leur permettre de se plaire. Et une fois de  
je voyais  
plus ma solitude s'étendre sur moi par ma faute. Ah ! j'étais si  
loin des belles résolutions notées hier dans ce carnet à mon retour  
de promenade. Je me disais que j'allais abandonner la vie sans y  
avoir jamais goûté. Je ne songeais plus à me dire que mes goûts  
naturels étaient des péchés puisqu'ils ne tendaient pas au seul  
amour que permet l'Évangile. Je voyais seulement ma terrible  
solitude s'étendre autour de moi. Et elle devenait d'autant plus  
grande qu'il allait me falloir définitivement renoncer à ces sorties.  
C'était encore à moi, par ce détour, que je songeais. Et je me  
sentais tellement en proie à mon égoïsme que je m'en serais arra-  
ché le cœur par dépit d'être ce que je suis. Infiniment triste  
qu'allait avoir  
de songer à la longueur de cette journée sans jeunesse. Tout se  
mêlait encore : le besoin d'avoir sa fraîcheur sous mes yeux et  
l'irritante pensée d'avoir toujours raté toutes mes expériences  
amoureuses - d'avoir traversé la vie sans jamais réussir à aimer  
qui que ce fût. À part ce malheureux Teddy qui a déjà rejoint les  
ombres de l'oubli. Je ne suis pas fidèle, je ne suis pas tenace.  
Je ne suis prisonnier que de moi. Et c'est de moi que je n'arrive  
pas à me délivrer. J'aurais traversé l'existence comme un rêve,  
qui peuvent aimer sur la terre ? Mais quoi ! il y a peut-être en  
sans la vivre. Sans rien fonder que des livres dont la misère  
effet mieux à faire pour moi. Et que cela implique une faille dans  
m'accable. Sans même dépensé en jeux, en dangers. Sans avoir fait  
sa nature qu'est-ce que cela prouve contre la réalité, contre la  
d'enfants - sans avoir jamais laissé personne m'aimer. Et mainte-  
valeur même de sa vocation ?  
nant je veux devenir prêtre. Je n'étais pas loin de penser que  
c'était là une démission de plus, un pis aller. ... ce matin étaient  
arrivées. C'est le Père Benaff en effet qui avait fait appeler Ton

J'irai tout à l'heure à l'Eglise chercher la force une fois de plus de me courber sous mon destin. Car au fond tout ce que nous faisons est imaginaire. Et les aventures amoureuses ont-elles plus de réalité que les autres. Oui sans doute c'est à l'amour que j'aspire - un amour où il faille tout donner. Et qui sache m'emporter sans reprise. Mais cet amour par ma faute ou par la grâce de Dieu je sens bien au fond qu'il est impossible que ce soit longtemps l'amour d'un être. Alors à quoi bon m'acharner ? Et n'est-ce pas folie que de déplorer que ma nature soit ce qu'elle est. Ah ! me mettre enfin dans des circonstances, dans un état où tout retour me soit impossible - où je ne puisse plus jamais me désoler ni me reprendre. Enfin ne plus rien posséder sur la terre. C'est ce jour là que je saurai que je ne m'appartiens pas et que ma joie sera permise. Il est vrai je n'aspire une fois de plus qu'à ma joie. Mais c'est la joie de me détruire. Tout autre est impure. Je veux faire l'effort qu'il faut pour éclater comme une source. Je veux être une rivière qui se déploie.

Me fais-je illusion en croyant que je ne suis pas de ceux qui peuvent aimer sur la terre ? Mais quoi ! il y a peut-être en effet mieux à faire pour moi. Et que cela implique une faille dans ma nature qu'est-ce que cela prouve contre la réalité, contre la valeur même de ma vocation ?

Après déjeuner. Toutes mes hypothèses de ce matin étaient erronées. C'est le Père Schaff en effet qui avait fait appeler Tom



il me l'a dit lui-même. Mais de savoir cela n'enlève rien à l'idée que je me fais des sentiments que je prête au P. irlandais. Cela m'aide simplement à n'en être plus formalisé. C'est le facteur "duperie" qui s'est dissipé. Reste ma rancœur contre moi. C'est d'elle qu'il faut nourrir mes efforts vers plus de générosité.

Vendredi

Longue promenade dans la campagne. Longue conversation avec un paysan qui me raconte toutes les histoires du village. Quelle simplicité chez ces gens. Les artifices des gens de la ville ne leur en imposent même pas. Il me confie qu'après avoir eu envie de lâcher la vie des champs, quand il avait vingt ans, il a fini par comprendre qu'elle était la plus belle de toutes. Il me parle du chômage. Il maudit les machines qui ont rendu le travail de l'homme inutile. En face de lui, j'avais envie de cacher mes complications pour me mettre de plain pied. Mais la simplicité de ces gens est telle que la complication même ne les arrête pas. Je ne cesse de me réjouir d'être dans cette ville que les champs envahissent de toute part. C'est un univers de gazon bordé au loin par les bois qui couvrent les pentes des petites chaînes de montagnes. La tornade est passée. Peut-être d'en avoir écrit si longuement n'a-t-il pas été inutile à ma délivrance. La seule chose que je déplore dans cette absence de Tom, c'est tout juste le manque de jeunesse auprès de moi. Je tiens à la jeunesse plus pour la voir que pour la posséder. Sa possession est imaginaire. Mon plaisir de la jeunesse n'est donc pas un obstacle à ma vocation.

soient pas compromis par la présence auprès de Ray Mardi. une femme  
inconnue Je relis mes notes d'hier matin. Je les trouve absurdes  
Je les garde cependant en témoignage de ce que je ne sais quoi  
peut nous faire penser et devenir. Où avais-je la tête ? Je ne me  
comprends plus. toujours, cet éternel "beau rôle" qui lui permet  
de s'admirer et qui est son unique raison d'être. Vendredi persuade  
qu'elle Longue escapade pour aller à Lausanne y accueillir Maman  
souffrante. J'y ai couru d'autant plus vite que je ne sais quel  
pressentiment me fait craindre que cette année ne lui soit fatale  
Je l'ai trouvée toute vieillie, accablée par la nouvelle épreuve  
qui lui tombe sur les épaules ou plutôt qui tombe sur les épaules  
d'un autre de ses enfants et qui ne la change elle-même que par  
contre coup. Enfin cette aventure amoureuse de Raymond qui peut  
être en effet compromettre un jour les affaires dont Raymond a la  
charge, pour l'instant ne la concerne que dans la mesure des pré-  
visions qu'elle ne peut s'empêcher de faire quant à ses affaires  
futures. Et je la comprends assez. Où je la comprends moins c'est  
quand elle s' imagine s'apitoyer sur le sort de Nellie qu'elle n'a  
jamais aimée, dont elle fut toujours jalouse et qu'elle ne s'aper-  
çoit pas qu'elle ne plaint jusqu'à épouser sa cause contre la mé-  
chanceté de Raymond que pour cet unique motif qu'elle refuse de  
s'avouer - à savoir que Nellie jusqu'alors était l'élément dange-  
reux du ménage en est désormais l'élément stable et conservateur  
et que la pauvre maman en a besoin pour que toutes ses propres  
combinazione et jusqu'à ses plus immédiats moyens de vivre ne

soient pas compromis par la présence auprès de Raymond d'une femme inconnue et, par là même, dangereuse et redoutable. Mais maman qui se ronge de voir en effet tous ses plans longuement élaborés, schopper à cette aventure imprévue se persuade, pour garder une fois de plus, comme toujours, cet éternel "beau rôle" qui lui permet de s'admirer et qui est son unique raison d'être, elle se persuade qu'elle souffre en prévision de la déchéance fatale de Raymond et pour Nellie qui est devenue du jour au lendemain l'objet qu'elle peut plaindre et qu'elle se doit de consoler. Les mêmes substitutions, les mêmes transferts s'accomplissent une fois de plus dans son cœur à son insu sous mes yeux. Et que je sois exaspéré de la comédie involontaire qu'une fois de plus à propos d'une nouvelle épreuve dont les suites peuvent être pour elles aussi terribles que l'état de Georgette ou les folies de Marcel. Il est vrai que, pour l'instant, ces aventures de Raymond ne la regardent nullement et il faut toute la mollesse de Raymond pour l'avoir mise dans leur secret. Maintenant qu'elle y est elle y joue son rôle qui est d'anticiper le rôle de victime qu'elle aura peut-être en effet à y jouer un jour si d'ici là ... enfin si tout se déroule normalement et que nous vivions assez pour en être témoins. En somme l'absurde c'est que Raymond l'ait mise au courant de ses histoires et, outre sa faiblesse j'incrimine un besoin de confession qu'il n'a pu assouvir comme l'Eglise nous en donne le moyen et qu'il satisfait par ce détour grâce auquel il fait entrer n'importe qui dans sa confiance.

dans le presbytère. Et j'en avais une espèce de sombre joie anticip-

Je me disais qu'enfin je lui serais à mon tour d'un peu d'utilité. Quoiqu'il en soit voici Maman à Lausanne, rongée par le nouveau drame et je n'ai su lui donner qu'un conseil, me rappelant le tort dont elle s'est rendu coupable pour s'être intéressée de façon trop active aux histoires, jadis, de Marcel et de Mme Lauge qui ne la concernaient ni de près ni de loin pour arranger les choses à son idée elle réussit alors, sans le vouloir, à brouiller toutes les cartes et à compromettre les intérêts du malheureux garçon. Ma pauvre Maman, je n'arrive pas à me d'faire de cette certitude, ma pauvre maman non seulement porte malheur autour d'elle (car enfin dans ces épreuves qu'elle supporte avec tant de courage, ce sont surtout ceux qui l'entourent qui en sont accablés et d'autant plus qu'il l'approchent davantage, mais encore il faut bien constater qu'elle même ne cesse, comme par un inconscient et tout involontaire sadisme, d'exaspérer encore les difficultés en s'efforçant d'y porter un apaisement qui ne dépend pas d'elle. A 73 ans, je la vois encore au centre d'une toile serrée comme une araignée très active autour de laquelle tous les siens sont englués. Et encore un coup je songe d'autant moins à lui en vouloir qu'elle est en effet très malheureuse de tous les malheurs qui s'abattent sur nous. Cette fois je l'ai trouvée plus rongée, plus minée que jamais et je songeais au temps où peut-être ce serait à mon tour à la recueillir, à vivre avec elle malgré tous ces dangers qu'on court aussitôt qu'on est près d'elle. Je me voyais déjà petit prêtre de campagne et je l'apercevais furetant dans le presbytère. Et j'en avais une espèce de sombre joie antici-

. Je me disais qu'enfin je lui serais à mon tour d'un peu d'utilité  
Mais supportera-t-elle cette nouvelle épreuve et passera-t-elle  
cette année ?

Je l'ai quittée hier soir. Et sitôt seul dans Lausanne  
j'ai été repris par le démon des voyageurs - celui même j'imagine  
dont l'Eglise, le Vendredi Saint demande à Dieu de nous épargner  
la fureur ? ... Je n'arrive décidément pas à comprendre l'action  
sur moi de cette puissance de désordre.

Etonnement de maman hier que je puisse vivre si simplement  
dans mon couvent. A Paris il te faut toutes tes aises". Elle n'a  
pas compris encore que mes besoins ne sont pas exigeant, que c'est  
la nécessité d'être conforme (encore et toujours) à ce qui m'entou-  
re qui s'impose à moi. J'aime mes aises quand la facilité m'est  
offerte, mais mon véritable climat c'est celui du dénuement et de  
la pauvreté. C'est à lui que je tends à travers les tentations.  
Mais celles-ci, je n'ai jamais la force de les répudier volontai-  
rement. C'est en fermant les yeux que je leur échappe. et alors  
pour les oublier aussitôt. Elles sont instantanément comme si elles  
n'avaient jamais été. Il est vrai qu'il suffit qu'elles reparassent  
pour que mes besoins les plus profonds soient à leur tour effacés  
et que ma disharmonie par esprit de conformisme remplace en moi  
le besoin de ma plus stricte unité, la plus pauvre.

Vendredi

Pressé par le "démon de la promenade" j'ai donc non sans

remords, de bien peu agissants remords quitté Maman. Je l'ai laissée seule, malade dans son lit. Alors j'ai erré dans les rues toute la soirée échouant finalement au Cinéma avant de me rendre à Vevey dans cette maison protestante où je regrettais trop tard d'avoir donné mon nom ... Rien d'urgent ne me pressant, je suis allé hier visiter le château de Chillon si fortement bâti à pic sur le lac. J'ai beau n'ay avoir pas été jadis très sensible ces constructions, ces événements historiques ont une grâce en eux-mêmes qui m'apparaît enfin. L'objectivisme avec lequel j'ai toujours considéré ces choses m'excède. Je sens, par ce nouveau détour l'urgence de me débarrasser de moi. Je voudrais connaître surtout l'histoire de ce fameux prisonnier attaché pendant quatre ans au 5e pilier de la salle souterraine ...

Après Chillon je me suis réfugié dans un cinéma en attendant l'heure du train pour rentrer à Fribourg. Admirable film aussi et de victimes encore que pourtant, si je ne m'étais pas trompé sur le titre je n'aurais pas songé à aller voir. J'avais cru assister à un film de Remarque. J'entrai dans je ne sais quoi dont je finis par savoir que c'était une aventure de Chéri Bibi. Histoire sobre, serrée, d'untragique sans pitié, d'une vérité prodigieuse il me suffirait de regarder ces têtes de forcats - des acteurs cependant - pour être saisi de la grandeur du drame. Je me disais que ce n'étaient que des acteurs, que tout cela était de la simulation, je ne le croyais pas, je n'arrivais pas à le croire, je souffrais avec eux. Il me semble que c'est un des sommets de l'art humain, la puissance d'envoutement d'un film comme celui-ci, une

telle force de persuasion et à laquelle il n'y a rien à répondre ni aucun moyen d'échapper. Il me faudra donc comme prêtre renoncer aussi à cette beauté là. N'est-il pas interdit à tout prêtre d'entrer dans une salle de cinéma. Il est vrai qu'à cela comme à tout le reste le renoncement ne me coûtera pas - un renoncement général ne me coûte jamais beaucoup à faire grâce à ce manque total d'activité imaginative qui m'empêche d'imaginer le charme de ce à quoi je n'assiste pas. Mon seul effort c'est d'abandonner un spectacle commencé, de pour me détacher volontairement de ce - quel qu'il soit - que j'ai un instant commencé à devenir. Quant à la fiction inconnue, j'y renonce aussi facilement qu'à la vie ....

Mais en face de ces effroyables drames du bague si puissamment évoqués bien que ce fut à force d'artifices, de chiqué, si réels bien que privés de toute réalité véritable (ô puissance de l'art) puissance de l'homme comme je me sentais pris dans tes filets contraint à confesser à la fois cette force de l'action, et ma faiblesse devant elle, le double jeu contradictoire de l'acteur qui en mentant est aussi vrai que la vie et du spectateur qui, sachant que l'on ment devant lui n'est pas capable de se disputer à l'emprise du mensonge. Et j'étais dans l'admiration du rêve éveillé que je me sentais faire) en face de ces puissantes images de drames effectivement vécus là bas mais par d'autres, je me disais que nous ne vivions pas - et qu'il n'y avait donc qu'un moyen pour des gens comme nous de participer à tant de misère de noirceur et d'angoisse, et ce n'était ni de rester des spectateurs dans

leurs fauteuils, ni de devenir des évêques ou des cardinaux; mais de fuir ce monde où nous vivons pour nous introduire dans celui où nous ne pouvons pénétrer qu'au nom de l'amour et pour y panser la souffrance. Oui vraiment que pour entrer dans ce grand drame dont nous avons grâce à des acteurs une si forte idée, il y avait donc d'autre issue que de devenir des forgats à notre tour en nous identifiant au Christ pour eux. Mais quel moyen d'atteindre à ce vertige du renoncement ? ... Se préparer au sacerdoce et laisser faire à Dieu.

Il est des esprits qui pourraient par là se laisser séduire. En fait ce n'est pas par optimisme qu'ils s'écartent ni, comme je ne le disais, parce qu'ils se croient eux-mêmes originaux. Quel orgueil est responsable de la divergence de ces démagogues. Ils s'imaginent qu'il leur suffit de croire et de dire pour que cela soit. S'ils manquent de tout sens de la réalité, c'est en raison de la confiance aveugle qu'ils ont dans les copiations de leurs petits esprits. Ils ont tout mis dans l'homme depuis qu'ils ont surpris Dieu. Et en ne mettant rien que dans l'homme ils ont mutilé la réalité. C'est elle qui se venge sous les traits d'Hitler et de Mussolini. Avec cette différence entre les deux dictateurs qu'Hitler à son tour en vientant l'esprit en préparant la revanche. Plus nous avançons dans notre tragédie plus je crois à l'exceptionnelle grandeur (s'il ne devient pas fou - si nos aveuglements n'ont pas réussi à le rendre fou) à la grandeur et à la vertu de Mussolini. C'est par lui seul que Caliban a pu être racheté. Partout ailleurs sous une forme ou sous une autre, la



23 avril

Je lis ceci sur un journal : "Après avoir placé notre défense sous l'égide de la Société des Nations (il faut se souvenir que le grand inspirateur du projet fut M. Paul Boncour) et énoncé quelques vérités premières telles que celles-ci ..." le reste manque. Mais cela me suffit pour me dire que j'avais tort de penser que l'optimisme était le défaut capital des gens comme Boncour ou comme Blum qui, sitôt avant de devenir ministre, voulait que la France désarme seule, pour donner l'exemple, persuadé que les autres ne pourraient pas ne pas la suivre. En fait ce n'est pas par optimisme qu'ils pèchent ni, comme je me le disais, parce qu'ils ne croient pas au péché originel. Seul l'orgueil est responsable de la divagation de ces démagogues. Ils s'imaginent qu'il leur suffit de croire et de dire pour que cela soit. S'ils manquent de tout sens de la réalité, c'est en raison de la confiance aveugle qu'ils ont dans les coptions de leurs petits esprits. Ils ont tout mis dans l'homme depuis qu'ils ont supprimé Dieu. Et en ne mettant rien que dans l'homme ils ont mutilé la réalité. C'est elle qui se venge sous les traits d'Hitler et de Mussolini. Avec cette différence entre les deux dictateurs qu'Hitler à son tour en violentant l'esprit en prépare la revanche. Plus nous avançons dans notre tragédie plus je crois à l'exceptionnelle grandeur (s'il ne devient pas fou - si nos aveuglements n'ont pas réussi à le rendre fou) à la grandeur et à la vertu de Mussolini. C'est par lui seul que Caliban a pu être enchainé. Partout ailleurs sous une forme ou sous une autre, la

bestialité s'est affranchie et par la faute de leurs maîtres  
tous les hommes se sont mis à dérailler. d'entrevoir la joie que  
j'aurai un jour à aider de toutes les forces que Dieu mettra en

Samedi soir.

Après une partie d'échecs avec Tom qui n'a vraiment jamais  
été si beau qu'aujourd'hui, il a le rayonnement d'un ange, un  
ange de jeunesse et de force, j'ai surmonté la tentation ou plu-  
tôt j'ai transfiguré ma tendresse et j'ai commencé auprès de lui  
mon apostolat pour l'inciter à communier tous les jours. Comme  
il me disait son impatience à vivre, la neurasthénie qu'il a  
fait, qu'il fait encore parce qu'il ne sait quel métier choisir,  
j'ai essayé de lui faire comprendre que la vie c'était d'être  
heureux et que le bonheur ne dépendait pas des états que nous  
avons à traverser, à subir. J'ai essayé de lui faire compren-  
dre que l'important c'était d'être heureux par un accroissement  
de vie intérieure que la communion est seule capable de produire  
en nous. Premier résultat : il m'a demandé de l'éveiller demain  
à 8 heures... de réalité colorée. Je n'avais jamais pensé que  
Je commence à croire que Dieu ne me fait vivre dans la per-  
manente présence de cet être admirable que pour m'amener moi  
aussi à la joie : la joie de l'accroître dans son âme et de lui  
être un guide fraternel. Il y a quelque chose d'incroyable dans  
cette rencontre que je fais ici de celui qui réalise auprès de  
moi l'idéal même de la beauté que j'ai toujours désirée et auquel  
je suis comme malgré moi contraint à ne parler que de Dieu. cheveux  
C'est dans cet apostolat que j'ai à exercer sur lui qu'a fini  
par se noyer mon absurde jalousie de l'autre jour. objet. Je n'ex-

Et c'est en effet une grande joie pour moi d'avoir un catéchumène comme lui. Cela me permet aussi d'entrevoir la joie que j'aurai un jour à aider de toutes les forces que Dieu mettra en moi pour eux, les jeunes gens qui chercheront près de moi la lumière. C'est par ce détour et par lui seul que j'entrevois la victoire possible sur mes désirs et le triomphe de l'amour et de la pureté au fond de moi.

Pour l'instant j'ai à faire un perpétuel exercice de transfert et de transmutation.

29/4

Je m'aperçois brusquement que dans le cours ordinaire de ma vie, et à moins d'y faire volontairement attention, je ne vois pas les couleurs autour de moi, je ne me rends pas compte que pris dans un univers coloré je m'en suis avisé à cause du bleu extraordinaire des yeux de Tom. Je me suis dit tout à coup qu'ils étaient bleus et j'ai pensé aussitôt à ce que ce mot : bleu signifiait de réalité colorée. Je n'avais jamais pensé que nous étions des êtres doués de couleurs. Oh sans doute je savais que les uns avaient les cheveux blonds, les autres noirs Et je suis terriblement sensible aux cheveux blonds. Mais cette blondeur n'avait en quelque sorte, de rapport ni avec les autres couleurs d'alentour ni avec ce que ce mot blond signifie en dehors des cheveux qu'il caractérise. C'est du point de vue génital je crois que je pensais à la blondeur de certains cheveux mais non pas pour m'en émerveiller les yeux. Non pas pour me dire que c'était une qualité propre à un certain objet. Je m'ex-

plique encore très mal ce mécanisme étrange de mon aveuglement aux couleurs. Et qui n'a rien de commun avec mon daltonisme. Car je vois <sup>ces</sup> ~~xx~~ couleurs, je vois leurs différences. Mais je n'y fais pas attention. C'est un peu du même ordre que mon aveuglement aux traits des êtres quand je leur parle. Je ne vois pas leurs traits, je ne les regarde pas, je les écoute à peine. C'est en deça de leurs paroles que ma présence spontanément se transfère. Comme si je dusse et malgré moi, ne jamais m'éloigner d'un certain univers où les formes en dehors de leurs traits et de leurs couleurs composent un langage qui seul m'importerait et dont seul toute ma vie se passe à essayer de déchiffrer l'énigme. Oui, c'est cela ! je suis réduit à ne me promener que dans un monde de silhouettes où les paroles n'ayant de valeur qu'idéographiques se confondent avec les lèvres qui les formulent de même qu'à ces lèvres viennent affluer et se fondre les corps dont elles sont dans un certain sens le seul affleurement qui me touche. C'est peut-être pour cela que l'amour me semble se réduire au seul jeu des lèvres - que toute la tendresse humaine à laquelle j'aspire y tient. Je ne vois rien d'autre dans un visage auquel je parle que ces lèvres qui me parlent et plus même encore que ces lèvres, leur mouvement dont je ne sais pas, comme les sourds, traduire les frémissements en paroles mais qui occupent mes yeux sans que mes yeux les voient tandis que, sans en distinguer le son mes oreilles ne sont occupées que de l'arrière sens de ces sons qu'ils forment. Je vis dans un univers

qui n'est ni sonore ni coloré. Je vis dans un monde de formes qui n'aurait d'autre raison d'être que de donner à ma seule inquiétude une espèce de champ où s'ébrouer. Non pas vide mais informe et peuplé de fantômes d'où s'échapperaient une espèce de symphonie muette qui serait comme l'atone projection d'un monde où j'évolue sans m'en apercevoir. Je ne suis pas attentif aux êtres ni aux choses - pas plus qu'à moi - Je passe ma vie à m'émerveiller mais non du spectacle de cette vie de l'intuition de ce qu'elle recouvre et que je ne réussis pas à lui faire avouer. C'est cela : je suis comme un confesseur qui poursuivrait derrière les aveux de ses pénitents une réalité qui leur échappe à eux-mêmes et où se trouve le motif et la clé de tous les actes. Je suis sans cesse en train de rechercher des sources. Et la simple beauté des eaux qui s'en échappent littéralement ne parvient pas à me toucher. Et voici que tout à l'heure pensant aux yeux bleus de Tom, je me suis mis à penser au brun de mes propres yeux et que c'est une couleur aussi - que je porte avec moi mes couleurs - que nous sommes tous des tableaux animés, des statues peintes et dorées. Je n'avais jamais songé à me dire cela - je ne l'avais jamais pensé. Et voici qu'à présent allongé sur une chaise longue en train d'apprendre mon latin, je m'aperçois que le marron de mon veston n'est pas simplement un mot accolé à son nom, que c'est une réalité marron bien délimitée, d'un éclat particulier et qui joue, dans la symphonie où je ne songe pas assez non plus que mon corps joue sa partie, un rôle

éclatant, un rôle coloré auprès de ma chemise bleue qui pend à un clou près de mon pyjama jaune dont je m'importe d'habitude que la laine dont il est tissé et la chaleur que j'en tire. Les choses ne comptent donc pour moi que du point de vue de l'usage que j'en fais. Il y a d'un côté des formes qui parlent et elles me parlent d'un monde qui git autour de ces paroles dont elles n'ont jamais l'air d'éprouver l'arrière sens, et de l'autre côté celles qui ne parlent pas et que je considère seulement sous l'angle des satisfactions physiques que j'en tire. Le reste du monde existe à peine. C'est un décor. Je traverse ainsi la vie sans corire à sa réalité sans réussir à m'attarder à ce qui elle a de charmant ou de dramatique, de paisible ou de dangereux. C'est un jeu de quilles où je dois me faufiler. C'est un système d'hiéroglyphes qui prolifère autour de moi comme les arbres d'une forêt où je suis enfermé. C'est une prison derrière laquelle j'essaie de discerner des voix. Quelqu'un me disait que je prenais tout ce qui est simple au sérieux et tout ce qui est sérieux au tragique. En vérité je ne m'aperçois pas que je vis et les choses ne sont pas elles-mêmes des choses graves à mes yeux : elles n'existent pas. Ce qui est grave, ce qui ne cesse de m'occuper c'est le ciel ou l'enfer dont elles viennent ou plutôt dont elles sont comme d'étranges fusées qui viendraient finir devant nous. Oui c'est cela le spectacle de ce monde est un jeu mort qui me parle pas de lui, auquel je ne prête attention que dans la mesure où je réussis à y distinguer, où j'arrive à lui arracher le mot qu'il voudrait étouffer à mes yeux. Je m'épouvante périodiquement

de traverser ainsi la vie sans la voir. Mais il me semble que c'est la première fois aujourd'hui que je m'avise de mon étrange cécité. Je mourrai donc sans avoir jamais rien vu, sans avoir vécu. Mais qu'est la vie ? Et l'enchantement de ces jeux particuliers qu'elle autour de nous suffit-il de l'éprouver pour croire qu'on vit. S'engager dans ces jeux est-ce là ce qu'on appelle vivre. Mon ami avait tort. Non seulement je ne prends rien au tragique, je n'arrive même pas à prendre quoique ce soit au sérieux, ni ce composé merveilleux que nous sommes de couleurs et de souplesse et de fraîcheur et de tiédeur et de tendresse et d'angoisse et de saleté et de douceur et d'appétits violents et de remords qui nous tirent des larmes. Non je ne prends rien au sérieux. Ni les autres ni moi. Je ne nous vois pas. Et pourtant j'aurais passé mes jours à m'interroger - à avoir l'air d'être présent parmi ceux qui se sont imaginés que je les entendais que je les écoutais - que j'étais penché sur eux. Je n'étais pas même en moi. J'étais ailleurs. J'étais dans l'attente de je ne sais quoi qui se dérobaient sans cesse mais qui par contre réussissait assez bien à me dérober à tous les charmes qui m'entouraient. Je suis un fantôme échappé à qui il serait donné de vivre une vie qui ne lui appartient pas. Moi non plus hélas ! je ne suis pas d'ici. Mais le plus tragique c'est que je ne songe pas à tirer de cette tragique absence toutes les conséquences qu'elle comporte. Je fais comme si vraiment je m'intéressais à ces jeux imbéciles. Je perds ma vie à persuader aux autres, à me persuader à moi, malgré moi, que

j'y suis impliqué. Au lieu d'avoir une fois pour toutes pris mon parti d'être ce citoyen de l'absence mystérieusement évadé dans un monde de sons et de couleurs. Et je perds ma vie dans cet imparfait compromis entre deux réalités incompatibles. Je suis à cheval sur deux univers étrangers. Comment m'étonner après cela d'être atteint d'une incurable duplicité. Il me semble que j'en suis irresponsable. Ne serait-ce pas là mon innocence, ma pureté à travers tous les pièges où je tombe. Ah ! vivement que je n'aie plus à remplir vis à vis de ce monde que l'obligation de lui être sacrifié. Et que je sache d'une façon indubitable et permanente que ce n'est pas à lui que je suis engagé. N'ayant pas de plus urgent besoin que d'être consacré et ~~me~~ ne m'en rendant même pas compte. Voilà donc ce que je suis. N'empêche que cette vie est charmante dans les reflets où je la vis. Mais elle n'est pas charmante, elle n'est pas colorée. Elle n'est pas la vie. Et j'en suis à me demander si pour qui que ce soit elle est la vie plus que pour moi - Si à qui que ce soit elle n'échappe pas par quelque indispensable réalité. Et s'il est possible en somme pour qui que ce soit d'y adhérer au point de pouvoir totalement s'y prendre J'ai vaguement idée que nous sommes tous plus ou moins des fantômes aveuglés. Mais moi, les regards qui m'entourent, il m'aura fallu 43 ans pour m'apercevoir qu'ils étaient deux morceaux de couleur au milieu d'un visage ; pour commencer à comprendre qu'il importait peut-être d'en être touché. A peine si je regarde de ce côté ! Je suis "d'ailleurs" inéluctablement



J'ai abandonné ce carnet pour aller déjeuner. Et comme c'était la fête du Père Schaff après le Deo Gratias la parole nous fut accordée. Je n'aurais jamais imaginé qu'il pût y avoir à l'intérieur d'une communauté une telle surabondance de gaieté de fraîcheur. Les jeunes pères sont de tous les pays : un jeune polonais le Prince charmant qui vient d'Irlande, un nouveau venu qui est allemand, plusieurs suisses dont un ancien communiste et au milieu d'eux, le plus allègre de tous, dans un certain sens le plus jeune le Père Prieur qui respire la joie et la bonté. On le sent tout occupé de rendre la vie aimable autour de lui. Ah vraiment après Lourdes qui célèbre les mystères joyeux mais dans la souffrance de la chair, après la douleur de Jérusalem, après la gloire de l'Eglise romaine, j'avais encore cette expérience à faire de la joie des religieux qui ont donné leur vie pour être libres, libres des liens avec le monde, libres de tout souci parce qu'ils se sont abandonnés. Et le petit père irlandais qui est vraiment le charme incarné, avec de petits mouvements de tête qui sont plus d'un oiseau que d'un homme, avec ses minauderies de jeune chat qui a l'air de jouer avec l'oiseau qu'il est lui-même, ouvrant sur le monde ses grands yeux étonnés figure assez bien l'atmosphère de cette maison où la piété s'accomode d'une gentillesse d'enfant inimaginable. Je parle de ce qui se passe pendant les récréations. Et cela tient de l'exquis. Mais je parle aussi de ce que j'ai vu à la chapelle - et c'est, en particulier de la part de ce jeune religieux, une merveilleuse abondance d'amour et de piété. Oui il fallait que je fasse ici cette expérience imprévue

une gloire rayonnante, la reine noire vêtue de soie nous présente d'une vie conventuelle où tout est douceur. Et je sais assez quelle est par ailleurs le zèle apostolique du Prieur pour me laisser aller à l'enchantement de cet incomparable mélange d'amour de bonne grâce et de facilité. Je ne suis donc pas si insensible à la vie que je voulais le croire. Il est vrai. Je suis pénétrable jusqu'aux larmes de ce qui est dans les êtres don d'eux-mêmes effort d'aimer. Et j'assiste ici à une stupéfiante réussite J'écris ceci à Notre Dame devant la petite chapelle du Rosaire dont la grille est fermée. Le charme si l'on ose l'écrire - et je n'aurais jamais cru avant d'être à Fribourg que cela me serait possible - le charme du St. Sacrement agit à Fribourg plus vivement qu'en aucun lieu du monde. Cette impression d'allégresse que j'éprouve au couvent que j'ai ressenti l'autre samedi quand au chant du Gloria ressuscité, le grand rétable des Cordeliers surgit de dessous le rideau qui le cachait, ce charme agit encore ici même, dans cette église où pourtant aucun vitrail n'interpose sa douteuse magie. C'est le caractère de Fribourg, je pense, d'inciter à la tendresse, de faire flotter la joie sans cause apparente. Et cela est sensible partout. Autant devant cette sombre petite chapelle en contre bas qui creuse comme un trou gothique au fond de la grande église baroque et dorée qu'à Saint Nicolas que la ténèbre occupe et qu'aux Cordeliers mêmes où c'est par la grâce d'une scène champêtre que la liberté du coeur nous est proposée. Il y a d'ailleurs aussi dans cette église des Cordeliers un autre coin privilégié, c'est la chapelle de la Vierge où sur un fond de vastes plaques d'or qui sont autour d'elle

une gloire rayonnante, la reine noire vêtue de soie nous présente son petit enfant tout noir aussi. On prie dans l'obscurité devant cette éclatante apparition du fond de cette espèce de cave. Et à quelque moment qu'on s'y rende on y trouve toujours quelque vieux paysan en train d'égrener son rosaire. C'est donc là le charisme de Fribourg et dont il est absolument impossible de se défaire. Il vous suit dans les rues. On ne sait pas en quoi il consiste. Et certes à un tel charme je me prête de toute mon âme de tout mon corps. Il me semble avoir découvert l'empire de la simplicité. Suis-je donc autant "d'ailleurs" que je le croyais ce matin. Je suis en vérité de tous les coins du monde où le ciel s'entr'ouve. Ce n'est pas aux êtres que je suis attentif - j'avais raison de me le dire, mais à ce murmure d'au delà qui surgit du fond des coeurs. Et dans ma petite ville de montagnes et de prés au long de ces rues qui semblent toujours courir avec tranquillité en vue de quelque pieuse visite, il ne cesse de nous accompagner. Il semble qu'il ait élu ce vieux village comme la mer un fond de coquillage pour y résonner. Je suis de la terre enfin. Je suis de tous les lieux de la terre où l'esprit s'accommode d'apparences dont rien de précis ne nous importe plus. Fribourg est un lieu où rêver. C'est un des rares lieux où la rêverie ne soit pas impiété. Et l'amour des êtres et de Dieu est que le plus <sup>n'y</sup> doux aspect de la liberté qu'on y respire. Peut-être résumerais-je assez bien mes approximations maladroitement si je dis qu'à Fribourg on commence à mesurer que le Seigneur est doux.

Charme de la piété, douceur des vies consacrées, est-ce pour mieux m'engager au don total dont Dieu a mis le désir dans mon coeur, est-ce pour me permettre de passer plus aisément de l'un à l'autre état qu'il m'est ainsi donné de vous goûter une dernière fois dans tout ce qu'a de plus exquis votre fraîcheur. Petite ville dont le nom même est celui de notre liberté...

Je sors. La vieille petite fontaine de la place m'accueille. Aurais-je pu croire que je serais un jour aussi sensible à cet art germanique, à ce Saint Georges en chevalier teuton ? Sans difficulté, et regardant lui-même ailleurs, il tient ouverte la gueule du terrible dragon d'où jaillit une langue de feu. C'est cette désinvolture à l'égard de la vraisemblance qui me séduit. On sent que la réalité visible pour l'artiste ne fut qu'un thème. L'important c'est ce monde intérieur qui nous fait nous tortiller l'abondance de broderies sur nos armures. Au fond, ces personnages germaniques ne savent trop que faire de leurs corps. Mais ces fontaines ne sont elles pas du temps où Berne était maîtresse de Fribourg ? Elles n'ont pas la gentillesse des figures du tympan de la cathédrale par exemple. Elles sont plus apprêtées. Elles posent davantage. Pourtant elles détonnent au milieu de cette ville. Et c'est que leur complication souligne sa simplicité. Mais enfin elles sont à Fribourg comme des hôtes étrangers réduits à l'impuissance. Et Fribourg les garde comme on retient ses souvenirs...

Depuis plus de trois semaines que je suis ici je n'ai encore mis le nez qu'une seule fois à St. Maurice. C'était dans la semaine de la Passion. En dépit des voiles l'église m'avait paru charmante. Et malgré cela je n'ai pas eu jusqu'à présent la curiosité d'y revenir. Mais une fois de plus je suis stupéfait de la rapidité avec laquelle le temps s'envole. J'ai donc fait un peu de latin. Je me suis promené quelquefois, j'ai beaucoup dormi. Et voici que je replonge aujourd'hui pour la première fois dans la basse ville toute verte, toute fleurie, tassée sous de hauts ponts autour de la Sarine ; plus pauvre que la ville haute mais d'une grâce peut-être plus authentique. Il pend de vieilles enseignes à plus d'une maison - les pigeons jouent sur les toits et les gros enfants blonds sautant à la corde ou poussant de vieilles roues en guise de cerceaux, s'amuse à rouler sur les pavés. Me voici justement sur une de ces vieilles petites places dont la propreté m'agaçait tant jadis. C'est la petite place irrégulière, là des graviers ici des pierres, qui s'étale devant la façade de Saint Maurice. Et de l'autre côté elle s'échappe en deux routes qui partent vers le pied du pont. Ah ! oui certes à ces places aussi je suis sensible, à tout ce qu'elles signifient de passages et de jeux et de drames et de cris. Et justement de grands garçons l'envahissent à présent. Pour rien pour exercer leur agilité ils grimpent sur la barrière en bordure de la plus basse des routes que la place laisse échapper. Et comme des danseurs sur la corde ils s'en vont ainsi en titubant vers la rivière

Charme de ces places perdues, où l'horloge de l'église y sonne pour de bon. Ce sont des places de petits villages et pourtant les gens qui s'y trouvent n'ont pas l'air de se connaître. Il y a encore de la retenue dans leurs attitudes. Un certain mystère (Et il me semble que mes mauvais désirs y sont aussi mieux réfrénés. Comme si la noblesse tranquille de ces gens leur fut une sauvegarde) A présent deux petites filles surgissent du tournant de la route traînant une brouette après elles. La brouette existe donc encore, elle aussi, pour ces gens. C'est un monde que l'on sent d'une certaine façon à l'abri du monde - un petit univers protégé. La beauté y a quelque chose de si rustique qu'on n'ose presque pas y toucher. meilleur de la Suisse, de Bribourg et, par delà, de ce temps qui ne reviendront plus - où l'homme J'entre dans St. Maurice. Je vais droit au maître autel pour voir ces admirables petits bas reliefs de bois sculpté que j'avais admiré lors de ma première visite. Quelle intensité dans les regards de tous ces personnages et jusque sur les paupières baissées des trois apôtres de Gethsémani. Petis arbres droits toutes les feuilles sont comptées, et les doigts de Jésus en prière aux pieds de l'ange qui lui présente son calice et les plis des vêtements de tous ces petits personnages qui, au fond de la scène, font irruption en costume Renaissance derrière Juda vêtu à la romaine, tout dans cette scène affreuse réussit à charmer le regard, à l'emporter sur la terreur qu'elle désirait suggérer. Et dans la sainte Cène on songe également moins à la tragédie qu'à la finesse avec laquelle l'artiste a peigné ces

le droit, elle aussi, de nous épouvaner. Un art fait  
barbes et ces cheveux, la variété qu'il a su mettre dans les  
attitudes de tous ces hommes attablés. Ce n'est pas d'épouvante  
ce n'est pas de piété que le coeur s'emplit. C'est de tendresse  
pour celui dont il semble que le temps même se soit inscrit  
dans les figures qu'il sculptait. On aime sa précision - sa  
patience - on aime l'amour avec lequel il a ciselé son bel ouvra-  
ge. Peut-être est-ce là toute la différence entre l'oeuvre d'un  
artiste et celle d'un artisan. L'artisan fait chanter sa matière  
Les scènes qu'il représente ne sont qu'un prétexte qu'il prend.  
C'est son amour qui compte et la conscience avec laquelle il s'est  
soumis à sa nécessité. J'ignore tout de ces deux chefs d'oeuvre  
admirables mais ils me donnent le meilleur de la Suisse, de Fri-  
bourg et, par delà, de ce temps qui ne reviendront plus - où  
l'homme ne songeait pas à se presser quand il avait à faire quel-  
que chose pour Dieu. Quelquefois plus simplement pour honorer les  
hommes. Si j'aime tant ces deux scènes c'est qu'on y déchiffre  
en clair l'attachement de l'Ouvrier à sa tâche, le goût qu'il  
avait à tailler le bois. C'est de son amour du travail bien fait  
qu'il a su imprégner son ouvrage. Et c'est devenu par surcroit un  
chef d'oeuvre d'harmonie, d'expression. Pour moi qui ne suis  
guère d'habitude sensible à l'art de ce temps, je m'aperçois  
qu'il suffit de l'amour pour me le rendre aimable à l'égard des  
plus grands. Et c'est ma découverte depuis que je suis à Fribourg.  
Cette importance du sentiment que d'ordinaire je dépréciais il  
y a une certaine sentimentalité qui à force d'être rustique a

le droit, elle aussi, de nous émouvoir. Un art de la terre fait d'authentique simplicité à travers la complication de ses apparences .... Et de même le grand rétable derrière l'autel, la Vierge qui monte au ciel au milieu des anges musiciens, les figures qui remplissent toutes les niches, tout cela bien que moins touchant que les scènes minuscules est encore empreint d'un étonnant amour. C'est un art très pur et qui pourtant tient à la fois de l'allemand et de l'italien. La simplicité s'y engendre, à force de piété, du moins simple et du plus compliqué. S'avoue que je n'en reviens pas.

Enfin à l'autre mur, une grande vierge toute réjouie, toute ronde toute dorée, très allemande celle là me prouve à son tour que tout art peut être beau ou plutôt que toute âme, que tout peuple a son chemin vers sa propre beauté. Je retrouve en m'en allant ce grand squelette exposé dans un reliquaire de verre et qui m'avait déjà retenu l'autre fois. Il a une couronne de lauriers d'or - une palme d'or dans sa main gauche qui repose sur son jupon de velours. Tout le reste du corps, chaque membre chaque os de chaque membre toutes les côtes du sternum sont devenus des bijoux singuliers. Ils disparaissent sous un revêtement de dorures et de fausses pierres. Il n'est pas jusqu'à la colonne vertébrale qui n'ait pris l'aspect d'un large ruban constellé de perles de cabochons où les vertèbres sont enchâssées. Et cet étonnant personnage - on me dit que c'est Saint Victor appuyé sur son côté droit, la tête momifiée, la face jaune et noire



dans la main de son bras replié, avec ses babouches d'or, la grande épée qui repose près de lui et le velours pareil à celui du jupon dont son long corps est entouré, ce personnage étrange si imprévu dans cette église, si peu suisse, semble rêver, sourire. Il nous parle d'un monde où l'on souffrait encor pour l'amour du Christ.

leur couleur s'échappe. Je s'échappe à moi-même mon étonnement se substitue à moi - à cette volonté que je n'ai pas - en laquelle du moins je n'arrive pas à croire. Et ma vie

30/4

Les chemins se ferment derrière moi, je me laisse conduire. Ma destinée s'accomplit sans que j'ai même à y prendre garde. L'idée du sacerdoce s'imprime dans mon coeur à mesure que je suis plus mêlé à la vie des prêtres qui m'entourent. Et il en est toujours ainsi de tout ce qui m'arrive. Je n'ai vraiment qu'à laisser faire. Mais c'est pour cela aussi je crois que j'imagine avoir si peu de volonté. Je n'ai jamais à l'exercer. Les désirs mis au fond de moi murissent d'eux-mêmes. Je n'ai qu'à leur prêter mon temps - mon coeur. Ils s'enracinent. Ils prolifèrent. Et un beau jour, je m'aperçois que j'en suis envahi. Plus moyen alors de leur résister. Ils se sont nourris de moi sans doute mais ils sont plus moi que moi-même. Et c'est le peu de résistance qui me reste contre eux qui me mène à douter de ma volonté. Bien sûr qu'il n'y a plus moyen de réagir. Mais tout de même c'est moi qui leur ai permis de grandir ... Comme il m'étonne d'avoir pu écrire cette dernière phrase car que suis-je, à mes propres yeux ? Je me disais hier que j'étais "d'ailleurs". Je suis aussi

d'ailleurs que de moi-même. Je ne parle que de moi. Le petit Patocchi qui sort d'ici - je lui ai lu mes écrits d'hier - a remarqué justement qu'ils étaient adorablement subjectifs. Peut-on dire cela ? Ce n'est pas de moi que je parle. Quand je parle de moi j'assiste à ma vie. Je lui prête mon corps, les choses me traversent. Leur couleur m'échappe. Je m'échappe à moi-même mon étonnement se substitue à moi - à cette volonté que je n'ai pas - en laquelle du moins je n'arrive pas à croire. Et ma vie à Fribourg continue la ligne de ma destinée. Ce n'est pas moi que je regarde. Quelqu'un regarde en moi les choses qui s'y déroulent. Je suis son secrétaire. Je suis comme le scribe de ma propre pensée. Elle vit en quelque sorte en dehors de moi. J'écoute parler à travers la transparence de son reflet un monde étranger qui m'étonne ... Je suis étonné de "vouloir" "de penser". Mon pseudo subjectivisme est le témoignage de l'incroyable défiance que je me porte. Il est la marque d'une confusion surhumaine aux pieds de la vie qui m'habite. Je n'en aurai donc jamais fini d'être mon témoin ?

Il neige ce matin. Je suis allongé dans ma petite chambre quelle joie j'en ai ! quelle joie de penser que toute ma destinée tient entre ces six mètres carrés. J'ai tout moi-même à ma portée. Et ce signe constant irrécusable de ce que je suis en train de devenir. Je voudrais aussi noter dès à présent l'extraordinaire apaisement de mes sens. N'est-ce pas pour cela en partie que Dieu m'a conduit ici jusqu'ici. M'habituer à vivre parmi les objets

attachement illégitime qu'au cours de notre vie nous nous retour-  
de mes tentations. Et à force d'y vivre finir par m'y dérober  
nous ainsi parfois vers ce que nous avons été. Et de songer à  
Le certain c'est que la beauté de ces objets continue de m'émou-  
ceux qui en sont au point où nous en fûmes combles nos coeurs  
voir mais je n'ai plus envie de m'en saisir, j'ai retrouvé l'état  
d'une nostalgie qu'il importe de rejeter. C'est sans cette mesure  
que j'ai connu dans les mois qui suivirent Palerme, quand j'étais  
la qu'il nous fait nous réjouir de ce que nous ne pouvons avoir  
encore dans le rayonnement du miracle ( et le péché me semblait  
avec nos propres morts.  
conjuré à jamais à cause de cette présence de Dieu qui ne me quit-  
Je viens de commencer la lecture de Kafka. C'est un homme qui  
tait pas) J'avais senti alors se dissocier la notion de la beauté  
fait cet homme qui semble libre de tout dogme pris en la sa  
et le goût du désir. C'est à cette dissociation que je continue  
liberté - et puis tout en même temps je me demande à quel point  
d'assister. Puisse-t-elle pénétrer toutes mes fibres . Car cela  
cette littérature sans objet comme d'un monde à qui toute réalité  
n'est pas douteux. Et douze ans de vie chrétienne ont fini par  
spirituelle se serait dérobée. Non j'vais ces constructions ima-  
m'en avertir : ces sortes de tentations, la ferveur même ne peut  
gînces il n'y a plus lieu non plus de se retourner  
les écarter. C'est la présence de Dieu qui nous permet sans danger  
il fut un temps pour l'inquiétude de la recherche ; il en  
de leur sourire. Et cette présence de Dieu, à un homme comme moi  
est maintenant un pour celle de l'amour et pour la joie de le  
qui se confond si minutieusement au rôle qu'il joue, mieux que  
posséder.  
toutes les disciplines, c'est le sacerdoce qui peut l'imprimer  
dans ma chair. En dépit des obstacles il m'importe donc que d'y  
parvenir. Veuillez Dieu éclairer sur ce point ceux qui seront  
Une fois de plus, il a suffi que je me croie  
chargés de me guider afin qu'ils ne prennent pas ces obstacles  
la paix pour qu'ensuivît une tentation plus  
pour des empêchements définitifs. Je regrette presque parfois  
que je m'y absorbe avec complaisance.  
d'avoir trouvé la vérité - de n'avoir plus d'inquiétudes à son  
égard si ce n'est  
égard - au mien - Il est vrai qu'il est un temps pour la recher-  
cher - je l'ai dépassé. Le temps qui s'est ouvert pour moi c'est  
celui d'aimer. Il ne faut plus songer à l'autre. C'est là un des  
enseignements de la vie. Ce qui fut pour nous réalité prenante,  
tout donner à l'ignominie par lequel on se sentit dans sa chair  
âpre, douceur un beau jour ne nous concerne plus. C'est par un  
et que Dieu y laisse parce que sa grâce suffisait. Et peut-être

attachement illégitime qu'au cours de notre vie nous nous retournons ainsi parfois vers ce que nous avons été. Et de songer à ceux qui en sont au point où nous en fûmes comble nos coeurs d'une nostalgie qu'il importe de rejeter. C'est dans cette mesure là qu'il nous faut nous réjouir de ce que notre vie se compose avec nos propres morts. celle-ci que je me résoudrai à les publier

Je viens de commencer le Procès de Kafka. J'envie à la fois cet homme qui semble libre de tout dogme prisonnier de sa liberté - et puis tout en même temps je me demande à quoi bon cette littérature sans objet comme d'un monde à qui toute réalité spirituelle se serait dérobée. Non ! vers ces constructions imaginées il n'y a plus lieu non plus de me retourner

Il fut un temps pour l'inquiétude de la recherche ; il en est maintenant un pour celle de l'amour et pour la joie de le posséder. Il faut que l'histoire de cette lutte perpétuelle que je suis obligé de mener et que, sans la force de la communion j'aurais sans doute abandonnée depuis longtemps - il faut que

Une fois de plus, il a suffi que je me crois installé dans la paix pour qu'aussitôt une tentation plus vive se présente et que je m'y absorbe avec complaisance. C'est au point que je me demande si ce n'est pas de cette singulière façon (j'entends par la douleur que j'en ai aussitôt) mais trop tard pour que le mal n'ait pas été consommé au moins dans mon âme) que Dieu consent à ce que je le loue. Peut-être est-ce là aussi le sens qu'il faut donner à l'aiguillon que Saint Paul sentit dans sa chair et que Dieu y laissa parce que sa Grâce suffisait. Et peut-être

ne serais-je délivré du mien qui sait ? que par le martyr. Ni ma raison ni ma volonté ne suffisent à m'établir dans la grâce. Et pourtant il n'est pas possible que la miséricorde n'ait pas pitié de mes longs efforts. Je prends ces notes en songeant qu'elles n'auront tout leur sens que par le sceau de la confession finale. C'est en vue de celle-ci que je me résoudrai à les publier au risque de m'entendre dire par les pharisiens qui n'y peuvent rien entendre que vraiment je n'ai pas fait beaucoup de progrès depuis Moi Juif, et que ce n'est vraiment pas la peine de tant préconiser le baptême et la communion s'ils ne servent pas à délivrer davantage. Au fond que savons-nous de notre délivrance ? de notre liberté ? Et parce que il y a dans ce que nous commettons de quoi avoir honte aux yeux des hommes, savons nous si nous devons nous sentir également coupables aux yeux de Dieu ? Tout au contraire, il faut que l'histoire de cette lutte perpétuelle que je suis obligé de mener et que, sans la force de la communion j'aurais sans doute abandonnée depuis longtemps - il faut que quelques âmes au moins en aient connaissance. Il faut ne pas la passer sous silence comme si elle n'avait plus lieu, comme si par la grâce des sacrements j'en eusse été guéri tout à fait. Et c'est pourquoi je crois que Dieu me réserve par le fer et le feu de témoigner qu'un pécheur endurci peut finalement entrer dans sa Sainteté. Mon exemple n'est d'aucune valeur s'il n'est pas l'exemple du pécheur qui ne trouve sa récompense qu'à la dernière extrémité après avoir, tout au long de tous ses jours

été réduit, à cause de l'ennemi implanté dans sa chair, à douter de la possibilité même d'être sauvé par les voies ordinaires. Non ! plus j'y songe plus je crois que je ne me sentirais pas poussé à écrire toutes ces choses, à garder une si minutieuse relation de mes chutes si ce n'était pour offrir à d'autres le signe qu'il ne faut pas s'avouer vaincu alors qu'on l'est et si ce n'était pour manifester avec éclat qu'il ne faut pas douter de la grâce de Dieu quand elle se dissimule jusqu'à vous laisser vous débattre dans l'apparence d'un total abandon. Il faut tenir en dépit de la faiblesse qu'on a et de la cruelle absence où le ciel semble s'amuser à se retirer de vous. Il faut s'humilier sans cesse. Et devant ce Dieu qui a abandonné à elle-même notre faiblesse, recommencer à se repentir d'une chute qui pourtant n'aurait pas eu lieu si lui-même avait consenti à vous l'épargner en échange de tant d'efforts. Il ne faut pas compter avec Dieu. Il ne faut pas croire que Dieu nous juge avec nos mesures. Et ce dégoût que nous aurions d'un ami qui nous abandonnerait toujours au moment précis où nous avons besoin de lui, ce dégoût ne joue pas dans nos rapports avec l'ami divin qui pourtant semble pousser sa cruauté plus loin encore. Car peut-être est-il des âmes par qui Dieu consent et qui sait ? par qui Dieu ne désire d'être loué qu'à travers la tristesse qu'elles éprouvent de leur propre faiblesse. Et peut-être, en attendant de leur donner sa grâce explicite Dieu s'oblige-t-il à ne jamais intervenir dans leur combat qu'elles subissent et même à s'effacer au moment précis où salut

Je

simple pensée leur serait un suffisant secours pour n'y pas succomber..Il faut qu'elles tombent. Il faut qu'elles sondent une fois de plus le mal qui les atteint, il faut qu'elles tombent pour se relever une fois de plus comme si la gloire de Dieu fut plus sensible à leur repentir qu'elle n'est entamée par leurs chutes. Oui je crois qu'il y a des âmes dont la singulière façon de louer Dieu exige en quelque sorte qu'elles esurent à chaque instant toute l'étendue de leur propre faiblesse. Et quoiqu'elles puissent penser, la grâce de Dieu n'est jamais loin d'elles - il leur suffit pour la retrouver de se répudier aussitôt, quitte à retomber tout à l'heure dans une apparente nouvelle répudiation de Dieu qu'elles adorent. Et c'est peut-être pour imprimer plus fort relief à ces étranges fantaisies du ciel que je suis comme obligé d'insister sur ce qu'il me serait si simple de taire. Il faut que ces choses soient dites au risque de scandaliser ceux qui ne soupçonnant pas la nature des jeux de Dieu au fond des âmes. Il est un scandale qu'il faut oser risquer s'il peut éclairer le rôle et j'allais presque écrire la valeur du mal dans ces rapports de l'âme avec son Dieu. Car à Dieu qui ne veut pas la mort du pécheur plait mieux peut-être une faiblesse obligée de s'accuser sans cesse et de se charger de ses propres péchés qu'une vertu tranquille prompte à se satisfaire. Je crois qu'il en est qui louent Dieu dans leurs oeuvres. Et d'autres c'est par la constante humiliation que leur valent leurs défaillances répétées. Je me demande même dans quelle mesure - j'écris ceci en tremblant-  
je

je ne sais pas dans quelle mesure cela même ne serait pas vrai de quelques prêtres affreusement privilégiés.

2 mai

Mon latin est en train de passer au vert. Et pourtant ... Mais comment ne pas noter ce dont j'ai d'ailleurs bien tort de m'étonner. J'ai assez crié sur les toits ce que je suis pour qu'on le sache. Enfin depuis quelques jours il me semble que le Père Schaff fait surveiller mes relations avec Tom. Or il se trouve justement que je suis en train de perdre jusqu'au goût de le regarder - et que nos parties d'échecs ridiculement prolongées dans la nuit se mettent à me peser extrêmement. Elles me privent de ma liberté - elles m'empêchent de lire pendant le peu de temps que cela me serait possible. Et voilà que j'observe justement à présent que des témoins se succèdent autour de nous avec des airs innocents ... Il faut avouer que je ne l'ai pas volé ! Je m'en amuse d'ailleurs puisqu'il n'y a rien. Mais je me félicite surtout qu'il n'y ait rien eu sinon quelle tête je ferais Enfin me voici condamné aux échecs à perpuité ... Je ne suis pas fait pour être régulier à rien fut-ce au jeu. Au fond je continue de haïr l'habitude comme une anticipation de la mort et c'est peut-être en raison de celles dont je suis tellement prisonnier que je hais. J'aime aussi cette maison par ce qu'elle m'est un cadre où mon apprentissage du latin se fait comme une nécessité de l'ordre de celles qui m'entourent. Il ne faudrait pas tout de même qu'elle me devint odieuse parce que j'y joue !



Enfin j'ai remarqué qu'à présent - sous l'influence peut être de l'observation que nous fit avant hier le Prieur de nous être couchés beaucoup trop tard - je n'ai même plus plaisir à regarder mon partenaire. Je commence à jouer sérieusement et à cause de cela prends notre jeu en grippe. Le moment n'est pas loin où j'enverrai tout paître. Je pourrais alors mesurer quelle part eut la charité dans ces parties que je ne prétendais faire que pour distraire un désœuvré !

L'intéressant pour moi c'est de voir que le désir mauvais m'a tout à fait quitté. Il suffit que je sois un peu de temps auprès d'un être pour m'en sentir rassasié. Il y a là un défaut qui me semble une difformité haïssable. Car cela n'est pas vrai sur le seul plan charnel où il est excellent que cela soit. C'est vrai aussi de mes amitiés, de mes affections. Il suffit qu'une chose soit advenue facile pour qu'elle n'ait plus de saveur à mon goût. Et entre le moment où une chose ou un être devient insipide et celui où je le laisse brutalement tomber ... Je suis un être terriblement prompt à se lasser de tout. En fait, je n'aime que de venir à bout d'une résistance, d'une difficulté. C'est pour cela que je suis tellement attaché à moi-même : je n'arrive pas à vaincre l'ennemi que je m'oppose. Quant aux autres il n'est même pas besoin que je vienne à bout de leur résistance. Les voir souvent, les voir de près, leur simple voisinage me suffit. Ce n'est pas à la possession de quoique ce soit que j'aspire - c'est à être familier avec ce que je désire pour n'a-

la jeunesse se désaccoutent. Je ne suis plus moi-même auprès d'un  
voir plus à le désirer. Comme s'il y eut en moi une obsession  
de mon impuissance de mon infériorité. Et qu'il suffise qu'on  
m'admette pour que j'en sois délivré. J'ai à la fois une affreuse  
défiance de moi et une indifférence aux êtres sans pareille. Il  
y a dans ce mélange quelque chose de bas, de cruel, de monstrueux  
Et une espèce d'inhumaine faiblesse dans la nature de mes désirs.  
Quelque chose de gâté, de pourri qui cède sans résister - comme  
une sournoise corruption de mon être. Je ne crois pas que j'exa-  
gère quand je me dis que j'ai, dans un certain sens, l'horreur  
et le dégoût de moi. Je ne suis jamais désintéressé. C'est cela  
d'ailleurs qui me permet de me prosterner au pied de l'autel avec  
tant de vraisemblance. Les charmants fidèles que nous sommes !  
Nos vertus ne sont encore que des vices déguisés !  
Peut-être ne serais-je pas fidèle à Dieu si je ne me retrouvais  
sans cesse dressé contre moi-même ?  
3 mai au soir je  
suis pro Tom ce soir était plus beau que jamais. J'ai recommencé  
d'être charmé de sa présence. Tous ces jours passés il s'était  
négligé. Et malgré ce retour de beauté j'ai fui la salle pour  
me soustraire à cette partie d'échecs dont j'avais grande envie.  
Ce soir je me suis admiré. De tant qu'il est venu me relancer  
dans ma chambre. J'ai tenu bon. Petit exercice de volonté ...  
Je n'ai pu toutefois m'empêcher d'entrer chez lui pour lui donner  
des conseils au sujet d'un concours de français qu'il a commencé  
de suivre aujourd'hui. Il me faut bien m'avouer que la beauté

3 mai

- 173

la jeunesse me désespèrent. Je ne suis plus moi; même auprès d'un être blond et rose qui me regarde comme il me regardait. Et tel bien mon permanent danger. Il s'agit à peine de sexualité dans ce cas. Il s'agit plutôt de tendresse - de possession par la beauté. Et j'imagine que cela doit se lire en clair sur mon visage. Il n'y a pas moyen de me dérober. Je crois d'ailleurs que toute ma vertu de refus n'avait ce soir d'autre motif que la crainte de faire jaser. Ce n'est pas par courage que je me suis échappé - c'est par lâcheté. Ni pour plaire à Dieu. Je n'y pensais pas. Je ne crois plus tout à fait à la bassesse que je discernais en moi ce matin. Je crois en une autre; que je ne renonce à rien de ce que j'aime par vertu. Mais seulement par timidité. Je suis le type du timide né. En dépit de toutes mes violences et de l'audace de mes écrits. Justement j'ai trouvé l'Homme et le péché qui venait d'arriver chez le libraire. Je n'oserai jamais dire en public la moitié de ce que j'y ai écrit. Je n'ai de courage que devant mon papier. Et c'est peut-être aussi parce que je suis profondément double. Tiré à hue par mon désir du ciel, à dia Incapable de choisir - Incapable de me décider par mon amour de la terre. Sur ce point là du moins je ne varie pas: j'ai l'horreur de moi-même. Et ma vie se perd dans la vaine tristesse d'être divisé contre moi, d'être exclu par ma faute de toute plénitude vraie.

Je manque surtout à un point inimaginable du sens de mes responsabilités. Je ne suis vraiment qu'un être instantané d'où mon incurable jeunesse - D'où aussi ce ratage criminel de ma

3 Mai

- 174 -

prodigieuse vie, les miracles s'y succèdent. Qu'en ai-je fait ?  
Qu'ai-je fait de moi-même ? Mes yeux m'emportent. Et c'est toutes  
ces raisons que je crois que si Dieu, comme il semble, veut me  
sauver, ce ne peut être qu'en offrant l'occasion d'un héroïsme  
instantané où tous mes misérables efforts puissent se condenser.  
C'est à cause de cela que je crois que la grâce du martyr  
m'est réservée. Puissè-je être disponible quand Dieu me l'offrira.  
Quant au sacerdoce il reste mon seul espoir humain. Il faut que  
je me reprenne. Il me faut abandonner quelque temps ce cahier  
où mes obstacles s'exaspèrent qu'au moins je n'y fasse plus re-  
tour sur moi. Le spectacle que j'ai autour de moi est assez beau  
pour m'occuper, le spectacle de tous ces jeunes gens que leurs  
trois vœux ont libéré et qui respirent la plénitude et la séré-  
nité. Prendre exemple sur eux. Me convaincre à travers eux de la  
douceur du sacrifice nécessaire. Je suis leur aîné. Je m'en trouve  
tout surpris qu'ils me battent le rappel de ce que je dois de-  
venir comme eux Stirb un diverde. Il y a autre chose à faire  
sur la terre que d'assister au développement de ses conflits in-  
térieurs. Le père Schaff, après son sermon de Dimanche ne me  
disait-il pas la joie qu'il avait de pouvoir aider les âmes qui  
viennent à lui comme à leur dernier recours "Sans doute ajoutait-  
il il serait agréable d'avoir un foyer, mais d'être le soutien  
de ceux qui n'ont pas de soutien cela compense abondamment toutes  
les douceurs auxquelles on a dû renoncer." Et je comprenais à  
l'entendre la joie de répandre la parole de Dieu.

4 mai

Note pourtant encore ceci - à quoi j'ai songé tout à coup pendant la messe de ce matin. C'est que j'ai plus de volonté que je ne le crois. Elle est seulement plus souvent interrompue qu'une autre dans son cours par des désirs qui surgissent à chaque instant et qu'il lui faut constamment contourner. Ma volonté louvoie Et c'est là ce qui me fait douter. Bien mieux, toutes ces timidités dont je me reproche que ma vertu dépende, elles sont elles aussi; à l'inverse des tentations instantanées, des occasions providentielles où je m'accroche. Puisque je conviens d'être à ce point prisonnier des circonstances et que j'en ai tant de chagrin pourquoi ne conviendrais-je pas également du bienfait de ces autres circonstances que m'offrent ma timidité, mon respect humain, pour me reprendre. C'est une erreur et qu'on commet spontanément de croire que l'on est un tout fermé sur soi et qu'il n'entre pas <sup>dans notre</sup> ~~de~~ volonté une bonne part d'éléments qui ne sont pas de premier choix. Il reste tout de même, pour ce qui est de moi, que j'accepte le but que Dieu m'a proposé et où, tant bien que mal, je m'efforce d'arriver par mes pauvres moyens. Que je ne sois pas un héros, je le sais - ni un saint. Mais d'être un très pauvre homme et de le montrer cela vaut peut-être mieux pour aider les autres, que l'exemple d'une vertu que rien n'arrêterait dans son ascension continue. Il reste en moi ce goût de Dieu. Et tant pis si pour l'assouvir jusqu'à ma lâcheté lui sert. Est-ce que je ne commence pas même à éprouver le contre coup bienfaisant des défaillances que j'eus lorsque tout désespéré, je

passai dans cette ville mes premiers jours de solitude. A présent je découvre que j'y suis connu de tant de gens. Est-ce que je ne serais pas tenté par la vanité, si, au fond de moi, la conscience de mon abaissement ne me rappelait constamment à la discrétion, à l'humilité. Il me semble que dans cette perpétuelle bascule de ma vie entre le vice et la vertu, entre la honte de moi et la complaisance, Dieu ne cesse d'être présent pour m'épargner surtout l'orgueil. Et c'est peut-être que j'y aie plus d'inclination qu'à rien d'autre ..... Il me suffit donc pas de dire que nos vertus ne sont souvent que nos vices déguisés. Il nous faut nous avouer aussi que nos vices même soutiennent des vertus toujours sur le point de céder l'important est moins de ne pas pécher que de savoir qu'on n'est jamais à l'abri du péché, que de ne pas passer aux yeux du monde pour ce pécheur que l'on est. Nous devons sans cesse nous remettre au niveau des scélérats Eprouver surtout jusqu'au fond de notre coeur, indubitablement que nous y sommes. Heureuse faute ! bienfait de mes péchés ! A la condition toutefois que je n'essaye pas de me persuader que mes péchés sont bien faits. qu'ils restent sous mes yeux comme les fruits de ma faiblesse et qu'ils me permettent de me voir tel que je suis à travers eux éprouvant enfin que la bonté de Dieu est un don gratuit que sans le Christ je n'aurais jamais pu mériter. Kafka me rappelle étrangement Charlot - ce que je disais de Charlot dans Mélodie silencieuse s'applique à lui. C'est l'homme perdu au milieu du monde, le pauvre innocent contre qui l'uni-

est  
 vers ~~se~~ coalisé. Plus qu'aucune indication psychanalytique, je  
 crois qu'il faut voir ici surtout une image de la solitude juive.  
 Kafka était juif comme Charlot - l'un et l'autre ont résumé dans  
 leur personnage leur peuple persécuté. La persécution s'y fait  
 cauchemar. Et c'est qu'il y a en eux quelque chose de mal incarné  
 Aussi les souffrances qu'ils traversent ont elles l'air de ne pas  
 mordre sur eux. Ils sont le reflet triste du monde - un monde en  
 marge de la réalité. Ou plutôt un monde identifié à la douleur  
 On ne les entend même pas se plaindre. Ou si l'on veut leur  
 plainte a fini par s'identifier à eux. Elle est leur respiration  
 permanente. Le moindre geste, la moindre attitude des juifs est  
 chargé d'inquiétude. Ils l'irradient autour d'eux. Il n'y a même  
 plus besoin de parler. Quand on gémit. Et c'est en gémissant que  
 le Juif se venge de la vie.. Il est le témoin de sa méchanceté.  
 Il en est l'accusateur, la victime et le signe. Et d'autant plus  
 inquiétant qu'il ne croit pas à la réalité. C'est une espèce de  
 dynamite toujours sur le point de faire sauter un univers compact  
 effrayant et ridicule. D'où ce singulier mélange d'optimisme in-  
 corrigible et de dénigrement sans espérance. C'est toujours demain  
 mais non pas en nous que nous allons faire la Révolution

5 mai

Grande joie ce matin. Le père Gettaz m'annonce la visite  
 d'un jeune juif qui voudrait me voir : le cousin de ce Nordmann  
 que j'ai rencontré à Paris et qui, lui, s'est enfoncé avec une  
 espèce de frénésie amère dans son judaïsme. Le frère de celui qui

est là est au contraire sur le point de recevoir le baptême. Et lui-même s'il vient ici ce n'est pas pour rien. Mais il n'est pas encore prêt me dit le Père. Je descends en hâte. Je trouve un tout jeune garçon, l'air éveillé plein de franchise. Le Père nous laisse. Nous sommes tout de suite de plain pied. Je sens que nous sommes de la même famille. Et il a encore l'étroitesse d'esprit des siens précisément les réactions qu'on m'a tant reproché d'avoir éprouvées. Enfin pendant près d'une heure nous nous entretenons. Et uniquement de sujets religieux. Il n'a pas la foi mais il aimerait tellement l'avoir. Et puis le judaïsme d'autour de lui le laisse dans une telle sécheresse. Il envie tellement ses amis du collège qui lui parlent quelquefois de la grande joie qu'ils ont après leur communion. Car ce jeune juif va à St. Michel où j'ai fait l'autre jour connaissance de mon futur professeur qui est le sien. Je lui demande s'il se trouve bien dans ce collège. Royalement me dit-il avec cette charmante chaleur d'une jeune âme sans apprêt. Il n'y a que des prêtres ajoute-t-il. Et ils sont tous comme M. Duthort. Mr. Duthort est celui qui veut bien se charger de mon latin. avec ces quelques mots de mon petit visiteur j'entrevois tout ce monde d'enfant où il en est beaucoup qui vivent leur foi se nourrissent de l'Eucharistie et qui sont gentils avec les Juifs <sup>jeunes</sup> qui les entourent, qu'ils donnent du moins à quelques d'entre eux l'envie de prendre part à la joie qu'ils rayonnent. J'entrevois ce petit monde grouillant d'âmes qui s'ouvrent à la vie et autour d'eux, au dessus d'eux



des prêtres assez fervents, assez intelligents et charitables pour éveiller l'appétit de ces jeunes coeurs privés de Dieu. Je me sens plein d'une immense amitié pour mon interlocuteur. Il me regardait avec de si bons yeux ! ~~Je~~ le sens si altéré de la foi qu'il n'a pas, si plein de cette même curiosité qui m'a poussé jadis à l'expérience du baptême. Il me semble avoir ~~xxxxxxxx~~ devant moi un autre moi-même. Et qu'il y ait peut-être un peu de sensualité dans cette amitié que j'éprouve pour lui, je ne dirai pas non. Mais Dieu se servira bien de cela pour me rendre plus convaincant. C'est avec toute notre nature, à condition de la vouloir baignée dans la pureté, qu'il nous faut aller vers les autres pour les conduire à Dieu. Et voici que Dieu même met ces enfants sur mon chemin. Tom avec qui j'ai dit l'autre jour un bout de chapelet et que j'ai essayé de relancer hier soir en sortant du cinéma. Le petit Patocchi dont j'ai fait si étrangement connaissance. Et ce petit Juif enfin qui vient me trouver jusque chez moi. Etre un guide pour ces enfants - et qu'ils m'écoutent comme un maître mieux encore que les prêtres qui les enseignent comme un grand frère à qui l'on se confie <sup>me</sup> pouvais-je rêver joie plus vive et d'être mieux comblé dans mes désirs d'apostolat. C'est à cela qu'il faut arriver - de rester assez constamment en présence de Dieu pour qu'à n'importe quel moment ces enfants puissent lire en moi la joie que Dieu me donne, pour qu'ils viennent s'y désaltérer à leur tour. Et comme il m'a été doux ce matin de lui montrer que la conversion était le contraire

du reniement, de lui parler de l'heureuse souffrance des convertis persécutés, de lui faire entendre qu'une telle souffrance les rendait plus proches du Christ tandis que la souffrance des Juifs qui ne croient pas au Christ reste stérile et sans raison. Il comprenait tout cela avec un admirable sens des réalités spirituelles. Qu'y a-t-il derrière son assentiment et cet assentiment résonne-t-il dans le fond de son cœur ? Je n'éprouvais pas de défiance en face de cette jeune âme qui témoignait d'une si grande faim de ce bonheur qu'il ne connaît pas. Et je lui parlais comme si Dieu se fut vraiment servi de moi. Cher Fribourg me voici dans ta plus vraie lumière, celle dont je n'avais d'abord éprouvée qu'une affreuse parodie dans la chair. Et voici les premières joies profondes que je te dois : de pouvoir peut-être accompagner sur leur propre route de petits enfants qui arrivent dans la vie tout éblouis du soleil de l'Eglise et qui m'attendaient pour entrer. C'est déjà un peu là mon ministère de prêtre. Puissé-je y prendre l'habitude de discerner derrière les apparences les plus charmantes le battement des âmes que d'habitude je ne distingue pas. et qu'il me faut enfin favoriser. Déjà l'autre jour dans ce que me disait l'abbé Duthoit de la vie de tout ce petit monde que j'avais pressenti la douceur qu'il y aurait du bien à lui faire. Et ce matin Dieu permettait ce contact et cette intimité comme une première révélation des joies dont ma vie de prêtre doit surabonder. Il me donnait cette première consolation de l'âme qui a fait taire son corps pour communiquer

à une autre âme la plénitude de la vérité. Et c'est ~~là~~ ainsi que je puis de moi-même, par la joie dont ceux qui viendront à moi me rempliront quand j'aurai réussi à leur livrer la leur. Cher petit bonhomme de ce matin dont j'ignore jusqu'au prénom puisse la **ferveur** dont Dieu me comble favoriser tes premiers pas. Et comme j'avais tort de me dire que je ne m'intéressais pas aux Juifs. Quand ils sont pareils à Nathanaël, comme celui-ci un Israélite sans fard, je sens mon cœur avec une impatience <sup>battre</sup> fraternelle - je voudrais tout de suite porter son âme aux pieds du Christ comme un trésor dont Jésus aurait un besoin urgent et singulier. Et je sens alors le mystère d'une telle intimité au corps du Fils de Dieu que tout juif qui s'y dérobe me semble commettre une trahison particulière. C'est la douleur de cette trahison là qui me fait croire que les juifs me sont odieux. Je les confonds à leur aveuglement. Et c'est leur aveuglement qui me déchire et me dresse contre eux. Et voici que même la petite composition de Maman étrangement, elle aussi, accueillie dans une revue qui parit à Lausanne va pouvoir m'aider elle aussi qui sait dans quelle mesure Dieu ne lui a pas suggéré de l'écrire, et au Pasteur de la publier pour amollir le cœur des parents de ceux qui comme les parents de mon jeune juif opposent encore tant d'incompréhension et d'hostilité aux âmes de leurs enfants, à leurs désirs d'un bonheur qu'eux-mêmes sont incapables de leur donner. Moi, à Fribourg, et, en même temps Maman dans cette revue suisse c'est une rencontre d'une trop évidente nécessité pour

n'y voir qu'une coïncidence insensée. Dieu me conduit jusque dans ce qu'il accorde à ma mère. Et sans doute devrais-je à cette étrangeté d'avoir un peu plus de patience d'indulgence et de compréhension pour elle. Car son obstination même peut servir à la conversion des juifs qu'il me sera donné de catéchiser. Elle servira peut-être à mettre plus de douceur dans les familles de ceux qui viendront à moi pour se convertir. Mon Dieu vous êtes un Dieu caché et vous n'êtes presque pas caché. Les événements les plus simples vous servent à nous guider. Et quels aveugles nous sommes de nous révolter contre ce que vous permettez qui soit. Faites mon Dieu que je m'abandonne avec une entière sécurité.

Ne pas prêcher la joie, la rayonner. Et pour cela se garder pur. Celui qui donne sa joie doit d'abord l'acheter. Et c'est au prix de son plaisir qu'elle se paie.

1er vendredi 6 mai

Ce matin avant la messe j'entendais en moi un poème se formuler - Nous sommes si peu de brebis devant vous ..... Je songeais à la petite soeur juive de ce foyer Ste Elisabeth, à mon petit bonhomme d'hier, aux quelques juifs que nous sommes à qui la plénitude fut offerte. Je songeais aux autres ; à leur éloignement. Je ne comprenais pas l'étrange différence entre le traitement qui leur est infligé et la douceur qui nous est faite.

Et j'éprouvais mon indignité d'un bonheur dont je me sens parfois sur le point d'éclater ; ma tristesse aussi à la pensée moins de la privation du Christ où sont ces âmes que de la privation que le Christ souffre à cause d'elles, comme si en dépit de tous les chrétiens du monde le refus que les juifs lui opposent le condamne à la détresse . C'est là la véritable raison de mon grief contre eux : qu'ils font attendre celui qui ne peut pas se passer d'eux. J'ai toujours l'impression d'une espèce d'immense mur de silence opposé par Israël à une permanente invitation. Et qu'il n'y a rien à faire pour l'entamer. C'est dans cette disposition si favorable à écouter parler Jésus que je m'appretais à servir la messe. Et le Père qui vint était pour la première fois ce Père noble qui avec tant de simplicité me racontait l'autre soir l'histoire de sa conversion. J'avais eu d'abord l'émotion de me sentir seul avec la petite religieuse juive et voilà que, devant l'autel, je me présentais auprès de cet autre transfuge. Célébrée par un protestant et à laquelle un juif répondait, que pouvait-il y avoir de plus poignant que cette messe pour un coeur déjà pénétré par l'amour. C'était l'image même de notre unité retrouvée. Et un dialogue s'établissait entre le tabernacle et moi où je me demandais jusqu'où pourrait monter ma joie et comment je la soutiendrais quand ce serait à mon tour de prêter mes mains pour consacrer le corps et le sang du Christ. De tous ces sentiments contradictoires douceur, tristesse, espoir reconnaissance infinie c'est de tant d'états divers mais mêlés dans la paix que les larmes s'engendrent. Et elles ne sont ni de détresse ni de joie ;

elles sont le sceau d'une présence vraie. Elles sont la réponse  
de Dieu aux efforts qu'a pu faire contre soi. Amères et douces  
ce sont des paroles qui n'ont pas besoin d'être prononcées. Et  
l'Amour qui s'y glisse quelquefois s'y dévoile.

Grâce à ces exercices de latin que je fais d'après l'Évan-  
gile, les paroles m'en apparaissent avec une fraîcheur qu'elles  
n'avaient plus, qu'elles n'avaient peut-être jamais eues pour  
moi, car je suis obligé de les suivre pas à pas considérant chaque  
mot dans son sens et sa forme. C'est ainsi que je m'aperçois à  
écrire : "Vos estis sal terra ... Vos estis lux mundi...." à  
quelle altitude Jésus place ses disciples, les force à se consi-  
dérer ; tout en leur enseignant à être les derniers. Sans doute  
avais-je déjà noté que l'Évangile était fait de ces contradictions  
vivifiantes. Mais cette opposition là entre l'humilité exigée et  
la conscience que nous devons prendre de notre inégalable grandeur  
m'avait échappé je l'avoue - et elle me comble de surprise et de  
stupeur. C'en éprouve d'autant plus de joie à avoir retardé jus-  
qu'à présent à apprendre le latin, à pouvoir maintenant l'appren-  
dre non pas en lisant Virgile ou Cicéron mais d'après l'Écriture  
Après douze ans de vie chrétienne c'est une occasion inespérée de  
rafraîchir ma pensée et mon cœur.

Bonne journée. En compagnie du petit Nordmann venu me chercher en voiture. Visité d'abord l'église d'Épandes. une simple église de campagne décorée de vitraux de C avec un chemin de croix de Th. Robert - un ensemble harmonieux comme il y en a rarement en France. N. m'y mena par ce que c'était la 1ère église où il eut prié. Et puis ensuite, assis sur les barres de fer de la balustrade derrière l'église au milieu des tombes il me parla longuement de lui, je découvrais une âme toute altérée de pureté - ne sachant pas ce qu'est le péché puisqu'elle n'a pas la foi - mais écoeuré de toutes les histoires qui se passent autour de lui - un petit être jeune frais, spontané, merveilleusement sensible et dont le visage ne peut rien cacher. C'était étonnant ce bain de jeunesse que je prenais. Et plus étonnant encore que je me sentisse comme l'autre matin, et sans cesse davantage de plain pied avec lui. Et lui-même employa cette expression pour me dire ce qu'il éprouvait près de moi : il est vrai que nous nous entendions sur tous les points. C'est alors que j'appris que "Moi Juif" lui avait été d'un si grand secours pour l'aider à voir clair en lui. Il me parlait de sa famille, de son frère, du collègue, de son amour des livres. Tout ce qu'il me disait me paraissait ravissant. Et nous passâmes ainsi quatre heures ensemble sans que je me fusse aperçu de la fuite du temps. Nous rentrâmes par le Et là côte à côte devant le tabernacle nous récitâmes ensemble une dizaine de chapelets. Il le fit avec une gravité charmante. Il me révéla d'ailleurs qu'il disait toujours la prière en classe avec ses camarades. Et c'est ainsi que j'ap-

pris qu'on disait la prière au commencement et à la fin de chaque cours. Il me sembla que j'avais enfin l'explication de cette extraordinaire paix qui règne sur la Suisse et qui contredisait jusqu'à présent mes préjugés au sujet de la démocratie. C'est parce qu'ils ont mis Dieu dans toutes leurs relations qu'ils peuvent s'entendre en dépit de leurs diversités. On parle toujours de la démocratie suisse ; on la donne en exemple ; On oublie seulement de mentionner sur quel fond de pratique religieuse elle repose et par quoi tout s'explique. Et il n'en est pas ainsi seulement de Fribourg. Dans les cantons protestants aussi Dieu est premier servi. Et il a fallu ce jeune israélite pour me le dire. Quant à Fribourg, il en sent lui-même la grâce exceptionnelle et la ferveur qui y règne. Ce n'était donc pas illusion de ma part. J'aimai en particulier l'entendre me faire observer dans la petite église d'Épandés, le charme de cette immense assemblée de petits paysans et de petites paysannes à qui un bon vieux capucin faisait le catéchisme. Voilà comme nous comprenons l'école laïque me dit-il. Et cette remarque venant de lui, avait une saveur charmante. Et par tout ce qu'il me disait sur son manque de foi, il me semblait être ramené au temps où je ne savais pas non plus qu'il allait falloir les sacrements pour me livrer la mienne. C'est un petit être d'exception que Dieu une fois de plus vient de mettre sur mon chemin. - pour l'aider sans doute mais pour me faire du bien à moi aussi qui ait tant besoin d'apprendre à aimer la pureté de ceux mêmes à qui il m'est donné de



faire désirer plus vivement la foi. Dieu prend les moyens les plus suaves pour m'habituer à vivre comme il faudra que je vive lorsque je serai prêtre. Oui vraiment Dieu a une manière exquise de me contraindre au bien par ceux mêmes qui risqueraient de me porter au mal sans le vouloir. Il me force à discerner leur âme que d'habitude je n'entrevois qu'à peine derrière l'apparence charmante de leurs corps qui jusqu'à présent m'aveuglaient. Je suis confondu une fois de plus par la paternelle ironie de sa miséricorde et cette espèce de douceur avec laquelle il m'oblige à monter malgré moi jusqu'au meilleur de moi-même. Par la prodigieuse économie enfin des moyens qu'il emploie pour faire se rencontrer les âmes dont il a besoin.

Il me disait à propos des fautes de chair si difficiles à éviter : "J'ai l'impression de traîner un boulet."

Et, ceci qu'il entend constamment autour de lui : le meilleur des goÿs ne vaut pas un yit."

Enfin aujourd'hui 7 mai 1ère leçon de latin par l'abbé Dutoit. Jusqu'où irai-je ?

9 mai

Bonne journée hier encore. Allé à Lausanne pour voir Maman. J'ai visité la cathédrale que je n'avais jamais vue et non seulement j'ai fait la connaissance de l'aîné des Nordmann, mais ce qui fut encore plus capiteux du pasteur Grin. Comme j'ai compris Gide en face de lui, : les révoltes de Gide, l'enchaîne-

ment de Gide et Gide même. Je crois que c'est la première fois que je rencontre un vrai pasteur. Mais pour le coup je suis servi. Le brave homme fut surpris de me voir. Il ne s'y attendait pas. Il venait en compagnie de madame et de ses deux petites filles faire visite à Maman dont il publie dans son "Ere messianique" ces lettres imaginaires où l'on voit le judaïsme atteindre à un universalisme difficilement accessible et Maman à une générosité inégalable. Je savais par le Père Gettaz qui fit jadis du socialisme extrémiste avec lui, qu'il ne pensait pas de moi les choses les plus aimables. Je m'efforçai donc à faire mon plein de gentillesse et de courtoisie. Et ce ne fut facile qu'en raison des calomnies dont je savais qu'il m'avait abreuvé dans sa lettre à son ancien ami - très ancien, ils ne se sont pas revus depuis la conversion du Père et que Mme Grin, me parlant de lui, l'appelait encore Mr. Gettaz - Mais enfin ces calomnies me servirent. Elles me forcèrent à ne recourir ni au sarcasme ni à la violence ni au mépris. Et pourtant que ne me fallut-il pas entendre. Pour m'introduire dans ses bonnes grâces je l'entretins donc tout de suite de mes amis du "Semeur" une brochure protestante que je reçois quelquefois. Ah ! me dit-il c'est une publication excellente. Si seulement elle pouvait inspirer sa soeur d'ici. Je lui demandai aimablement s'il voulait parler du Semeur vaudois que je venais de prendre sur un étalage au cours de ma visite de la cathédrale - si l'on peut ainsi nommer ce temple de la mort - Oh ! non me répondit-il Notre Semeur à nous c'est une revue qui porte un autre

titre Elle s'appelle "In extrémis" L'entretien commençait gaiment il continua sur ce ton le malheureux d'ailleurs respirait la mort. Et je ne lui en ferais pas grief - car il est tuberculeux - s'il ne la répandait pas autour de lui avec sa petite brochure d'élucubrations imbéciles et les propos qu'il tient. Mais d'abord j'essayai de me sevrer de son triste visage maigre glabre avec deux yeux inertes et une petite flamme d'hostilité craintive qui venait de temps en temps se poser sur ses prunelles. Mais ce qui me frappait surtout ce fut aux moments les plus pathétiques, l'agitation nerveuse, désordonnée de ses mains. Oui c'est le désordre de ce corps gîgé qui m'épouvanta, une espèce d'anarchie de ces membres qui n'avaient l'air de tenir ensemble que du fait d'une rigueur artificielle et consternante. Tout me semblait aller à la dérive dans cet organisme de pasteur. Quant à sa femme sur le visage de laquelle finirent par se dessiner des espèces de sourires où les yeux demeuraient étrangers et qui ne concernaient que les commissures des lèvres, si l'on peut appeler ainsi d'étroites lignes un peu grises, madame la pasteur me galça d'abord plus encore que son mari car on pouvait aborder à celui-ci par le biais de la faiblesse et de la maladie tandis que madame me sembla d'abord imprenable par tous les bouts. Son ~~peux~~ visage où rien ne remuait, ses petits yeux immobiles et terribles, sa bouche pareille à la fente d'une tirelire oui je l'avoue cet extraordinaire ensemble de fragments morts lui valait à elle un aspect fantomatique et à moi une terreur dont nous ne finimes par nous

débarrasser que tout à fait vers la fin de notre entretien quand elle se mit, par un miracle inexplicable à prendre presque mon parti contre son époux. Elle finit même - mystère de la grâce - par m'inviter à les aller voir ce que le pasteur ne me sembla pas trouver tout à fait de son goût.

Quant aux deux petites auxquelles je fis semblant de m'intéresser tout de suite énormément c'étaient deux petits êtres charmants dont je n'arrivais pas à m'expliquer comment elles avaient pu surgir et pousser entre ces deux plantes stérilisées dont j'étais obligé de croire qu'elles avaient reçu le jour. Les deux petites filles allèrent donc s'amuser aux balançoires du jardin. Je m'enquis de leurs caractères, de leurs études (elles avaient l'une six ans l'autre sept et huit mois ou neuf) Madame me donna tous ces renseignements. Elle ajouta même qu'elles étaient très vivantes. Elle s'en glorifiait manifestement comme d'une anomalie qu'on n'arrivait pas à s'expliquer dans la famille. Et, de fait, je ne parviens pas encore à comprendre ce surprenant engedrement par deux squelettes des deux gamines roses vives capables de s'amuser. Quand le pasteur en eut fini avec les imprimés de Maman nous entamâmes à la faveur du goûter une conversation de théologie. Je ne sais plus de quoi elle surgit mais je lui dis combien j'avais été touché d'apprendre qu'on disait la prière dans les écoles en commençant les cours. Il se rebiffa comme un diable me faisant remarquer que cela n'avait lieu que dans les classes les plus élémentaires et encore pas toujours. Puis il partit dans

un éloge dithyrambique du laïcisme intégral. Ce fut là mon premier vrai contact avec ce prédicant.

Le second ce fut au sujet de ses fonctions. Il m'expliqua que la maladie l'avait contraint à renoncer au ministère. Je lui demandai si un pasteur pouvait donner sa démission. Bien sûr me dit-il mais moi j'en conserve le titre. J'ai trois frères ajouta-t-il, tous les trois étaient pasteurs, aucun ne fonctionne plus. L'un est devenu président d'une ligue antialcoolique. Et sur ce point je répète textuellement ce que le pasteur me dit. Mais j'avoue que cela me parut tellement beau que je ne fis pas attention à ce qu'étaient devenus les deux autres. L'odyssée de cet homme qui s'était engagé dans la vie comme pasteur et qui finissait comme directeur d'une société philanthropique cela me parut trop beau, cela dépassait tout ce que j'eusse été capable d'imaginer en fait de déviation protestante. J'avais déjà eu un peu à l'ex cathédrale cette impression de laïcisation absolue en regardant quelques tableaux car il y a des tableaux dans la première chapelle à gauche, celle qu'on n'ouvre qu'aux visiteurs payants. Là déjà j'avais eu l'impression d'une déspiritualisation terrifiante. Mais l'histoire du président me parut mettre le comble à mon instruction du jour. Et pourtant ce n'était qu'un petit commencement. Le reste vint ensuite dit ~~de~~ ce même ton tranquille qui servait au débit des énormités que Monsieur le Pasteur Grin étalait devant moi avec une espèce de joie morbide. Oui il avait l'air content de pouvoir mettre en échec la ridicule spiritualité catholique qu'il devinait en moi et qu'il détestait à l'avance

Il lui opposait, il m'opposait ces admirables témoignages de la liberté d'esprit protestante, du naturalisme dont son coeur était plein. Nous parlâmes des confessions de l'église réformée : il m'en énuméra plusieurs parmi lesquelles il me semble qu'il cita les adventistes, les minutistes, les méthodionnistes qui se distinguent entre eux par des nuances qu'il me fut impossible de bien saisir. Mais dont il me souvient que je me réjouissais intérieurement. Enfin nous en vinmes à parler des persécutions antisémites. C'était le grand sujet. Celui qui lui tenait à coeur. Ses mains se mirent à battre avec fureur. C'est à peine s'il pouvait saisir encore l'anse de sa tasse à thé. Maman admirablement silencieuse pour une fois dit son mot à ce sujet. C'était toujours le même. Mais M. le pasteur l'entendait pour la première fois. Il répondit qu'il ne croyait pas que Dieu infligeât aux hommes des châtements extérieurs. Ses seuls châtements ce sont les reproches de notre conscience. Mais lui dis-je Dieu peut bien infliger ce qu'il veut, il est tout puissant. Non me répondit-il, je ne crois pas à la toute puissance de Dieu. J'eus le courage de lui dire que c'était une idée toute nouvelle pour moi et à laquelle je me sentais mal préparé. Mais alors que faisait-il de cette expression quand il la trouvait dans la bible. Oh me dit-il c'était une idée de l'auteur sacré, ce n'est pas la mienne. Nous ne devons retenir de l'Écriture que ce qui favorise notre vie spirituelle. L'idée de toute puissance me gêne, je la rejette à cause de cela. Quant à moi je commençais à comprendre, je commençais à mesurer à quel point j'avais été bien inspiré de louer

Maman d'avoir remis son manuscrit à un protestant car lui avais-je dit un protestant admet ~~xxx~~ n'importe quoi. Et en effet Mr. le Pasteur Grin admettait que n'importe qui pût penser n'importe quoi pourvu que cela contribuât à son plaisir intérieur. Il refusait seulement pour sa part d'admettre la Toute puissance de Dieu. C'était très simple et cela conciliait la liberté et la foi. Mon mari est libéral me dit alors Mme Grin pour m'expliquer. C'est ce que je vois lui dis-je et la conversation continua, roulant surtout sur cette notion d'autorité extérieure à laquelle j'essayai de lui faire comprendre que j'avais recouru parce que subjectif à l'extrême, ayant découvert subjectivement la Présence réelle, la divinité du Christ, la personnalité de Dieu, je n'avais pas tardé à m'apercevoir qu'une nouvelle conversion m'était nécessaire si je ne voulais pas me laisser aller à mes fantaisies les plus arbitraires. Je me défie tellement de tous et de moi lui dis-je "Moi aussi me répondit-il mais pourquoi aurais-je plus confiance en d'autres qu'en moi" J'invoquai le Saint Esprit, la tradition, rien n'y fit. Il en revint tout de suite aux vieilles balançoires de Saint Paul à partir de qui les Evangiles ont été faits, des contradictions de ceux-ci des faiblesses possibles des Pères de l'Eglise. Le malheureux pour sauvegarder sa liberté avait fini par s'y enchaîner d'une telle façon que ses propres contradictions lui étaient plus aimables que quelle contrainte spirituelle que ce fut. D'ailleurs me dit-il je ne crois pas à la divinité du Christ puisque le Christ annoncé par les prophètes

doit établir le règne messianique. Mais lui répondis je ce règne commence en nous. Il ne s'établira comme vous le souhaitez sur toute la terre qu'à l'achèvement du Corps mystique et voyez ajoutai-je pour le toucher comme nous nous rejoignons : vous disiez tout à l'heure que vous ne croyez pas que Dieu put agir sur les événements, nous voici d'accord Dieu commence par transformer le coeur de ceux qui reçoivent sa grâce. Il s'abstient pour le moment de transformer le monde qu'il laisse à son entraînement". Mais mon pasteur ne l'entendait pas ainsi. C'est à peine s'il se souvenait de ce qu'il nous avait d'abord si fortement exprimé. Le plus clair c'est qu'il ne croyait pas à Dieu. Oui ce que ce petit homme maladif en apparence plein d'amour pour les hommes m'offrait en spectacle c'était une outre d'orgueil. Je vis qu'il n'y avait entre nous aucun point de rencontre. Heureusement l'heure du train approchait. Je me levai pour prendre congé d'eux. C'est à ce moment que Mme Urin dont le visage avait bougé deux ou trois fois au cours de notre entretien m'invita très aimablement à les aller voir. Elle semblait dégelée dans la mesure où son dégel était possible. Je m'excusai de ne pouvoir l'inviter chez moi à cause de la clôture. Comment on ne reçoit pas les dames à l'intérieur du couvent. Elle en était toute choquée. Et vous ne trouvez pas cela singulier me dit elle. J'étais plein d'une surprenante patience. Aussi essayai-je de lui faire comprendre que cela pourrait risquer de mettre du désordre dans les esprits, dans la maison. Ah peut-être me dit elle. Elle m'eut l'air d'ailleurs d'avoir



presque compris la sagesse de la prohibition. J'en profitai pour étendre le bénéfice à toutes les mesures de l'église. Et nous nous quittâmes en termes excellents. Heureusement je pus partir avec le petit Nordmann qui ne me consola pas de ma journée car je n'avais pas le sens qu'elle fut perdue, mais qui me dit de si admirables choses sur le travail de la grâce en lui, sur la foi qu'il éprouve, sur la piété avec laquelle il prie, sur l'espérance qu'il a d'aller au baptême avec ses deux frères que je repris pied grâce à lui dans un univers familial après la déconcertante traversée de l'océan de bêtises et de contradictions que je venais de découvrir au fond de deux coeurs aigrement protestants.

L'impression que j'avais eu à l'ex cathédrale avait été exactement de l'ordre de celle que devait me valoir le pasteur Grin : un bâtiment désaffecté. Et quand je parcourus le souterrain où là des pierres du VIIe siècle, ici des tombes du IXe, des restes d'une église du XIIe s'offrent au regard, j'étais consterné de penser que toute cette vivante succession n'eut abouti qu'à cette mort. Mais dans notre promenade le mot de la fin fut prononcé par la gardienne. Me montrant l'emplacement de deux tombes cimentées d'évêques du XIIe siècle elle me dit qu'on avait trouvé ceux-ci embaumés. On les a recouverts me dit elle par respect pour les familles. Tout est devenu familial philanthropique et social chez ces libéraux. Tout y est convenance temporelle. Auprès d'une telle mutilation de l'être que la fresque pourtant froide et gauche de Gino à l'église du Valentin prend donc d'esprit et

de grandeur. La générosité a disparu d'une foi qui ne songe plus qu'au développement de l'homme sur la terre.

10 mai

L'abbé Journet me dit qu'il préfère Genève à Fribourg parce qu'à Genève les catholiques étant une minorité y sont ardens; tandis qu'à Fribourg ils disposent de tout et un conformisme s'établit. C'est fâcheux sans doute. Mais cela ne signifie pas qu'il faut pas désirer l'extension de la pratique religieuse au plus grand nombre mais bien que, le peuple n'ayant pas à remettre en question ce qui échappe tout à fait à sa compétence, l'élite fasse effort pour acquérir une foi plus consciente et plus pure. Il me semble qu'à l'intérieur même de l'Eglise on devrait refaire la distinction de Nietzsche entre la morale des maîtres et celle des esclaves. Nous dirons, pour être chrétien, entre la morale des dirigeants (car le monde ne peut se passer de dirigeants) et la morale de ce peuple à qui les dirigeants se doivent corps et âme sans avoir cependant à le consulter en rien que le Christ ait dit à ses disciples qu'ils étaient le sel de la terre ; cela ne signifie pas que la terre entière ne doive pas devenir chrétienne sous prétexte que si elle le devenait elle ne serait plus qu'un bloc de sel où le sel des disciples n'aurait plus grande raison d'être. Cela signifie au contraire que la terre entière doit recevoir la vérité mais que ceux qui en ont la connaissance plus profonde doivent surpasser les autres en sainteté en désintéressement.

Etre le sel de la terre cela signifie avoir sans cesse plus d'efforts à faire pour relever la saveur d'une humanité de plus en plus christianisée. Oh ! je sais que moi-même je suis toujours gêné de me sentir soutenu par une majorité. Il me semble toujours qu'il y a comme une imposture dans le fait de confesser la foi que tout le monde confesse autour de moi. Et c'est une des raisons qui me rendirent le judaïsme haïssable : de faire partie d'un groupe qui s' imagine être le petit groupe des élus. J'ai toujours besoin d'être en opposition avec ceux qui m'entourent. Et sans doute est ce là un signe de ma timidité qui ne sait comment s'y prendre pour se persuader qu'elle n'est pas victime de l'entraînement de ceux qui l'entourent car, sachant mal résister, elle en est victime bien souvent. Ma timidité se défie de mon mimétisme. Mais qu'y faire ? Si le christianisme est la vérité il faudrait ~~être~~ être chrétien quand même toute la terre serait chrétienne - il faudrait pratiquer sa foi lors même qu'il y aurait avantage matériel à le faire . Il faut nous défier de ces pièges du démon par qui s'exagèrent les scrupules d'une conscience solitaire où l'orgueil du désintéressement finit par l'emporter sur l'amour de la vérité. la seule rectification qu'il faut opérer c'est celle de nous-mêmes mais au sein de cette vérité. Et plus il est temporairement avantageux de la servir plus il nous faut tendre à nous détacher de nous-mêmes

Ce n'est pas contre le catholicisme des Fribourgeois qu'il faut donc s'insurger mais contre ce sommeil qui nous menace

trop  
Du fait que nous vivons dans un milieu favorable. Et ce que cela signifie c'est qu'il faut y veiller et y prier davantage. Il n'y a d'autre issue à la médiocrité qui nous gagne que de faire effort pour descendre plus bas jusqu'au fond de nous-mêmes. Et dans un silence où le danger des faveurs du monde n'entre plus.

La sanctification de l'élite est la compensation indispensable et suffisante aux progrès de la foi. Faute de cette sainteté là c'est l'Eglise entière que tout concordat risque de compromettre. Le sel de la terre dans une terre dont la salure augmente doit se contenter davantage car le conformisme des chefs est l'ennemi le plus sournois de l'orthodoxie et du règne de Dieu. C'est lui qui déchaîne les persécutions dont les bienfaits ne se mesurent qu'à l'étendue des méfaits de ceux qui préconisent la foi sans l'approfondir en eux. Toute extension dans la masse doit donc être accompagnée sous peine de dangers mortels du progrès intérieur de quelques uns. La morale des chefs en pays chrétien est la plus exigeante elle les oblige d'être plus saints qu'ailleurs car leur imposture s'y fait simonie. Et c'est là que les prédicateurs trouvent les plus lourds obstacles à remuer ceux que dressent peu à peu la richesse des coeurs, l'habitude et la commodité. Tant il est vrai que le monde transforme toujours tout d'une certaine façon, le meilleur même, en un ennemi particulier de l'amour de Dieu.

11 mai

Pour la première fois ce matin grâce à une nuit excellente

j'ai pu aller à la messe à 7 heures dans l'oratoire ; à dix pas de ma chambre. J'étais seul assistant. J'avais Dieu pour moi. Et ma joie de goûter ainsi Dieu dans son intimité me faisait pressentir ce que je pourrai éprouver quand il me sera permis de célébrer. Que sont nos plaisirs auprès de la plénitude de cette vie lorsqu'elle tombe dans nos coeurs? - des surprises, des erreurs, des ersatz surtout et dus à la faiblesse d'une mémoire qui ne se souvient pas ... Si nous avons toujours présente l'allégresse que Dieu nous donne quand nous sommes près de lui, irions-nous rien chercher ailleurs - laisserions-nous <sup>jamais</sup> entrer en nous une sollicitation étrangère ? Devant l'autel ce matin, si vif était en moi le sentiment de la présence de Jésus qu'il me semblait que mes tentations, mes complaisances mes chutes n'étaient permises que pour me maintenir dans l'abaissement que me vaut la juste notion de moi-même. Et je remerciais Dieu du fond de mon coeur de m'épargner un orgueil toujours prêt à surgir. Mais quelle joie de pouvoir me dire que Jésus est là, à deux pas de ma chambre, que je n'ai pas même à sortir de la maison pour le trouver. Comment ai-je pu tarder jusqu'aujourd'hui à ne pas goûter de cette grâce exceptionnelle et à dormir pendant que tant de messes à quelques pas de moi s'accomplissaient. Je ne cesse de plonger dans le Paradis que cette maison est pour moi. où tout est réduit à la simplicité qui me touche - où tout est réuni de ce que j'aime et dont tous les habitants respirent la piété, l'intelligence, la joie. Je ne sais pas s'il m'a jamais été donné de vivre dans une si parfaite

harmonie de mes plus chers désirs et des êtres qui m'entourent  
Il n'est pas jusqu'au petit père polonais qui n'ajoute un charme  
à cette maison du fait que je sens que je l'ai conquis et que  
grâce à moi son préjugé contre les juifs a peut-être cédé à une  
plus chrétienne compréhension du drame d'Israël. Le Père Lavaud  
pendant les vacances lui avait annoncé à Marseille qu'un juif é-  
tait l'hôte de la maison. Je n'ai plus qu'à faire mes paquets  
lui avait-il répondu avec cet enjouement enfantin et cette spon-  
tanéité qui illuminent son jeune visage souriant et frais. Depuis  
qu'il est arrivé nous sommes devenus les meilleurs amis et je ne  
renonce pas à lui faire désirer d'être un jour le convertisseur  
des juifs polonais. Je crois d'ailleurs que la liberté saine et  
pieuse mais absolue qui règne ici, c'est à la bonté du Prieur  
qu'on la doit. On sent qu'il veut que l'ordre règne que Dieu  
soit toujours le premier servi mais par le jeu très souple de  
la personnalité de tous. On sent en lui une compréhension de la  
diversité des êtres qui n'a d'égal que sa compréhension des  
limites à imposer à chacun pour que puisse s'épanouir cette di-  
versité charmante. Enfin plus je vis ici plus je m'émerveille de  
la largeur d'esprit des Dominicains quand ils ne font pas passer  
leurs études avant la vie ou plutôt quand leurs études et la vie  
se rencontrant engendrent en eux la vocation de prêcher et d'é-  
crire pour faire aimer l'amour.

Il y a justement eu hier matin une cérémonie très intime  
dans l'oratoire où nous étions tous réunis : petite famille étran-

gément recrutée dans toutes les nations. Il s'agissait de remettre l'anneau de maître en théologie à l'exquis père Lavaud l'homme dont les yeux pétillent et dont le coeur déborde. Le Prieur fit dans une petite allocution très simple le résumé des taches du dominicain qui reçoit de Dieu la sagesse - qui la vit dans son coeur et qui la distribue . Je comprenais que c'était là un don admirable mais qui exigeait en effet cette base de prières pour être efficace et vivant. Et c'est de ces prières que les religieux de cette maison sont nourris. La prière en commun pour laquelle le Prieur exige une régularité exemplaire engendre un climat de douceur et de grâce dont j'ai l'âme ravie. On jouit ici de la douceur d'aimer et d'une plénitude dans la liberté qui est celle des enfants de Dieu.

Et maintenant je pense à ceux pour qui la vie est un enfer ; à ceux qui auront passé auprès du bonheur sans le voir. Je pense aussi à ceux sur qui pèse leur implacable destinée. Le bonheur dont nous jouissons est doux ; mais avons-nous le droit de nous y abandonner. Je pense à ceux que la misère est en train d'étrangler. Nous sommes tenus par eux. ils sont nos créanciers sur l'Eternité. Il faut se dépouiller encore. Ces religieux ont renoncé à tout foyer, à toutes les joies de la vie. Faut-il donc aller plus loin encore ? Jusqu'à n'avoir plus où reposer la tête ? Celui qui avait rompu jusqu'aux liens légitimes, exige-t-il cela de nous aussi ? Faut-il abandonner jusqu'à ce minimum d'établissement qui nous est indispensable pour nous reposer. Faut-il renoncer jusqu'à ce repos. Et avons-nous le droit de manger quand

tant d'hommes meurent de faim ? Est-ce notre activité que Dieu demande - ou notre chair ? Et de lui ressembler jusqu'à n'être jamais surs du lendemain ? Mais est-il possible de faire peser une telle exigence sur d'autres que soi ? Et toute vie en commun n'exige-t-elle pas ce minimum de sécurité dont le solitaire a seul le droit de se priver. St. François pouvait décider de se marier à la Pauvreté, mais non lui marier ses frères. Une communauté n'est pas solitaires . Sa vocation n'est pas du même ordre. Et de l'étude non plus la vérité ne peut pas se passer. Je suis heureux ici . Et pourtant je ne peux pas ne pas penser à St. François devant Assise - au Père de Foucault dans le désert. MA cette joie plus pure encore qu'on doit rencontrer après que l'on a tout quitté . Ceci ne serait donc encore qu'une étape intermédiaire sur la route où Dieu veut tout. Je suis bien loin de Rome quand après ma conversation avec Mg. Siborio je rêvais de crosses et de chapeaux. L'exemple du Christ a repris son empire, je n'y réponds point sans doute ; mais il me semble qu'il ne pourra y avoir de cesse en moi que je ne l'aie suivi jusqu'au bout. Cet exemple en tout cas m'empêche de m'installer n'importe où C'est à l'inquiétude dont mon cœur de juif est plein qu'il vient se mêler. Ils se nourrissent l'un de l'autre. Ils se reflètent . M'empêcheront-ils avant d'avoir atteint le bout ? Mais mon premier devoir d'état à présent c'est de faire hic et nunc mes misérables petits exercices de latin. Je me laisse toujours entraîner par ce besoin de donner forme à des mots. Et je me dis



que là encore c'est le courant d'un orgueil détourné qui m'emporte ennemi de moi-même et de ma destinée. Le temps s'envole. Je perds ma vie à la rêver.

12 mai

J'ai fait connaissance chez le libraire dès mon arrivée à Tribourg de Mme de Reynold. Je lui dis le plaisir que j'aurais à voir son mari. Je la rencontrais le lendemain à la gare. Elle me dit à son tour que son mari aurait plaisir à me voir. Voici un mois de cela, je n'ai plus rien entendu d'eux.

J'ai dit à Lermatten lors de son passage qu'il me serait agréable de rencontrer Ramuz. Aucune nouvelle.

De tous ceux que je rencontre il en est à peu près ainsi Pourquoi ? Je n'ai presque pas d'amis En suis-je responsable Est-ce mon égoïsme qu'il me faut incriminer ? A Paris quels amis ai-je laissés ? Je connais tout le monde je ne reste en relation avec personne Est-ce parce que je ne suis stable nulle part ? Y a-t-il en moi quelque chose qui repousse tout le monde ? Ai-je une excessive passion de mon indépendance ou bien est-ce que, plus simplement j'ennuie les gens ? Peut-être en leur faisant tout de suite sentir que, je ne suis pas un homme, hélas ! qui se confie je suis seul, je vieillis seul, je n'arrive pas à comprendre pourquoi ceux qui viennent vers moi je n'ai pas envie d'eux, je les laisse bientôt tomber. Ceux que j'ai envie de voir je leur bats quelquefois plus froid encore pour ne pas leur laisser deviner

mon désir de les voir. Je me demande si ce n'est pas de l'orgueil qu'il y a au fond de tout cela ? Trop peu d'intérêt pour ceux qui n'ont pas "un nom" une exagération de froideur à l'égard de ceux à qui leur nom pourrait faire croire que je les sollicite. Le résultat, c'est cette vie que je mène ici sans relations et sans correspondance. Il serait beau de pouvoir me dire que c'est pour l'amour de Dieu. Mais cela n'est pas. Je songe à ce que me disait Rajot de l'isolement qui entoure ceux qui, comme lui et moi, n'ont pas d'intérêt aux amours de tout le monde. Peut-être la vraie raison est-elle là. Il y a au fond de nous un domaine interdit où l'amitié vient mourir. Nous sommes les parias des gens normaux. Et ceux qui nous semblent nous ennui<sup>re-</sup>ent. Mais ce n'est pas seulement à cette qualité de parias que nous devons d'avancer seuls. Nous n'avons pas non plus longtemps d'intérêt véritable à ce que les autres nous disent. Notre démon, si ennemis que nous en puissions être nous dévore. Il met autour de nous une zone que l'on ne franchit pas ou, si on l'a une fois franchie, qui rejette bientôt l'âme aventureuse. Nous sommes des hommes infidèles et qui ne peuvent rien fonder - Mais Ramuz n'en sait rien, ni Reynold il est vrai ! mais ai-je la constance de faire les efforts qu'il faut. Je suis un être dont le désir est sans essor. Il n'est que Dieu pour me provoquer. Encore ne sais-je pas quelle part de moi-même je prends pour lui quand je me dis que je l'aime. Il y a quelque chose de diabolique dans cette dévastation du désir qui survit à sa cause. Nous sommes de répulsion contre qui toute continuité vient mourir. Mais il y a ceci en outre en moi : que

j'ai toujours peur d'être exploité ....

A la racine du vice je découvre surtout ce manque exceptionnel de générosité qui provoque la fuite. Il me semble que ma vie conjugue le verbe : repousser. Et cela ne va pas sans une affreuse amertume dont je n'évite de souffrir qu'en n'y pensant pas. Je me livre à l'entraînement de mon inconsciente vie. N'ai-je pas déjà observé qu'il suffit que je donne quelque chose à quelqu'un pour me brouiller avec lui. Je me reproche ainsi mon égoïsme relâché il est clair que ce n'est pas ainsi que l'on peut se faire des amis. Il y a enfin ceci que les grandes personnes m'ennuient. J'y songe en voyant sous mon balcon des enfants qui jouent. C'est avec eux que je pourrais vivre le plus facilement. Les grandes personnes m'ennuient mais cela ne m'empêche pas de souffrir du peu de cas qu'elles font de mon amitié et de moi. Je suis Paria et je souffre de l'être bien qu'en partie je sois un paria volontaire.

Je note au cours de mes exercices de latin que les mots isolés n'ont pas de valeur pour moi. Ils n'en prennent que par rapport à d'autres mots si je découvre entre eux un rythme - ou par rapport à des mots qui me permettent de les fixer dans l'espace, les mots sans rapport m'échappent instantanément. C'est pourquoi je crois qu'il est bien plus important pour les esprits comme le mien d'apprendre par coeur des textes, plutôt que d'apprendre des règles. L'abstrait ne se fixe plus. Et le concret n'est livré que par le rythme. Et le rythme est un équilibre qui

s'établit entre des valeurs diverses et de poids différent.

Notre esprit a besoin de réduire la variété à la ressemblance et le multiple à la simplicité.

Je pensais hier aux enfants, à la manière d'apprendre le latin. Comme pour répondre à mes questions promenade ce matin en compagnie du P. Lavaud et du chanoine Dévaud. Nous sommes allés faire visite à une école des environs de Fribourg. L'impression (1) que me donne Fribourg s'y est trouvée confirmée. Au lieu de nous faire assister à des interrogations assomantes on nous a donné une représentation. Les petits garçons ont chanté une chanson qu'en même temps ils mimaient : ils faisaient les soldats et armés de leurs sabres de bois simulaient en souriant un corps à corps bien rythmé. Chez les filles ce fut plus complet encore. Elles commencèrent par jouer une petite comédie de leur composition où tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour faire une bonne ménagère était successivement énoncé avec beaucoup de gentillesse et, je le crois, de plaisir. Cette première partie de l'inspection puisque inspection il y avait, se termina par une scène (2) autour de la table où celle qui faisait la maman apprenait aux autres comment il fallait se tenir. Et c'était l'occasion de repasser ce que l'on savait sur toute sorte de choses. Puis elles chantèrent et dansèrent en rythmant leurs chansons autant qu'elles le pouvaient. Cela se

---

(1) Courtion

(2) composée par elles selon la méthode précisément du chanoine Dévaud.

termina par une espèce de ballet où les plus petites figurèrent d'abord de petites graines en train de pousser puis entrèrent dans des groupes qui tournaient sur eux-mêmes pour célébrer le printemps. Il y avait dans tout cela un entrain, une gentillesse un amour du travail bien fait qui valaient autrement mieux que toutes les notions qu'on entasse dans les petits cerveaux des enfants de chez nous. Tout en somme y reposait sur le chant, sur le développement harmonieux d'êtres qui doivent vivre au milieu des autres et s'efforcer de leur rendre la vie plus douce. J'avais sous les yeux des petits enfants à qui l'on apprenait à s'amuser. Au lieu d'en faire de petits déclassés on leur donnait le goût du foyer, de la campagne. On leur montrait comment il fallait faire pour être des petits paysans serviables et doux. Et tout cela se déroulait devant le Crucifix grâce à qui chaque classe était comme en permanence visitée par le ciel, habitée par lui. Et c'était pour moi une fructueuse leçon de voir tant de petits êtres apprendre à vivre d'une vie vraie. Je m'étais imaginé que nous allions entendre réciter des leçons. Et voilà que nous avons la surprise de découvrir la joie en action. Mais ce qu'apportait ce simple crucifix dans ces vastes salles où les enfants chantaient je m'en rendis compte en m'efforçant de le supprimer par l'esprit. Il me semblait que ces petites assemblées devenaient du même coup des assemblées de petits animaux tant ce symbole est chargé d'âme. Oui le Christ silencieux ajoutait vraiment sa présence impondérable du simple fait de cette image suspendue sous les yeux. Et je

m'expliquais le déchaînement de la jalousie, de l'égoïsme et de la haine en France par l'absence prolongée des classes enfantines de Celui qui imprime peu à peu dans les coeurs les moins attentifs la douceur de sa souffrance rédemptrice. Il n'y a décidément pas moyen de s'en passer - pas moyen de se passer de son image. Notre foi, c'est un attachement à une personne, à cette personne du Christ où se rassemble ce que nous pouvons éprouver de meilleur les uns pour les autres. Il est celui qui nous donne l'exemple du sacrifice fraternel. Et sa présence n'engendre rien de morose . A ses pieds tous ces enfants qui chantent lui apportent le meilleur témoignage que son appel est entendu ; car ses bras allongés sont moins un signe de douleur qu'une continuelle et silencieuse incitation à s'aimer, à se donner, à s'efforcer de faire aux autres la vie plus belle. Sans doute ces enfants ne le regardent<sup>ils</sup> pas souvent et quand ils le regardent peut-être ne s'en aperçoivent ils même pas. Mais nous sommes des êtres sensibles et à notre insu même les spectacles qui nous entourent finissent par s'imprimer en nous. Le Christ qui règne dans une classe c'est l'image d'un sacrifice qui se perpétue et nous relance indéfiniment jusqu'au fond de nos coeurs c'est une espèce de piège à loup ~~xxx~~ où viennent se prendre l'égoïsme, la mauvaise foi, la sournoiserie et l'orgueil. Et qu'autour de ce vivant appel du Dieu qui se donne se multiplient les danses et les chansons j'ai heureusement assez avancé dans la vie de l'Eglise pour comprendre qu'il n'y a pas là de contradictions. L'esprit catholique est comme un grand bateau qui roule et qui tangue et d'où montent vers le ciel

montent vers le ciel avec les sanglots de notre indignité un chant de joie et de reconnaissance. Les enfants de la petite école de ce matin savent, eux, qu'ils ne sont pas orphelins sur la terre. Et c'est sans doute la meilleure leçon que j'aurai emporté de mon passage parmi eux, que l'important n'est pas de transvaser des livres aux cerveaux d'inutiles notions mais de donner aux petits enfants des hommes la joie de se sentir vivants et d'habiter une terre que Dieu a visitée - le crucifix c'est un chant d'amour suspendu sur nos têtes. Il nous invite à nous engloutir entre ses bras ouverts.

Et à ses pieds toute cette matière humaine qu'il est si difficile de remuer. A force de vivre dans la communauté et de la voir se soumettre aux offices en commun je commence à comprendre qu'on puisse avoir le goût de ceux-ci et que, loin de s'en lasser, des moines aiment à se réunir pour réciter les psaumes et les hymnes, et se répondre. Il y a quelque chose de vivant dans cette liturgie à deux chœurs que des offices lus en silence chacun pour soi, ne peuvent comporter, espèce de couple spirituel se constitue ainsi, en fonction du texte sacré, autour de lui. Et je m'étonne d'avoir pu si longtemps penser qu'il y eût de l'ennui à se soumettre à une telle régularité. C'est au rythme même de la vie de l'église qu'un adhère, et pour peu qu'on s'y abandonne les textes doivent livrer une richesse de plus en plus profonde et cachée. De même que la messe depuis douze ans m'apparaît inépuisable les grandes et les petites heures récitées en commun en présence du St. Sacrement doivent l'être à ceux qui les prennent au

sérieux. Et je comprend aussi ce que me disait le Pere Ceslas qu'il puisse être pénible de ne pouvoir s'immerger dans cette récitation quand les circonstances s'opposent à ce que les religieux se réunissent en un double choeur. La réalité liturgique ne se livre qu'à ceux qui pénètrent de l'intérieur. Et elle déploie devant eux ses insoupçonnés trésors.

J'ai laissé ce carnet depuis Fribourg alors que j'aurais eu tant de choses à lui confier. Mais c'est précisément parce qu'il y en avait trop que je ne pouvais les écrire. La maladie de Maman, notre départ de Suisse, ses quelques jours à la maison son opération et maintenant cette terrible attente du temps qu'il faut laisser s'écouler pour que nous soyons enfin tranquilles à son sujet et que je sache si j'ai encore une Maman ou si je suis définitivement seul au monde. Je n'aurais jamais cru que tant d'émotions pussent remplir si peu de jours et les faire paraître aussi lents - ni changer à ce point les idées qu'on pouvait se faire au sujet d'un autre être. Je suis effondré d'admiration devant le personnage énergique, aimant et délicieux qui s'est avec une simplicité toute neuve dévoilé devant moi. Chère Maman, quelle âme je viens de lui découvrir. Quelle foi profonde efficace, quelle résistance au mal, quelle maîtrise de soi. Et je ne cesse plus de me dire que ce personnage étonnant est ma mère et que je l'ai eu si longtemps près de moi sans en rien comprendre - le maltraitant même, me moquant d'elle alors qu'elle valait tellement mieux



que moi. Je voudrais remonter jusqu'à son arrivée à Lausanne quand je l'accueillis sur le quai de la gare, encore défiant, hérissé par ses bons regards qu'elle jetait sur moi et où j'étais sûr de découvrir des motifs d'inquisition. C'est cela surtout qui me rendait pénible les promenades avec elle. Et je pense aujourd'hui à tout ce que j'ai perdu d'heures charmantes de joies qu'elle seule pouvait me donner, qu'elle n'attendait qu'elle ne pouvait recevoir que de moi. Pour de sottes raisons - et toujours à cause de ce mal qui bourlille dans mon coeur et que j'accusais la lucidité de maman de trop aimer surprendre. Et pourtant comme elle était douce déjà et discrète et respectueuse de mon secret. Mais un rien m'impatientait. Et ce rien c'était toujours dans mes mauvaises pensées qu'il avait sa racine. Néanmoins comme elle était souffrante je la mis dans son lit, je la soignai de mon mieux. Et puis le lendemain, au lieu de prolonger mon séjour près d'elle, la jugeant moins malade qu'elle n'était, la soupçonnant encore d'exagérer son mal pour m'apitoyer ne comprenant rien enfin à cette ~~XXXX~~ admirable réserve avec laquelle au contraire elle laissait à peine transparaître sa souffrance, je m'en allai, je m'en retournai à Fribourg pour reprendre mon latin, pour être seul de nouveau. Et non sans avoir fait d'abord un crochet inutile pour me vautrer en toute liberté dans mes misères. Cependant qu'elle était dans son lit et que je ne songeais plus à m'en inquiéter. J'écris tout cela car il faut que j'aie constamment cette image de ma médiocrité devant moi, et qu'auprès de l'amour que,

grâce à sa souffrance, je me découvre enfin, je sache mieux, si Dieu doit lui permettre de nous revenir, quel fut mon aveuglement mon égoïsme involontaire et à quel entraînement je me suis laissé aller. Chère Maman je me revois encore lui donnant un bain de pied et la grondant parce que dans le bidet trop petit elle plongeait ensemble ses deux pieds et que l'eau débordait de toute part. J'étais sans patience avec elle. C'est à ma dureté aujourd'hui que je pense. Je voudrais effacer ces jours où je me penchai insuffisamment sur elle, cette absurde brusquerie avec laquelle je la traitais ne songeant guère à son âge ne me disant pas un instant que c'était la fin de sa longue existence qui se confiait à moi et sur laquelle j'aurais dû mieux veiller. Du moins je me rappellerai avec quelle émotion avoir séché ses deux pieds que je n'avais jamais touchés, jamais regardés. Ses orteils déformés me paraissaient admirables et j'étais bouleversé de la vue de ses jambes maigres et variqueuses qui l'avaient soutenu si vaillamment jusqu'alors. J'aimais ces vieilles jambes, je les touchais avec une tendresse toute neuve. Je sentais enfin que c'était à ce pauvre être tout chiffonné que je devais tout - ma naissance et ma vie - que c'était ce vieux ventre qui m'avait porté. Et tout de même le lendemain je m'en allai au lieu de prolonger près d'elle ce séjour qui lui aurait fait à elle même tant de plaisir et que je sacrifiais sans même y penser à l'impatience de reprendre ma petite vie égoïste sans souci d'elle, sans pitié d'elle comme si l'important n'était pas plutôt de lui donner cette joie qu'elle

n'attendait que de moi et qu'elle avait la pudeur exquise de ne pas même demander. Elle était là toute diminuée, toute affaiblie toute la mentable dans son lit. Mais je ne la voyais pas si malade qu'elle était - je ne vois pas ce qui se présente de plus évident à mes yeux - je ne vois rien et je ne sais pas imaginer que ce que je vois puisse finir. Je lui téléphonais presque chaque jour. Mais enfin il fallut l'arrivée de Raymond pour la faire radiographier et pour découvrir au fond de son intestin cet ulcère qui la rongeaient et qui, depuis 15 jours que je n'étais pas retourné la voir, lui avait valu des accidents répétés qu'elle ne m'avait pas même signalés pour m'épargner et qui étaient des symptômes d'un mal dont on ne pouvait plus douter. Il est vrai que c'est aux révélations d'une voyante que Raymond aussi avait dû de savoir qu'elle était si malade. Sans cette voyante lui non plus n'aurait pas songé à la faire examiner. N'empêche que ce qui m'épouvante c'est l'incrédulité que j'avais si longtemps opposé à ses plaintes ; et que j'aie pu lui dire, pour la blesser, qu'elle était une grande imaginative et qu'elle était bâtie pour nous enterrer. Cette accusation car dans ma bouche c'es était une lui faisait beaucoup de peine. Je ne m'en souciais pas. Je lui en voulais d'avoir eu toute sa vie tant de malades à soigner. J'étais persuadé qu'elle était cause de tous les malheurs qui sans cesse nous arrivaient et sans aucune espèce de ménagement, en proie seulement au délire de cette misérable imagination qui ne sait rien prévoir, qui ne sait qu'accuser - qui ne sait que déchar-

ger mes inquiétudes sur les autres, je la traitais comme si la moindre de mes paroles ne la fit pas souffrir et comme si elle n'était pas l'être le plus sensible au moindre de mes reproches. Je ne songeais pas qu'elle était un être vivant et frémissant près de moi. Et elle se taisait toujours quand je l'accablais de mes dures réflexions. Admirable maman. C'est aujourd'hui que je la vois si malade, si près de nous quitter, que toutes mes duretés me reviennent en mémoire et telles que je n'arrive à me les expliquer que par cette étrange cécité dont je souffre à l'égard des vrais motifs de ceux que j'aime et par cette persistante défiance qui me dresse contre eux dans un perpétuel effort pour sauvegarder ce je ne sais quoi au fond de moi, qui refuse de se livrer, qui souffre d'être vu. C'est ce qui reste en moi de honteusement secret qui est à la source, je crois de tous mes manques d'indulgence de ma méchanceté.

Enfin à partir de la découverte de la radio, je m'installai auprès d'elle et ne la quittai plus. Je commençai à comprendre qu'elle était un pauvre corps qui souffrait plus que je ne m'en étais douté jusqu'alors. Je commençais de croire à la réalité de sa vie et non plus qu'elle jouait un jeu pour me tromper... Nellie était là aussi. Elle allait souvent se promener. J'aimais rester auprès de maman. Mais c'était encore pour lire. Et je lui en voulais de me déranger en bavardant. Quel pauvre être je suis. Il faut vraiment que l'on soit en train de mourir pour que je songe à secouer la dureté de mon cœur et l'amour de mes aises.

Je ne commence à songer aux autres qu'au moment où ils vont me quitter. J'étais donc là auprès de maman allongé sur la chaise longue près de son lit mais ne réalisant pas encore que son mal que je savais pourtant très grave fut si grave. J'allais me promener encore. J'étais encore en proie à mes désirs et toujours incapable d'y résister. Le temps de Lausanne est marqué pour moi, par sa maladie sans doute ; mais également par les séductions que je laissais agir sur moi et par l'heureuse surprise d'être lâché dans une ville dissolue - tout cela allait ensemble - je ne résistais à rien Et l'idée de la gravité de l'état de maman n'était d'aucun poids pour me retenir dans la pureté. Il n'est pas jusqu'au jour où nous la transportâmes à l'hôpital pour un nouvel examen qui ne reste encore marqué pour moi du signe du mauvais désir et du péché. Et pourtant comme elle était pitoyable dans son lit d'hôpital; et surtout lorsqu'elle revint de la radio et que se relâchant pour la première fois elle éclata en sanglots. Jamais jusqu'alors elle ne s'était permise aucune faiblesse. Et pourtant elle savait à quoi s'en tenir. "Avait-elle pas parlé avec un sang froid bouleversant de sa mort, d'un cancer éventuel de l'anus artificiel que le médecin lui avait fait redouter. Elle avait parlé d'elle, elle avait envisagé son destin, elle avait pris une conscience de son état avec une tranquillité qui me stupéfiait. Nous étions montés en voiture jusqu'à l'hôpital. Et voilà que revenant de la radio très lasse, elle ne put plus se contenir Elle ne nous cacha pas qu'elle désirait la mort. Je lui répondis

qu'elle n'en avait pas le droit. Et pourtant, pauvre maman quel-  
les épreuves sur terre l'attendent encore et ne serait elle pas  
plus heureuse en leur échappant. Mais elle se reprit presque aus-  
sitôt et éprouva le besoin de justifier sa faiblesse par la fati-  
gue due à l'examen qu'elle venait de subir. Après quoi j'allai  
faire quelques pas sur la route - quelques pas encore tout impré-  
gnés d'un goût du mal dont le souvenir de Maman ne réussissait  
même pas à m'écarter. Je suis toujours un être double. J'éprouvais  
à ce moment à quel point la chair en moi pouvait comploter contre  
moi et s'insurger contre moi-même.

Lorsque je revins, ne l'ayant pas prévenue, je la trouvai  
en larmes. Elle ne pensait pas à elle même, elle pensait à Marcel  
Ah ! me dit-elle j'ai beau me raisonner, j'ai beau faire, je n'ai  
pas encore réussi à m'y résigner. J'essayai de la calmer lui  
préchant toujours cet abandon à Dieu que la richesse de son coeur  
maternel devait jusqu'au moment de son opération parvenir à me  
dissimuler. En vérité elle était le plus abandonné à la Providen-  
ce, mais cela n'enlevait rien à l'intensité de sa souffrance, à  
la grandeur des angoisses qu'elle nourrissait pour Marcel. Et fi-  
nalement elle se rendit à mes raisons avec une maîtrise dont je  
ne pouvais encore qu'entrevoir la puissance. Mais enfin elle  
était devant moi plus douce que jamais. Et, comme Nellie l'avait  
bien observé touchée jusqu'au coeur par la grâce d'une merveil-  
leuse résignation qui commandait qui permettait enfin qu'on eut  
pitié d'elle ainsi que d'un petit enfant. Elle était abandonnée

comme un petit enfant et animée en même temps d'une énergie sur-  
humaine. Elle se laissa convaincre de la réussite de l'opération  
que le médecin me dit urgente. Mais elle ne voulut pas être opérée  
à Lausanne. Au risque de mourir en route elle décida de rentrer  
à Paris et je compris que c'était pour ne pas mourir loin de ses  
enfants et aussi pour ne pas leur donner les ennuis qu'elle avait  
éprouvés lors de la mort de papa, pour le transport de sa bière.  
Elle pensait à tout avec une présence d'esprit qui déjà m'émer-  
veillait mais m'irritait encore un peu car bien que le danger  
fut imminent il n'était pas encore si présent pour me permettre  
de comprendre à quel point le sang froid de Maman pouvait être  
admirable. Nous finîmes donc par nous embarquer et face à elle  
mal allongée et que je brusquais encore à cause de je ne sais quel  
enfantillage que je n'avais même pas l'indulgence élémentaire de  
lui pardonner je continuai ma lecture et, dans le couloir à fumer  
mes cigarettes, à regarder le paysage. Le souvenir le plus net  
de ce voyage c'est celui de mes jeux avec un petit garçon de six  
ans que je m'amusais à taquiner. Le lendemain elle voyait le chi-  
rurgien - je montrais ses radios à Oudard. Il n'y avait plus à  
douter de la nature de son mal. Pour la première fois réalisant  
le péril, je me mis à pleurer. Elle, cependant était très calme  
dans son lit. Je restai auprès d'elle. Et à partir de ce moment  
ne m'en éloignai plus. Je commençais une neuvaine pour sa guéri-  
son. Et, en même temps je me demandai s'il fallait la lui souhai-  
ter tant la perspective des jours qui l'attendent est sombre et a

de quoi l'abattre encore et la déchirer. Il l'avait cruellement  
privée. Ma grande surprise, ce fut de découvrir l'intimité étrange  
qui, grâce à la maladie de maman s'établit tout à coup entre mes  
frères, ma malheureuse soeur et moi. Nous nous trouvions soudain  
en plein accord, occupés d'une même être, inquiet d'une même chose  
se ... Et voilà que le dévouement de Raymond se déployait devant  
moi avec une ardeur, un amour pour Maman qui me le rendait brus-  
quement tout à fait cher, le pauvre garçon à cause de ses récentes<sup>s</sup>  
 mésaventures qu'il n'avait pu cacher à Maman et qui lui avaient  
donné le dernier coup, on le sentait tout tremblant qu'elles  
fussent responsables en effet de sa terrible maladie. Et il se  
prodiguait sans compter avec une gentillesse, une générosité,  
une puissance d'âme qu'il n'avait, lui non plus, jamais jusqu'a-  
lors laissé paraître. C'était lui qui s'était occupé du chirur-  
gien. A présent il se dépensait en efforts, en démarches pour  
adoucir l'état de cette vieille maman avec laquelle il avait si  
longtemps vécu dont il avait partagé la pauvreté et que depuis  
son mariage, depuis 12 ans, il avait incompréhensiblement négli-  
gée au point que la pauvre, sans se plaindre, vivait seule et  
passait parfois des semaines sans le voir, sans en recevoir fut-  
ce un coup de téléphone. L'autre année même, comme elle était à  
Montreux, elle eut la surprise un jour de voir la voiture de Ray-  
mond en face de chez elle. Elle l'aperçut lui même et il n'entra  
même pas pour lui dire bonjour. Il me sembla que tous ses remords  
s'étaient mis à fleurir et qu'il multipliait d'un coup toutes  
me demanda ce je croyais qu'il était ému. Je l'en assurai formel-



les tendresses dont depuis si longtemps il l'avait cruellement privée. Enfin il était aux pieds de Maman comme un enfant lui aussi, et sa peine me touchait. Elle avait la même source que la mienne et c'était entre nous l'occasion d'un rapprochement imprévu la même misère touchant à la fois nos deux coeurs. Georgette commença de protester. Elle n'avait été consultée en rien. On la mit au courant. N'importe Elle ne pouvait admettre ainsi qu'on eut décidé d'opérer Maman. On n'opère pas à 74 ans disait-elle. Et nous réalisions mal qu'il était difficile en effet, n'ayant pas entendu des diagnostics des médecins, de passer sans transition de l'habitude de voir Maman se promener à la brusque nécessité de l'imaginer sur une table d'opération. Et pourtant c'était à ce rapide changement de décors qu'il fallait se résoudre et sans perdre de temps. Mais la voyant bien malade, elle ne tarda pas elle aussi à mettre en sourdine ses manies. Elle poussa son effort non pas jusqu'à demander, pendant le déjeuner, à la vieille Nounou un vase dont Maman avait pourtant besoin. Et c'est moi qui l'allai chercher. Mais elle se contraignit cependant dans sa maladive horreur des microbes jusqu'à porter à la cuisine une tasse dont Maman s'était servie.

Et puis il y avait pour nous rendre indulgent à ses manies le désir de ne pas nous montrer divisés aux yeux de notre pauvre mère.

Quant à Marcel son impassibilité habituelle laissait filtrer si peu d'émotion et d'alarmes que la veille de son opération Maman me demanda si je croyais qu'il était ému. Je l'en assurai formel-

lement l'ayant vu réprimer ses pleurs au déjeuner où nous parlions d'elle et ayant entrevu dans l'effort qu'il venait de faire un tout petit bout de son coeur. Si différents que nous fussions dans nos réactions, si étrangers les uns aux autres que nous eussions été jusqu'alors, la commune inquiétude qui nous occupait nous rendit tout à coup très intimes les uns aux autres. Et de cette intimité inopinée avec des êtres dont il me semblait, 'être qu'à peine parent je m'étonnais et me réjouissais le premier il y avait donc quelque chose de vrai dans ces longs efforts que maman avait faits pour nous unir autour d'elle - quelque chose de vrai et qui à la faveur de la maladie s'était mis brusquement à fleurir.

3 juin

Après l'alerte d'hier, la nuit angoissée j'ai vu revivre maman ce matin. Dieu me la rendra-t-il Je suis exténué et je note seulement ces quelques paroles qu'elle m'a dites pour me les rappeler. Mier à moitié dans le coma ne pouvant plus ouvrir ses yeux, remuant à peine ses lèvres j'ai cru l'entendre dire mais je n'ose l'affirmer : "Jésus, je crois - puis quelques mots qui se perdirent en murmure.

Et comme je lui disais il faut avoir de la patience - J'en ai dit elle - Et puis il faut t'en remettre au bon Dieu. Oh ! il n'y a que cela, que cela me répondit elle.

Cette nuit elle n'avait plus l'air de pouvoir parler ( à 3 h. du

matin) on essaya de la faire uriner. Elle ne pouvait pas et je fus stupéfait de l'entendre dire : "C'est ennuyeux que je ne puisse pas faire pipi. après quoi l'infirmière chef lui donna une cuillerée d'eau de Lourdes lui en fis boire un peu et sortis aussitôt avec cette brave femme. Nous n'étions pas dehors depuis 3 minutes que la garde triomphante vint vers nous . Elle vient d'uriner. Elle a fait 100 grammes. Nous n'en revenions pas

Et ce matin je lui dis tu es bien mieux qu'hier Tu vas guérir - A quoi bon me répondit-elle. Puis : On s'en tirera si le bon Dieu le veut.

J'avoue que ces coups de sonde au fond de son âme m'y dévoilent des trésors que je ne soupçonnais pas et une intimité avec Dieu que je ne cessais stupidement de mettre en doute. Il a fallu cette crise terrible pour me faire connaître maman - et quelle douceur dans son sourire retrouvé il n'est pas jusqu'à sa grimace ce matin qui ne m'ait paru admirable. C'était une de ses grimaces de toujours. et cette fois c'était pour me dire : J'aime bien le café mais celui-ci c'est de la lavasse. Avec quelle joie du fond de l'être je l'ai entendue ainsi retrouver ses paroles familières. quand hier je croyais tout perdu et que les médecins mêmes désespéraient. C'est vraiment depuis cette cuillerée d'eau de Lourdes que tout s'est rétabli et depuis mon chapelet de cette nuit à Ste Marie de Jésus crucifié à qui jusqu'à présent je n'avais jamais rien demandé. veuille Dieu achever le travail de sa grâce et la guérir pour lui donner la plénitude de la lumière

Car si ce n'était pour cela, si ce n'était pour pouvoir auprès d'elle dans ses mois de convalescence rattraper toutes mes méchancetés, demanderais-je pour elle qu'elle guérisse la voyant si bien prête à la mort et ne sachant que trop tout ce qui l'attend encore d'épreuves et de terribles douleurs. Un mot qui marque combien elle est vraiment attentive aux autres. Elle pouvait à peine recommencer d'ouvrir la bouche qu'elle tapotait les bras de ses infirmières, de ses mains qu'elle dirigeait à peine : Elles sont si gentilles dit-elle.

Et une de ses premières pensées lors de son retour à la vie ce fut pour demander qu'on mette de l'eau à ses fleurs.

Je me le répète encore je n'ai jamais vu un être doué à la fois d'une si prodigieuse énergie - celle même que je lui reprochais naguère - et une bonté si attentive une aussi parfait détachement de soi dans un abandon à Dieu aussi total. Je suis béant d'admiration devant elle - devant ces réactions où je n'ai plus à craindre le plus léger effort de simulation. C'est un être parfait et débordant d'amour.

Je m'engage à aller à Lisieux à pied si Maman guérit.

Maman est morte le matin du lundi de Pentecôte. Son admirable masque funéraire ses mains - quelle paix. Après cela messe av. Friedland. On la laisse seule - Je m'aperçois que je n'ai fait aucune prière "adéquate"

19 juin

Dans mon lit depuis le lendemain de la mort de maman je prends ce carnet pour la première fois après tant de jours de souffrance, de diète de somnolence de faiblesse.

Pour noter le plus brièvement possible que je ne suis nullement malheureux de la mort de maman. Du même coup, par l'étrange histoire de l'eau de Lourdes le ciel s'est ouvert sur moi pour me montrer que maman était sauvée et que "l'immortalité de l'âme" n'était pas une baliverne. Extraordinaire leçon de cette mort.

Et puis découverte de Raymond. Émerveillement. A présent la chair l'a repris. Terrible scène hier soir entre Nellie et lui Comment tout cela finira-t-il ? J'ai l'impression que le group familial déséparé, cherche son nouvel équilibre Le trouvera-t-il

Quant à Nounou la malheureuse passe son temps à pleurer Un coeur d'or mais plus bonné à rien. Georgette avec son réalisme terrible voudrait déjà la mettre à la porte pour pouvoir se faire faire à déjeuner ici . Et moi je me réjouis de l'état de Nounou qui justifie que Georgette ne vienne plus déjeuner.

Quant à Marcel il paraît qu'il passe ses nuits à pleurer Je m'en tiens là - ma main droite la seule valide est

exténuée de ce petit effort.

Les manies de Georgette empirent. Depuis le début de ma maladie elle n'ose pas tirer un rideau. Et quand on sonne au téléphone elle va chercher Nounou pour répondre. Mais elle donne des directives pour les soins ! Elle s'est admirablement adoucie d'ailleurs - en apparence du moins - mais la vie doit être dure pour elle. Elle n'a plus son souffre douleur elle a perdu la raison de sa vie!

Je récite chaque jour un De profundis avec Nounou qui se met à genoux au pied du lit.

Communion quotidienne .

Et je ne reçois personne - je ne réponds à personne, je n'ai envie de rien.

Admirable dévouement de mon infirmière toujours prête la nuit à répondre au moindre appel. Elle est une grande malade une hypertendue. Et elle se passe de sommeil avec le sourire. Elle parle seulement un peu trop ma patience essaie de rivaliser avec sa merveilleuse abnégation.

Elle m'a dit que ce qu'elle voulait à tout prix éviter c'était l'égoïsme et les manie. ~~ses~~ moyens n'être jamais seule Servir toujours. Je suis dans l'admiration de sa dure vie.

Ma prodigieuse maladie arrivée en coup de tonnerre et qui m'a épargné toutes les cérémonies de Copernic lesquelles n'avaient plus rien de commun avec le dernier état de Maman.

Admirables prières au contraire de Pallières pendant les derniers instants de l'agonie scandées par les derniers soupirs qui s'échappaient de ce corps apaisé.

Admirable agonie où tout s'est dénoué. Et nous étions tous les cinq au pied de son lit pour la première fois enlacés.

Vision de Raymond cinq minutes avant qu'on vienne nous prévenir que l'agonie était commencée (un ange de lumière) cela suivant les prières passionnées où Nellie et lui m'avaient accompagné.

Je ne réalise pas encore que Maman est morte. Ou plutôt je n'ai pas assez de mémoire des formes vivantes pour être déconcerté par ce changement d'état. Elle est ailleurs et voilà tout je n'ai décidément pas d'attachement à mon passé. Je n'ai éclaté en sanglots qu'aux 2 ou 3 visites que j'ai pu faire dans sa chambre avant d'être cloué définitivement dans mon lit. Ma douleur a fini avec la mise en bière. A partir de ce moment là ma douleur a cédé la place à la tranquille acceptation de l'immortalité. Finie la vie, vive l'éternité. Et grâce à cette mort de Maman j'y crois maintenant comme je n'y avais jamais cru jusqu' alors. Et je crois que Maman grâce au baptême que Dieu m'a réservé

de lui donner est montée d'un trait jusqu'au Paradis. Toutes les souffrances que je lui ai infligées depuis 12 ans, toutes mes cruautés après l'avoir provoquée à un effort perpétuel ont abouti à cette conclusion merveilleuse tant j'étais indispensable par mes méchancetés mêmes au développement merveilleux de sa vie. La souffrance que certains êtres sont comme réduits à s'infliger ne sont donc pas toujours vaines.

Les quatre bourreaux que nous fûmes pour elle venaient se relayer au pied de son lit.

Extraordinaire maladie d'un déroulement si rapide que je n'arrive pas à me la légitimer. - je me dis que c'est la voyante consultée par la maîtresse de Raymond qui l'a tuée - Les histoires de Parlange que me conte mon infirmière me confirment

dans cette impression d'un envoûtement diabolique qui s'est exercé sur elle depuis deux ans et qui a abouti où il devait aboutir, le plus grand obstacle au triomphe de cette femme est enfin supprimé, je me rappelle les pronostics de maman qui la voyait déjà empoisonner Raymond pour être seule maîtresse de son affaire.

Georgette, le monstre, l'après midi même de l'enterrement exigea l'ouverture du tiroir pour chercher s'il n'y avait pas un testament en faveur de Palleres !!! dit-elle pour justifier sa hâte. Apreté répugnante de ce malheureux avorton. Puis elle se saisit de la montre en diamant, tout de suite. Et avec



un sourire de contentement : je me demande si elle marche me dit-elle. Ils auraient continué leur exploration si de mon lit je ne leur avait fait savoir ce que je pensais d'un tel empressement. Quant à Marcel il distribuait les enveloppes laissées par maman comme des billets de loterie. Raymond était écoeuré. Il était écoeuré du peu de véracité des propos de Marcel : il joue toujours la comédie pour plaire. Je lui fis remarquer que c'était un défaut de maman. Je m'aperçus qu'il le savait depuis longtemps aussi bien que moi. Ce sont les défauts des vivants que la mort fait oublier qui justifiaient nos irritations envers eux. Il fallut Marcel et sa ressemblance avec tous les Meyer pour me faire comprendre que je n'avais pas été aussi injuste envers maman que déjà je me le reprochais. Quant à Raymond cette duplicité constante l'exaspère autant que moi. Je découvre dans Raymond un goût profond de la vérité, de la simplicité Marcel me le disait alors qu'il attendait près de moi "la veilleuse pour partir : S'il dominait sa nervosité Raymond serait un être parfait" Stupeur de cette découverte imprévue ! Stupeur de l'intimité qui s'établit à la faveur de cette mort entre eux et moi.

J'ai l'impression que toutes les petitesesses de maman se sont dénouées à son lit de mort. C'est l'eau de Lourdes qui l'a sauvée! Et le plus extraordinaire c'est que tout le monde s'est aperçu du <sup>physique</sup> miracle de l'eau de Lourdes. Et nul cependant n'en a tiré les conclusions qui s'imposaient!

transfiguration de Maman par la maladie à partir d'Ouchy elle devient simple ; elle s'abandonne. Elle est prête à la mort nul moment ne pouvait lui être plus favorable pour entrer dans son éternité que celui qui couronne la longue préparation du silence et de la solitude où Dieu permit qu'elle plongeât pendant son séjour en Suisse. Je me rappellerai longtemps la douceur de mes rapports avec elle pendant cette idylle que nous y goûtâmes.

Admirable corps de maman que je contemplais nu pour la première fois. Il était inerte et encore chaud.

Pendant sa lente agonie j'ai tenu ma main contre son bras droit. Et sa respiration haletante emplissait mon cœur.

Et quand j'ai emporté à peine morte ses pauvres affaires, son petit réveille matin, le sac que je lui avais donné. toutes ces choses désormais sans propriétaire et que je jetai en vrac sur la table de la salle à manger c'était vraiment cela la mort.

Métamorphose de son visage entre l'instant où nous la laissâmes - elle venait de mourir - et celui où nous revînmes, sa toilette achevée, la mâchoire maintenue, envahie par une sérénité qu'elle n'avait pas eu durant sa lente agonie. Le dimanche de Pentecôte je récitais des psaumes : paix de son visage.

Marcel me chargea de réciter les prières de la fête du jour. C'étaient les 10e commandements. Son visage se contracta horriblement. Et bien qu'elle ne put proférer un seul mot on voyait qu'elle souffrait le martyre. Je voulus quand même aller jusqu'au bout à cause de nous tous dont je faisais devant elle jugement. La paix revint sur ses traits quand je repris les psaumes.

Matin où elle me dit ( 2e ou 3e jour après l'opération) comme j'entrais dans sa chambre pour l'embrasser : je ne te reconnais pas. Et après l'opération, à demi endormie : "Je ne souffre pas assez".

Terrible changement de son visage dans les jours de l'opération et l'agonie. Elle vieillit d'un coup de 20 ans. C'est dans la mort qu'elle retrouva son âge et sa jeunesse extraordinaire d'avant sa maladie.



